UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

ÉCOLE DOCTORALE Sciences Humaines et sociales – Perspectives européennes

Laboratoire interdisciplinaire en études culturelles (Lincs)

THÈSE présentée par :

Berenice PEÑAFIEL

soutenue le : **07 Juin 2022**

pour obtenir le grade de : **Docteur de l'université de Strasbourg**

Discipline/ Spécialité : Sciences sociales / Sociologie

La vie quotidienne des femmes en errance

THÈSE dirigée par :

M. LE BRETON David PR, Université de Strasbourg

RAPPORTEURS :

M. HEAS, Stéphane MCF-HDR, Université de Rennes

Mme GAMBA, Fiorenza PR, Université de Genève

AUTRES MEMBRES DU JURY :

Mme HATEM GANTZER, Ghada Praticienne hospitalière, Maison des femmes de Saint-Denis

M. LOMO MYAZHIOM, Aggée MCF HDR, Université de Strasbourg

M. GHASARIAN, Christian PR, Université de Neuchâtel

Dédicace

A toutes les femmes qui ont partagé leur histoire.

Remerciements

Je tiens d’abord à remercier mes parents Sandra Moral et Fausto Peñafiel de m'avoir accompagnée et soutenue dans ce long voyage. Je suis également reconnaissante à ma sœur Sandra et mon frère Dario pour tous leurs appels et mots d'encouragement tout au long de ces années. Y sobre todo gracias por creer en mi.

Je remercie tout particulièrement mon directeur David Le Breton pour son soutien depuis mon master. Son encadrement, ses inlassables lectures et relectures, ses critiques toujours constructives et son appui ont rendu possible l’achèvement de ce travail de recherche.

Je suis reconnaissante à M. Heas, Stéphane, Mme Gamba Fiorenza, Mme Hatem Gantzer Ghada, M. Lomo Myazhiom Aggée et M. Ghasarian, Christian pour avoir accepté faire partie de ce jury de thèse et d’avoir consacré du temps à la lecture de ce travail.

Merci à toutes les personnes et associations qui m’ont ouvert leurs portes et accordé leur confiance pour que je puisse rencontrer les femmes dont la vie nourrit cette étude.

A tous mes amis et amies qui m'ont apporté du réconfort dans les moments les plus difficiles, merci ! Je tiens également à remercier tous les membres du Chariot pour tous les petits cafés, verres d'eau et mots d’encouragement.

Table de matières

Dédicace ..... *I*

Remerciements ..... *II*

Table de matières ..... *III*

Introduction *1*

Méthodologie *5*

La vie quotidienne, point clé de la recherche **5**

La période covid **17**

Chapitre I État des lieux *21*

Les différentes figures de la rue **21**

Le vagabond et le mendiant 21

Clochard 23

Sans domicile fixe 24

L'errance 29

Les femmes en errance 33

Les premiers pas en sciences sociales : la place de femmes **37**

Recherches dédiées exclusivement aux femmes **42**

Les femmes sans domicile : rapports à l'institution, systèmes de valeurs et éducation informelle de Carole Amistani (2001) 43

Femmes en errance : de la survie à l'existence (Vaneuville & Femmes SDF, 2005) 44

(L)armes d'errance 46

Cinéma et documentaires 46

Chapitre II Apprentissage des usages de la ville *48*

Bibliothèques et médiathèques **49**

Gare **51**

Le regard des autres **52**

Faire la manche **55**

Recevoir **56**

S'organiser au quotidien **59**

Bagageries et autres formes de débrouillardise 60

Marche contrainte 63

La nécessité quotidienne de marcher 63

Passer le temps : 66

S'oublier 67

Se protéger la nuit 68

S'apaiser 70

Le trottoir 72

Les soins de pieds 72

Quelques ustensiles de la marche 74

Les jours moins aimés 75

Une pause 77

Chapitre III Présentation de soi 80

S'habiller : 80

Cacher sa féminité : 82

Afficher sa force : 83

S'ajuster au climat : 84

Sous-vêtements : 86

Maquillage 88

Maquillage comme résistance 89

Cheveux 91

« Très court » 94

Les transformations de soi 95

Chapitre IV Prendre soin de soi à la rue 98

Santé des personnes à la rue 98

Le lien de confiance vers les soignants 99

Réticence aux soins : 102

Soins gynécologiques 105

Contraception 105

Grossesses : 107

Interruption volontaire de grossesse (IVG) 113

« Je suis en bonne santé » 115

« Je suis malade, mais je ne sais pas de quoi » 116

« Moi, je veux d'abord un hébergement, après tout le reste » 117

Débrouillardise 118

Résistance à la douleur 119

Dépendances : alcool et drogues 120

Chapitre V Relations sexuelles, relations affectives 125

Relations sexuelles et relations amoureuses 125

Espace de rencontre : 127

Les rencontres occasionnelles 129

Des relations d'amour et d'entre aide 129

Les ruptures 131

La violence conjugale 131

Rester seule 132

Plusieurs histoires dans une vie 133

Le sexe de survie 134

Les amitiés de la rue 135

Chapitre VI Se nourrir à la rue 137

Ritualité des repas 137

Socialisation des manières de table 138

La question du goût 139

Avoir faim 140

S'alimenter à la rue 143

Les associations 146

Maraudes 152

Glaneuses d'aliments 155

Solliciter des produits 159

Argent de la manche 160

Cuisiner soi même **161**

Savourer ou non la présence des autres **163**

« Ne pas se remplir simplement le ventre » **164**

Chapitre VII Hygiène au quotidien ***167***

Hygiène au féminin **167**

Se protéger par la saleté 169

Saleté comme effondrement 170

Odeurs 172

Hygiène de l'espace de vie 173

Se laver **174**

Douche **177**

Toilettes **179**

En temps de Covid : **181**

Chapitre VIII Vivre les menstruations à la rue ***183***

Significations des menstruations **183**

Précarité menstruelle **184**

Vivre les menstruations à la rue **185**

Accès aux protections périodiques commercialisées **186**

Inventer ses propres protections **188**

Soins intimes en situation de rue **190**

Odeur menstruelle **192**

« Même ça la rue me l'a enlevé » **193**

Chapitre IX Dormir ***195***

Dormir ? **195**

La quête d'un lieu où dormir ***196***

Dormir en groupe **213**

Le réveil **214**

Dormir enfin chez soi **215**

Chapitre X La violence d'être une femme à la rue *217*

Violence physique **219**

Les corps des femmes **220**

Le corps « danger » 223

Le viol **224**

Chapitre XI Mourir dans la rue *228*

La mort en situation de rue **228**

Circonstances **230**

L'organisation de la cérémonie funéraire **232**

Professionnels 232

Famille 233

Amis de route 234

Compagnon 235

Conclusions *237*

Bibliographie *243*

Introduction

La route des personnes sans abri

Csilla est à la rue depuis six ans. Elle a parcouru bien des villes dans différents pays européens. Elle commence sa journée en ramassant toutes ses affaires, là où elle a passé la nuit avec son copain : « *Je me dis que peut-être je dois me débarrasser de trucs pour que ne soit pas lourd ou pour récupérer des choses plus utiles, tu sais c'est toute une organisation être à la rue* ». Csilla et son copain se partagent leurs sacs et les ramènent avec eux là où ils font la manche. Pour les personnes à la rue, sans un lieu où déposer leurs affaires, gérer leur quantité et l'ordre de leur rangement est un souci quotidien qui pèse sur l'organisation du reste de la journée.

Le cheminement des personnes à la rue est complexe et varié. Celui des hommes n'est pas celui des femmes par exemple. La vie quotidienne se déroule selon des repères et des stratégies développées avec le temps. Csilla ne se considère pas comme une personne sans domicile fixe. Partout elle cherche les associations d'aide aux personnes à la rue, des espaces pour passer la nuit avec un maximum de tranquillité et de sécurité, elle se débrouille pour manger, utiliser des toilettes, se laver, faire la manche, lire, s'informer, se connecter à internet. L'ordinaire de la vie quotidienne se transforme à chaque rencontre, la diversité des parcours des personnes à la rue implique aussi des itinéraires propres à leurs besoins et attentes spécifiques. Se déplacer pour prendre rendez-vous dans des associations ou avec des assistants sociaux, trouver des vêtements, les laver, se changer, retirer un colis alimentaire, aller aux toilettes, prendre des douches, marcher… Ne pas vivre sous un même lieu en disposant de toutes ces ressources familières implique une mobilité sans fin pour obtenir chacune d'elles.

Le classement des personnes à la rue varie selon les époques. On les nomme mendiant, vagabond, clochard, sans-abri, sans-domicile fixe, sans-logis. Depuis la fin du XIX siècle, la catégorie « sans domicile fixe » (SDF) s'est répandue en France. Cette typologie rassemble toutes les autres situations de vie de ces personnes (Damon, 2020b, p. 30). Pour l'historien André Gueslin (2013), la figure du SDF est construite à partir de la norme sociale du « logement » qui installe la personne au sein du lien social avec une adresse précise. Si le vagabond est stigmatisé pour la transgression des impératifs du travail et du logement (début du XIXe siècle), le SDF est plutôt identifié par son absence de logement. Ce terme a une signification politique, administrative, dans

les médias et le sens commun. « SDF est une catégorie générale qu'il n'est pas nécessaire de qualifier dans la mesure où son utilisation est extrêmement répandue et qu'elle dépasse, de très loin, les seuls cercles de l'administration. » (Damon, 2002, p. 581).

En France, l'Institut national de la statistique et des études économiques (INSEE) définit les personnes « sans-abri » comme étant celles qui « ne disposent d'aucun lieu couvert pour se protéger des intempéries (pluie, froid). Elle s'applique aux personnes qui dorment à l'extérieur (dans la rue, dans un jardin public) ou qui occupent un abri de fortune comme un hall de gare, un centre commercial, une cave, une cage d'escalier. » (Brousse, 2006). L'INSEE regroupe les personnes sans-abri et les personnes ayant passé la nuit précédente dans les services d'hébergement proposés par des institutions.[1] Mais celles-ci ne se considèrent pas forcément comme SDF. Elles racontent leurs histoires en indiquant plutôt qu'elles sont : « ...en galère depuis… », « en difficulté », « à la rue… ». En Amérique Latine, cette question inclue la diversité des histoires de vie des personnes et les processus sociaux de non-protection de leurs droits, les violences et les ruptures familiales, la consommation de drogues, les processus migratoires, les situations de pauvreté et d'emprisonnement. Ces situations sont à l'origine de leur arrivée à la rue, le terme qui les englobe est celui « d'habitant des rues » (Nieto & Koller, 2015).

Claudia, victime de violence conjugale, fuit son agresseur et se retrouve sans toit. Elle est prise en charge par le 115 (numéro d'urgence et d'accueil pour les personnes sans-abri) et elle dort à l'hôtel avec son enfant de 12 ans. Claudia doit refaire ses papiers, titre de séjour compris. Elle commence des démarches auprès de la Caisse d'allocations familiales (CAF), de la police, la banque, les transports en commun, la préfecture, les impôts et les institutions qui prennent en charge les enfants victimes de violences. Une attestation d'hébergement ou des factures d'eau ou d'électricité sont demandées pour vérifier son adresse. Une association qui vient en aide aux femmes victimes de violence lui procure une attestation d'hébergement, et les démarches administratives commencent. Malgré cette stabilité, en donnant son adresse, elle craint que son ex-conjoint ne la retrouve. L'adresse est une manière d'exister socialement, elle est indispensable pour accéder aux droits, ou pour marquer une « réinsertion » sociale après avoir vécu à la rue.

[1] « Définition - Sans-domicile | Insee ». Consulté le 9 mars 2021. https://www.insee.fr/fr/metadonnees/definition/c1256.

Nombreux sont les témoignages de personnes à la rue, dépourvues d'emploi, car elles n'ont pas d'adresse. Certains employeurs refusent même d'embaucher des personnes ayant des attestations d'hébergement venant des associations.

Les routes des « habitants des rues » se construisent dans les expériences, les accords et les interactions avec les autres. Longtemps vues comme des personnes désocialisées, d'autres approches montrent à l'opposé la densité des liens sociaux qu'elles créent. Lionel Saporiti étudie pendant cinq ans un groupe d'hommes à la rue, ses conclusions mettent en question leur prétendue désocialisation ou leur pathologisation : « La spécificité de la durée de la « carrière » de séniors de la rue s'explique de fait par la nécessaire acquisition d'une connaissance aiguisée de la ville et de sa géographie pour tenter de trouver l'endroit idéal où s'établir en toute quiétude. » (Saporiti, 2019, p. 200). Les connaissances se mettent en place dans le déroulement de la vie quotidienne, dormir à la rue, par exemple, requiert des savoir-faire indispensables pour se protéger. Les hommes sont plus visibles que les femmes. La quotidienneté des femmes est nettement moins étudiée en sciences sociales. Pourtant elles sont confrontées au harcèlement, à des violences sexuelles. Elles ont des stratégies pour se protéger mais elles craignent en permanence la violence à leur encontre.

La vie quotidienne se déroule dans les mêmes espaces pour les personnes ayant un domicile : aller aux toilettes, se reposer après une journée fatigante, prendre une douche pour être propres ou se relaxer, se brosser les dents, pendant la menstruation changer la serviette ou le tampon plusieurs fois par jour, et si les règles sont douloureuses, prendre des médicaments et se reposer avec des techniques propres à chacune, manger, dormir, se reposer. Ces actions « évidentes » deviennent compliquées ou impossibles sans un espace protecteur. Ces gestes de la vie quotidienne impliquent pour les femmes à la rue une mobilité, et parfois une recherche difficile. Où trouver une douche, à quelle heure y aller, quelles sont les affaires à amener, où aller aux toilettes, à quelle heure, quel est le prix, le code d'accès aux toilettes d'un fast-food ? Au moment des règles, comment se nettoyer, se protéger, comment les arrêter, où changer les serviettes ou les tampons si elles en ont… Si une maladie survient, où prendre le repos nécessaire pour se soigner. Avoir une bonne santé est une nécessité, il est malaisé d'avoir un sommeil réparateur, on est souvent réveillée au milieu de la nuit, il y a le bruit, le risque d'agression… Les inconvénients se multiplient et la débrouillardise se construit pour aller d'un lieu à l'autre. La nuit, transforme les coins de rue en lieux invisibles ou visibles pour se protéger du vent, de la pluie et des regards, les portes des

magasins, les ponts, les transports publics, les gares, les parcs, les centres commerciaux, les caves, les urgences des hôpitaux, les voitures, les murs des églises, les passages…. D'autres déplacements s'imposent selon les circonstances. Les femmes sans-abri parcourent la ville, les rues pour trouver un chemin avec un but précis qui guide la continuité de leur vie quotidienne. Un « mobilier anti-SDF » est parfois délibérément mis sur leur chemin par des municipalités pour des raisons de « respectabilité », de tourisme, de « propreté », de sécurité ou pour protéger des propriétés privées. Cette « architecture hostile », « défensive » ou « du mépris » (Labbé, 2019) empêche les personnes de s'asseoir pour attendre un bus par exemple, mais elles sont surtout pensées pour éviter que les personnes à la rue s'y reposent, y dorment ou y fassent la manche.

En outre, les relations affectives dans la rue sont hétérogènes, ces femmes ne renoncent pas à leur sexualité et à leur désir d'avoir un partenaire, d'autres préfèrent rester seules, leur questionnement sur ce type de relations est provisoirement mis de côté.

La mort d'un ami de la rue, d'un partenaire, d'une connaissance affecte également leur quotidien, perdant ainsi peut-être leur seul lien affectif. L'enterrement demande aussi parfois une grande organisation de la part des habitants de la rue et des associations, faire le deuil d'une personne de la rue est une question de conservation de soi.

Cette recherche décrit les stratégies mises en place par les femmes en errance, elles montrent leur résistance mais en même temps leur souffrance. Jamais elles ne se laissent abattre par les circonstances comme nous les verrons dans les pages qui suivent.

Méthodologie

La vie quotidienne, point clé de la recherche

J'ai commencé à rencontrer des femmes vivant dans la rue lors de mon master recherche en sociologie, et j'ai approfondi cette recherche dans les années qui ont suivi à travers cette thèse qui s'attache à décrire la vie quotidienne des femmes habitantes de la rue, en abordant notamment l'alimentation, la nuit, la violence, la santé, la marche contrainte, la représentation de soi, la mort, la ville, l'hygiène, la menstruation, etc. Je suis allée à leur rencontre sans a priori, sans préjuger de ce que j'allais découvrir. Cette recherche s'inscrit dans le cadre de l'interactionnisme symbolique et vise à décrire et à analyser la vie quotidienne des femmes en errance en prenant en compte leur savoir quotidien, leurs astuces pour tenir le coup, leur vulnérabilité dans l'espace public, particulièrement la nuit, et la façon dont elles s'en protègent, comment elles réussissent malgré tout à construire une présence active dans la ville sans s'exposer aux périls. Dans une telle recherche, les détails les plus « futiles » deviennent des faits sociaux à considérer, plus rien n'est anodin quand on n'a pas de chez soi, tous les gestes qui coulent de source quand on dispose d'un lieu où se retrouver, déposer ses affaires, dormir, mais ces mêmes gestes élémentaires deviennent problématiques quand on est en permanence sous le regard des autres, sans espace privé, ne serait-ce que pour dormir, aller aux toilettes dans la journée, se reposer...

Les femmes donnent sens à leurs pratiques de vie quotidienne (les manières d'agir à l'égard de l'institution médicale, face aux normes sociales telles que l'hygiène ou la présentation de soi, les choix alimentaires…). Elles élaborent leurs propres usages, s'inventent des rituels personnels pour s'approprier l'espace public où elles sont contraintes de vivre. « L'individu dispose des mêmes compétences réflexives et interprétatives que les sociologues professionnels. L'acteur est déjà un « sociologue à l'état pratique » dans sa capacité à construire un monde au quotidien à travers son intelligence des choses. », écrit David Le Breton (2004, p. 145). Malgré leur situation de rue, les femmes sans abri restent des actrices socialisées, elles sont créatrices des significations avec lesquelles elles s'approprient leur existence, elles décodent ainsi les épisodes de leur quotidienneté et agissent en conséquence.

Elles se battent tous les jours pour accomplir des activités en apparence banales, mais qui représentent une lutte constante pour quelqu'un qui ne dispose pas de logement. Toutes les séquences du jour deviennent alors un souci : trouver un lieu pour la nuit, dormir, se réveiller, se lever, manger, faire sa toilette, prendre une douche, lire, boire un café, se déplacer pour acheter à manger, satisfaire à des demandes administratives, aller aux toilettes… « Toutes ces activités forment la trame de l'existence quotidienne », observe Claude Javeau (1980, p. 33), mais elles sont chaque jour à conquérir. L'expérience dans le monde social est sans cesse en mouvement, elle se construit au jour le jour, les imprévus, les changements brusques, les déceptions sont courantes, mais bouleverse l'organisation du jour. L'épreuve de la vie *à la rue* métamorphose inexorablement la quotidienneté du passé *sans la rue.* Ce sont en effet des femmes qui ont connu une enfance, une adolescence à travers une socialisation ordinaire dans un logement, avant que les circonstances de la vie ne les mettent à la rue. Résister à cet environnement inédit pour elles exige des connaissances, des savoir-faire particuliers, en somme une débrouillardise que n'imaginent guère des personnes ayant un « chez-soi » stable. Ces apprentissages demandent une adaptation à l'environnement, aux conditions matérielles précaires, elles doivent apprivoiser la ville, apprendre de nouvelles stratégies pour leur protection et le développement de leur vie quotidienne.

Les pratiques de ces femmes se construisent jour après jour, leur sentiment d'identité se modifie, elles maintiennent avec ténacité certaines habitudes, sans relâche, mais parfois elles doivent se réinventer en profondeur. Quand elles ne sont pas rompues, les relations concrètes avec l'entourage, avec la famille, s'adaptent peu à peu à cette réalité. « La condition humaine est telle que l'aventure est toujours possible, surtout en situation sociale. Mais, d'ordinaire, l'individu organise son temps de façon à l'éviter », écrit Erving Goffman (1998, p. 140). Décrire la quotidienneté de ces femmes qui ne possèdent pas de logement stable, et sont donc soumises à la complexité, aux aléas de l'organisation de leur journée, permet justement d'entrevoir qu'elles évitent « l'aventure » autant que possible. N'importe quel événement inattendu (un changement d'horaires d'ouverture d'une association, une mauvaise adresse, la désinformation d'un service, etc.) les projette parfois dans des situations presque insupportables, insurmontables, les amenant à certains moments à renoncer à des démarches administratives, à des soins, à s'isoler, etc. Mais cette condition sociale n'est jamais établie une fois pour toutes, leur quotidien est souvent soumis à des transformations, des remises en cause de leur situation, des arrangements pour s'organiser, pour se soigner, pour dormir, pour rester dignes. J'ai ainsi découvert des femmes bien éloignées

des clichés associés aux personnes à la rue à propos de leur solitude, leur misère affective, leur passivité, etc. Une ambition de la recherche était, comme l'écrivait Lionel Saporiti à propos de ceux qu'il appelait les « seniors de la rue », de « rendre visible l'invisible de ces existences » (2019, p. 22).

Lors de ma recherche de master 2, j'ai longuement parcouru Strasbourg en cherchant à côtoyer les femmes vivant à la rue. Dans certains lieux elles sont plus visibles que d'autres, comme sur la place Kléber où j'ai observé leurs rencontres, leur sociabilité. Mais c'est toute la ville qu'elles arpentent finalement pour se rendre dans les associations qui leurs viennent en aide, leur procure à manger, les hébergent parfois, elles marchent aussi pour satisfaire aux exigences des administrations quand des papiers sont nécessaires, ou aller à l'hôpital ou chez un médecin quand des soins s'imposent. Mes premières observations s'accomplirent surtout dans des endroits de grande concentration publique. Simultanément, je me suis d'abord engagée en tant que bénévole à l'accueil de jour de l'association *Entraide le relais* qui propose un accompagnement social pour les personnes sans logement stable et sans emploi, ses services incluent un centre d'hébergement et de réinsertion sociale (CHRS), des logements d'insertion, un service d'action éducative pour les jeunes de 12 à 25 ans, un accueil de jour et des services spécifiques pour les personnes au Revenu de solidarité active (RSA).

Je m'y suis rendue régulièrement pour accueillir les personnes, participer aux activités, préparer les boissons en collaboration avec les travailleurs sociaux et/ou les éducateurs spécialisés qui travaillent également le soir. Les personnes qui viennent sont à la rue, certaines sont dans des hébergements d'urgence, d'autres ne le sont plus, mais elles viennent malgré tout pour maintenir le lien, retrouver des amis ou une attention qu'elles n'ont guère autrement. Nous partageons des jeux et des discussions sur la vie quotidienne. Mes interlocuteurs sont essentiellement des hommes. J'ai commencé à accompagner les éducateurs spécialisés qui allaient à la rencontre des personnes vivant à la rue. L'approche de ces professionnels m'a incité à mener mes propres recherches, à aller seule à la rencontre des femmes.

Mon intention était de construire une ethnographie de la vie précaire des femmes habitantes des rues, c'est-à-dire une population rarement considérée lors des études consacrées aux personnes sans abri. Ma méthodologie s'appuie sur différents outils : une série d'observations participantes

au sein des associations ou lors des maraudes ; sur des entretiens semi-directifs, et sur une approche en partie biographique au fil des rencontres successives avec plusieurs femmes.

Pour élargir la connaissance des représentations de la quotidienneté des femmes habitantes des rues, j'utilise donc la méthode de l'observation participante. Je me suis engagée en tant que bénévole dans plusieurs associations, le travail consiste à réaliser des maraudes le soir et le matin. En France, « maraude » est le nom des parcours de solidarité, d'aide, effectués dans une ville par des associations ou d'autres groupes organisés qui visent les personnes à la rue. Elle prend différentes formes, ce sont parfois des maraudes à pied, dans des camions aménagés qui parcourent la ville. D'autres installent leurs équipes dans un seul lieu et y restent plusieurs heures, ainsi ils sont ainsi repérables toute l'année. « L'observateur se trouve pris, à un degré ou un autre, dans le réseau de l'interaction sociale qu'il étudie, qu'il analyse, et dont il rend compte. » (Hughes, 1996, p. 278). Pendant les maraudes, j'ai interagi avec les personnes qui viennent, observé attentivement les femmes, leurs rapports aux bénévoles, aux autres personnes de la rue, les questions posées, leurs commentaires quand on leur propose de la nourriture, des produits d'hygiène, etc.

« Dans l'enquête de terrain, le chercheur avance disponible aux événements et aux rencontres, il ne vient pas vérifier des hypothèses, mais en chercher quelques-unes soumises à l'épreuve de l'observation et remaniées au fur et à mesure de son avancée, dans une oscillation permanente entre une théorie provisoire et un terrain qui permet son ajustement. L'interprétation n'est pas donnée *a priori*, elle se construit par induction à travers l'épreuve du terrain. Le chercheur progresse sans préjuger de ses trouvailles et se méfiant des images courantes qui entourent son objet ou des propos que lui tiennent les responsables des institutions ou des lieux où se déroulent ses enquêtes… » écrit David Le Breton (2004, p. 172).

Les observations réalisées servent à élargir la grille d'entretien sur des points parfois inattendus, par exemple, lors des maraudes j'ai remarqué l'importance accordée par certaines personnes dans leur demande de soupes instantanées (dans la réserve il y a le choix entre des soupes aux légumes, à la tomate, aux vermicelles, etc.). Cette observation était précieuse pour le chapitre « se nourrir à la rue » à propos du goût alimentaire des femmes. « Il s'agit toujours de saisir les significations telles qu'elles sont vécues par les acteurs. La tâche est de mettre en évidence les représentations, les points de vue des acteurs en présence dont l'enchevêtrement forme la trame sociale reposant sur un processus de désignation et d'interprétation. » (Le Breton, 2004, p. 172)

Le sociologue américain Everett C. Hugues (1996), rappelle que l'entretien est un outil pour approfondir la connaissance de la rhétorique sociale, « il est l'art de la sociabilité sociologique, le jeu que nous jouons pour en savourer les subtilités. » (1996, p. 282). J'utilise une grille d'entretien sur différents axes : sociographie (âge, profession de parents, niveau de scolarité, emploi éventuellement occupé, état civil) ; l'histoire de l'arrivé à la rue (comment, pour combien de temps, combien de fois…) ; l'organisation de la journée (comment se débrouiller pour dormir, manger, l'hygiène, les règles, problèmes de santé, etc.) ; sociabilité (relations avec les amis de route, les partenaires, les passants, la famille) ; la violence (le ressenti en tant que femme, les dangers, les précautions, des commentaires de autres, les agressions) ; les aides sociales (hébergement, santé…). Mais la grille n'est qu'une indication, des femmes insistent sur certains sujets plus que d'autres, et je leur ai toujours laissé la parole. Ces entretiens ont été réalisés souvent au sein des associations grâce à l'aide de travailleurs sociaux qui ont établi le lien avec les femmes. Il est important de souligner qu'à aucun moment je n'ai eu accès aux dossiers personnels de ces femmes. En outre, les professionnels n'ont jamais abordé avec moi des détails de leurs vies privés, ils ont mis en avant le fait qu'elles avaient le droit de choisir ce qu'elles souhaitaient dire pendant l'entretien ou pas. La seule information que j'avais avant les entretiens c'était qu'elles vivaient à la rue. En outre, les femmes ont accepté que les entretiens soient enregistrés, cependant le maintien de leur anonymat, et celui des associations où ils étaient recueillis, faisait partie de notre accord. Tous les noms de personnes et d'associations ont été modifiés.

D'autres entretiens ont été réalisés grâce aux liens créés avec les femmes au fil du temps. J'ai régulièrement rendu visite à des femmes qui faisaient la manche dans la rue. Peu à peu, certaines d'entre elles ont commencé à me reconnaître, à me parler d'elles, à me raconter des moments plus intimes de leur existence, la manière dont elles organisent leur quotidien… J'ai recueilli ainsi des fragments d'histoires de vie qui permettent à travers la reconstruction verbale de leur parcours de mieux saisir leur existence antérieure, ce qui les a amenées à la rue, leur initiation à cette existence précaire, et aujourd'hui leur organisation au long du quotidien. Certaines sont restées plusieurs mois dans la même ville, d'autres sont parties et revenues plusieurs mois plus tard. Il y a aussi celles que du jour au lendemain je n'ai plus revu. Certaines femmes m'ont parlé en refusant d'être enregistrées. D'autres n'ont pas accepté d'être ainsi « étudiées ». Mais j'ai noué une relation de confiance au long cours avec plusieurs de ces femmes.

Voici une brève présentation des femmes avec lesquelles j'ai mené cette recherche.

Adriné est une jeune femme arménienne divorcée de 27 ans, elle a une fille de 9 ans. Elle finit ses études de juriste en Arménie, et parle quatre langues : l'arménien, le russe, l'anglais (appris pendant ses études) et le français. Adriné est arrivée en France en 2013, sa demande d'asile est rejetée par l'OFPRA (Office français de protection des réfugiés et apatrides). Ses parents sont avec elle à Strasbourg lors de son arrivée, leur demande d'asile est refusée, et ils quittent le territoire français[2]. Désormais, ils habitent et travaillent en Allemagne, et attendent une réponse à une nouvelle demande d'asile. Lorsque ses parents quittent la France, Adriné et sa fille dorment à la rue, chez des copines, et parfois aux urgences de l'hôpital de Hautepierre. Elle rencontre une bénévole qui les aide à trouver une chambre gratuite dans une résidence universitaire privée. Elles y restent deux mois. Ensuite, l'errance recommence une fois de plus. Dans leur parcours, elles sont sans logement à plusieurs reprises. Sa fille est scolarisée à Strasbourg.

Madina, tchétchène, âgée de 33 ans, sans études supérieures. Divorcée deux fois et mère de deux enfants âgés de 9 et 13 ans qui sont en Tchétchénie avec leur père. Madina communique avec ses enfants par Facebook ou Skype, elle ne maintient aucune communication avec ses ex-maris. En Tchétchénie elle travaillait dans le commerce. Elle arrive à Strasbourg en 2013 avec sa mère de 70 ans. Elles demandent l'asile cependant elles ne l'obtiennent pas. La mère de Madina est atteinte d'un cancer, dont le traitement n'est pour l'instant pas possible. Depuis son enfance, Madina n'a aucun contact avec son père. Elle et sa mère apprennent le français dans l'association CASAS à Strasbourg, une fois par semaine, elles apprécient ce cours. Madina explique que les professeurs sont bons, et elle dit sa frustration quand les cours sont annulés. Madina est venue en France à la recherche d'une vie différente de ce qu'elle connaissait chez elle, et aussi dans l'espoir de faire soigner sa mère. Après un premier rejet de la demande d'asile, elle ne dispose d'aucun logement stable, même en appelant le 115. La probabilité pour elle de trouver une place est faible, en revanche, sa mère, malade pourrait en bénéficier.

Csilla a 30 ans, hongroise, en errance avec son copain actuel depuis 6 ans. Elle est à Strasbourg depuis 6 mois. C'est la deuxième fois qu'elle y reste. Elle fait le tour des différentes

[2] L'OQTF (obligation de quitter la France) est une mesure qui est notifiée par la préfecture de département et non par l'OFPRA, les personnes concernées par cette obligation doivent quitter le pays dans un délai de 30 jours ou 48 heures selon la situation. La mesure peut être contestée.

villes de France, et parfois d'ailleurs à l'étranger. Elle vit à la rue en Allemagne pendant 6 mois avec un autre partenaire, puis elle repart seule en Hongrie. Elle connait plusieurs ruptures familiales : « *J'ai pas connu mon père, on était 5 à la maison, j'ai deux sœurs et deux frères. Je suis partie de chez ma mère à 15 ans, mais j'étais avec une tante jusqu'à 18 ans. Ça s'est mal passé, et je suis partie, j'étais à droite et à gauche…* ». Elle rencontre un homme qui lui propose de quitter la Hongrie et de rejoindre l'Allemagne, cet évènement signe le début de son errance hors de son pays de naissance : « *…je suis partie avec lui la première fois en Allemagne, je suis restée là-bas six mois, mais j'ai quitté ce mec, il était pas bien, il buvait beaucoup, il connaissait déjà la vie, tu sais, il était méchant, je pense qu'il ne m'aimait pas… mais moi non plus, je ne l'aimais pas, on dormait ensemble dans la rue, ou parfois chez des copains à lui… je n'aimais pas ses copains, quand ils buvaient, ils me cherchaient, tu vois, je faisais semblant de dormir, ou je disais que non, mais un jour j'ai décidé de partir parce que ça devenait lourd quand même tous ces mecs-là.* » Elle retourne chez sa mère avec l'espoir de trouver une place chez elle, mais elle n'est pas la bienvenue « *je suis restée quand même une bonne année chez elle, même si elle faisait la tête* ». Csilla réalise des petits boulots comme vendeuse, mais sans jamais avoir une place stable au sein de sa famille : « *…après je ne pouvais plus rester chez ma mère, et je suis allée vivre chez ma sœur, elle est mariée, et même elle a une petite fille, mais son mari, il était très violent, je disais à ma sœur de ne pas se laisser faire, mais rien, elle disait rien, parfois je sortais, ou quand je revenais, je trouvais ma petite nièce en pleurs, parce que le connard avait tapé ma sœur, c'est triste pour ma nièce, elle était toute gentille, elle dérangeait jamais, elle était bien sage , la pauvre. Mais un jour j'ai défendu ma sœur, et du coup ma sœur n'était pas contente, et je suis partie, j'avais la peine pour ma nièce, mais je suis partie quand même, après je suis allée chez mon frère, mais sa femme ne voulait pas de moi, et je suis partie aussi, donc après ça je me suis retrouvée à la rue, comme ça un jour, je n'avais pas de famille, ni rien.* ». La rupture avec sa famille laisse Csilla sans soutien matériel pour se protéger d'une vie en errance : « *Le premier jour je suis allée chez un mec que j'avais connu, lui aussi avait des problèmes avec sa famille et du coup le lendemain on est partis ensemble, et depuis je suis avec lui. Il est bien mon copain, tu sais il me tape pas, rien, rien, parfois il boit mais c'est pas souvent, on fait la manche séparé parce que comme ça on peut avoir plus, quand on est en couple, ça marche pas* ».

Marie est une femme belge de plus de 40 ans, avec des études supérieures mais elle n'ira pas à leur terme pour avoir un diplôme. Elle étudie dans une École des Beaux-Arts, et suit une formation

dans la finance. Elle a 4 sœurs ayant terminé des études supérieures. Elle a un enfant, à présent majeur. Elle quitte son mari car « *il ne faisait rien* », il ne s'occupait pas de leur fils, et ne verse aucune pension alimentaire. Marie ne termine pas ses études en art car ce parcours est trop coûteux : « *cette une formation que seulement les enfants des parents riches peuvent la payer. À l'époque comme on considère qu'on ne gagne pas sa vie avec ça (études artistiques) c'était comme si j'avais voulu être sociologue* ». Très bonne élève, elle concourt pour un prix à l'École des Beaux-Arts en Belgique, elle gagne parmi 5000 candidats de toutes les écoles d'art. « *Je me complexais quand je n'étais pas très bien notée, parce que je savais que je pouvais faire mieux* ». À l'âge de 10 ans son père décède. De ses deux parents, elle apprend le goût pour la lecture, sans être militants d'aucun parti ils s'intéressent aux problèmes sociaux de la Belgique et du monde. Elle considère sa famille comme appartenant à une « *gauche chrétienne* ». Elle quitte la Belgique, l'âge n'est pas clair lors des entretiens, mais en tout cas après 18 ans. Elle a des problèmes avec la justice belge. Selon ses paroles, le gouvernement belge l'accuse « *d'être quelqu'un qu'elle n'est pas* » : « *Je suis partie de la Belgique parce qu'il y avait beaucoup de gens qui m'ont piégée, je suis partie avec une valise de 20 kilos et un gros sac à dos, toute seule…* » Marie vit l'errance à plusieurs reprises entre la Belgique, la France et la Suisse.

Margot est à la rue depuis 5 ans, elle a 30 ans. Elle n'est pas mariée, mais elle a un copain depuis 7 ans, ils sont tous les deux à la rue. Son partenaire a eu un cancer qui l'a amené à quitter son emploi. Margot subvient aux besoins du couple. Elle s'occupe d'une personne âgée pendant 3 ans, mais quand cette dernière décède, elle se retrouve sans travail. Elle n'a pas droit au chômage car elle n'a pas signé de contrat. À la suite de cet évènement elle ne retrouve pas de travail, les dettes s'accumulent. Un jour le propriétaire de leur logement leur demande de partir. L'errance commence. Pour payer les dépenses de la vie quotidienne, ils font la manche séparément. Elle obtient plus d'argent des passants que son compagnon, elle explique cette différence par le fait que celui-ci est étranger et reçoit moins. Elle fait la manche tous les jours, assise devant le même bureau de tabac, du lundi au vendredi. Samedi et dimanche, elle change de place au moment de sa fermeture.

Lucie, elle a une quarantaine d'années, elle a vécu dans plusieurs villes de France. Elle vit à la rue depuis cinq ans. Elle a eu plusieurs passages à la rue lors de son adolescence. Elle n'a aucune nouvelle de son père depuis ses 15 ans. À 18 ans, elle décide de partir de chez sa mère et commence

à travailler. Après une rupture difficile avec son dernier compagnon, elle tombe à la rue, sans revenus. Elle ignore si sa mère est encore en vie, mais elle ne souhaite pas communiquer plus d'informations sur ses parents. Pour l'instant elle n'a pas un projet pour sortir de la rue, cependant elle dit : « *pas encore, mais je sais que je dois le faire, mais il faut pas me saouler avec ça* ».

Claudia est Sudaméricaine, lors de nos premières rencontres elle est enceinte, elle a un enfant de 12 ans. Elle divorce du père de son fils ainé, et des années plus tard elle connait sur une application des rencontres un Français qui parle parfaitement espagnol. Ils entament une relation à distance de quelques mois, finalement cet homme rend visite à Claudia dans son pays. Il se présente comme un homme calme, qui peut offrir un « meilleur » futur pour Claudia et son fils. Finalement, lors de cette visite, ils se marient, et ils décident de vivre en France. Ils arrivent en France et aussitôt Claudia subie des violences conjugales, son fils est agressé sexuellement par cet homme. Pour les fêtes de Noël, la mère de Claudia qui habite en Espagne, décide de rendre visite au couple. Elle reste quelques mois, car elle remarque les souffrances de sa fille et de son petit-fils. Le premier confinement se produit en France, et elle décide de rester chez sa fille. Claudia est déjà enceinte et sa mère lui conseille de partir de chez cet homme. Après le déconfinement, elles décident l'une et l'autre de fuir cette maison. Claudia trouve ses documents d'identité que son ex-mari avait cachés, et un jour, quand il n'est pas à la maison, les deux femmes et l'enfant partent directement à Strasbourg au bureau de la police et dénoncent les agressions. Grâce à des connaissances d'une tante de Claudia, elle est accueillie dans une association qui vient en aide aux femmes victimes de violences. Elle vit dans un hôtel pendant quelques mois, avec la menace de se retrouver à la rue d'un jour au lendemain.

Nicole, 28 ans, plusieurs passages à la rue, elle retourne chez sa famille de temps en temps, mais ne reste jamais longtemps. Elle parle peu de sa famille, pour elle, il était nécessaire de partir de chez-elle. Elle repart pour quelques mois, elle évite les hébergements d'urgence, elle dort à la rue. Parfois des hommes lui proposent un lit en échange de relations sexuelles. Elle accepte rarement. Elle n'a pas d'enfants. Parfois pendant ces errances, elle rejoint un groupe de personnes dans la même situation qu'elle, mais à d'autres moments elle préfère se débrouiller seule. Elle a eu quelques compagnons, mais ces relations se sont interrompues du fait des violences physiques. Elle souhaite retrouver une vie plus stable, cependant elle dit ne pas savoir comment faire.

Claire, 35 ans, à la rue depuis 1 an. Elle découvre à l'adolescence qu'elle était adoptée par ses parents. Elle se marie à 24 ans, et divorce un an après. Elle retourne chez ses parents, mais elle est mal accueillie, alors elle enchaine de petits emplois, elle tombe amoureuse et se marie à nouveau à 28 ans. Après des violences conjugales, elle retourne chez ses parents adoptifs, à nouveau elle n'est pas la bienvenue. Elle commence à dormir de temps en temps à la rue, jusqu'à quitter complètement la maison parentale. Elle a un parcours plutôt solitaire, elle n'aime pas les Centre d'hébergement et de réinsertion sociale (CHRS), alors elle se débrouille autrement pour dormir. Elle maintient de bonnes relations avec les bénévoles d'associations. Elle vit en faisant la manche.

Nathalie, Française, entre 30 et 40 ans. A la rue depuis 5 ans, elle se dit « dépressive », c'est la seule raison qui l'a amenée à la rue, dit-elle. Un enfant placé qu'elle ne visite plus. Elle n'est pas mariée, en rupture familiale avec son père et sa mère depuis son jeune âge. De son passé, elle ne souhaite pas donner beaucoup de détails. Elle a fait un an de faculté en langues. Elle quitte l'université quand elle tombe enceinte. Un avortement lors de sa vie à la rue. Elle entame souvent des démarches administratives, mais elle se décourage vite, même si elle dit visiter souvent son assistante sociale pour donner des nouvelles.

Diana, 37 ans, Espagnole, à la rue depuis trois ans. Mariée à 28 ans, et divorcée à 34 ans, elle quitte son domicile à la suite de violences conjugales. Un enfant d'une autre relation est à la charge du père. Elle essaie différentes drogues à l'adolescence, elle s'alcoolise souvent pendant son mariage, elle dit « c'était pour le supporter ». Quand elle quitte le domicile de son ex-mari, elle boit de plus en plus et prend des drogues plus assidument. En couple à la rue pour quelques mois, elle augmente sa consommation et parfois se prostitue pour payer ses consommations et celles de son compagnon. Actuellement, elle dit boire moins et prendre des antidépresseurs. Elle accepte les hébergements d'urgence proposés par le 115, mais elle ne les aime guère. Elle est hébergée parfois par des connaissances surtout l'hiver. Cependant souvent les hommes qui l'hébergent lui demande de relations sexuelles en échange.

Cynthia : 45 ans, lors de l'entretien elle n'est plus à la rue, elle l'a quitté depuis cinq ans. Plusieurs passages à la rue, le plus long était de cinq ans. Après cette période, elle retrouve un domicile et elle habite en couple, cependant elle n'y reste pas longtemps, « *la rue est plus forte* » dit-elle. A nouveau à la rue, et célibataire, elle y demeure un an, avant de retrouver un logement stable. Elle a deux enfants de pères différents. Elle communique seulement par téléphone avec ses

deux fils, elle a fait deux avortements. Dépendance à l'alcool depuis son adolescence, deux sevrages. Elle ne boit plus.

Brenda, à la rue moins d'un an, entre 19 et 20 ans. Parents divorcés, elle déménage souvent entre la maison du père et celle de la mère. Elle reste une année chez sa mère qui se remarie, elle part ensuite chez le père qui est aussi en couple. La copine de son père a des enfants, elle ne trouve plus de place chez ses parents, alors, elle se retrouve à la rue. Ses parents ne sont pas au courant. Elle a un copain, elle fait partie d'un groupe de jeunes. Son copain est aussi à la rue, tous les deux font partie d'un groupe de jeunes.

Denise, Française, 27 ans. Ses parents sont Roumains, ils habitent depuis longtemps en France, elle sait où ils habitent mais elle rompt tout lien avec eux après ses 18 ans. Elle est à la rue depuis 5 ans, pendant cette période elle reste quelques mois chez quelqu'un qui connait sa famille, ensuite elle repart à la rue, chaque année elle conserve la même dynamique. Elle a plusieurs relations, elle change de partenaire quand la relation devient violente. Elle crée des liens avec plusieurs personnes et commerçants, quand elle part quelque mois, elle prévient ses connaissances. Elle souhaite quitter la rue : « *Je m'en sortirais bientôt, il me faut du temps* ».

Amelia, 35 ans, elle est née en Allemagne, mais sa mère déménage en France quand elle était enfant. Elle ne connait pas son père. Elle est en contact avec sa mère, elle l'appelle une fois par semaine. La mère connaît la situation d'Amelia, sans pourtant lui offrir un abri. Son errance est épisodique, elle trouve un hébergement dans une association, mais finalement ça ne lui convient pas alors, elle part. Elle est hébergée parfois par des connaissances ou par sa famille, mais elle ne reste guère. Malgré son jeune âge, elle ne se souvient quand et comment sa vie à la rue a commencée. Elle est célibataire, sans enfant. Sans études supérieures. Sa mère travaille dans le « commerce ».

Lise, sans enfant, dans la vingtaine. Moins de deux années en errance. Elle est Belge, mais elle décide venir en France lors de son errance. Elle habite en Belgique avec son copain, qu'elle quitte, elle ne lui donne plus des nouvelles et elle part en France du jour au lendemain. Elle connait ses parents, mais elle est élevée par les grands parents. Ils sont en communication avec elle mais ne connaissent pas la situation de Lise.

Zoe : elle a 41 ans, deux passages à la rue, d'abord à 23 ans, elle reste deux ans, ensuite à 35. Elle fait des passages à l'hôtel (elle paie les nuits, avec l'argent que sa mère lui envoie de temps en temps) et à la rue. Elle se dit experte pour trouver des lieux abandonnés et y rester. Elle l'a appris grâce à un ex-copain de rue. Elle quitte cet homme 10 ans plus jeune qu'elle car il consomme des drogues lourdes. Elle boit de temps en temps, mais elle se garde de le faire souvent. Elle garde des liens avec sa mère qui vit en maison de retraite. Sans enfant. Elle passe son enfance avec la grand-mère, jusqu'au jour où la mère apparait et réclame Zoe. Elle ne sait pas qui est son père.

Ginette, est Marocaine, son père est français et sa mère marocaine. Ils se sont rencontrés à la rue. Ginette est divorcée, a perdu son compagnon quand elle était à la rue. Elle a deux enfants majeurs. Elle les appelle pour donner des nouvelles, mais elle ne leur rend pas visite. Depuis des années, elle n'a plus de contact avec son ex-mari. Elle habite longtemps en Espagne, ensuite elle décide de déménager en France. Elle habite avec une connaissance mais la relation se dégrade alors son errance commence. A la rue depuis cinq ans, elle est proche de la quarantaine.

Nina, Portugaise. Depuis son adolescence elle voyage en Europe. Elle décide vivre en France avec un Français qu'elle rencontre pendant ses voyages. Elle reste pendant cinq ans en France, pour ensuite retourner seule au Portugal pendant quelques mois. Le motif de la rupture n'est pas mentionné. La France lui manque, alors elle retourne seule. La dépendance à l'alcool s'accroît. Il lui est difficile de garder son studio, elle travaille de temps en temps mais la situation dérape quand sa mère décède. Alors, l'errance s'installe dans sa vie. Malgré cela, elle garde les distances avec les autres personnes qui sont à la rue. Elle diminue sa consommation d'alcool, sans arrêter complètement. Sans enfant, célibataire. Dans la trentaine.

Irène, 43 ans. Elle est Française. Elle parle peu de son passé, elle est fatiguée de le raconter dit-elle. Deux passages à la rue, à 22 ans, pendant deux ans, ensuite à 40 ans. Elle dit bien se débrouiller pour trouver les personnes correctes à la rue. Séparée, avec un enfant, il n'a plus contact avec lui.

Anaëlle, 53 ans, deux enfants et une petite fille. Française, elle a travaillé en cuisine en tant que plongeuse, « *j'ai fait 40 ans de trottoir* ». Elle a des nouvelles de sa fille, mais depuis longtemps elle ne sait plus rien sur son fils. Elle n'a plus de contact avec le père de sa fille, elle raconte qu'il est pédophile. Elle a une sœur et un frère décédé. Elle est dépendante à l'alcool.

Sylvie, 53 ans. Elle n'arrive plus à payer ses factures et son loyer, alors elle s'endette. Elle quitte son appartement car elle ne peut plus assumer les dépenses. Avant de partir, elle prépare sa valise, elle se renseigne sur internet sur les possibilités d'accueils des personnes à la rue, elle reste à la rue moins d'un an. Elle a deux passages à la rue, le premier dure quelques jours, elle est logée rapidement car elle a un enfant à charge. Elle ne souhaite pas donner d'informations sur le père de l'enfant. Avant d'arriver à la rue, elle est accueillie par le « 115 du particulier », elle le définit ainsi : « *c'est des gens qui sont dehors en hiver ou en été aussi, je sais pas, c'est une association, mais il y a le 115 particulier , c'était une personne, un homme qui tenait ce truc-là, ils ont leur terrain, et ils font ça, je sais pas comment, j'étais tombée dans ce truc-là, et moi j'étais pas bien, j'étais pas bien , en plus j'étais la seule femme, il y avait des hommes et…ça me convenait pas du tout* ». Dans ce lieu, elle travaille bénévolement en tant que chauffeur, elle cherche aussi les invendus des magasins. A la rue, elle consomme de l'alcool ainsi que des médicaments.

Fanny, dans la cinquantaine, Française. Pendant son enfance elle vit « *quelque chose* », elle n'en dit pas plus, ensuite elle fait des tentatives de suicide. Lorsqu'elle essaie de sauter sous les rails d'un train, un monsieur la sauve, il lui parle, en lui disant qu'il va l'aider, depuis elle vit « de droite à gauche ». Elle consomme des drogues, et vit dans des squats. Elle commence à travailler et rencontre un homme, ils se marient. Après 20 ans de vit en couple il décède.

La période covid

Il semble pertinent d'évoquer la crise sanitaire du COVID 19 pendant l'année 2020. La majorité des entretiens semi-directifs réalisés se sont passés avant le premier confinement. En France, un confinement généralisé a eu lieu à partir du le 16 mars 2020. Les restrictions ont touché les commerces « non essentiels », mais un certain nombre sont restés ouverts : les pharmacies, les banques, les magasins alimentaires, les stations de services, les bureaux de tabac et de presse. Des limitations de déplacements se sont imposées, la population s'est confinée à son domicile, le télétravail était fortement conseillé, les institutions éducatives ont fermé… La trêve hivernale[3] a été repoussée de deux mois (ensuite prolongée jusqu'au 10 juillet 2021, terme de l'état d'urgence

[3] En temps « normal » la trêve hivernale a une durée de 5 mois, de novembre à mars : « Durant cette période, l'expulsion du locataire de son logement ne peut pas avoir lieu, elle est reportée. Cette trêve ne s'applique pas au squatteur occupant un logement. Elle ne concerne pas non plus l'expulsion du domicile conjugal ordonnée par le juge en cas de violences ou de procédure de divorce. » (*Quand s'applique la trêve hivernale ?* s. d.)

sanitaire), le gouvernement a réquisitionné des chambres d'hôtel destinées aux personnes sans logement, 43 000 places d'hébergement se sont ouvertes. Du jour au lendemain, les vies quotidiennes ont basculé. Plusieurs associations engagées auprès des personnes à la rue ont fermé leur porte, elles n'étaient pas préparées pour affronter ces événements.

Si les associations arrêtent leurs activités administratives, les soins et leur travail de rue (les visites des personnes connues par les travailleurs sociaux ainsi que la rencontre des *inconnus*), les services destinés à ces personnes ont également cessé : les démarches auprès des institutions comme la Caisse d'allocations familiales (CAF) ou pôle emploi, de même les distributions alimentaires, les services d'hygiène, de santé… Cependant, malgré la pandémie, plusieurs associations ont continué à travailler en s'adaptant aux obligations sanitaires.

Pendant ce premier confinement, je n'ai pu réaliser d'entretiens semi-directifs, car j'étais moi-même confinée. Malgré cela, j'ai effectué des observations participantes en m'engageant comme bénévole dans un service de douches et toilettes pour les personnes à la rue. Au début de la crise sanitaire, cette institution avait dû fermer, cependant, elle a rouvert ses portes une fois que les salariés ont reçu les équipements de sécurité et les consignes nécessaires pour reprendre le travail. Un plan de désinfection a été mis en place après chaque passage dans les douches et toilettes. Les employés étaient les seuls autorisés à accomplir ces gestes, les bénévoles accueillaient les personnes. Les premiers jours de la réouverture, nous pensions accueillir un nombre important de visiteurs, cependant, peu s'y sont rendues. Les salariés en étaient étonnés car ils en reçoivent en temps ordinaires beaucoup plus. Durant cette période, j'ai observé surtout des hommes, seulement deux femmes. Les conversations menées étaient courtes, ils ne s'attardaient pas. Certains étaient logés, mais ils se rendaient aux douches, car cette activité faisait partie de leur quotidien d'avant le confinement et leur donnait aussi une occupation. D'autres n'ont pas accepté l'hébergement proposé pendant la crise sanitaire, mais ils ont continué à recourir à ce service. Après quelques semaines tous les salariés ont repris leur poste au sein de l'institution, le travail de bénévoles n'a plus été nécessaire.

Pendant le deuxième confinement, j'ai réalisé des maraudes en voiture et à pied avec deux associations différentes. La première parcourait la ville à pied. Nous nous rendions dans les différents hôtels réquisitionnés en apportant des repas. Nous visitions également les personnes restées à la rue. La deuxième maraude mobilisait le soir un camion aménagé qui parcourait la ville

en visitant ainsi les habitués avant de se rendre à la gare de Strasbourg. Les maraudes, ou d'autres services comme les magasins d'alimentation, restés ouverts soutenaient la vie quotidienne des personnes à la rue, tant sur le plan « vital » que pour le maintien des relations sociales et des liens affectifs. Les observations pendant ces deux périodes sont intégrées dans le texte de la recherche.

Cependant, l'analyse de l'impact du Covid des habitants de la rue est une tâche difficile à réaliser pour l'instant. Les attestations obligatoires pour sortir de ma résidence étaient liées strictement au temps des maraudes. J'ai accompli des observations et posé des questions aux personnes rencontrées, mais la conduite des entretiens semi-directifs n'était plus possible.

Néanmoins, je souhaite évoquer des études qui visent les situations des personnes à la rue en temps de Covid, ces informations cependant ne détaillent pas les conditions des femmes, elles concernent cette population en général. Une étude intitulée : « Les inégalités sociales à l'épreuve de la crise sanitaire : un bilan du premier confinement » (Barhoumi et *al.*, 2020), est réalisée par l'INSEE, dans ce document un espace est dédié aux personnes « sans-domicile » et se conclue ainsi : « Si une part probablement importante des sans-domicile a pu bénéficier des places permanentes dans les centres d'hébergement pour se confiner, ce n'est pas le cas des personnes sans-abri, c'est-à-dire passant la nuit dans un lieu non prévu pour l'habitation (rue, métro, gare, hall d'immeuble, etc.), ou de celles hébergées dans une structure collective qu'il faut quitter le matin. » (2020, p. 24). En outre, même si des places en hébergement se sont ouvertes, les institutions spécialisées sont contraintes de recevoir moins des personnes à la rue, à cause des restrictions sanitaires.

Le rapport « Précarité, personnes migrantes et sans-abris résultats de l'enquête nationale » (Dubosc et *al.*, 2020) relève les difficultés rencontrées par les associations pendant le premier confinement ainsi que celles de leurs bénéficiaires. Et le livre de Julian Damon *Inconfinables ? Les sans-abris face au coronavirus* (2020a) est une réflexion sur la débrouillardise de ces personnes lors des confinements, et sur la manière dont les institutions publiques ont réagi à cette crise. Notamment en assurant la continuité de la prise en charge inconditionnelle pour les « sans-abri ». Le premier confinement, selon l'auteur, montre la rapidité administrative et le travail simultané des pouvoirs publics et des associations pour trouver des hébergements. Cependant, cette politique n'est pas poursuivie après le déconfinement, et les personnes hébergées se sont retrouvées à nouveau à la rue : « les dépenses publiques n'ont jamais été aussi abondantes et le

souci d’aller vers le sans-abri jamais aussi prononcé. Pourtant, il reste toujours des sans-abris, visiblement les plus abîmés parmi les sans-domicile, qui font de la rue leur demeure, de l’espace public leur espace privé, aussi peu intime soit-il » (2020a, p. 53).

Chapitre I État des lieux

Les différentes figures de la rue

Les figures construites autour de la pauvreté répondent à des contextes historiques, géographiques et sociaux spécifiques[4]. Leur développement dans les sciences sociales n'est pas le même dans les sociétés européennes ou celles des autres continents[5]. Nous synthétisons ici les dénominations qui précèdent les figures de « sans-domicile » en France. Cette dernière image est la plus utilisée par les médias, les institutions publiques, associations et dans la vie quotidienne : « C'est au cours des années 1990, que l'expression de « sans domicile fixe » (SDF) s'inscrivit en toutes lettres dans les rapports officiels comme pour mieux mettre en évidence les limites des dispositifs de l'action sociale auxquelles semblaient encore échapper ces « grands exclus » (…) Le SDF représente dès lors la figure paradigmatique de la « grande exclusion sociale » (Pichon, 2013, paragr. 14). Nous ajoutons aussi plus loin une autre catégorie peu développée en France, celle des « habitants de la rue ».

Le vagabond et le mendiant

Le vagabond est défini en France par le Code pénal napoléonien de 1810. L'article 270 fixe une définition : Les vagabonds ou gens sans aveu sont ceux qui n'ont ni domicile certain ni moyens de subsistance, et qui n'exercent habituellement ni métier ni profession. » Selon Vexliard, le vagabondage est considéré comme un délit à partir de 1350 (1956, p. 14). Mais cette notion n'est pas clairement définie : « Des mots comme « caymands », « mâraux », « oyseux », « ruffians », désignaient les errants sans distinctions claires… À côté des déterminations juridiques, le vagabondage et l'errance ont été amplement appréhendés à partir de l'univers médical. » (Damon, 2002, p. 27).

---

[4] La précarité touche plusieurs populations, et les définitions dépendant des paradigmes adoptés par les chercheurs. Voir plus : Bresson, Maryse. *Sociologie de la précarité*. 3e éd. Malakoff : Armand Colin, 2020.

[5] Il semble important néanmoins de rappeler le travail du sociologue américain Nels Anderson, « *Le Hobo, sociologie du sans-abri* » (1993). Le *hobo* désigne les travailleurs journaliers de la naissante industrie étasunienne. Cette population est précaire, ils parcourent les différentes villes en prenant clandestinement des wagons de trains, cherchent ainsi des possibilités d'emploi. En outre, Anderson met l'accent sur les interactions des hobos dans les différentes instituions ainsi que leur débrouillardise. L'hobo américain n'a pas la même catégorie sociale que le *homeless* de l'époque : « ce dernier n'a pas d'emploi, se retrouve malgré lui à la rue, survit dans l'indifférence générale, y compris celle des autres SDF et ne peut compter que sur des associations aux buts caritatifs et quelques services d'administration. » (Paquot, 2017, p. 259).

Pour étudier les deux figures du mendiant et du vagabond, la sociologue Maryse Bresson (1997) propose trois types d'analyses : les pratiques, la mobilité sans installation fixe ; les représentations et le langage, donc la construction de catégories pour différencier les uns et les autres ; et les images et les mots des politiques menées à chaque époque pour définir la population. À partir de ce dernier niveau d'analyse, Bresson argumente que « Le vagabondage devient d'abord un problème politique, parce qu'il représente le non-respect de l'obligation de travailler. » (1997, p. 19) Le logement est un signe de la consistance dans le travail et d'appartenance sociale. Ce problème politique, déjà appréhendé pendant l'Ancien Régime, continue son essor durant le XIXe siècle. La sociologue met l'accent sur le lien entre la société salariale qui s'installe peu à peu et la répression envers les vagabonds et les mendiants : « Fin XIXe siècle, c'est donc la référence à un contrat social où l'individu doit travailler pour mériter l'intégration sociale qui alimente les discours politiques sur l'assistance publique. » (Bresson, 1997, p. 23). Une fois la norme sociale de travail assimilée par la société, les vagabonds et les mendiants sont perçus comme les transgresseurs de cette norme.

L'historien André Gueslin (2013) retrace l'histoire des différentes figures d'exclusion en France depuis le Moyen Âge. Il fait une distinction significative entre le « mendiant » et le « vagabond » : « Le premier possède théoriquement un domicile, même s'il n'y réside pas de façon permanente, alors que le second n'en a pas. » (Gueslin, 2013, p. 9) Cependant, la mendicité est une pratique du vagabond, elle l'aide à « rester sur la route ». Comme Bresson, l'historien pose le travail comme une valeur fondamentale du XIXe siècle à laquelle dérogerait le vagabond : « Le capitalisme fait du travail le cœur de sa doctrine. Désormais, les principales idéologies vont y faire référence. Doctrine acquisitive, le capitalisme aspire à l'accumulation, à l'enrichissement permis par le travail. Or, par définition, le vagabond comme le mendiant valide sont les emblèmes même de ceux qui le refusent. » (Gueslin, 2013, p. 38) Ceux qui ne travaillent pas sont des « mauvais » pauvres.

La psychiatrie s'intéresse d'emblée au vagabond : « Avant d'être un pauvre ou un voleur, (ce) serait un malade, un inadapté. Les psychiatres à l'orée du XXe siècle ont rivalisé de virtuosité pour découvrir les maladies mentales qui expliqueraient le vagabondage. » (Damon, 2003, p. 28).

Dans les années 70, le vagabond et le mendiant ne représentent plus une problématique, c'est le clochard qui apparaît comme un personnage charismatique, qui n'est pas dangereux « malgré ses problèmes d'alcool ».

Clochard

La figure du clochard apparaît début du XXe siècle, elle est liée au romantisme de l'époque :

> Le romantisme de la cloche introduit les principaux ingrédients du mouvement intellectuel : celui-ci passe par la référence à la nature, aux éléments déchaînés avec l'exaltation de la nuit, la tout dans un paysage de beauté lyrique. Le héros romantique, auquel est identifié le clochard, est volontiers une personne en réaction contre l'ordre des choses, un être libre pas toujours raisonnable et mû fréquemment par l'émotion. (Gueslin, 2013, p. 318)

Gueslin et Bresson signalent deux différences entre la figure du vagabond et celle du clochard. Le premier erre plutôt dans les campagnes, alors que le second vit dans les villes, il n'erre pas, il s'attache à des lieux fixes dans la ville, sans logement, sans travail et avec une forte consommation d'alcool. Il est plutôt toléré et considéré comme inoffensif. Fin des années 70, le travail en tant que norme est toujours présent, alors le clochard est plus toléré que le vagabond, car « la société salariale est suffisamment bien installée pour se permettre de ne pas contraindre les quelques marginaux, qui sont discrédités de toute manière aux yeux des foules par leur niveau de vie et leur mode de vie. La misère est une punition suffisante, il faut avoir un travail pour la conjurer ». (Bresson, 1997, p. 33)

Alexandre Vexliard (1957) définit le clochard par plusieurs caractéristiques : l'âge, ils sont souvent âgés ; origine, ils viennent des campagnes, mais pendant l'hiver ils vivent dans les villes, car ils y trouvent nourriture et abri ; *adaptation,* ils n'accomplissent pas une *maturation sociale* malgré leur âge ; valeurs, paresseux, *absence de continuité* c'est-à-dire qu'ils ne planifient pas leur journée et leur semaine, ils sont sans responsabilités et attachements. (Vexliard, 1957, Chapitre 1) Son étude décrit ce qu'il nomme comme les différentes pathologies qui atteignent ces personnes, elle s'intéresse peu à leur sociabilité, à leur rencontre avec les autres, comme s'il s'agissait de personnes à part du reste de la société[6.]

[6] Pour un regard critique sur la manière dont cette recherche a été menée voir : Gaboriau, Patrick. « Alexandre Vexliard, Le clochard ». *L'Homme* 39, nº 149 (1999) : 235-37.

L'anthropologue Patrick Gaboriau (1993) définit plutôt le clochard par son lieu de vie : la rue, et il prend une distance avec les définitions qui affirment que cette figure est asociale ou désocialisée. Ses observations lui permettent de conclure que :

> Le clochard ne saurait se définir par ses seuls manques. Il est d'abord « à la rue » ou « usager de la voie publique ». Il n'erre pas sans but, il a ses parcours, ses lieux d'intimité. Ses ressources ne se limitent pas à la mendicité – il reçoit des dons, échange, ramasse dans ses poubelles…A sa manière, le monde du clochard est ordonné et adapté à une société inégalitaire… (Gaboriau, 1993, p. 174-175)

Ces caractéristiques se rapprochent de la vie quotidienne de ces personnes, au-delà de définitions administratives ou judiciaires. Elles soutiennent un regard complexe et non misérabiliste sur la pauvreté. À partir des années 90, les figures de vagabond, mendiant et clochard déclinent, et celle du sans-domicile fixe se popularise.

Sans domicile fixe

Depuis la fin du XIXe siècle, la catégorie SDF est la plus répandue en France. Elle a été adoptée pour définir les individus, les classer, les approcher ou les éloigner d'autres catégories comme clochard ou vagabond. L'errance géographique, dans les villes ou entre pays est aussi une caractéristique du SDF, comme elle l'était dans le passé pour le vagabond.

Nous avons vu auparavant que la stigmatisation du vagabond vient de l'implantation de la norme du travail dans la société salariale, le changement social amenant de nouvelles valeurs. Le logement devient un impératif d'intégration dans la société. Pour Gueslin, la norme « travail » est moins contraignante, car au début du XXIe siècle, le chômage en France s'aggrave avec la récession de 1973. Le Logement devient une norme prépondérante : « …la norme logement devient essentielle : l'exigence d'identification passe avant tout par l'adresse et donc par l'existence d'une résidence… L'absence de travail est censée ne plus relever d'une transgression normative, puisqu'un considérable chômage involontaire sévit. » (Gueslin, 2013, p. 348) D'ailleurs la loi qui dépénalise le vagabondage est inscrite dans le Code pénal en vigueur depuis 1994. Cependant, des arrêtés anti-mendicité ont été adoptés par différentes municipalités depuis 1993 (Damon, 1997), ils sont légaux lorsque la période et les lieux sont précis, par exemple sur des lieux touristiques pendant les marchés de Noël les personnes qui font la manche risquent de recevoir des amendes.

Maryse Bresson (1997) explique que le « contrat social » permet d'identifier qui est intégré dans la société et qui n'est le pas. Le Travail et le Logement sont les normes requises pour accomplir le contrat social. Ce sont « …des conditions qu'on s'attend à voir respectées de la part d'un membre à part entière de la collectivité : il doit avoir un emploi, avoir un logement. » (Bresson, 1997, p. 53) Elle utilise la notion de « conscience collective » pour expliquer que la société a une image des exclus, les « SDF » seront les « transgresseurs » de la norme. L'errance apparaît comme une conséquence de cette rupture : « Dans la vie quotidienne des S.D. F, la domiciliation est donc synonyme d'errance avant de trouver la bonne institution, et d'efforts pour garder ce lien. » (Bresson, 1997, p. 1997)

L'acronyme SDF est de nos jours plus utilisé que les autres termes qui disparaissent peu à peu. Sa définition englobe toutes les autres catégories. Damon explique :

> Il rassemble [le terme SDF] et agrège désormais les significations de sans-logis (privé de logement), de sans-abri (victime d'une catastrophe), de clochard (figure pittoresque n'appelant pas d'intervention publique structurée), de vagabond (qui fait plutôt peur), ou encore de mendiant (qui sollicite les personnes dans l'espace public). Des hommes isolés (les clochards), des familles (les sans-logis) et des phénomènes assez différents (absence de logement, spectacle de la déréliction dans l'espace public, mendicité, etc.) sont ainsi assemblés sous une même appellation. (Damon, 2002, p. 570)

Cependant, les administrations n'utilisent pas directement l'acronyme SDF. Par exemple le site de la Ville de Strasbourg emploie les termes de « personnes en grande précarité », « sans domicile », « sans abris » ou « à la rue »[7]. Il en est de même pour le site du Conseil départemental du Bas-Rhin. Sur le site internet officiel de l'administration française[8] apparaît aussi le nom « sans domicile stable ou fixe ». Le ministère des Solidarités et de la santé le définit ainsi : « Une personne sans domicile stable est une personne qui ne dispose pas d'une adresse lui permettant d'y recevoir et d'y consulter son courrier de manière constante et confidentielle[9]. »

---

[7] « Personnes en grande précarité ». Consulté le 25 mars 2021. https://www.strasbourg.eu/personnes-en-grande-precarite.

[8] « Sans domicile stable ou fixe (SDF) : comment obtenir une domiciliation ? » Consulté le 25 mars 2021. https://www.service-public.fr/particuliers/vosdroits/F17317.

[9] DGCS_Elsa.H, et DGCS_Elsa.H. « Domiciliation des personnes sans domicile stable ». Ministère des Solidarités et de la Santé, 25 mars 2021. https://solidarites-sante.gouv.fr/affaires-sociales/lutte-contre-l-exclusion/article/domiciliation-des-personnes-sans-domicile-stable.

L'abréviation SDF est plutôt utilisée dans la vie quotidienne, dans la presse (Damon, 2010, Chapitre I) ou à la télévision. « SDF est une catégorie générale qu'il n'est pas nécessaire de qualifier dans la mesure où son utilisation est extrêmement répandue et qu'elle dépasse, de très loin, les seuls cercles de l'administration. » (Damon, 2010, p. 37). Par conséquent, le terme de SDF a une signification au niveau politique, administratif, dans la prise en charge de ces personnes, les médias et en général de la vie quotidienne.

La définition de « sans-domicile » continue à évoluer. Julien Damon recueille les définitions utilisées par des associations, la Fédération européenne des associations nationales travaillant avec les Sans-Abri et par des organismes internationaux pour définir les SDF :

> 1) *être sans abri* (dormant à la rue ou en hébergement d'urgence) ; 2) *être sans logement* (avec abri, mais provisoire, dans des institutions ou foyers) ; 3) *être en logement précaire* (menacé d'exclusion en raison de baux précaires) ; 4) *être en logement inadéquat* (dans des caravanes sur des sites illégaux, en logement indigne, dans des conditions de surpeuplement sévère) (Damon, 2020b, p. 30),

En plus du facteur logement, Damon propose de définir ces groupes de personnes en décrivant ce qu'il appelle « le fait déclencheur ou générateur », les situations qui ont fragilisé la sécurité d'une personne à conserver un logement, et la « durée dans la situation » (Damon, 2020b, p. 30-31) Damon définit 9 typologies de SDF en relation à ces facteurs :

Fait générateur **Durée de la situation**	**Déchéance sociale**	**Décision déraisonnable**	**Migrations**
Ponctuelle/accidentelle	Accidents de vie	Fugues	Déplacement exceptionnel
Chronique/récurrente	Problèmes répétés	Fugues récidivées	Migrations pendulaires
Permanente/continue	Sans-abrisme de longue durée	Errance choisie (zonards/punks à chien)	Demandeurs d'asile Sans-papiers

Tableau 1. Une typologie des SDF (Damon, 2020b, p. 34)

Damon, ajoute aux définitions de cette figure d'exclusion la « durée de la situation », le temps passé à la rue ou dans des hébergements d'urgence précisant le fait d'être « sans-domicile ». Ces nominations figent l'individu entre sa situation actuelle et sa propre histoire de vie sans prendre en

compte les rapports avec les autres. Le tableau montre les expériences possibles vécues par les personnes « SDF » et les raisons de ces situations, nous inclurons des « jeux » entre tous ces moments. Par exemple, un accident de vie amène quelqu'un à une migration vers différentes villes. Csilla, l'une des personnes à la rue de mon enquête, se trouve dans cette situation, elle a vécu des ruptures familiales et ensuite elle s'est retrouvée à la rue en Allemagne, puis en France, tout en restant, selon ce tableau, en permanence sans-abri. En outre, plusieurs accidents de la vie surviennent parfois à différentes époques de leur histoire. Par exemple, Sylvie se retrouve à la rue, à l'âge de 20 ans avec son nouveau-né, elle est prise en charge rapidement et plus tard vers 40 ans, elle est à nouveau à la rue, sans enfant, pendant huit mois. Becker (2016) propose la théorie de l'étiquetage comme la combinaison entre l'accomplissement ou non d'un acte et la définition de ceci comme déviant ou non déviante par un groupe social. Une personne en errance sera dans des contextes et des interactions particulières « étiquetée » ou non comme « déviante ». Ce qui nous intéresse au-delà des définitions ce sont les conséquences de l'étiquetage sur le développement de la vie quotidienne des femmes à la rue.

Nous avons parcouru trois catégories popularisées en France depuis l'époque moderne : vagabond, clochard et sans-domicile fixe. Utiliser un concept pour classer les uns dans une catégorie spécifique et exclure les autres constitue un instrument lui-même construit sur des présupposés. « S'agissant du monde social, en effet, classer, c'est classer des sujets qui, eux-mêmes classent ; c'est classer des « choses » qui ont pour propriété d'être sujets de classement. Il faut donc interroger les classements dont les sujets sociaux sont sujets. » (Bourdieu, 2015, p. 18) Les catégories attribuées aux personnes à la rue ne sont pas forcément adoptés par elles, en plus elles ne prennent pas en compte toutes les situations et les particularités de leurs parcours.

Les femmes rencontrées ne se considèrent pas comme des SDF. Parfois, l'acronyme SDF apparaît, mais elles préfèrent raconter leurs histoires en indiquant qu'elles sont : « ...en galère depuis… », « en difficulté » ou « à la rue… ». Toutes, exceptée Marie. Elle est une femme belge de plus de 40 ans, avec des études supérieures qui n'ont pas abouti. Elle a fait une École des Beaux-Arts et aussi une formation dans la finance. Elle explique avoir quitté le père de son fils, car « *il ne faisait rien* », il ne s'occupait pas de l'enfant et il n'a jamais donné de pension alimentaire. Ils ne se sont jamais mariés. Marie a été en errance à plusieurs reprises entre la Belgique, la France et la Suisse. Elle évoque sa vie à la rue et plus particulièrement lorsqu'elle évoque les moments les

plus difficiles, elle emploie ouvertement le terme SDF, et quand elle en parle son ton de voix change, elle est plus énervée et indignée : *« tu vois, je me disais que même dans la rue, je n'étais pas comme les SDF, alors je sentais que même dans la rue, je n'étais pas à ma place… même les SDF n'ont pas une place pour moi, mais je crois que beaucoup de SDF sentent ça aussi, il y a une phrase de la rue qui dit : « mieux être seul que mal accompagné », c'est aussi ça, c'est que chacun vit avec une histoire douloureuse, avec des responsabilités de tort ou pas, ou plus au moins de faiblesses, toute le monde vient avec une histoire qui dit je ne suis pas comme les autres, et tu vois ça en psychiatrie quand les gens disent je ne suis pas fou… toutes ces souffrances sont très difficiles parce qu'établir de nouveaux liens … »*

Marie ne se représentait pas elle-même comme SDF, mais dans son discours sur l'organisation de sa vie quotidienne, quand elle parle de son passé, elle utilise cependant cet acronyme. Cette distinction est due au fait que SDF a un sens négatif dans la société française. Il est lié à la pauvreté, à l'absence d'emploi et de logement. Cependant, le fait d'avoir utilisé le terme SDF pour se différencier aide à se nommer pour, d'une certaine manière, exister par le langage :

> Recevoir un nom injurieux nous porte atteinte et nous humilie. Mais ce nom recèle par ailleurs, une autre possibilité : recevoir un nom c'est aussi recevoir la possibilité d'exister socialement, d'entrer dans la vie temporelle du langage, possibilité qui excède les inattentions premières qui animaient l'appellation. (Butler, 2004, p. 22).

Si Marie ne s'identifie pas, ou identifie les autres, comment se différencie-t-elle ? Les mots véhiculent aussi les appartenances aux groupes sociaux et des jugements des valeurs. La catégorie de « sans domicile fixe » accepte *perse* le manque de quelque chose, selon les époques et les sociétés. Bresson et Gueslin ont parcouru l'histoire des différentes figures d'exclusion depuis le Moyen-Âge, ces figures sont « transgressives » de normes sociales prépondérantes dans un espace géographique déterminé. Les « sans… » sont ainsi attachés à d'autres caractéristiques : désocialisation (sans-socialisation), détachement (sans-attachement affectif ou géographique), sale (sans hygiène personnelle). Alors que des recherches d'histoire de vie comme celle de Lionel Saporiti (2019) montre bien les logiques de vie quotidienne à la rue de ces personnes, leur débrouillardise, les soins pris pour leur espace de vie ou leur définition du travail.

Les SDF ont aussi été caractérisés par leur mobilité :

> La formule SDF resurgit au début des années 1990 pour une autre acception : l'errance. Les institutions vont la traiter selon deux versants classiques des politiques publiques, un versant social d'aide à cette sous-catégorie et dans le même temps un versant sécuritaire. En effet, cette mobilité est toujours objet de méfiance. (Zeneidi-Henry & Fleuret, 2007, p. 4)

Nous ne construirons pas une classification dichotomique entre le « sans » et « l'avec » car, comme d'autres recherches le montrent aussi, les parcours de vie des personnes à la rue sont très différents les uns des autres. Il y a ceux qui ont des logements certains mois de l'année, d'autres dans des centres d'hébergements, hôtels, caravanes, voitures, ou qui sont accueillis dans leur famille ou chez des amis. D'une certaine manière, cette catégorie a fait que pour beaucoup de recherches, le centre d'intérêt principal est le Logement. De plus, la catégorie SDF a longtemps été utilisée malgré des connotations négatives.

L'errance

Dans une tentative de classification, le rapport intitulé « Face à l'errance et à l'urgence sociale » (Quaretta, 1995) distingue les personnes en situation d'errance :

- Selon les situations : jeunes, femmes en situation de rupture, souvent victimes de violences avec ou sans enfant, de couples dans la galère, des toxicomanes, des sortants de prison ou d'hôpital psychiatrique, des étrangères en situation irrégulière, des demandeurs d'asile en attente d'une décision de l'OFPRA ou qui ont émis un recours
- Selon le degré de désocialisation : Personnes depuis peu à la rue, personnes en quelque sorte adaptées à la rue, personnes plus désocialisées. (Quaretta, 1995, p. 7-8)

Cette classification est confuse. Comment mesurer si quelqu'un est adapté à la rue ? Les adaptations se mobilisent dès le premier jour, quand la *galère* à la rue commence ? « …Pour oublier leur galère ils boivent et se droguent. J'étais en train d'apprendre leurs codes et leur ligne de conduite. Chez eux, c'est un peu comme dans tous les clans, il y a beaucoup d'entraide, mais aussi beaucoup de tensions, et les choses peuvent dégénérer en quelques secondes. Je faisais maintenant partie des leurs. » (Thiebaux, 2014, p. 76). Fiona, raconte ses premiers jours avec des personnes qui étaient à la rue depuis plus longtemps qu'elle. Elle décrit cette situation et plus tard l'amitié avec l'un de membres du groupe. La désocialisation n'est pas une mesure objective qui communique des informations sur les parcours à la rue d'une personne, car des apprentissages se créent également dans la rue.

Le terme « errance » évoque de la mobilité spatiale dans la ville. L'errance ouvre la possibilité d'englober différents moyens d'existence des personnes à la rue. Le dictionnaire Le Robert définit errer ainsi : « Aller au hasard, à l'aventure »[10.] En France, « l'errance sinon motivée religieusement, était principalement vue comme un comportement criminel ou pathologique. Dans la plupart des cas, il fallait enfermer, pour réprimer, se protéger et empêcher des contagions. » (Damon, 2020a, p. 14). Dans les années 2000 le « terme » errance apparaît pour décrire des jeunes « nomades du vide » qui se déplacent régulièrement, expérimentent des drogues et assistent aux festivals musicaux (Chobeaux, 1996).

La vie à la rue est une vie de marche, les personnes à la rue marchent longtemps pour subvenir à leurs nécessités : pour aller aux toilettes, prendre la douche, manger, se reposer, avoir une connexion internet, lire, se brosser les dents ou changer de serviettes, se déplacer dans la ville. Je souhaitais utiliser le mot « errance » pour qualifier le mode de vie des femmes ayant bien voulu partager leur histoire dans le cadre de ma recherche. L'errance n'a pas toujours commencé par la perte d'un logement, mais également par la recherche d'une vie meilleure en France, par la fuite de son pays d'origine ou encore par la perte d'un emploi. Les faits sociaux ne sont pas que des données, ils sont issus de réalités.

Les parcours de marche dans la vie quotidienne sont longs. Dans le documentaire « *Elles sont des dizaines de milliers sans abri* » (Darc & Amsellem, 2015), Maryse, retraitée de soixante-onze ans, passe ses journées à visiter des expositions, lorsque la réalisatrice lui pose la question « Tous les jours vous êtes occupée ? » Maryse répond : « en principe oui, je le fais assez souvent, la semaine est assez complète, il y a toujours des choses à voir et on en apprend, et évidement on n'arrête pas d'apprendre… » (Darc & Amsellem, 2015). La visite des expositions a un but : apprendre. Son itinéraire se confond aux activités dites vitales (manger, dormir, toilettes), mais « l'errance » dans les musées occupe son esprit et son temps.

L'errance concerne aussi les personnes n'ayant jamais vécu ou n'ayant vécu que très peu de temps à la rue qui oscillent entre hôtel, CHRS et autres hébergements. Elle évoque le « sans but », cependant dans cette recherche la marche apparaît comme une de caractéristiques de mobilité dans

[10] « Errer - Définitions, synonymes, conjugaison, exemples | Dico en ligne Le Robert ». Consulté le 26 mars 2021. https://dictionnaire.lerobert.com/definition/errer.

la ville des personnes à la rue. Cependant, cette marche n'est pas « choisie ». Pour celles et ceux qui sont à la rue, marcher signifie aller d'associations en associations sans payer les transports en commun, marcher c'est occuper le temps, résister au sommeil pour ne pas s'endormir la nuit. « Une marche s'inscrit dans les muscles, la peau, elle est physique et ramène à la condition corporelle qui est celle de l'humain. » (Le Breton, 2012). Les longues marches laissent chez les personnes à la rue des marques et des blessures dans leurs peaux, leurs muscles. La fatigue de la marche s'accumule à la fatigue de ne pas dormir assez et sans stress et d'autres contraintes de leur vie quotidienne. Marcher aussi pour subvenir aux nécessités élémentaires comme l'obtention d'aliments, ou rester en mouvement l'hiver pour combattre le froid.

L'errance évoque le « sans but », alors que dans cette recherche, dans des documentaires, des livres de témoignages… les buts de ces femmes sont divers. Errer n'est pas une pratique continue, c'est-à-dire que le fait de se perdre dans la ville, de marcher sans but, survient surtout quand elles ne savent pas quoi faire de leur vie à ce moment-là, quand elles n'ont pas de projets de vie. Quand on entend leur histoire de vie, l'errance rend visible des situations d'extrême souffrance. Fiona le décrit ainsi :

> Drogue, alcool, un peu de nourriture et de sommeil, tel était mon lot quotidien. Une errance sans fin. Une fuite en avant. Qu'allais-je faire de ma journée ? Il n'était que sept heures du matin. Où aller ? Appeler quelqu'un, mais qui ? Je n'avais plus personne vers qui me tourner. J'étais seule, sans argent, alcoolique et droguée. (Thiebaux, 2014, p. 71)

L'errance donc n'évoque que la mobilité spatiale ou la marche sans but précis, elle se révèle comme une chute des différents rapports sociaux avec les autres, la précarité économique, l'inconnue de la rue, et les itinéraires modifiés abruptement entre l'avant et l'après de l'arrivée à la rue.

Et dans cette complexité des parcours, nous trouvons aussi des personnes qui passent de longues heures assises, certaines font la manche. Il leur arrive de rester toute la journée sur le même lieu, ou alors de choisir selon les jours, des lieux et des moments de la journée. Ce n'est pas la même chose de faire la manche un dimanche matin devant des magasins fermés ou un jour de la semaine. Les églises à l'heure des cultes sont aussi des lieux de manche, il faut connaître les moments de la semaine où elles sont ouvertes. A ce sujet, Tierry Torche explique qu'il faisait la manche devant une église raconte comment son intégration s'est construite avec les personnes qui assistaient à la

messe et il dit : « Il y a une technique, c'est un métier, ça s'apprend dans la rue. Au fond c'est la même chose lorsque vous allez rencontrer votre voisine : alors vos enfants, ça marche l'école ? C'était pareil dans la rue. C'est surtout de l'observation, observer les gens. Par exemple je voyais des mamans qui conduisaient leurs enfants à l'école : tiens celle-là, je l'ai repérée, elle a deux enfants, et si elle venait le dimanche à la messe et que je ne voyais pas les enfants avec elle, j'enregistrais. Ensuite il y a un dialogue qui se noue et la personne est contente aussi parce que j'ai repéré qu'elle avait deux enfants : c'est une technique. Je ne sais pas comment l'expliquer, c'est inexplicable. » (Pichon & Torche, 2008, p. 31).

Les longues marches, la recherche de la survie avec parfois comme lieu de repos la rue, les hébergements d'urgence, les hôtels, les hôpitaux ou les voitures font partie de la vie en errance. Même si le changement est constant, les habitudes s'instaurent. Les femmes que nous avons rencontrées ne sont pas en dehors de « toutes les normes sociales » ni « désocialisées », elles n'ont pas perdu « tous les repères », elles sont bien conscientes de leur situation économique, de l'effort qui implique la vie à la rue, elles réfléchissent aussi à leur avenir.

Dans l'effort d'évoquer la mobilité et aussi la débrouillardise de la vie quotidienne, nous employons aussi trois autres termes, moins utilisés en France. La définition de « habitants en situation de rue[11] » englobe les personnes « habitantes dans la rue » ainsi que les « habitantes de la rue ». Le premier groupe rassemble les personnes qui réalisent des activités dans la rue pour subvenir à leurs besoins et à ceux de leurs familles (faire la manche, ventes des produits, prostitutions, recyclage…) ainsi elles réalisent leur vie quotidienne entre la rue, leur travail et leurs lieux d'habitation. Alors que les « habitantes de la rue » vivent leur quotidienneté à la rue de manière permanente. (Jaramillo Serna et *al.*, 2017 ; Moreno Baptista et *al.*, 2017). Nous prenons en considération ces termes car ils évoquent le développement de la vie quotidienne à la rue, la rue est « habitée » d'une certaine manière par les femmes qui font partie de cette recherche et plusieurs d'entre elles s'intercalent entres les abris de fortune, les CHRS, et la rue. En outre, ces personnes ne sont pas « invisibles » au regard, certes certaines d'entre elles cherchent à se cacher pour ne pas s'exposer au danger de la rue, d'autres, au contraire, par exemple, la nuit profitent des lieux lumineux pour se protéger, mais ces personnes sont perçues par les passants tant le jour que la nuit.

[11] Cette définition a été appréhendée par plusieurs pays en Amérique latine.

Il s'agit moins d'une invisibilisation que d'une hypervisibilité : « Les personnes qui vivent dans la rue, occupant - avec leurs corps et leurs objets - les trottoirs, les places, les passages souterrains, les ponts et les interstices urbains, sont souvent considérées comme indésirables, hors de propos et pollueurs de l'espace urbain. Ils circulent dans la ville, à travers les services de soins, les abris de jour et de nuit, les lieux de distribution de vêtements et de nourriture. Leur présence dérange et perturbe l'ordre spatial, les normes d'occupation, de circulation et de permanence dans les espaces urbains[12.] » (Cunha Filgueiras, 2020, p. 118).

Tout au long de cette recherche, nous utiliserons les termes sans-abri, sans-domicile fixe, vagabond ou clochard si l'auteur cité les utilise ou si les femmes se réfèrent ainsi à elles-mêmes ou à d'autres, ces termes seront mis entre guillemets. Sinon, nous nous réfèrerons à ces femmes comme habitantes de rue, habitantes des rues, femmes à la rue, « en errance », femmes en situation de rue si ces situations évoquent les situations mentionnées dans cette partie.

Les femmes en errance

En 2012 en France métropolitaine selon l'Institut national de la statistique et des études économiques (INSEE) deux personnes sans-domicile fixe sur cinq sont des femmes[13] (Yaouancq et *al.*, 2013). Ce chiffre émane de la dernière enquête faite en France pour recenser les personnes sans-domicile. Il y en aurait 142 900. Malgré le manque de chiffres actuels, depuis 2018, plusieurs villes et communes ont mis en place des enquêtes gérées au niveau local. Les « Nuits de la solidarité » sont organisées une nuit par an. Le but : comptabiliser les personnes en situation de rue, sans solution d'hébergement. Les participants sont invités à remplir un questionnaire. Ce document vise à mieux comprendre leurs besoins.

À Paris[14], la nuit du 7-8 février 2019, 3 641 personnes à la rue : 14 % de femmes à la rue, 12 de ces femmes sont enceintes (Beyne et *al.*, 2019). À Strasbourg un prérapport a été écrit de la

---

[12] "Pessoas que vivem nas ruas, ocupando -com seus corpos e objetos- calçadas, praças, baixios de viadutos e pontes e interstícios urbanos, são frequentemente consideradas como indesejáveis, fora do lugar e poluidores do espaço urbano. Circulam pela cidade, por serviços de atendimento, abrigos diurnos e noturnos, locais de distribuição de roupas e alimentos. Sua presença incomoda e perturba a ordem espacial, as normas de ocupação, circulação e permanência nos espaços da cidade." (Cunha Filgueiras, 2020, p. 118).

[13] Pour l'enquête l'INSEE définit : une personne est qualifiée de « sans-domicile » un jour donné si la nuit précédente elle a eu recours à un service d'hébergement ou si elle a dormi dans un lieu non prévu pour l'habitation (rue, abri de fortune). « Définition - Sans-domicile | Insee ». Consulté le 23 février 2021. https://www.insee.fr/fr/metadonnees/definition/c1256.

[14] C'est la deuxième édition des « Nuits de la solidarité ».

première édition des « Nuits de solidarité ». La nuit du 4 mars 2020, les associations et bénévoles ont rencontré 279 personnes à la rue : 40 femmes, 186 hommes[15].

S'il manque des informations sur les femmes habitantes de rue, d'autres statistiques aident à comprendre la précarité des femmes. En 2013, les femmes représentaient 56 % des pauvres, elles étaient approximativement 56 000 à vivre sans toit (Léon, 2015, p. 20). Selon le rapport de la Fédération des acteurs de la solidarité (FAS) pendant l'hiver 2015-2016, les demandes de femmes au 115 (numéro d'urgence à appeler pour les personnes sans possibilité d'hébergement) ont augmenté de 13 % par rapport à l'hiver de l'année précédente. « Cet hiver, 42 006 demandes d'hébergement ont été effectuées par des femmes seules (soit 9.5 % des demandes globales) contre 37 248 l'hiver précédent (soit 8 % des demandes) » (Brégou et *al.*, 2015).

En France, une personne seule est considérée comme pauvre quand ses revenus mensuels sont inférieurs à 900 euros par mois. Selon le rapport 2013 « Femmes et précarité » du Conseil économique social et environnemental en 2010, 4.7 millions de femmes ont un niveau de vie inférieur au seuil de pauvreté. Dans le même rapport, il est expliqué que sur les 3,7 millions de travailleurs pauvres, 70 % sont des femmes[16].

Nombreuses sont les discussions sur le nombre de femmes « SDF », « sans-abri », « en errance », « sans-logis », elles s'accordent sur la proportion (plus d'hommes que de femmes), mais elles diffèrent sur la croissance ou non de cette population ou sur les raisons de la présence de femmes à la rue. Les chiffres des rapports diligentés par la Fondation Abbé Pierre (Fondation Abbé Pierre, 2018, 2019, 2020, 2021) montrent l'augmentation de la précarité de femmes et des femmes habitantes de rue. Cependant, cette augmentation est contestée par d'autres auteurs. Le sociologue Thibaut Besozzi (2020), après l'analyse les différentes situations d'hébergement (halte de nuit, Centre d'hébergement d'urgence, hôtel, hébergées en logement, Centre d'hébergement et de réinsertion sociale) conclue : « Au regard de ces données, il apparaît avec évidence que les femmes sont mieux prises en charge par les associations et organismes d'aide offrant des hébergements : si elles sont nombreuses à être comptabilisées comme sans-domicile, elles demeurent très majoritairement accompagnées et hébergées de manière plus ou moins durable. » (Besozzi, 2020,

[15] https://nuitdelasolidarite67.fr/nuit-4-mars/

[16] Voir l'étude : Duhamel, Éveline, et Henri Joyeux, éd. *Femmes et précarité*. Les études du Conseil économique, social et environnemental. Paris : Direction de l'information légale et administrative, 2013.

p. 46) Cet accompagnement sera expliqué par Maryse Marpsat avec plusieurs sources statistiques des années 90 :

> S'il y a en effet moins de femmes qui dorment dans la rue ou dans des centres destinés aux personnes sans-domicile, ce n'est pas toujours parce que leur situation est sans problème. Dans la tradition de l'aide sociale, les jeunes femmes ainsi que les femmes seules avec de jeunes enfants sont davantage prises en charge par la collectivité, la solidarité de leur famille et de leurs amis venant en complément ; ce traitement préférentiel peut leur éviter de se retrouver sans logement ou leur permettre d'en retrouver un plus rapidement. (1999, p. 918).

À cette explication, Besozzi ajoute que les femmes sont plus nombreuses à recevoir les aides de la Caisse d'allocations familiales (CAF), comme l'allocation soutien familial. Cette affirmation n'a pas de sources citées. Cependant, même si elles sont hébergées par différentes institutions, ou l'hôtel, elles sont considérées selon la définition de l'Insee comme des personnes sans-abri. Cette analyse n'indique pas si la population de femmes sans-abri est en augmentation ou pas, alors que le but du chapitre du livre était justement de répondre à cette question.

Les travaux sur l'errance de femmes avancent l'hypothèse qu'elles seront mieux prises en charge en raison de leurs grossesses et / ou de leurs maternités. Cet « avantage sous contrainte » (Marpsat, 1999) invisibilise certaines situations de femmes en charge d'enfants ou enceintes qui ne quittent pas, par exemple, le domicile conjugale lors de violences commises par leurs partenaires car elles ont de faibles ressources : « La difficulté à trouver une place dans des structures adaptées fait alors qu'elles se trouvent souvent dans des situations tout aussi éprouvantes mais qui restent cachées » (Marpsat, 1999, p. 918) Selon Besozzi, cet « avantage » ne sera pas exclusif des femmes avec des enfants, sinon les femmes « seules » sont « considérées comme vulnérables par rapport aux hommes et aux conditions de vie dans la rue. Elles bénéficient d'ailleurs de centres d'hébergement accueillant exclusivement des femmes. » (Besozzi, 2020, p. 46). Il convient de noter que les hommes à la rue « bénéficient » aussi d'hébergements accueillant uniquement des hommes. Au-delà de ces généralisations, la chercheuse Maëlle Planche rappelle les problématiques de ces types d'hypothèses : « Premièrement, ils restent imprécis sur la façon dont ces représentations sont susceptibles de jouer un rôle dans les interactions entre les femmes et les professionnels des dispositifs assistanciels. Ensuite, dans un contexte de « pénurie », toutes les mères rencontrant ce type de difficultés ne pourront certainement pas bénéficier d'une place dans une structure d'hébergement de longue durée. Or ces travaux ne permettent pas d'identifier

les critères sur lesquels les professionnels tendent à s'appuyer pour distribuer ces aides et les processus sous-tendant l'orientation préférentielle vers certaines structures d'hébergement. » (Planche, 2014, p. 102).

Ainsi, les études statistiques montrent effectivement le nombre moins important de femmes à la rue. Cependant, prendre en compte l'importance de cette problématique en relation à l'augmentation ou pas de ces femmes n'explique pas d'autres caractéristiques de la vie de femmes à la rue.

Au-delà de l'origine de la perte de logement de ces personnes, la parole des femmes n'apparaît guère dans les livres dédiés aux personnes vivant dans la rue et les études qualitatives sur la vie des femmes dans cette situation en sciences sociales ne sont pas nombreuses.

Études dédiées aux femmes

En France, à notre connaissance, la sociologue Maryse Marpsat (1999) fait les premiers pas vers une étude quantitative centrée sur les conditions des femmes *sans-abri*. La thèse de Carole Amistani en sciences de l'éducation est une de premières recherches qualitatives sur les femmes *sans-domicile* (2001) avec ses articles publiés en 1998 et 1999. Nous évoquerons sa recherche plus loin. En 1985, Françoise Dasques (1985) analyse la situation des femmes précaires ou sous prolétaires sans se référer à elles en tant que *sans-abri*, cependant Dasques explique comment les femmes seules, sans emploi, se voient refuser des hébergements HLM : « pas de travail : pas de logement » (Dasques, 1985, p. 45).

La sociologue Pascale Pichon expose de manière synthétique les premiers travaux sociologiques français qualitatifs sur les personnes sans domicile fixe dans les années 1990 (Pichon, 1998). Son analyse situe les travaux sur les personnes sans domicile sur quatre axes : « ces travaux dans la sociologie de la pauvreté, puis… comment ils construisent leur objet en l'explorant sous de multiples facettes… ensuite [les] recherches qui s'intéressent soit aux interactions de face à face dans les espaces publics soit aux relations avec les institutions sociales. » (Pichon, 1998, p. 96-97) Ces réflexions parcourent ces thématiques en montrant différentes perspectives. L'article conclut :

> Par ailleurs, les itinéraires des jeunes à la rue sont encore mal connus. Enfin, quasiment aucune étude qualitative n'opère de distinction entre les hommes et les femmes ; il serait pourtant utile de

> saisir plus finement les parcours de ces dernières qui, si elles sont moins nombreuses à devenir Sans Domicile Fixe, paraissent plus soumises aux actes de violence comme aux effets de dégradation de leur image. (Pichon, 1998, p. 105-106)

Il existe une abondante bibliographie sur la situation des personnes qui sont à la rue, pourtant dans ces recherches les témoignages des femmes apparaissent rarement. Malgré ce point aveugle de la recherche, les femmes en errance existent, même si les chiffres nous montrent qu'elles sont moins nombreuses que les hommes. Cependant la parole ne leur est pas donnée ou très peu.

Les premiers pas en sciences sociales : la place de femmes

Nous présenterons ici des ouvrages publiés en France. Les critiques et les apports de ces écrits ont été largement débattus en sciences sociales. Nous traitons ci-dessous la place de femmes dans ces ouvrages devenus classiques pour la recherche de personnes à la rue.

Le clochard. Étude de psychologie sociale, Alexander Vexliard

En 1957, Alexander Vexliard rédige sa thèse « Le clochard. Étude de psychologie sociale » (Vexliard, 1957). Ce travail, bien que proche de la psychologie, est un des premiers à aborder du point de vue social la vie des « clochards » et des « vagabonds ». Cette étude utilise des tests (test de niveau intellectuel, tests psychomoteurs et d'aptitudes, tests de personnalité) ainsi que des entretiens. Les soixante entretiens se passent dans des locaux institutionnels, dans la rue et des cafés. Les observations sont réalisées entre 1948 et 1953 à Paris, Marseille, Clermont-Ferrand et Montpellier.

Vexliard utilise des méthodes psychologiques pour le travail, il se sert de la sociologie pour expliquer les caractéristiques de l'existence du « clochard », par exemple : « La socialisation englobe les éléments appris de la conduite en vue d'un ajustement aux autres membres du groupe, où l'individu est appelé à évoluer. » (Vexliard, 1957, p. 61) Les résultats des entretiens et des tests amènent Vexliard à théoriser sur les *types* de clochards : il y a ceux qui n'ont pas eu de *chance*, quelque chose dans leur vie n'a pas marché, mais ils ont la possibilité de s'en sortir ; les *délinquants ou réprouvés,* souvent suivis par la police, sans titre de séjour ; et les *philosophes*, ayant *pas de chance* ou *en étant des réprouvés* ils ne trouvent plus leur place dans la société. Il y a aussi ceux qui ont des troubles psychologiques. L'auteur fait la différence entre les clochards, les « sans-domicile » (victimes de la crise du logement) et les vagabonds.

Vexliard s'intéresse à la vie quotidienne des « clochards » : l'alimentation, la perception du temps et la mort. Selon l'auteur les saisons marquent la vie d'un « clochard » : en hiver, il cherche le repos et un abri, le printemps et l'été il se débrouille pour trouver des repas, car les soupes populaires et les autres aides ferment, et à l'automne, il commence la recherche d'endroits pour passer l'hiver ; le changement d'année en année n'a pas d'importance pour eux. Les critiques de cette étude sont diverses (Gaboriau, 1999; Mucchielli, 1998), cependant, nous nous focaliserons sur la place de femmes dans cet ouvrage.

Les situations des femmes

Nous avons évoqué la méthodologie de Vexliard. En plus de ses observations, il réalise soixante entretiens avec cinquante-quatre hommes et six femmes (Vexliard, 1957, p. 143-144, 198) L'auteur ne commente pas cette différence en nombre d'entretiens. Quelques caractéristiques sont attribuées aux femmes « vagabondes » : elles sont peu nombreuses, en général âgées (quarante et plus), les femmes jeunes échappent au vagabondage par la prostitution. Les femmes clochardes sont malades, il y a une forte consommation d'alcool et elle est plus importante chez les femmes que chez les hommes (dans la section sur l'alcoolisme, les observations faites aux femmes n'apparaissent pas). Les interroger est difficile à cause de leur ivresse. L'épilepsie est aussi plus souvent trouvée chez les femmes que chez les hommes. Pour leur majorité elles sont seules.

Vexliard distingue une femme clocharde d'une « femme à clochard », ces dernières sont des prostituées âgées qui ont un domicile. Une femme deviendrait clocharde pour diverses raisons : les problèmes et ruptures familiales sont les principales raisons ; longtemps femmes au foyer, elle se retrouvent après le décès ou la maladie du mari sans ressources. Les femmes seules ont eu des problèmes avec la famille ou leur patron. Des femmes paysannes malades sont restées en ville après la recherche de soins. Selon l'auteur elles ont mené des vies misérables et leur niveau intellectuel est très bas. Moins nombreuses, mais rencontrées par l'auteur, les anciennes prostituées et anciennes actrices qui ont épuisé toutes leurs ressources. Ces femmes clochardes seraient « … en majorité… victimes, peu conscientes, du fonctionnement normal des mécanismes sociaux » (Vexliard, 1957, p. 99).

Des caractéristiques sont attribuées aux personnes « clochardes ». Dans l'esprit des années cinquante les nomment des « mutilés sociaux ». Vexliard multiplie les jugements de valeur sur les hommes et les femmes à la rue, malgré sa sensibilité d'approche.

Patrick Gaboriau, Clochard, (1993)

L'ethnologue Patrick Gaboriau rencontre à Paris dans le XVIe arrondissement un groupe de *clochards* (quatre hommes et une femme) et pendant vingt et un mois entre octobre 1990 et mai 1993, il les fréquente et il partage leur vie quotidienne. Ces cinq personnes sont à la rue depuis plus de dix ans et elles viennent de la classe ouvrière. Un de ses objectifs est de connaître globalement l'existence d'un « clochard », c'est-à-dire « …sa nourriture, sa boisson, sa langue, ses principes, ses goûts, sa morale, sa sexualité, ses peines, son humour, son destin… » (Gaboriau, 1993, p. 10). Il le caractérise ainsi : « Le clochard se définit par son lieu de vie. Pour lui l'abri pose problème. Négativement, c'est une personne qui ne possède pas d'espace privé reconnu ; positivement, c'est celui qui vit sur les lieux publics. » (Gaboriau, 1993, p. 12) Sa vie est influencée par la culture ouvrière, par la « culture de la rue » (les particularités d'une vie « dehors »), et par la culture dominée, c'est-à-dire, sa place dans la ville est celle d'un marginal, il arrange sa vie en relation à l'organisation de la ville. Ces trois traits font naître le concept que Gaboriau appelle « la culture de la place publique : « La culture de la place publique construit une gestion temporelle. Elle s'organise autour de repères, de souvenirs, d'absences propres qui « typent » la mémoire des sujets » (Gaboriau, 1993, p. 119) Ces personnes occupent les lieux publics (parcs, églises, places…). La rue devient ainsi un lieu où elles vivent leur vie privée (sommeil, sexualité…).

Mireille, est la seule femme de cet ouvrage et du groupe étudié par Gaboriau. Elle apparaît tout au long du livre. Le portrait de Mireille parle de ses 3 enfants, d'ailleurs elle est la seule à évoquer ce fait, elle a cinquante-deux ans et elle est à la rue depuis dix-huit ans. Après son divorce et les enfants placés, elle perd son travail et commence à consommer de l'alcool. Elle perd ensuite son logement et sa vie à la rue commence. Elle a toujours vécu avec un homme à pour éviter le danger. Dans le groupe, elle est sollicitée pour des relations sexuelles par ses partenaires, elle affirme savoir bien différencier l'amitié de l'amour.

Mireille apparaît souvent dans cet ouvrage, l'auteur prend en compte ses paroles et ses interactions avec le reste du groupe. Elle est membre active du groupe, elle gère, comme ses collègues, les codes et les savoir-faire de la rue. Mireille est la seule à fouiller les poubelles. Elle connaît les lieux et heures précises pour arriver en première.

Gaboriau explique le fonctionnement du groupe en relation à Mireille ainsi :

> Le groupe de clochards que je connais ressemble à une famille. Il est organisé à partir d'un couple formé depuis avril 1991 par Rodrigo et Mireille autour desquels gravitent des hommes célibataires dont la fonction ressemble à celle d'enfants ou d'amants. Le rapport des hommes à la femme est celui de maternage ou de couple. Didier et Gilles appelaient Mireille « maman ». Le couple monogame se transforme ; le partenaire masculin change. Les personnes se voient le matin, se séparent durant les activités variées de la journée, et se réunissent le soir. Seuls l'homme et la femme qui vivent ensemble partagent le jour et la nuit. (Gaboriau, 1993, p. 88-89)

Les personnes du groupe ne s'identifient pas comme des frères et sœurs, c'est l'ethnologue qui donne cette description liée à la famille, en précisant qu'ils n'ont pas de liens familiaux entre eux**.**

Le rôle social des femmes est lié aux relations de couple : « La femme est l'objet de nombreux « règlements de comptes ». En majorité les clochards sont des hommes seuls pour qui elle représente un grand intérêt. La brutalité à son égard a pour objectif de la contraindre à devenir un partenaire sexuel, ou de la punir de ne pas vouloir l'être » (Gaboriau, 1993, p. 141).

Les hommes du groupe ne se disputent pas jusqu'à la violence physique. Entre Mireille et les hommes assignés comme ses amis elle n'apparait pas. Cependant elle existe entre l'homme du couple et Mireille : « André a donné un violent coup de béquille dans les reins de Mireille parce qu'elle ne voulait pas aller lui chercher du vin. Le geste fut rapide et inattendu. André était ivre. Il ne s'excusa pas. Elle est partie chercher deux litres de vin » (Gaboriau, 1993, p. 141) La présence féminine est recherchée à la rue, mais elle subit couramment la violence. L'auteur décrit cette situation comme un rapport de force sur les plus faibles. Tous ont vécu des formes de violence physique extérieure, c'est-à-dire provoquées par des personnes ne faisant pas partie de leur groupe.

Patrick Declerck, Les naufragés, Terre humaine Plon, Paris, 2001

Le psychiatre et ethnologue Patrick Declerck passe quinze ans à l'écoute des personnes démunies qui se rendent au Centre d'accueil et de soins hospitaliers de Nanterre. Il accompagne le Samu social de Paris et crée en 1986 la toute première consultation d'écoute réservée à cette population. Il se fait passer pour un sans-abri afin de mener son enquête ethnographique. Ainsi transformé, il rejoint les sans-abris et il monte dans le bus de la police allant de Paris au centre d'accueil de Nanterre.

Pour lui, seules des raisons socio-économiques amènent les personnes à vivre dans la rue. Ces dernières viennent de divers milieux sociaux. Chaque personne a une histoire de vie particulière,

« …l'histoire de ces sujets, quel que soit leur milieu social, fait généralement apparaître une psychopathologie personnelle lourde, doublée d'une pathologie familiale importante. » (Declerck, 2001, p. 294).

Pour l'auteur, un clochard sort rarement de la rue, il est très abîmé et dans un processus de désocialisation :

> J'entends par désocialisation un ensemble de comportements et de mécanismes psychiques par lesquels le sujet se détourne du réel et de ses vicissitudes pour chercher une satisfaction, ou - a minima - un apaisement, dans un aménagement du pire. La désocialisation constitue, en ce sens, le versant psychopathologique de l'exclusion sociale. (Declerck, 2001, p. 294)

Et d'exclusion sociale :

> Les mots, nombreux et tous aussi insatisfaisants les uns que les autres, masquent et révèlent à la fois que ces sujets ne peuvent être nommés… Elle [la pensée] souffre ici de ce manque d'étayage et c'est pour lever ce brouillard, autant que pour susciter les représentations du lecteur, que j'ai choisi, faute de mieux, d'utiliser le terme de « clochards » pour désigner les plus gravement atteints parmi les SDF. (Declerck, 2001, p. 285-286)

Dans ce monde de clochards, les hommes et les femmes sont dans une condition sanitaire périlleuse. Ils souffrent de maladies ou/et de blessures sérieuses et certains ont des pathologies mentales. L'auteur démonte le mythe du clochard philosophe ou libertaire et considère plutôt que la rue abîme et que les traces laissées par cette vie sont profondes[17].

Dans l'ouvrage il n'y a pas de remarques spécifiques sur les femmes *clochardes*. Leurs discours apparaissent au cours de l'ouvrage (moins nombreux que ceux des hommes) comme des rencontres (Declerck, 2001, p. 99, 92, 89, 85,58,32 et 36), mais aucune femme ne fait partie d'un cas d'étude spécifique.

Dans l'annexe II, il cite la statistique de l'article de la sociologue française Maryse Marpsat :

> Dans son étude (« Un avantage sous contrainte : le risque moindre pour les femmes de se retrouver sans-abri », *Population,* revue de l'INED, nº54) … Il y aurait 17% de femmes parmi la population SDF. 1% d'entre elles dorment dehors la nuit (contre 8% des hommes). 67% sont recueillies dans

[17] Pour plus de détails, voir : Declerck, Patrick, et Jean-Jacques Pailler. « Clochardisation et autodestruction ». *Revue française de psychosomatique* n° 32, nº 2 (1 octobre 2007) : 129-44.

> des centres d'hébergement de longue durée (contre 29% des hommes). Enfin, 37% sont accompagnées d'enfants (1% environ chez les hommes) (Declerck, 2001, p. 397)

Il est important d'ajouter aux statistiques et aux comparaisons de Patrick Declerck les conclusions de Maryse Marpsat. Dans cet article (Marpsat, 1999), la sociologue affirme qu'il y a moins de femmes pauvres que d'hommes. Le fait qu'elles soient moins nombreuses s'expliquerait par les solidarités familiales et amicales. De plus, le système de protection sociale protègerait davantage les femmes avec des enfants, et parmi les huit dispositifs de protection de l'époque il y en a trois (allocation parent isolé, minimum vieillesse, allocation veuvage), qui concernent surtout les femmes. Selon la chercheuse, la prostitution est un autre facteur permettant aux femmes d'avoir une solution d'hébergement. Elle cite le rapport d'activité de 1995 de l'association amicale du Nid. Il indique que les femmes acceptent un échange de relations sexuelles contre un hébergement éventuel.

Recherches dédiées exclusivement aux femmes

Les études spécifiques sur la vie de femmes « vagabondes », « clochardes », « errantes » avant les années 2000 ne sont pas nombreuses en France[18]. Depuis, quelques recherches visent cette population en sciences sociales. Il existe surtout des travaux de thèse et des articles qui traitent la question. « … rares sont les fois où il y a conjugaison au féminin… Il faut alors comprendre pourquoi le phénomène des femmes errantes apparaît moins spectaculaire que celui des hommes ou encore celui des jeunes » (Boinot, 2008, p. 100).

[18] Des études européennes montrent aussi cette évidence : « Les femmes qui font l'expérience de l'absence de chez-soi à long terme ne sont pas très présentes dans la littérature académique. En conséquence, l'absence de chez-soi à long terme est considérée comme touchant principalement les hommes, ce qui signifie que l'expérience des femmes en matière d'absence de chez-soi permanente ou non résolue n'est généralement pas reconnue par les décideurs politiques. Non seulement il y a de plus en plus de preuves de l'absence de chez-soi à long terme chez les femmes, mais les preuves disponibles suggèrent que l'expérience des femmes en matière d'absence de chez-soi récurrente et à long terme a des caractéristiques distinctives. » ["As stated earlier, women who experience long-term homelessness do not feature to any great extent in the academic literature. Consequently, long-term homelessness is seen as mainly affecting men, which means that women's experience of ongoing or unresolved homelessness is generally not acknowledged by policy makers. Not only is there growing evidence of long-term homelessness along women but the available evidence suggest that women's experience of recurrent and long-term homelessness has distinctive features"] (Mayock & Sheridan, 2016, p. 5).

Les femmes sans domicile : rapports à l'institution, systèmes de valeurs et éducation informelle de Carole Amistani (2001)

Cette thèse auprès des femmes sans domicile accueillies par des institutions à Paris offre différents axes de recherche. D'abord, les institutions vouées aux femmes sans abri et sans enfant ne proposent pas de formations éducatives, elles ne subviennent pas aux nécessités immédiates de leur sécurité morale et physique. Souvent ces femmes sont en rupture familiale et parfois en rupture du statut de mère.

Les institutions étudiées ne permettent pas l'accès à la professionnalisation et la reconnaissance des apprentissages vécues à la rue. Alors les femmes recréent des formes de sociabilité diverses et spontanées qui ne sont pas imposées par l'institution, elles partagent un savoir-faire qui favorise la survie. Les femmes partagent entre elles l'éducation informelle qu'elles acquièrent au jour le jour, c'est-à-dire les savoirs pratiques qui servent dans la vie quotidienne à la rue et que les institutions ne leur offrent pas, cette dynamique inventive répond aux carences de l'institution.

Un autre rapport mentionné dans la recherche est la double domination à laquelle les femmes sont soumises. Elles sont dominées en tant que femmes et en tant qu'individus pauvres. Cette réalité se reflète dans les activités ménagères imposées aux femmes par les institutions par le biais des ateliers dits « féminins ». Par rapport à la recherche d'emploi elles sont dirigées vers des postes domestiques : femmes de ménage, aide aux personnes âgées ou parfois la garde des enfants.

La chercheuse met en lumière le fait que les centres d'accueil pour les femmes sans domicile et sans enfant maintiennent les valeurs sociales dominantes qui stigmatisent les personnes exclues économiquement. Elles sont dans des situations de marginalisation et de dévalorisation :

…avec une constance surprenante, une régularité tout à fait significative sociologiquement : insalubrité, exiguïté des locaux, manque de personnels ou de personnels qualifiés dans l'accompagnement socio-éducatif, dysfonctionnement et ou absurdité de l'organisation interne du point de vue de l'usager, subjectivité des politiques éducatives qui mènent à des attitudes telles que la pitié, l'infantilisation, l'autoritarisme, etc. (Amistani, 2001, p. 465)

Femmes en errance : de la survie à l'existence (Vaneuville & Femmes SDF, 2005)

L'association Femmes SDF de Grenoble a mis en place une recherche pour mieux comprendre les difficultés des femmes à la rue. C'est un des premiers ouvrages sociologiques dédiés spécifiquement aux femmes. La sociologue Marie-Claire Vaneuville et la travailleuse sociale Marie-Jo Chappot créent l'association « Femmes SDF » en 2001[19], et, en 2004 écrivent l'ouvrage « Femmes en errance : de la survie à l'existence ». Cette recherche sans caractère purement théorique, met plutôt en évidence les ressemblances retrouvées dans les discours des femmes accueillies au sein de l'association.

L'ouvrage utilise les témoignages de femmes ayant un certain équilibre de vie au moment de l'entretien, comme un hébergement, un travail ou une relation amoureuse. Ces témoignages ont permis de comprendre les situations de vulnérabilité auxquelles elles font face dans la rue. Plusieurs remarques sont mises en lumière dans la recherche : l'hygiène est très importante, mais ce n'est pas le cas pour toutes les femmes. Tout dépend du degré d'errance, plus une femme a vécu à la rue, plus elle délaisse son hygiène ; les femmes qui subissent des violences de la part de leurs partenaires ne portent pas plainte ou ne se rendent dans les associations qui luttent contre les violences conjugales ; elles ne se regroupent pas, elles sont soit toutes seules, soit avec un groupe d'hommes, elles n'ont pas un « sentiment d'appartenance », il est rare que les femmes se retrouvent pour se soutenir : « Les femmes veulent bien une relation individuelle pour raconter certaines choses. Mais elles ne peuvent construire ensemble, c'est trop difficile, elles sont comme les très petits enfants qui ne peuvent jouer ensemble » (Vaneuville & Femmes SDF, 2005, p. 81) ; finalement, les femmes se présentent en situation d'échec face aux travailleurs sociaux.

Cette recherche est faite pour et dans l'association « Femmes SDF ». Tous les témoignages recueillis sont ceux de femmes passées par l'association et qui sont donc en demande d'aide. Le dernier chapitre est une description du lieu d'accueil et de la façon dont l'association accompagne les femmes en difficulté. Chaque femme choisit un accompagnement à son propre rythme. Là-bas, toutes les femmes sont les bienvenues. Cependant, les femmes avec des enfants sont accueillies puis redirigées vers des institutions spécialisées. L'association continue à exister à ce jour

[19]http://association-femmessdf.fr/lassociation

Femmes sans abri à Paris : étude du sans-abrisme au prisme de genre, Audrey Marcillat (2014)

Lauréat d'un prix accordé par la Caisse nationale des allocations familiales (CNAF), il s'agit d'une recherche auprès du Samu social de Paris au 115. La chercheuse occupe le poste d'écoutante vacataire et utilise les discours téléphoniques des femmes qui appellent, des entretiens auprès des acteurs de terrain (bénévoles, éducateurs spécialisés, etc.) et des observations-interactions avec femmes et hommes sans-abris. La problématique de la recherche est : Y a-t-il un impensé du genre dans la figure du sans-abrisme ? Et pour y répondre elle se focalise sur les femmes sans-abri.

Marcillat fait un constat : « …les femmes sans-abri se trouvent le plus souvent exclues des recherches sur les sans-abris…parfois présentes en tant qu'enquêtées, sans élément spécifique sur leur situation, ou tout simplement absentes sans mention de l'étude exclusive des hommes ; les femmes sont rejetées hors des savoirs autour du sans-abrisme. » (Marcillat, 2014, p. 12). Son analyse met en question le terme « désocialisation », car selon ses observations les personnes sans-abri savent se servir des institutions pour faire valoir leurs droits et survivre. Ce lien entre les institutions et les personnes sans-abri montre bien leur intégration. La sociologue met en avant la capacité d'hommes et de femmes sans-abri à survivre et donc à agir sur leurs propres vies. Même si son « objet d'étude » (Marcillat, 2014, p. 18) traite des femmes sans-abri, elle prend en compte une littérature qui parle surtout des hommes sans-abri, cette situation ouvre la question sur la situation du genre dans les études sur le sans-abrisme. Ses analyses ne comparent pas la vie des femmes et des hommes sans-abri, elle évoque la situation de ces deux groupes sociaux lors de son étude de terrain.

Finalement, deux conclusions semblent importantes à mentionner. Les représentants des institutions insistent sur l'autonomisation nécessaire des femmes accueillies, elles ne remettent pas en question les rôles sociaux de genre, par exemple on leur propose éventuellement des formations des femmes de ménage. La seconde conclusion dédiée exclusivement aux femmes et à leur quotidien décrit le souci d'invisibilité des femmes sans-abri dans l'espace public comme une stratégie de protection et une manière d'échapper à l'étiquette de sans-abri.

D'autres thèses en sciences sociales ont été soutenues en visant les femmes en errance, mais ces thèses n'ont pas pu être consultées dans leur intégralité :

De la rue au foyer : une analyse sociologique des trajectoires de mères sans logement personnel de Maëlle Planche. (2010)

Le genre de l'assistance. Ethnographie comparative de l'accueil des femmes sans abri (Saint-Etienne/Montréal) par Marine Maurin (2017b)

Conditions de vie, état de santé et recours aux soins des femmes sans logement personnel hébergées en Ile-de-France, Vuillermoz Cécile (2017)

(L)armes d'errance

Je tiens à citer la recherche de Mauro Almeida Cabral, cette étude attentive et éclairante sur la situation des femmes en errance est réalisée au Grand-duché du Luxembourg. L'auteur met en lumière la difficulté de trouver des recherches dédiées exclusivement aux femmes en questionnant « la vision androcentrique de l'errance. » (2020, p. 145). Tout au long du livre, on aperçoit la finesse de ses observations, en évitant constamment les jugements des valeurs. D'ailleurs nos recherches se rapprochent tant pour les thématiques abordées comme par la méthode utilisée pour appréhender les discours des habitantes de la rue.

Cinéma et documentaires

Il existe de nombreux documentaires et films liés aux situations de personnes à la rue. Thierry Paquot (2007) énumère une abondante filmographie et des ouvrages littéraires et philosophiques réalisés à partir du sujet de la précarité et les personnes à la rue d'ici et d'ailleurs. Nous en évoquerons quelques-uns parus après 2007 et exclusivement liés à la situation des femmes à la rue.

« Femmes invisibles : survies dans la rue » réalisé par Claire Lajeunie (2015a). La réalisatrice recueille des témoignages de femmes en situation d'errance. Ces dernières racontent leurs vies quotidiennes ainsi que leurs histoires de vie et comment elles sont arrivées « là ».

C. Lajeunie réalise un autre documentaire, « Femmes, de la rue à l'abri » (2020). Ici la réalisatrice montre les changements depuis 2015 à Paris par rapport aux situations de femmes à la rue, en accueillant les témoignages de femmes qui sont à l'abri, elles racontent les ruptures profondes familiales, sociales, amoureuses… qui ont entamé leur situation dans la rue. Mais aussi comment certaines institutions accueillent désormais ces femmes. Un livre écrit aussi par C. Lajeunie, né du premier documentaire « Sur la route des invisibles » (2015b), inspirant ensuite le

film « Les invisibles » (Petit, 2018). Ce dernier raconte l'histoire des femmes « sans-abri » et travailleuses sociales qui se battent contre la municipalité qui les contraint de fermer leur association. Elles installent un atelier thérapeutique ainsi qu'un dortoir dans un squat.

Le documentaire « Cœur de femmes : de la rue à la vie » (Bonnet-Nora, 2007) raconte l'histoire de l'association « Cœur de femmes » qui offre à l'époque un accueil inédit, les femmes en rupture familiale, précaires, avec ou sans dépendances, à la rue, travailleuses du sexe… ont une place d'hébergement dans cette association, en outre elles ont accès à des suivis psychologiques, juridiques, médicale et social. Désormais, l'hébergement est géré par l'association Aurore.

Le documentaire ethnographique « Et maintenant les cimes » (Cadilhon, 2017) recueille les paroles d'Elina et Jakeline et leur lutte quotidienne après la rue. Dans ce documentaire, les femmes se filment chez elles et partagent leurs appréhensions, leurs peurs ainsi que leur perception d'un chez-soi, elles évoquent leurs souvenirs lorsqu'elles ont trouvé après des années à la rue un logement stable. Des objets et des moments précis qui leur tiennent à cœur, la première fois où elles ont fait un état des lieux ou le moment où elles ont reçu leurs clés.

Chapitre II Apprentissage des usages de la ville

Vivre à la rue implique de mettre en place une série de stratégies pour trouver un repas, un lieu pour dormir, faire la manche, aller aux toilettes… ces pratiques sont possibles grâce aux connaissances que les habitantes de la rue acquièrent au fil du temps. Certaines femmes commencent leurs errances dans des villes inconnues pour elles, d'autres la connaissant déjà mais la découvrant sous d'autres aspects. Dans ce chapitre, nous abordons plusieurs thématiques de l'utilisation de la ville et des modalités à travers lesquelles les femmes trouvent leur chemin pour apprendre le français, réaliser des activités qui leurs plaisent malgré leur situation, comment elles investissent des lieux publics comme les bibliothèques ou la gare, comment certaines gagnent de l'argent, comment elles perçoivent les passants…

Apprendre le français est pour certaines femmes une tâche essentielle pour se débrouiller en ville. Csilla garde un bon souvenir d'une jeune femme qui lui apprend le français : *« Alors, j'ai connu Paris et Lyon, parce qu'on pensait qu'on pouvait avoir plus d'aides dans les grandes villes, mais c'était pire, surtout à Lyon. Tu sais on dormait sous des ponts et il y avait beaucoup de rats, c'était horrible, j'avais peur, c'était pas facile, mais à Lyon j'ai commencé à apprendre bien le français. Il y avait une étudiante hongroise qui parlait très bien le français, et elle me donnait des cours, on va dire comme ça […] parfois, elle venait comme ça, et elle me disait alors, aujourd'hui on va apprendre ça et ça, et j'étais contente, je sentais que j'étais à l'école, j'appris beaucoup de choses. Elle ne pouvait pas me donner de l'argent parce qu'elle était étudiante et elle n'avait pas trop d'argent, je crois, mais en tout cas j'avais même un petit cahier, trop beau, je me souviens le jour quand je l'ai acheté, j'étais toute contente, mon copain, il disait rien, il préférait trainer avec les autres, et il ne parlait pas français, même maintenant, il parle pas trop, c'est moi toujours qui doit parler. »*

Csilla change souvent de place pour faire la manche, elle perd parfois contact avec cette fille. Alors elle retourne voir si elle la croise. A Lyon elle ne souhaite pas se rendre souvent dans les associations. Csilla n'a pas la confiance nécessaire pour y aller. Néanmoins, les cours de français sur le trottoir sont des moments privilégiés, car cet apprentissage du français facilite ses démarches administratives. De sa vie à Lyon, Csilla garde des souvenirs très douloureux, elle exprime avec tristesse certains souvenirs, mais elle parle de cet apprentissage avec fierté, elle assure être une bonne élève.

Pour apprendre le français, Csilla n'est pas entrée dans le système éducatif traditionnel, elle n'a pas utilisé les méthodes des langues qui se trouvent dans les bibliothèques, elle s'instruit dans la rue, là même où elle fait la manche. Cette expérience intellectuelle non institutionnalisée lui a appris à avoir une opinion positive d'elle-même. Lorsqu'elle évoque son apprentissage du français, elle reconnaît ses qualités : *« Je suis intelligente, j'apprenais rapidement ».*

Madina aime beaucoup aller aux cours de français. Pendant notre rencontre, elle reçoit un appel de sa mère qui_lui annonce que le cours de français est annulé. Elle m'explique que c'est triste car elle aime beaucoup le professeur, mais elle sait bien qu'il est bénévole et qu'il peut être occupé. Elles suivent des cours de français dans une association dispensés gratuitement une fois par semaine par des bénévoles.

Bibliothèques et médiathèques

S. Paugam et C. Giorgetti (2014) réalisent une recherche sur la fréquentation des personnes pauvres dans la bibliothèque Georges Pompidou (BPI) à Paris. À partir de ce qu'ils décrivent comme les trois phases de la « disqualification sociale » (la fragilité, la dépendance et la rupture)[20] ils expliquent comment ces personnes utilisent les services proposés par la bibliothèque. L'emprunt de documents n'est pas possible, cependant tout est consultable sur place : les ordinateurs, le piano, les télévisions et les postes d'autoformation[21]. Même si cette bibliothèque publique est un espace ouvert à tous, les lecteurs usent de stratégies pour marquer leur distinction sociale : « Pour être accepté dans ce type d'espace public, il convient, pour celles et ceux qui, en situation vulnérable, osent s'y aventurer, d'adopter un comportement spécifique susceptible d'être sinon totalement accepté, du moins toléré. » (Paugam & Giorgetti, 2014, p. 167)

Cette recherche montre l'importance des espaces publics pour les personnes en errance et pour l'organisation de leurs journées. Par exemple un homme de 60 ans, retraité de la Poste, à la rue et bénévole de l'association Mains Libres[22]: « …cet homme [va à la bibliothèque] en début d'après-

[20] Le concept de disqualification sociale renvoie au processus d'affaiblissement ou de rupture des liens de l'individu à la société au sens de la perte de la protection et de la reconnaissance sociale. L'homme socialement disqualifié est à la fois vulnérable face à l'avenir et accablé par le poids du regard négatif qu'autrui porte sur lui (Paugam, 2010).

[21] Les postes sont dotés d'ordinateurs avec de logiciels pour apprendre des langues et des outils informatiques.

[22] « L'association Mains libres offre à ses adhérents SDF la possibilité de les déposer dans un casier matin et soir, sept jours sur sept, en toute sécurité, et de conserver ce casier aussi longtemps qu'ils en ont besoin. Pour mieux s'assurer de répondre à leurs besoins, l'association est gérée de façon participative et bénévole avec eux, aussi bien

midi et s'installe sur les ordinateurs connectés à Internet pour effectuer un travail informatique pour l'association. Il a aussi appris à l'espace autoformation de la bibliothèque à utiliser les logiciels qui lui sont aujourd'hui nécessaires. » (Paugam & Giorgetti, 2014, p. 71). Le retraité partage son quotidien entre l'association et la BPI. Il se sert des ressources de la bibliothèque pour améliorer ses connaissances, et il les met en œuvre pour le fonctionnement de l'association.

D'autres bibliothèques organisent des évènements spécifiques pour les personnes en errance. Par exemple « Contes de SDF » est un projet de la bibliothèque municipale du Bachut à Lyon, il s'agit d'ateliers d'écriture, de lecture et de relecture de contes écrits par de personnes vivant à la rue, la directrice Anne-Marie Rouge explique : « l'objectif de ce projet était la reconnexion des SDF face aux ruptures qu'ils ont eues dans leur vie, une reconnexion avec leur propre histoire, une reconnexion avec leurs apprentissages, et une reconnexion avec le lien social en général[23] ».

Certaines habitantes de la rue utilisent les services de ces espaces pour se connecter à internet et utiliser leurs réseaux sociaux. De même, certains assistants sociaux et personnels administratifs envoient les habitantes de la rue réaliser les démarches directement aux médiathèques ou bibliothèques : « *le rendez-vous pour la préfecture, l'assistante sociale m'a dit de venir ici, elle m'a dit qu'ici je vais me faire aider, je comprends pas comment faire* » (Ginette). D'autres les utilisent pour chercher des emplois, se renseigner sur les démarches administratives ou voir leur avancement, consulter leur messagerie, ou encore lire, écouter de la musique, apprendre des langues, etc. Les échanges entre bibliothécaire et femmes en errance rendent possible leur existence dans l'espace social. Un lecteur portant plusieurs bagages, dont des sacs plastiques, plutôt habitué à regarder la télévision, à la médiathèque se rend à l'espace des sciences sociales à la recherche du récit de vie d'un ancien habitant de la rue. Ce jour-là, le livre est emprunté, il repart en disant revenir la semaine suivante. Malheureusement, quand il revient le livre ne se trouve pas à la médiathèque : *« je repasserai, c'est très intéressant ce livre, l'auteur a vécu aussi à la rue… »* puis il repart.

---

pour son administration que pour le fonctionnement quotidien de la bagagerie, ce qui exclut d'employer un ou des salariés. » Association Mains Libres. « Qui sommes-nous ? » Bagagerie pour SDF du quartier des Halles. Consulté le 28 février 2022. https://www.mainslibres.asso.fr/wordpress/.

[23] Rouge, Anne-Marie. Comment les bibliothèques européennes font-elles face à la crise ? MP3. Lyon, 2013. http://www.abf.asso.fr/2/47/352/ABF/congres-2013-la-bibliotheque-fabrique-du-citoyen.

L’usage des bibliothèques et médiathèques ne se limite pas au prêt/ retour de documents. Ces espaces offrent une reconnaissance, une sociabilité, ils aident à l’organisation de la vie quotidienne des femmes en errance.

Gare

Les gares sont connues pour être des repères, elles sont le point d’entrées et de sorties des voyageurs. Il existe du mouvement autour d’elles. Dans celles des grandes villes, on trouve des librairies, des supermarchés, des magasins de vêtements, des bijouteries, des boulangeries, des cafés, des magasins de souvenirs, etc. Dans les plus petites, où les trains sont moins fréquents, les commerces sont presque inexistants. En lien avec l’ouverture des commerces, les habitantes de la rue s’organisent : « *je vais à la gare, je prends le premier café de la journée là-bas, voilà comment la journée commence* » (Nathalie). Ou bien : « *Je connais la nana de X, elle m’offre un expresso et un croissant les lundis, c’est lundi alors je sais où y aller, elle est gentille elle, la nana* » (Diana).

L'utilisation de cet espace dépend aussi de l’architecture, de la manière dont les gens y ont accès ou non. Les habitantes de la rue s'approprient ces lieux qui sont aussi des points de rencontre : « *Ah, tu connais la gare de [Ville], mais à l'époque c'était pas comme ça, à l'époque tu n'avais pas les barres, tu pouvais dormir sur les bancs, mais nous, on dormait en dessous, et le matin on se donnait rendez-vous pour un café, c'est pas comme maintenant, maintenant tu peux plus* » (Anaëlle). Ou bien, « *là, c’est inconfortable et l’hiver, ouf, il fait très froid, tu peux pas rester assise, il fait vraiment très froid, alors dans ce coin-là, le vent ne passe pas, alors c’est mieux, même ici, il faut trouver sa place.* » (Zoe)

Certaines personnes en situation de rue vaquent à leurs occupations quotidiennes : « Un des personnages les plus curieux passe ses journées sur les bancs des quais, où il dévore des romans de gare. Il fume du haschich toute la journée en lisant et de temps à autre lève les yeux de son livre pour observer ce qui se passe. Il peut parler des heures des petites manies des employés de la gare. Il prétend pouvoir déterminer la destination des passants selon leur apparence et leur physionomie. » (Zeneidi-Henry, 2002, p. 239). Certaines personnes sont tolérées en journée à l'intérieur de la gare, mais elles doivent respecter des interdictions, par exemple, elles n'ont pas le droit de faire la manche, ou de s'allonger par terre pour dormir, consommer de l’alcool… « *De temps en temps ils [*les vigiles*] sortent quelques mecs qui boivent et aussi dérangent les gens, mais*

c'est toujours les mêmes, après ils restent sur le côté de la porte et demandent de l'argent… Il faut être discret, un peu, quand même » (Nina)

Différentes stratégies se développent pour passer la journée, par exemple certaines femmes se font passer pour des voyageurs. Des valises ou des sacs à dos sont des articles portés souvent par des passagers le sont aussi par les habitantes de la rue, d'autres utilisent des sacs en plastiques, des cabas ou des chariots de courses. Sylvie par exemple vit dans les environs d'une gare, elle évite d'apparaitre comme quelqu'un du « dehors » : *« Je faisais tout pour qu'on ne voit pas que j'étais dehors…je me mettais à l'écart de tout, je faisais semblant de lire, je prenais un journal, ou n'importe. Je trouvais un truc immobilier, n'importe quoi, je trouvais toujours un... et je n'osais pas parler aux gens, sauf si j'étais dans des associations, ç'était différent, mais j'ai pas... j'ai côtoyé personne dans la rue »*. Dans cette situation, elle utilise des techniques d'évitement pour garder la face (Goffman, 1998), ne pas révéler sa situation devant les autres. Dans cet espace déterminé, l'évitement (Goffman, 1998, p. 17) se traduit par le silence, Sylvie ne parle pas aux autres, sauf dans les associations, elle se protège : *« J'ai vu pleins de gens dormir, j'ai jamais été dormir avec eux, c'est pas mon… Je pense ces gens-là ça fait très, très longtemps qu'ils sont dans la rue, moi c'était une expérience nouvelle, je peux pas, je pouvais pas aller m'incruster avec des gens qui ont leurs habitudes. »* L'intention de différenciation avec les autres et la décision de ne pas interagir avec eux lui donnent le sentiment qu'elle a encore la possibilité de s'en sortir. Dans l'expérience de vie à la rue, Sylvie résiste à l'idée d'en arriver « là », alors elle décide de construire ses propres habitudes. Cette ligne de conduite la rassure, elle garde la face et maintient sa dignité. « Refuser le contact avec ses pairs, c'est bien sûr résister au discrédit d'une position sociale mais c'est aussi ne plus exister socialement que dans les rapports avec des inconnus. » (Pichon, 1996, p. 173). Ce qui est en jeu pendant les interactions c'est la *face,* elle se construit à partir de rôles partagés pour l'ensemble de la société.

Le regard des autres

Être à la rue revient à être soumis constamment au regard des autres, plusieurs femmes disent combien cette situation les dérange : « *…Le pire est que tu es moche, tu te sens moche, tu te sens mal, tu es fatiguée, tu as une sale gueule , tu peux pas te laver comme tu veux, et donc, à la fois tu souffres d'un immense sentiment de solitude et en même temps de promiscuité, donc les gens t'emmerdent parce qu'ils existent, je peux dire les choses comme ça, tu ne supportes plus le regard,*

tu ne supportes plus de les regarder, tu ne supportes pas leur indifférence, tu ne supportes pas de sentir qu'à la limite tu les gênes, parce que tu existes… » (Marie). Dans les échanges sociaux, le regard notamment intervient même si les participants s'en tiennent seulement à des conversations verbales. « Le regard dans les yeux d'autrui ne sert pas seulement à moi à le reconnaître, mais aussi à lui à me reconnaître ; sur la ligne qui relie les deux visages, le regard transporte à autrui ma personnalité propre, mon humeur propre, mon impulsion propre. » (Simmel, 1999, p. 631). Outre le fait d'être des observatrices du contexte où elles vivent, les habitantes de la rue analysent, traduisent en quelque sorte les messages que les autres leur renvoient à travers leur regard : « *C'est lourd, les gens pensent avec le regard… c'est la merde ce que j'ai dit, mais c'est vrai, ils te voient là, un peu cassée, certains te regardent longtemps, tu croises leur regard, et là, ils font comment si tu n'existais pas, même pas bonjour, même pas bonjour ! voilà, j'ai l'habitude, tu sais. » (Diana).*

Les femmes en errance vivent des situations de rejet ou d'indifférence. Dans la pratique, elles supportent ces sentiments quotidiennement avec parfois des conséquences accablantes sur leur identité. Le regard, quand il est méprisant, ou même esquivé entre un passant et une personne en errance, met en jeu l'estime de soi. « Le regard est un contact, il touche l'autre et la tactilité qu'il revêt est loin de passer inaperçue dans l'imaginaire social » (Le Breton, 2006a, p. 70). Même s'il est occulté, une communication s'établit, c'est-à-dire, une relation se crée autour d'une reconnaissance sociale ou de son absence.

Le regard est en quelque sorte une présence des autres sur leurs vies, même si les interactions ne se passent pas dans la rue *in situ*. Ainsi, j'accompagne Claudia au commissariat de police, elle souhaite déposer une deuxième plainte contre son ex-mari. Cette fois-ci, elle dénonce les abus sexuels que cet homme a exercé contre le premier enfant de Claudia. Je traduis les propos de Claudia et explique la situation au policier sans pour autant donner tous les détails de l'affaire. Cet agent refuse de fixer un rendez-vous à Claudia pour la deuxième plainte, il y a déjà une première à cause de violences conjugales, il considère qu'il n'est pas utile d'en ajouter une autre. Claudia, insiste en expliquant que la première fois elle était sous le choc, elle venait de fuir son mari et n'a pas pu donner plus d'information sur la situation. Le policier lui demande de retourner à la ville où elle habitait avec son ex-mari, et porter plainte là-bas. Elle me demande d'insister encore et de donner des détails sur les abus sexuels que son fils a subi. Autour de nous il y a d'autres personnes. J'explique au policier que Claudia craint de retourner dans cette ville, son enfant ne pourra pas

davantage y revenir. Il est terrorisé dès qu'il parle de son beau-père. Je me vois forcée à donner d'autres informations pour que ce policier accepte de recevoir Claudia. Finalement on lui fixe un rendez-vous. Nous quittons le bureau, Claudia est silencieuse, elle pleure quand nous montons dans le tram, et ensuite elle me dit : « *tu as vu comment les gens nous regardaient ? Quelle honte, quelle honte, ils ont tout entendu, quelle honte* ». Sa vie se révèle dans une institution sous le regard pesant d'inconnus.

Les traces que la vie à la rue laissent sur les visages sont soumises aussi au regard des autres, des blessures, des cicatrices, des problèmes dentaires ne sont pas toujours traités : « Moi-même, je n'ai plus de dents en bas et neuf en haut…Mes dents tombent toutes seules comme les feuilles des arbres en automne, et ça me handicape tellement pour parler aux gens ou même sourire ou manger, bien évidemment, que j'ai eu du mal à passer par-dessus tout ça. Et pendant une bonne période, j'avais fait le choix de me couper de tout, tellement j'avais honte. Après, la nécessité fait que vous vous obligez à affronter le regard des autres, mais ça toujours du mal à passer… » (Boissonnat et *al.*, 2016, p. 37). Parfois le lien est rompu, la solitude s'installe par peur d'être regardé avec mépris.

En outre, les femmes en errance ont une présence active, elles observent les passants, le monde autour d'elles, les stratégies utilisées pour se débrouiller dans la vie quotidienne sont apprises à partir de leurs constatations : « *Il faut regarder les gens, comment ils réagissent quand on les approche, on les regarde… comment les aborder, quoi dire, parfois on veut impressionner, on peut gagner le respect des gens, ils viennent vous parler, ils vous saluent, il n'y a pas de problème avec moi* » (Denise). Observer est apprendre à se différencier des autres : « J'observais les passagers. J'essayais de deviner s'ils étaient comme moi ou non. Après ces quelques jours, je pouvais distinguer les SDF des DF, comme je les appelais. » (Perréal, 1996, p. 53). Ces observations pour l'apprentissage d'un type de sociabilité ne sont pas souvent prises en compte par les sociologues comme des formes de socialisation, des formes d'expression du monde, leur regard de ces femmes est étudié surtout sous l'angle de la honte. Bien entendu, à certains moments elles n'ignorent pas leur stigmate et inventent des stratégies pour y échapper ou non. Elles restent des actrices de leur vie. Mettre en valeur des formes d'échanges plus subtiles est une manière d'exalter leur existence dans le monde.

Faire la manche

La pratique de la « manche » est largement étudiée en sociologie, Pascale Pichon (1992) explique comment cette activité est envisagée, grâce aux connaissances que l'acteur a de la ville et de ses habitants. Julian Damon (1997) étudie l'initiation des nouveaux pratiquants, la manche s'avère difficile à supporter pour certains, car elle est ressentie comme une humiliation. Au fil du temps, les personnes s'y habituent en adoptant ainsi différents discours et postures en face du « public » : « Bien engagé dans la carrière, il peut tout à fait maitriser son activité. Avec quelques « collègues », eux aussi routinisés dans la mendicité, il peut organiser des rotations de travail. » (1997, p. 118). Pour le sociologue Lionel Saporiti (2019) l'activité de la manche est un temps de travail rationalisé et pensé en rapport à l'espace de la ville : « Pour les séniors de la rue, le temps de la manche est compté, ou plutôt calqué sur une amplitude horaire similaire à celle d'un travail ordinaire. Elle devient sous leur impulsion une pratique urbaine se réalisant aux interstices de la ville (dans un coin de rue) et son « temps collectif » » (Saporiti, 2019, p. 35).

Ici, nous décrivons le fait de demander de l'argent, car plus loin dans « recevoir » nous abordons plutôt d'autres formes de sollicitation. Qu'implique pour certaines femmes de faire la manche ? Margot, par exemple, réalise cette activité près d'un bureau de tabac. Elle est connue des clients et des personnes qui habitent et travaillent dans le quartier, elle aime bien discuter avec eux, parfois certaines restent longtemps à parler avec elle. Quand ce genre de situation arrive, elle gagne moins d'argent : *« tu vois le mec là, toujours quand il passe, il me donne un euro, mais si je suis accompagnée, parfois il ne me dit même pas bonjour, peut-être les gens pensent que s'il y a quelqu'un avec moi, ils n'ont pas besoin de m'aider »*. Effectivement, un autre jour, j'arrive et, après quelques minutes de conversation, elle me dit : *« Je suis contente de te voir ma belle, mais aujourd'hui j'ai pas fait beaucoup, tu sais comment ça marche… passe un autre jour et on discute » (Margot).* Mais d'autres femmes continuent à. demander de l'argent même si elles sont accompagnées. En maraude, on visite une jeune femme qui fait la manche près d'un supermarché, elle est plutôt contente de l'arrivée des membres de l'association. Pendant nos discussions, elle demande aux clients du supermarché des tickets resto et/ou de l'argent, à ses côtés, son copain fait de même. Ou bien, Claire, discerne ceux avec qui elle peut discuter et d'autres à qui elle dit rapidement « bonne journée » : « *je suis connue ici, je papote avec pas mal du monde, c'est*

important, par contre les relous je me débarrasse, on les connait ceux-là, « bonjour », « au revoir, bonne journée », pas plus, sinon ils restent, ils t'emmerdent ».

D'autres femmes, refusent de faire la manche, « *ah non je peux pas, c'est impossible, non ça je pense qu'il faut savoir le faire, je sais pas, moi j'ai toujours travaillé, non, non je peux pas. Après ceux qui peuvent le faire tant mieux, si, des fois je demandais une cigarette, j'osais de temps en temps, mais j'avais du mal, même ça j'avais du mal* […], *mais, parce que je l'ai jamais fait, c'était juste ça, le fait de ne le jamais avoir fait, et me dire non, tu ne vas pas le faire maintenant, c'est un peu débile, tu l'as jamais fait, ne fait pas ça, je trouve ça… non … et pour autant j'ai déjà donné à beaucoup de gens, à des personnes, que je voyais … moi, je ne me vois pas, c'est pour moi perso, voilà* » (Sylvie). Pour certaines, réaliser cette activité est, en quelque sorte accepter leur situation, « *Je n'ai pas besoin de demander l'argent aux personnes, je ne peux pas baisser mes bras et aller pleurer à quelqu'un, je suis courageuse…je suis une personne qui est très contente d'être soi-même … la France ne m'a pas appelé, c'est moi qui ai choisi, donc c'est moi qui dois chercher tout.* » (Adriné). Ne pas faire la manche est une stratégie aussi pour se défendre, résister à sa situation, elle est pour certaines la limite qu'elles ne souhaitent pas dépasser, car elles cherchent d'autres alternatives. L'ambivalence de cette activité est évidente pour ces femmes, parfois elles préfèrent même résister à la faim avant de demander de l'argent, « *Non, non, franchement, c'est trop pour moi, je ne peux pas le faire, j'ai essayé, mais c'était, trop dur pour moi, j'essaie de faire d'autres choses, je veux pas sentir que ma situation ne va pas changer* » (Nathalie). Mais pour d'autres personnes enquêtées cette activité est une manière de s'adapter à leur situation et de rester indépendantes des institutions et des associations.

Recevoir

Miriam, connue des habitués d'un supermarché, me dit un jour : « *Je n'oblige personne à me donner de l'argent ou des trucs... les gens me connaissent, ils savent comme je suis… »*, elle se trouve souvent assise près de la porte principale du magasin en vendant le journal « L'itinérant »[24],

[24] Ces journaux « se sont développés au début des années 1990, mais ont presque disparu au début des années 2000. Cette vente est souvent associée à la demande de tickets-restaurant ou de toute autre forme d'aide, ce qui la rapproche de la mendicité. Cependant, tous les mendiants ou vendeurs de journaux de SDF ne sont pas sans logement. » (Brousse et *al.*, 2010, p. 86).

[25, 26]. Les passants ou les clients la saluent, ils achètent le journal ou lui laissent quelques courses. Pas loin du même magasin, des femmes et des hommes habitants de la rue passent une partie de leur journée à faire la manche. Cependant durant mes observations, j'ai constaté la présence de Miriam et de Sarah à côté de la porte principale, les autres sont plus éloignés. Miriam semble plus âgée, elle est souvent au même endroit tout au long de la journée, elle discute avec les passants sans demander de l'argent avec les journaux, « L'itinérant » en main, si un client le lui demande elle le lui vend. Sarah, qui est plus jeune, se déplace et sollicite directement les clients et les passants en leur demandant « *quelques pièces* ». Toutes les deux sont très polies avec les autres. La vente des journaux réunit les conditions sociales d'un « échange économique[27] » (Goffman, 1968). Le coût du journal (deux euros) est affiché sur la première page, il établit un accord monétaire entre le client et le vendeur, caractérisant ainsi un échange économique. Le site internet du journal explique leur fonctionnement :

Bien plus qu'être le journal des sans-abri, L'Itinérant est un travail pour ceux qui ne veulent pas mendier. C'est une occasion d'échanger un geste, un mot, un sourire et de soutenir une personne dans la difficulté. L'Itinérant n'est pas qu'un journal de rue, le journal des sdf. C'est avant tout un journal de partage. Sur un prix de vente à 2€ l'hebdomadaire reverse 1,50 euros à son vendeur itinérant. Un geste simple qui porte assistance à une personne en situation de précarité tout en se procurant un peu de lecture. (*L'ITINÉRANT : Journal social d'informations et d'annonces légales*, s. d.)

La somme allouée aux personnes « SDF » est plus importante que celle versée au journal, cet échange n'est pas entièrement un don, car grâce à l'échange monétaire les lecteurs obtiennent de l'information et des annonces. Même si, en achetant le journal, ils « aident » quelqu'un à ne pas

---

[25]« L'ITINÉRANT : Journal d'annonces légales PAS CHER et SOLIDAIRE ». Consulté le 4 avril 2021 https://www.litinerant.fr/.

[26] Miriam m'a expliqué que pendant le premier confinement elle n'a vendu aucun journal, car ce dernier n'était plus imprimé. Par la suite, le gérant du supermarché lui a expliqué que du fait des nouvelles mesures sanitaires du premier déconfinement, il était désormais interdit de vendre des journaux dans le hall du supermarché, si elle souhaitait continuer à les vendre, elle devait le faire dehors. J'ai connu cette femme après ces événements.

[27] « Pour que ce genre de collaboration soit possible, il faut qu'un certain nombre de conditions sociales soient remplies : un minimum de confiance réciproque sur la réalité qui se dissimule sous l'emballage ou l'étiquette proposés, un minimum d'accord sur le prix-plafond, quelques-uns des mécanismes nécessaires pour participer à ce jeu de l'offre et de la demande et enfin la conviction qu'il est correct de se servir des choses et des gens de cette manière » (Goffman, 1968, p. 319).

faire la manche[28], cet échange économique est mieux toléré, car il ressemble au concept du travail. Sarah se trouve dans une combinaison entre « échange économique » et « échange social[29] » (Goffman, 1968). À priori le prix de la manche n'est pas fixé, le donateur choisit librement la somme à offrir. Parfois les habitantes de rue demandent une quantité spécifique, « *vous aurez 20 centimes, 1 euro…etc.* » Mais rien n'oblige les personnes à donner cette somme exacte, « …L'argent est un moyen d'échanges rituels, et non un simple agent économique. » (Goffman, 1968, p. 349). Les interactions se prolongent entre les habitantes de rue et les « donateurs », des signes de politesse s'échangent comme un remerciement, le souhait d'une bonne journée, et le retour d'un « de rien », « bon courage », etc. Ces rituels ne se limitent pas au fait de donner de l'argent. Certaines habitantes de la rue prononcent des mots de politesse même si la personne n'a rien donnée, « *merci quand même », « merci de vous arrêter », etc.* Les échanges sociaux de ce type sont parfois accompagnés de justifications au fait de demander de l'argent « *c'est pour manger* », ou avec de panneaux écrits « *j'ai faim* » par exemple. J'ai observé des pancartes plus *originales* en demandant de l'argent pour acheter de la bière, ces panneaux sont moins fréquents. Certaines portent des mots comme « s'il vous plaît » ou « merci ». Les rituels de politesse équilibrent la situation entre le donateur et celui qui reçoit l'argent.

Lorsque les passants laissent de l'argent, quelques courses… ces dons sont des échanges, des actes de solidarité : « *Il y a des gens qui viennent, l'autre jour c'était pour m'offrir de la soupe…c'était une asso' je crois… il y a aussi deux filles qui passent souvent, je ne me souviens pas le nom de l'asso', mais en tout cas, elles me demandent si ça va ou si j'ai besoin de quelque chose… elles sont sympas* » (Margot). Cependant ils ne rendent pas totalement compte des inégalités socioéconomiques entre « donner et recevoir ». Les personnes à la rue ne sont pas une population homogène, néanmoins sur le tableau des relations sociales entre les participants du « don », les échanges sont hiérarchiques et inégalitaires, car ils ne sont pas fondés sur un équilibre symbolique, les attentes de la part des « donneurs » sont marquées par une obligation de la personne à accepter ce qui est donné. Ce type de situations crée parfois des tensions entre les acteurs : « *Genre, tu dis ça non merci, j'ai déjà mangé, et le type s'énerve, là, moi je dis rien, ah,*

[28] Pour comprendre les intentions du lecteur en achetant le journal « L'itinérant », il faudrait envisager une recherche qui mette en lien les pensées des lecteurs et celles les vendeurs des journaux. Nous n'en avons pas trouvé.

[29] « Si un individu s'identifie à la situation dans laquelle se trouve un autre, ou à ses conditions d'existence, il peut être tenté de lui venir en aide ou de lui témoigner de la considération ; aux yeux de l'observateur, ce comportement constitue d'abord un signe, ensuite un symbole de solidarité » (Goffman, 1968, p. 328)

mais un autre, c'était pire, il laisse ici, tu vois, à côté, son MacDo qu'il avait déjà bouffé, il dit rien, il l'a mis juste à côté de moi, comme si j'étais la poubelle, mais ça arrive pas souvent ça, il y a de tout. » (Claire). Cependant, d'autres personnes leur demandent si elles souhaitent des produits en particulier. Une femme me demande un jour un poulet rôti entier et du pain, nous entrons ensemble au supermarché, elle ne parle guère français cependant je comprends qu'elle a des enfants. Ainsi, je rencontre d'autres femmes avec des nécessitées spécifiques : formules pour les bébés, couches pour enfants (dans ce cas-là elles précisent l'âge de l'enfant), des boissons sucrées (une fois je n'ai pas bien compris la demande, j'ai acheté une boisson « au citron » comme la personne le demandait, cependant elle était déçue, car ce n'était pas exactement ce qu'elle souhaitait), pain au chocolat, lait, yoghourt, etc.

S'organiser au quotidien

Habiter la rue implique d'organiser ses journées sans chez soi, c'est-à-dire sans un abri fixe pour déposer ses affaires, manger, dormir, etc., tout en agençant leur temps en prévoyant les affaires dont elles auront besoin.

La journée de Csilla, commence en ramassant toutes ses affaires de l'endroit où elle a passé la nuit : « *Je me dis que peut-être je dois me débarrasser de trucs pour que ce ne soit pas lourd ou pour récupérer des choses plus utiles, tu sais c'est toute une organisation être à la rue* ». Csilla et son copain se partagent leurs sacs et les ramènent avec eux, là où ils font la manche. Elle réfléchit sans cesse à l'organisation de ses affaires. Elle affirme que gérer l'ordre de leurs affaires, leur quantité est au cœur de l'organisation du reste de la journée.

Les sacs à dos ou les nombreux sacs plastiques sont souvent des marqueurs de stigmatisation. Ann découvre comment obtenir en quelque sorte la reconnaissance et le respect de ses interlocuteurs en utilisant un sac plastique d'une marque particulière :

Les sacs de la FNAC sont les meilleurs, m'a-t-il dit [une connaissance de la rue], tous les sans-abri en recherchent. Ils supportent beaucoup de poids sans se déchirer et durent longtemps. Il avait raison. Quand on est une femme couverte de plusieurs couches de vêtements, les cheveux souvent en bataille, et qu'on circule avec un vieux sac en plastique, les gens comprennent tout de suite qu'on est à la rue et ils vous traitent avec mépris. Si vous avez besoin d'un renseignement, ils ne prennent même pas la peine de vous répondre. Curieusement, si vous portez un sac neuf de la FNAC, on vous respecte davantage. Si vous avez l'air de dominer la situation, les gens vous aideront… (Webb, 2011, p. 117-118)

Cet objet renvoie à une image d'élégance, de désir. Cette marque (FNAC) légitime le « bon produit » que contient le sac plastique. Elle devient ainsi une signature d' « intégration », et donne le sentiment d'échapper à la stigmatisation.

D'autre part, pour certaines femmes, porter autant de sacs gêne leur déplacement : « *Si tu as plusieurs rendez-vous, bah oui, c'est difficile, et puis certains ne te laisse pas rentrer, je sais pas pourquoi, tu gènes, mais tu es aussi gênée, c'est le bordel. C'est du poids sur toi, tout le temps, j'aimerais me débarrasser parfois, jeter tout à la poubelle et ne plus supporter tout ça, et en même temps tu as besoin, besoin d'avoir tes choses à toi* » (Juliette). Comme nous l'expliquerons avec plus de détails dans les chapitres suivants, certaines femmes marchent dans la ville avec le poids de leurs différents sacs, d'autres se déplacent pour n'importe quelle démarche dans les institutions avec toutes leurs affaires, elles affrontent la dureté de la rue en portant leur chez-soi sur elles.

Bagageries et autres formes de débrouillardise

Les services de bagagerie pour les personnes à la rue stockent leurs affaires pendant plusieurs jours, voire des mois. Le fonctionnement est différent pour chaque association, les horaires changent d'un lieu à un autre ainsi que leur règlement (autoriser un stockage de plusieurs mois, mais en se présentant une fois par semaine, stocker les affaires pendant des sevrages à l'hôpital…). Dans ces bagageries[30], les personnes gardent toute sorte d'affaires personnelles dans des valises, sacs à dos ou sacs plastiques. Parmi les objets conservés, on trouve des vêtements. Certaines personnes à la rue réservent des vêtements pour les différentes saisons, c'est leur manière de s'organiser. Nina réalise des voyages entre le service de douches et la bagagerie, les deux lieux sont à 10 minutes à pied, le système de bagagerie lui permet de stocker des vêtements qu'elle souhaite porter l'été, comme des débardeurs offerts par une copine. Pour elle, c'est un bien précieux : « *il faut faire attention à ne pas se tromper de jour, sinon tout est foiré* ». Nina parle de ses parcours entre la bagagerie et les douches, elle organise son temps selon leurs horaires d'ouverture : « *je suis très patiente, à la rue il le faut…* ». D'autres femmes stockent dans les caves des amis ou de la famille, dans leurs voitures, dans des sacs en plastique ou des cabas de grandes

[30] Quelques exemples : Onze Mille Potes - Paris 11. « La bagagerie », 15 février 2016. https://onzemillepotes.com/labagagerie/. « BAGAGERIES SOLIDAIRES 92 | ». Consulté le 10 juin 2021. https://bagageriessolidaires92.org/. « Une bagagerie pour les sans domicile fixe ». Consulté le 10 juin 2021. https://www.paris.fr/pages/une-bagagerie-pour-les-sans-domicile-fixe-5060.

enseignes (ils s'avèrent plus résistants que les sacs plastiques), des valises, des caddies, des self-stockage… en tout cas, elles s'organisent au quotidien avec leurs affaires.

Cependant, certaines stratégies s'avèrent très révélatrices de la situation de rue : « Quand vous êtes sans domicile fixe (SDF) comme moi [Richard Fleury], vous devez traîner toute la journée vos bagages sur votre dos. Dans la rue, les gens savent immédiatement que vous êtes un SDF. Et quand vous cherchez du travail et que vous vous présentez avec votre sac et votre duvet, la première chose que les patrons et les employés vous disent, c'est « Dehors ! » (Bourguinat & Fleury, 2007, p. 29). Les femmes cherchent des astuces pour ne pas s'afficher à la rue avec le stigmate de leurs sacs, elles payent une location de boxes de stockage malgré le prix élevé pour elles, cependant c'est la seule manière pour elles de préserver leur vie matérielle. Elles ont le choix de payer par semaine ou par mois, *« c'est comme payer un loyer, je l'utilise pour me changer aussi…* ». Les aménagements de stockage, certes, aident au développement de « l'infra-ordinaire ». Cependant pour ces femmes, leurs affaires gardent une valeur affective et sociale. « Lorsque Louise n'a plus pu payer les frais de stockage et qu'elle a perdu ses biens, elle a été surprise de sa propre réaction face à cette perte. Ses affaires faisaient tellement partie d'elle (…) maintenant qu'elle les a perdues, elle ne sait plus qui elle est[31] » (Liebow, 1993, p. 35). Les objets sont rattachés aux souvenirs, aux personnes aimées, à l'espoir d'un projet dans le futur… ils se lient au sentiment d'identité, parfois ce sont les seules ressources qu'elles possèdent pour ne pas perdre les repères sociaux.

Un jour, Jade, souvent installée dans les espaces verts de l'université, me montre certains de ses sacs, elle a un ordre précis pour le rangement de ses affaires. En plus de ces vêtements, elle possède des photos de ses amis, une lettre et des documents personnels, tous ces objets se trouvent dans un sac plastique pour éviter qu'ils s'abiment, ou « *en cas de pluie* ». En outre, elle dispose aussi d'un petit couteau de table et d'une cuillère, ces ustensiles rangés dans un autre sac plastique servent à manger la nourriture de la journée. Pour Jade, il est important de ne pas mélanger les vêtements avec les autres choses. Comme elle, d'autres femmes rangent d'une manière ordonnée pour elle tous les objets précieux de leur vie quotidienne. Elles gardent en quelque sorte les habitudes de

[31] "When Louise could no longer pay for storage and lost her belongings to action, she was surprised at her own reaction to the loss. Her belongings had been so much a part of her, she said, that now that she's lost them, she's not sure who she is." (Liebow, 1993, p. 35)

leur vie « avant la rue » : « *Moi, j'ai toujours aimé bien ranger mon maquillage, ma brosse, mes machins quoi, et j'essaie comme je peux de le faire là, dans ma situation, c'est important, j'aime voir comme ça, tout, là où il faut* » (Ginette)

Les objets racontent des histoires intimes, ils sont la preuve de leur existence sociale avant de connaitre l'expérience de la rue. Pour certaines femmes perdre un document administratif entrave toutes leurs démarches auprès des institutions, mais perdre la photo d'un frère, de leurs enfants, ou de leur propre enfance amène parfois au décrochage des projets futurs : *« j'ai oublié le petit sac dans le bus, c'était l'horreur, j'avais ma carte d'identité et les photos de ma grand-mère… ma grand-mère est morte, ce jour-là je l'ai perdu une deuxième fois… je pouvais pas, je pouvais pas, je pouvais pas continuer sans ces photos… L'assistante sociale a fait tout pour récupérer le petit sac, et un jour, voilà, voilà, elle l'a trouvé ! avec mes papiers et mes photos ! il y a des gens sympas ici ! eh oui !... Elle m'a élevée ma mamie tu sais… je lui parle, je suis pas folle, elle est morte je sais, mais je parle à la photo, ça me fait du bien » (Zoe).* Ces objets-mémoires se lient à l'histoire de vie de ces femmes. Elles sont attachées à certains objets plus qu'à d'autres. Par exemple Zoe s'inquiète plus de cette photo que de sa carte d'identité. Alors qu'elle doit entamer une procédure administrative et que sans papiers d'identité elle ne pourra réaliser d'autres démarches. Parfois, ces objets représentent leur vie *d'avant la rue,* une souffrance, un deuil, un bonheur, une personne affectionnée, un rêve… Ces « objets d'affection » (Dassié, 2010) signifient d'une certaine manière un chez-soi intime, le lieu où se retrouver de temps en temps, se rassurer en pensant que peut-être un jour leur situation s'améliorera. « Le temps qui passe (mon Histoire) dépose des résidus qui s'empilent : des photos, des dessins, des corps de stylos-feutres depuis longtemps desséchés, des chemises, des verres perdus, des verres consignés, des emballages de cigares, des boîtes, des gommes, des cartes postales, des livres, de la poussière et des bibelots : c'est ce que j'appelle ma fortune » (Perec, 1974, p. 37).

Pour ces femmes en situation de rue, leur *fortune* est déposée dans des caddies, des bagageries, des sacs en plastique, des sacs à dos… Elles se débrouillent pour trouver un espace qui conserve ces objets d'affection, même dans l'errance. L'anthropologue João Biehl visite régulièrement Vita, un lieu d'accueil pour les personnes précaires désignées comme des cas « sans espoir » pour les hôpitaux psychiatriques au Brésil. Les personnes accueillies sont abandonnées par le système de santé, leurs familles et l'État. Biehl décrit ainsi les objets conservés par les habitants de Vita : « Au

début, j'ai vu les objets portés par les abandonnés comme représentant leur manque de relation avec le monde extérieur à Vita, ainsi que leurs expériences passées, incroyablement lointaines, mais dont ils se souviennent. En ce sens, les objets sont une défense contre tout ce qui bannit ces personnes du champ de la visibilité et de la planification, tout ce qui les établit comme déjà morts. En revenant à Vita, j'ai aussi commencé à voir les objets comme des formes d'attente, des mondes intérieurs maintenus en vie[32] » (Biehl, 2013, p. 41). Ces objets acquièrent des significations affectives à des moments particuliers dans l'histoire de vies des personnes : des déménagements, le souvenir de quelqu'un, leur arrivée à la rue…

Marche contrainte

> *Souvent, je marche seule. Pour avancer, je vais vite. Je ne regarde ni à droite, ni à gauche. Les yeux fixés sur mes pieds, tête baissée, rentrée dans les épaules, j'évite les regards. Les gens me font peur. Je n'ai rien à leur dire. Ils sont nombreux, ils sont une foule, je m'en protège.* Longtemps, j'ai habité dehors, Elina Dumont (2013)

La nécessité quotidienne de marcher

La marche sollicite une « technique du corps » (Mauss, 2021) particulière. Elle implique une manière de porter son corps, associée parfois à des connotations morales. Pour certains, marcher le dos droit et en regardant l'horizon dénote de la fierté, d'autres allures symbolisent l'élégance, l'énervement, la confiance, la timidité…Dans le cinéma muet ou le mime, si un personnage marche d'un côté à l'autre, met ses mains sur sa tête, ou croise ses bras, une signification s'en dégage : impatience, agacement, attente, irritabilité, hésitation… Le spectateur comprend selon ses propres connaissances et usages les signes du corps en mouvement. La façon de marcher traduit une signification dans le regard de l'autre, à travers ce que H. Becker nomme une « compréhension partagée » (2015), c'est-à-dire une capacité d'identification à l'autre à travers des codes en commun. Les habitantes de la rue expriment l'humeur du jour dans leur façon de marcher, leur recherche inquiète de nourriture, leur lassitude, certaines cheminent avec un air perdu, d'autres

[32] "At first, I saw the objects carried by the abandoned as standing for their lack of relationship with the world outside Vita as well as for their past experiences, impossibly distant but remembered. In this sense, the objects are a defense against everything that banishes these people from the field of visibility and planning, everything that establishes them as already dead. As I kept returning to Vita, I also began to see the objects as forms of waiting, as inner worlds kept alive."

fuient le regard les passants, d'autres encore échappent même au fait d'être touchées ou de toucher. Elina Dumont (2013) décrit ses marches lors de sa vie à la rue, la tête baissée, les épaules rentrées en regardant le sol. Sa peur s'exprime dans la manière de positionner son corps.

Les habitantes de la rue ne vivent guère dans la sérénité, elles sont souvent en alerte ou en mouvement. Plusieurs d'entre elles cheminent sur de longs parcours avec des buts précis, se rendre aux rendez-vous médicaux ou rencontrer les assistants sociaux, la Caisse d'allocations familiales (CAF), l'assurance maladie, etc. Dans ces conditions précaires, marcher est souvent pour elles le seul mode de déplacement. Elles n'ont guère les moyens de payer des abonnements mensuels ou des tickets à l'unité pour le métro, le bus ou le tram. Certaines villes françaises offrent des tarifs « solidaires », le prix de l'abonnement des transports publics dépendant du revenu. Chaque ville exige des conditions particulières pour l'accès à cette aide. Victime de violence conjugale, Claudia fuit son agresseur et se retrouve sans toit. Elle est prise en charge par le 115 (numéro d'urgence et d'accueil pour les personnes sans-abri) et elle dort à l'hôtel avec son enfant de 12 ans. Elle réalise les démarches auprès de l'administration pour accéder au tarif solidaire en se déplaçant à pied. Pourtant, enceinte depuis quatre mois, marcher longtemps lui est devenu insupportable. Elle est sans revenu, la tarification solidaire lui permettrait de prendre les transports publics gratuitement. Premier papier à fournir, une attestation de la CAF. Elle ne reçoit aucune aide de cette institution. Dans cette situation une assistante sociale de la ville est en mesure de fournir une attestation indiquant ses revenus. La prise de rendez-vous s'établit par téléphone. Ne parlant pas français, elle dépend de ses amis pour les traductions. En attendant, elle continue à se déplacer à pied plusieurs fois par jour pour chercher les repas proposés par une association, pour elle et son fils, ainsi que pour satisfaire le suivi médical avec la sage-femme. Quand elle est reçue, l'assistante sociale lui pose des questions d'ordre général (âge, état civil, la raison de sa présence en France…), mais ne lui fournit pas d'emblée l'attestation de ressources, Claudia attend quelques jours avant de revenir la chercher. Finalement, le document en main, elle demande à ses amis de l'accompagner pour les traductions auprès de la compagnie de transport. Maintes femmes à la rue recourent à la marche pour accomplir la moindre tâche.

Si les personnes ne détiennent pas de cartes d'abonnement ou de tickets de transport, elles risquent de payer des amendes. Marcher est la seule solution pour pallier les difficultés économiques d'accès au bus ou au tram. Cependant cette activité au quotidien, pendant des heures,

est exténuante. : « *j'ai marché tellement ce jour-là, le lendemain, je ne sentais plus mes pieds, impossible de marcher* » (Lise). Parfois elles ont plusieurs rendez-vous le même jour dans des points opposés de la ville. Ainsi, par exemple, un jour Marie doit choisir entre respecter un rendez-vous chez le médecin ou se rendre à l'association où elle mange le midi. L'éloignement de ces deux lieux l'empêche de mener les deux activités de front. Alors, elle assiste au rendez-vous médical, plus urgent à ses yeux, et manque le repas de midi. Ce jour-là elle s'alimente seulement le soir. Les itinéraires des personnes à la rue s'avèrent parfois extrêmement longs, ce sont des heures et des heures de déplacements dans la ville quelles que soient les saisons, malgré le froid, la chaleur, la pluie, la neige... Si un problème se présente, toute la journée est chamboulée. Romane dort près de Paris, dans la proche banlieue, elle marche parfois deux heures pour prendre une douche dans une association fermée l'après-midi. En arrivant à l'heure, elle a largement le temps de se laver et de prendre un café. Un jour, elle se blesse au pied, son allure devient lente et douloureuse, elle fait de longues pauses. Au bout de trois heures et demie, épuisée et en souffrance, elle abandonne. Elle attend jusqu'au soir, assise sur un banc, qu'un ami de la rue vienne la chercher. Quelques jours plus tard, malgré sa blessure, elle se rend toujours à pied à la consultation d'un médecin. Les personnes en situation d'errance dépendent de la marche pour tout déplacement. En cas d'urgence la possibilité de prendre un taxi coute très cher, et ils ignorent souvent le parcours des lignes de bus ou de tram.

En outre, les différents services proposés aux personnes à la rue ne se trouvent pas tous dans le même quartier. Parfois la douche et la laverie sont éloignés de l'association où la même personne prend ses repas. Ces longs trajets occupent le fil du jour. Ann a marché jusqu'au petit matin, épuisée elle se dissimule derrière des barrières qui protègent un chantier, soudain un homme l'agresse, il déchire son pantalon, elle réussit à s'en débarrasser, et elle court. Exténuée et affamée, elle se rend au commissariat de police pour porter plainte. La tâche s'avère impossible car elle ne parle pas français. La plainte ne sera pas reçue. Ensuite, elle part à la recherche d'un pantalon. Toujours à pied, elle se rend à une première association où elle rapporte une deuxième fois l'agression, elle dit qu'un pantalon d'homme ferait l'affaire, mais la bénévole refuse et lui donne une autre adresse pour des vêtements « femme ». Elle se dirige vers cette association, elle est fermée. Ann poursuit son chemin vers une autre association, cette fois-ci pour manger. En arrivant, elle explique l'agression à la responsable qui parle aussi anglais, mais cette dernière lui répond : « You don't speak french, you don't eat. » Désespérée, elle s'assit sur un banc jusqu'au soir : «

J’avais renoncé. Abdiqué. Mes larmes étaient intarissables. Mon esprit engourdi. Comme mort… J’ai traversé la moitié de Paris comme une somnambule. J’étais gelée, épuisée, mes pieds et mes jambes me faisaient horriblement mal. Je me suis obligée à me concentrer sur chaque pas. Un pied devant l’autre. » (Webb, 2011, p. 135). Trente-trois heures après l’agression, après avoir sollicité en vain plusieurs associations, elle obtient finalement un pantalon. Pendant tout ce temps, elle se déplace avec un pantalon déchiré, avec ses pieds comme seul moyen de transport. Marcher sans fin est aussi une forme de résistance intérieure. Après avoir échappé à cette tentative de viol, la peur au ventre, malgré la faim, la fatigue, le froid, elle se concentre sur les mouvements de ses jambes afin de continuer et de penser à autre chose que son agression. Pour les femmes à la rue, la marche n’est pas une source de tranquillité ou de bonheur, elle n’est pas une flânerie mais une contrainte.

Passer le temps :

Marcher est une manière de laisser le jour s’écouler et d'attendre le lendemain. « Je marche dans les rues », dit Betty. « Douze heures et quinze minutes par jour, tous les jours, je marche dans les rues. C'est pour ça que je suis devenue sobre ? Pour marcher dans les rues ? » Elle poursuit en disant qu'elle s'assied sur de nombreux bancs à la recherche de quelqu'un à qui parler. Souvent, il n'y a personne, alors elle parle aux oiseaux. Les oiseaux et elle échangent beaucoup dans la journée, dit-elle. »[33] (Liebow, 1993, p. 29). Elle vit dans un hébergement d’urgence, elle s’y rend pour se reposer la nuit, mais, elle a peu d’activités durant la journée, alors elle se voue à une marche interminable. « *Je m’ennuie beaucoup, il y a rien à faire à la rue, alors je marche, je marche, je connais très bien certains quartiers, mais j’essaie de découvrir des petits coins dans la ville, tu sais, il a rien à faire, tu vas prendre ton café à l’assos’ et puis rien (…) alors je marche* » (Amelia). Certaines femmes en errance combattent l'ennui en marchant inlassablement, parfois elles vivent dans des hôtels ou des hébergements. Pour elles, la recherche d’un endroit où passer la nuit n’est plus un problème, alors elles remplissent leur journée en déambulant sans fin, parfois avec leurs affaires sur le dos. Cette activité fait partie intégrante de leur journée.

[33] “I walk the streets”, said Betty. “Twelve hours and 15 minutes a day, every day, I walk the streets. Is that what I got sober for? To walk the streets?” Betty went on to say that she sits on a lot of park benches looking for someone to talk to. Many times, there is no one, so she talks to the birds. She and the birds have done a lot of talking in her day, she said. (Liebow, 1993, p. 29)

D’autres marchent avec leurs affaires sur le dos, cette activité fait partie intégrante de leur journée. Parfois elles portent des sacs en plastiques à la main, des valises, poussent des cadis ou un chariot improvisé pour transporter leurs affaires personnelles d’un lieu à un autre, elles marchent avec *leur chez-soi*. Dans certains cas elles n’ont pas d’autre choix car les lieux où elles dorment le soir ne les autorisent pas à y rester pour la journée, ni à y stocker leurs affaires. Alors elles parcourent la ville, en attendant le soir, manière de « passer le temps » quand on n’a pas le choix : « mon toit c’est le ciel. Ces murs c’est ma maison, oui, là où se trouve mon sac à dos, se trouve mon « chez-moi », quarante, cinquante kilos et je le porte en marchant trente, quarante kilomètres par jour. (Johnny) » (Fluhr, 2016) Cet habitant de la rue parcourt plusieurs pays d'Europe, sac à dos à la main, bien qu'il lui arrive de faire de l'auto-stop (et comme il le raconte dans le documentaire susmentionné, il doit pour cela dire des petits mensonges aux gens, par exemple en disant qu'il cherche un emploi et il doit donc se rendre dans une autre ville ; s'il ne le fait pas, les gens ne le prennent pas souvent en stop), mais Johnny marche surtout beaucoup, et cette activité fait partie de sa vie. Sa maison change au fil du temps, le symbole qui la représente est son sac à dos.

S’oublier

La marche est une technique d’oubli pour de nombreuses femmes : « Donc je me balade toute la journée dehors avec ma maison sur le dos. Pas pratique pour démarcher… De toute façon, je suis brisée. Moral dans les chaussettes. J’ai l’impression d’être une merde. Même réfléchir, me concentrer cinq minutes est devenue difficile. Trop de bruit partout autour, pas assez de sommeil, mon cerveau est en miettes… » (Brigitte, 2007, p. 130). Les habitantes de la rue modifient parfois leur usage de la ville selon leur humeur, la survenue d’un événement particulier, une rencontre… Marcher est parfois un moyen de se dissoudre dans ses pas, sans objectif précis. Forme de solitude en mouvement, leur déambulation est une tentative d'évasion : « *Je ne sais pas où je vais, ça n'a pas d'importance, mais je sens que si je ne le fais pas, je vais me noyer* » (Irène). Volonté de se perdre un peu pour se retrouver des heures plus tard, évacuer les idées noires, les sentiments pénibles, se sentir plus légère, avec parfois le sentiment que la marche mène quelque part, peu importe où. Des femmes en errance essaient d’échapper au sentiment que la rue les étouffe. Leurs pas les libèrent de l'incertitude. Elles marchent pour oublier, se sentir plus légères, se soustraire de l'attente des événements quotidiens, d'un rendez-vous, de la distribution de nourriture, de

l'inquiétude sur l'attribution d'un appartement. Marcher à un moment donné est un moyen de sortir de l'ornière. *« Je ne sais pas ce que je cherche, mais je vais trouver quelque chose (...) j'aime marcher en choisissant à chaque coin de rue le chemin que je veux prendre, en ayant toujours le sentiment que je vais découvrir quelque chose, il y a toujours quelque chose sur le chemin » (Zoe).*

Se protéger la nuit

Les femmes habitantes de la rue témoignent de leur peur de s'endormir la nuit et d'être ainsi à la merci d'un éventuel agresseur. A la différence des hommes, elles ne peuvent jamais s'abandonner. Ann refuse l'invitation d'un passant d'aller boire un café, elle esquive ses questions, cependant il s'aperçoit qu'elle dort dehors : « …Il m'a dit une chose que je n'avais pas encore entendue, mais qu'on allait beaucoup me répéter par la suite : « Si vous n'avez nulle part où dormir, vous devez marcher. Il faut que vous restiez un mouvement. C'est dangereux pour une femme seule, Paris la nuit. » C'est lui qui m'a mis cette idée en tête. J'allais marcher. Je ne croyais pas être capable de marcher toute la nuit, mais marcher permet d'avoir chaud et je me suis dit qu'en effet cela pourrait aussi m'éviter les ennuis. » (Webb, 2011, p. 44). Ann commençait à peine son errance, elle constatera plus tard en effet que marcher la rassure. Si elle s'arrête un sentiment de danger la saisit : « Si je me posais sur un banc, même un banc en pleine lumière, des hommes sortaient de nulle part, comme s'ils avaient attendu dans l'ombre. Ils venaient s'asseoir, tentaient de me toucher ou de me passer le bras autour des épaules. Il arrivait qu'ils soient très insistants. Comme ce type qui m'a fait comprendre par gestes que je devais le masturber. J'ai eu beaucoup de mal à m'en débarrasser. » (Webb, 2011, p. 46).

Si dormir signifie « lâcher prise », marcher implique de « rester sur ses gardes ». Parfois ces femmes prennent de petites pauses, elles s'assoient dans des lieux à leurs yeux protégés. Ce relâchement ne dure pas longtemps, car s'asseoir signifie aussi « baisser leur garde ». Alors elles marchent sans répit, parfois toute la nuit. « Je marchais là où il y avait des voitures, où il y avait des gens. Sur les grilles des bouches d'aération du métro, rue de Rivoli, on peut se réchauffer un peu les pieds, mais si on s'y arrête trop longtemps, les loups arrivent. Il faut rester sur ses gardes tout le temps. J'ai pris soin de me cantonner aux lieux bien éclairés et de ne jamais m'arrêter plus de quelques minutes. » (Webb, 2011, p. 73). S'abandonner est un danger, les femmes craignent d'être harcelées ou agressées sexuellement. La nuit, les passants ne sont plus dans les rues, les magasins sont fermés, le regard des autres ne protège plus. Même s'il arrive parfois que des

femmes se fassent agresser en journée, la présence physique des passants les rassure et les protège malgré tout. « Pendant le week-end, c'est plus sûr, car beaucoup de gens sortent jusqu'à 3 ou 4 heures du matin. » (Webb, 2011, p. 73).

Certaines habitantes de la rue essaient d'alterner un temps de marche et un temps de repos durant la nuit. Lucie, une femme d'une quarantaine d'années, organise son temps de repos ainsi : « *Je marche un peu, je m'endors et vers 1h30 ou 2h00 je me réveille, et je continue ma route, si je m'endors, les mecs peuvent venir me toucher… je me méfie… j'ai peur, je dors d'un œil…* » Cette marche n'est pas choisie : « *…tu marches, il faut, je pense ça me sauve des fous…bah les fous, les mecs, les hommes je sais pas moi, ils peuvent t'agresser, je suis une femme, la nuit j'ai peur* ». Dans une mobilité à ce point contrainte, il n'y pas de relâchement des tensions, l'alerte est permanente, elles marchent là où il y a de la lumière, là où elles espèrent ne pas tomber sur des « loups », toujours en éveil, immergées dans une activité constante dans la peur de se faire agresser dans des lieux plus obscurs. Ce mouvement incessant constitue ainsi une technique de défense face à de possibles agresseurs, même si elles dorment peu. Anne voit marcher son fils, et elle est contente : « Mon fils marche, il est superbe ! Il sera un homme debout. Je n'aurai plus à le porter contre moi jour et nuit. En cas de problème, on pourra courir en se tenant la main… » (Lorient, 2016, p. 163). Désormais, grâce à l'autonomie grandissante de son enfant, une fuite rapide est possible en cas de danger. Les peurs qui ne cessent de tarauder ces femmes toujours vulnérables dans l'espace urbain.

Elles parcourent les rues, mémorisant peu à peu les plus sûres, et celles qui sont dangereuses, les coins où elles se protègent du froid, du vent, de la pluie. Les itinéraires empruntés au début de leur errance ne leur étaient pas familiers, vivre dans la rue implique d'apprendre à connaître la ville et ses chausse-trappes, parfois elles cheminent à l'intuition, mais peu à peu elles acquièrent une expérience propre et renoncent à certains itinéraires. Elles ne s'aventurent jamais dans l'inconnu pendant la nuit. Parfois, elles se méfient des lieux qu'elles croyaient sécurisés car d'autres personnes à la rue y ont subi des violences.

Parfois, il ne suffit pas de connaître le nom des associations pour se faire une idée de la ville, il faut enquêter, se promener au même endroit à différents moments de la journée, rester un certain temps à un endroit déterminé pour voir si elles seront dérangées ou non, connaître les habitudes des passants. Certaines habitantes de la rue sont de grandes observatrices, elles commencent

progressivement à comprendre les itinéraires des autres, ou le type de personnes qui fréquentent tel ou tel quartier (étudiants, familles, personnes âgées...). Certaines restent longtemps au même lieu, ou passent beaucoup de temps assises sur les mêmes trottoirs (les médecins mettent en garde contre le manque de mouvement que ces personnes donnent à leur corps), d'autres habitantes de la rue, en revanche, marchent d'un endroit à l'autre, inventant des activités au cours de leur promenade, observant toujours, regardant ce qui se trouve autour d'une association, d'une gare, de supermarchés... dans une certaine mesure, elles tracent des villes différentes de celles qui figurent sur les cartes, elles possèdent leur propre image de la ville.

Certaines habitantes de la rue préfèrent se promener près des endroits où il y a encore des gens et d'autres évitent les endroits où une femme seule peut facilement être victime de prédateurs. Ces femmes tentent de se protéger en utilisant, en plus des autres stratégies déjà mentionnées dans la thèse, la marche.

S’apaiser

Dans la marche, il y a quelque chose qui guérit, « marcher c’est reprendre corps, cesser de perdre pied et de faire des faux pas. » (Le Breton, 2020, p. 141). À la rue, il y a des moments rares où les femmes marchent pour reprendre leur souffle. En dépit du fait de cheminer toute la nuit pour ne pas dormir, Ann Webb trouve des moments de repos : « Je ne pouvais dormir ou reposer mon corps bien longtemps, mais il y avait des moments où je pouvais reposer mon esprit- le vider, continuer à marcher, me concentrer sur chaque pas que je faisais. Un pied devant l’autre. Sentir ses pieds se poser l’un après l’autre. Relever une jambe, la reposer avec précaution. » (Webb, 2011, p. 73). Marcher protège des dangers inhérents à la nuit, le mouvement procure un sentiment de sécurité, et parfois les femmes s’y abandonnent, non qu’elles ne prennent plus soin d’elles, mais elles oublient la dureté de la rue pour se concentrer sur les mouvements de leur corps, leurs sensations intimes. L’épaisseur du monde devient moins oppressante, plus légère.

Ann témoigne d’un autre moment où elle reprend son souffle grâce à la marche, elle utilise des techniques de respiration trouvées dans un livre de développement personnel :

> J'ai approfondi les conseils d'Eckhart Tolle[34], notamment en tenant de fixer en permanence une partie de ma conscience sur mon souffle, sur le rythme de ma marche. Quand on marche, il se passe plein de choses sur lesquelles se concentrer : les voitures, les gens qui vont et viennent, l'air qu'ils ont, le décor urbain, mes morceaux de nature, le ciel. Mais il y a un autre état qui consiste à ne plus prendre garde au monde qui vous entoure, à se concentrer sur le mouvement. Le bruit des voitures s'affaiblit, vous n'allez nulle part, vous êtes juste un mouvement. Vous n'avez pas peur, personne ne vous veut de mal, vous allez d'un pas lent et harmonieux. Vous sentez votre corps peser sur vos pieds, mais vous acceptez la fatigue, la douleur. Même si tout votre corps souffre, vous continuez à marcher. Vous ne regardez rien, vous ne vous laissez accaparer par rien de ce qui se produit autour de vous. Il ne se passe rien dans votre esprit. Vous mettez un pied devant l'autre. C'est tout. (Webb, 2011, p. 141-142)

Dans ces circonstances particulières, marcher nourrit un retour à soi, une pause, un renouvellement des forces intimes. Les autres soucis du quotidien (recherche d'aliments, d'hébergement, de toilettes…) cessent, comme si les préoccupations passaient à l'arrière-plan, suspendues dans le temps. Ce type de marche, rare cependant chez les habitantes de la rue, favorise un apaisement, une réconciliation avec leurs corps, leurs sensations. Il procure l'oubli de ce qui blesse ou incommode autour de soi (bruits forts, regards parfois méprisants, documents volés, recherche de toit, de nourriture…).

D'autres femmes cherchent des lieux qui les réconcilient avec le monde, leur rappelle des moments heureux quand elles avaient encore un chez-soi. Ce sont de moments de sérénité où elles puisent des forces nouvelles. Sylvie utilise le parc en ville pour se détendre : « *j'aimais bien quand je trouvais des parcs, le jour quand il faisait à peu près beau , dans les parcs, oui , là où il y avait des arbres, l'herbe…, j'aimais bien regarder jouer [les enfants], voilà les endroits comme ça quand je trouvais je m'arrêtais pour me reposer un peu, ou alors je trouvais aussi des endroits où il y avait des livres, vous savez là on dépose les livres, on peut lire, ça aussi, je lisais, ou je ne lisais pas, des fois je faisais comme si je lisais, c'était pas grave, j'étais posée.* »

Sylvie, malgré sa situation trouve le temps et l'espace pour s'installer tranquillement sur un banc ou sur l'herbe et profiter de la nature, des enfants qui jouent, des livres à la disposition des passants. Les compositeurs argentins César Isella et Armando Tejada le disent dans une chanson

[34] Coaching spirituel.

célèbre : « On revient toujours aux anciens lieux où l'on aimait la vie… »[35] Alors elle retourne au parc, cette action fait partie de sa vie quotidienne, elle va chercher le bonheur de la journée, en se souvenant de moments paisibles de son enfance.

Le trottoir

En France, le mot « trottoir » désigne au XVII siècle le lieu où les chevaux trottent, à partir du XVIII siècle sera le chemin élevé au long des quais et des ponts pour la commodité des personnes de pied. (Gaboriau, 1995, p. 59). C'est au XIX siècle qu'il prend une autre signification : « Les trottoirs existaient à Pompéi, mais ont ensuite disparu du paysage des villes européennes jusqu'à leur réapparition en France au tournant du XIXe siècle, puis leur généralisation avec une loi de 1845 portant sur leur financement, laquelle coïncide avec la création des grands réseaux d'eaux, d'égouts et de gaz qui s'accélère sous Haussmann. » (Baraud-Serfaty, 2021, p. 125). La définition du dictionnaire Le Robert, « Chemin surélevé réservé à la circulation des piétons, sur les côtés d'une rue. » (Dico en ligne Le Robert, s. d.). Ces lieux de circulation des piétons sont aussi les lieux d'accueil pour certaines activités des habitantes de la rue qui ne développent pas leur vie quotidienne dans la rue ou sur la route, mais l'effectuent sur les trottoirs. Lorsque ces personnes parcourent de longues distances pour obtenir les services dont elles ont besoin, elles empruntent le trottoir pour marcher, pour faire la manche, pour dormir, pour manger, marcher…

Les soins de pieds

La routine de longues marches quotidiennes, souvent sans chaussures adaptées (mauvaise pointure, sans résistance à la pluie, à la chaleur et l'usage quotidien), dérange, fatigue et blesse. La peau s'endurcit, les cornes et les callosités se forment. Se couper les ongles des pieds est un acte anodin, mais effectuer ce geste devant les passants ne l'est pas. A quel moment se soucier de ses pieds ? Avec quels outils ? Martine (Lajeunie, 2015) est dans une association qui offre des soins à ce propos, les infirmières lui coupent les ongles et lui procurent d'autres attentions. Elle assure parcourir quotidiennement entre 10 et 15 kilomètres. Les longues marches au quotidien à travers les rues, sans les soins appropriés, et avec parfois de mauvaises chaussures, provoquent des ampoules, des cors, des mycoses, des blessures. Avec le temps, et sans un traitement adapté, l'état

[35] Chanson "Las simples cosas": Uno vuelve siempre a los viejos sitios donde amó la vida, y entonces comprende cómo están ausentes las cosas queridas.

de santé se dégrade. Parfois les personnes à la rue ont des blessures qui ne guérissent pas. D'autres souffrent de particularités physiques. Martine n'a pas de chaussures adaptées à ses pieds, elle a une déviation vers l'extérieur du gros orteil. Sur des chaussures qu'elle se procure dans une association, les soignants font du bricolage pour qu'elle soit plus à l'aise, mais la semelle se révèle trouée. Chaussures et chaussettes cachent aux passants les blessures provoquées par ces longues marches. Parfois, lorsqu'elles les retirent leurs plaies, sautent aux yeux.

Certaines femmes à la rue ne regardent leurs pieds que lorsqu'elles prennent des douches. Quelquefois, les lésions ne sont traitées que si elles empêchent totalement de marcher. Les soins des pieds sont souvent négligés, la transpiration ne sèche pas. Le maquillage ou la coiffure sont des soins visibles aux yeux des autres, car ils s'appliquent au visage, les pieds en revanche, dissimulés dans les chaussures, passent inaperçus. À Paris, une maraude unique en son genre réunit des podologues qui se soucient des personnes à la rue. La responsable, Sophie Jourdin, rapporte l'expérience d'une patiente rencontrée : « Une dame qui vivait sous une tente, qui est à la rue depuis longtemps, n'avait pas coupé ses ongles depuis plusieurs années, et au bout de deux soins [deux rendez-vous] on a réussi à couper ses ongles, elle est sortie du camion [de la maraude], elle a pleuré en nous disant qu'elle avait oublié qu'elle pouvait marcher sans avoir mal » (Moreau, 2020). Les soins podologiques se font dans un camion organisé pour ménager une petite salle de consultation, avec des outils stérilisés et un fauteuil spécialisé.

Retirer les chaussettes et les chaussures signifie dévoiler une partie intime du corps, avec d'autant plus de honte que les femmes se sentent parfois sales : *« je vous préviens ça ne sent pas très bon. Ce n'est pas très propre ».* Mettre les pieds à nu, c'est faire confiance au soignant. Les personnes à la rue continuent à marcher même en ayant mal, elles n'ont pas le choix. La douleur devient partie intégrante de leur déplacement. Une journaliste demande à Martine : « Ça fait du bien de venir ici [aux soins de l'association] ? ». Elle répond « On se plait un peu mieux, c'est déjà ça aussi... » (Lajeunie, 2015a). Ces soins permettent de se retrouver, de se réconcilier avec soi, ils sont intimes. Ils ressemblent aux soins de beauté dans la mesure où ils mettent en place une délicatesse d'action sur le corps, se réalisent avec douceur, patience, les mains touchent les corps pour en prendre soin à travers une forme élémentaire du *care*.

Si les actes podologiques soulagent moralement, ils sont aussi médicaux. Le podologue désinfecte, il applique des pommades antibiotiques, il traite des pathologies, soigne des blessures,

des durillons, des verrues, des ongles incarnés, etc. Il pratique des soins d'embellissement et d'entretien comme de couper les ongles, râper les callosités, masser avec des crèmes hydratantes et il applique aussi le vernis à ongles. Les soins podologiques n'occultent pas les douleurs ou les blessures physiques, ils pomponnent les pieds grâce aux crèmes et aux massages. Outre l'entretien des pieds, ils offrent une douceur qui manque terriblement dans la vie à la rue. « Les massages soulagent les tensions, les douleurs, l'anxiété, l'irritation. Ils restaurent la souveraineté, le calme. » (Le Breton, 2006a, p. 239). Le cabinet de podologie de la maraude ne néglige pas les conditions de l'hospitalité, il accueille les patientes avec de la musique, des boissons (comme la plupart de maraudes), il offre du nécessaire de maquillage, de nouvelles chaussettes et chaussures.

Quelques ustensiles de la marche

En apparence anodines et négligeables, les chaussettes sont essentielles pour supporter de longues marches dans ces conditions d'errance. Elles protègent les pieds des frottements, évacuent la sueur et amortissent les pas. Les changer sous le regard des autres ne choque pas vraiment. Un lieu privé ne s'impose pas, comme pour les sous-vêtements. Cependant, elles ne sont pas toujours faciles à obtenir. Si les habitantes de la rue n'ont pas de chaussettes adaptées à chaque saison, elles se débrouillent autrement. Marcher l'été avec de chaussettes d'hiver n'est guère confortable, alors elles vont les pieds nus dans leurs chaussures quand elles n'en ont pas de plus adaptées. L'hiver, lorsque le froid frappe plus durement, plusieurs chaussettes sont superposées, même si elles entravent parfois le cheminement « *…tu mets plus de chaussettes, après c'est difficile de marcher, mais c'est chaud…* » « *je fais quand même attention, l'hiver, j'en mets deux, trois même quatre la nuit* ». Même trop larges ou trouées, elles sont utilisées plusieurs jours, voire des semaines.

Nombre de femmes en situation de rue ne portent pas de chaussures adaptées aux longues marches, ou aux différentes saisons. Parfois, leurs chaussures ne correspondent pas à leur pointure, trop serrées, trop larges ou trop longues pour leurs pieds. La sociologue Gisèle Dambuyant-Wargny évoque le récit d'un homme : « Je fais du 52. Je préférais faire du 42 comme tout le monde et prendre les chaussures au vestiaire…J'ai dû acheter mes chaussures, mais il n'y a que Nike qui fait des grandes tailles. Total 140 euros, une bonne partie de mon RMI » (Dambuyant-Wargny, 2006, p. 28). Ces disproportions entraînent des blessures aux pieds, des difficultés à marcher, des déséquilibres. Irène témoigne de son côté : « *Moi, j'ai des petits pieds, 34-35, on ne trouve pas souvent ces tailles, je dois porter souvent du 37, une bénévole gentille met du côté les chaussures*

données pour les enfants, parfois j'essaie celles-là… ». Ces types de soucis entrainent des sensations de brûlures, parfois même de sérieuses blessures. Nombre de femmes en situation de rue possèdent une seule paire de chaussures pour toutes les saisons, tous les temps, à cause du manque de place dans leur sac à dos, la difficulté parfois d'en trouver à leur taille et à leur gout. Sans compter le fait de devoir les surveiller pour qu'elles ne soient pas volées pendant leur sommeil. Cet article vestimentaire est en effet très convoité dans la rue. Certaines dorment avec leurs chaussettes en tenant leurs chaussures près du corps et restent vigilantes pour ne pas se retrouver démunies au réveil. Certaines habitantes de la rue, proches de l'oubli de soi, n'enlèvent ni leurs chaussettes ni leurs chaussures pendant longtemps, sauf si elles ont accès à une douche.

Il est également important pour certaines femmes de porter des chaussures avec de l'allure, correspondant à leur style, avec des couleurs qu'elles aiment. Elles ne renoncent pas toujours à une présentation de soi qui les satisfont. Bien sûr, leur choix dépend du stock des associations. Même quand elles déambulent des journées entières bien des femmes ne renoncent pas à plaire.

La marche des femmes de la rue répond à des stratégies de protection, de mobilité, d'apaisement, d'occupation du temps. Elle est contrainte par les circonstances. Elle change radicalement de tonalité lorsqu'elles abandonnent la rue. Quand tous les aspects de la vie quotidienne sont assurés, sans lutte quotidienne pour manger, aller aux toilettes, dormir, se vêtir, se soigner, se protéger, la vie prend une autre allure, « Flâner dans la rue, redécouvrir la Seine, marcher sur les trottoirs sans m'y vautrer et sans risque d'y être massacrée, raconte Ann. Photographier Paris, encore et encore, avec mon smartphone, découvrir cette ville que je connais par cœur avec un regard différent, écarter les murs gris pour y entrevoir des lueurs dorées » (Lorient, 2016, p. 219). Ann retrouve la rue sous un autre jour, le monde lui appartient à nouveau, les couleurs changent, les dangers disparaissent, la flânerie redevient possible. La marche n'est plus un petit souffle d'air dans la journée ou une recherche de protection, elle est choisie, heureuse. Rentrer chez soi est une immense différence avec ce qu'elle vivait autrefois cantonnée à la rue et dépourvue de toute intimité.

Les jours moins aimés

Prendre en compte l'entière humanité de ces femmes, c'est aussi discuter sur les détails qui leur déplaisent dans leur quotidienneté, hors des démarches administratives, les problèmes des rendez-vous… En résumé, les moments pénibles en dehors du cadre de la survie. Ainsi Adriné est très

active pendant la semaine, mais elle n'apprécie guère les jours fériés : « *Il y a des journées que j'aime pas, c'est les dimanches, tout est fermé, il faut se préparer pour lundi, je reste avec mes copines, parce que tu peux pas rester dans la rue, il fait très froid, mais s'il fait beau tu peux te promener, par exemple dans l'Orangerie. Parfois j'attends que ma fille finisse de jouer. Quand je suis chez mes amis, on peut regarder aussi des films, ce n'est pas difficile de trouver des amis, je suis une personne qui peut facilement faire des amis… je peux trouver des amis, pendant que j'étais dans le foyer des étudiants, j'habitais avec beaucoup de personnes de différentes nationalités, on était dix, c'était très intéressant, tous ils faisaient des études, et moi je faisais les repas, par exemple des gâteaux. C'était très intéressant parce qu'ils étaient intelligents, et tous racontaient les histoires du pays et les traditions, ma fille était contente parce que l'école était à côté de la résidence et parce qu'elle était avec tous les étudiants aussi* ». Les dimanches sont assez calmes à Strasbourg, la plupart des commerces sont fermés, les bibliothèques et médiathèques aussi (la BNU est ouverte les dimanches en période scolaire, mais elle n'est gratuite que pour les étudiants), les associations sont moins nombreuses à maintenir leur porte ouverte, enfin il y a moins de mouvement dans la ville.

Csilla n'aime pas les jours où son copain boit de l'alcool : « *Je n'aime pas quand mon copain va boire, il fait pas souvent ça, mais je n'aime pas quand il commence à boire, il est pas violent tu sais… mais quand même je n'aime pas quoi… alors pourquoi je sais pas comment t'expliquer, tout est pire quand il boit, tout est plus difficile, il ne pense pas que le lendemain sera difficile, moi je sais que ça va être pire… Tu comprends ?* » En fait il y a deux choses que Csilla me confie plus tard, elle craint d'être violentée quand son copain est alcoolisé. Elle est aussi inquiète de la présence des amis de son compagnon, elle ne leur fait pas confiance. Dans le passé, elle a vécu des situations difficiles, dit-elle, sans entrer dans les détails, en me disant qu'elle ne sait pas mettre des mots à sur certaines choses.

> L'émergence [des émotions] est liée à l'interprétation propre que donne l'individu d'un événement qui l'affecte moralement et modifie ainsi de façon provisoire ou durable son rapport au monde… Elles ne sont pas une émanation singulière de l'individu, mais la conséquence intime, à la première personne, d'un apprentissage social et d'une identification aux autres qui nourrissent sa sociabilité et lui signalent ce qu'il doit ressentir, et de quelle manière, dans ces conditions précises. (Le Breton, 2018, p. 2)

Avec son compagnon elle se sent en sécurité. Cette situation lui rappelle donc son passé, sans pour autant qu'elle vive actuellement de violence de la part de son copain. Prendre en compte l'histoire de vie des habitantes de la rue, ouvre la possibilité de comprendre pourquoi elles refusent certaines aides proposées ou leur éloignement.

D'autres femmes sont déstabilisées par la question sur les « mauvais jours », elles répliquent en disant que tous les jours sont durs, « *il n'y a pas des beaux jours à la rue* ». Certaines, comme Amelia, souhaiterait avoir des liens affectifs dans des moments durs à supporter : « *Je sais pas, je suis triste parfois, j'aimerais être réconfortée un peu, les jours tristes, j'ai du mal. Voilà » (Amelia).* Ou encore, « *tu es seule et c'est difficile à l'accepter, tu es seule, et tu dois t'en sortir comme tu veux, mais les fêtes c'est encore plus… ça fait mal, tu te rends compte que tu es vraiment seule.* » (Lise) Les fêtes de Noël, le nouvel an, Pâques, les anniversaires… sont des jours où les personnes se réunissaient autrefois avec leurs proches, cette époque est particulièrement difficile pour les femmes en errance, car ces fêtes soulignent l'exclusion de celles qui sont seules et qui n'ont pas les moyens économiques et sociales de les célébrer. Nous avons vu que bien des échanges avec les autres sont blessants pour les femmes à la rue, cependant ces fêtes leur rappellent d'une autre manière leur mise à l'écart par leur impossibilité d'assumer leurs rôles dans ces évènements.

Une pause

Si des situations éprouvantes se présentent lors de la vie à la rue, des gestes inattendus de solidarité se produisent aussi. Anne accepte dubitative l'invitation d'un homme à prendre une douche et boire un café chez lui, elle craint la violence sexuelle cependant elle a aussi besoin d'une douche, d'un peu de réconfort. Anne est marquée par les moments durs et violents vécus à la rue, elle répond à cette invitation avec la certitude qu'elle a déjà tout vécu, néanmoins cette fois-ci est différente :

> Il rit et me sert un thé, brûlant, sucré, qui me fait fondre en larmes. L'effet de la chaleur sur mes mains gelées et abîmées, le liquide suave dans ma gorge, je m'étouffe puis me ressaisis et recommence à boire doucement. Le thé coule en moi comme un trésor. Il me sourit, nous rions. Quel joli moment ! Je comprends enfin qu'il n'a nulle mauvaise intention. Le lien est si bien établi en cet instant que nous pleurons tous les deux. (Lorient, 2016, p. 106)

Ce n'est pas la boisson en soi qui crée la relation entre cet homme et Anne Lorient. C'est ce tissu de détails : la température de la boisson (thé chaud), la saison (l'hiver), l'amabilité, la chaleur dans la maison, la saveur (thé sucré), la bienveillance (il n'a pas l'intention de profiter d'Anne).

Ces éléments forgent un lien entre ces deux personnes, et ce partage d'une boisson chaude devient un « trésor ». Cette trame d'événements minuscules à partir d'une action simple (boire un thé) construit un moment d'interaction sociale créatrice de significations et d'émotions. Le lien au monde se rétablit, la confiance se répare, cette rencontre, rare dans l'histoire de vie d'Anne, est en quelque sorte une pause de sa vie quotidienne à la rue. Pour quelques instants le monde semble moins dur, le froid moins atroce, les saveurs plus douces, ce moment exquis relâche la peur.

Sylvie se souvient de l'amabilité d'un inconnu : « *Une fois j'ai voulu voler, mais je l'ai pas fait. Une fois j'étais au marché, j'ai voulu voler une poire, j'avais envie de cette poire et je me suis dit, mais je vais pas la voler parce que c'est pas bien, et j'ai demandé au mec qui vendait, et je lui ai dit, « je suis dans la rue, et j'ai faim et j'aimerais bien manger une poire » et il m'en a donné deux et j'ai dit merci et voilà, c'est tout… Je me suis dit il aura pu me dire non. Il était pas censé me croire et il m'a donné deux poires… elles étaient très bonnes, oui elles étaient bonnes en plus j'avais très envie alors elles étaient très bonnes, ET ! je les ai mangés à la gare* [rires] *voilà c'est une petite histoire, de quelqu'un qui m'a aidé un petit peu et un peu de chaleur.* ». Les femmes en errance cherchent des stratégies quotidiennes pour continuer à habiter la rue avec dignité, en sécurité dans la mesure du possible. Leurs rapports aux autres, à elles-mêmes, aux institutions, sont liés à leur histoire de vie, par conséquent leurs émotions se mêlent à ces rapports. « L'homme est relié au monde par un permanent tissu d'émotions et de sentiments. Il est à tout instant affecté, touché par les événements. L'affectivité filtre la tonalité du rapport au monde, elle entraîne des modifications viscérales et musculaires » (Le Breton, 2006b, p. 114). Les échanges qu'elles réalisent ne sont pas des moments « neutres » de leurs journées, même celles qui paraissent le plus éloignées des contacts avec les services sociaux. D'autres rencontres hors des associations procurent parfois à ces femmes des moments d'émotion très fort. Fanny, à une dépendance à l'alcool, pendent l'entretien elle ouvre une bière après l'autre, dans son discours en apparence « désordonné », nous parlions de la manche, elle me dit : « ... *Pas trop, trop longtemps, mais bon, parfois deux jours sans manger, une fois j'ai eu la chance, je me rappelle une fois j'ai demandé deux euros à des blacks, et le monsieur a dit, « restez pas ici, venez avec nous ». Il était avec sa femme et ses deux enfants, ils m'ont invité à manger au restaurant, c'étaient pas des trucs... je connaissais pas... ils m'ont invité à manger, j'ai mangé comme un cochon, pour avoir plusieurs jours dans le ventre* ». Une action pareille par des personnes « étrangères » dans sa vie, lui a permis de combler sa faim après des années d'errance. Ce petit souvenir revient dans son discours, comme

une chance, comme une opportunité de se sauver de la faim pour plusieurs jours. Une pause « affective » dans une journée d'habitante de la rue compte parfois pour continuer à se battre tous les jours.

Chapitre III Présentation de soi

> …Moi j'avais toujours un peu de maquillage sur moi, une brosse à dents, je me lavais le sexe tous les jours. Moi et mes copines, on aurait jamais cru qu'on dormait dehors. Les femmes jeunes qu'on voit maintenant, les *travellers* sont sales Elles se déguisent en homme pour se protéger. C… 38 ans -Grenoble -12 ans d'errance.… (Vaneuville & Femmes SDF, 2005, p. 44)

Le jour de notre entretien, Adriné se présente à l'heure convenue, nous nous asseyons l'une en face de l'autre. Je regarde sa coiffure, je la trouve belle. Elle porte des habits formels, une blouse, un pantalon en tissu et des chaussures noires, son maquillage est soigné. Elle est souriante, polie et disponible, je lui explique la démarche, elle s'excuse de son français et je lui réponds que je suis aussi étrangère, on rit ensemble sans comprendre bien pourquoi. Elle ne semble pas nerveuse, elle est plutôt sûre d'elle-même, apaisée. Je garde l'image d'Adriné, élégante, ses cheveux bien coiffés et sa dignité intacte. Les soins de beauté mis en œuvre par les femmes à la rue montrent leur capacité de résistance et les stratégies développées dans la vie quotidienne. Elles ne renoncent pas toutes à un souci d'apparence toujours rattaché pour elles à un sentiment de dignité, la volonté d'incarner une valeur.

S'habiller :

En France, le renouvellement des mœurs permet aujourd'hui aux femmes de s'habiller plus au moins comme elles le décident. Dans la rue, on voit une multiplicité de vêtements allant de jupes courtes, aux longues robes, aux pantalons serrés, aux shorts légers, aux leggins de toutes les couleurs, etc. L'histoire des manières de s'habiller est liée aux changements de sensibilités de nos sociétés. L'historienne Christine Bard montre les changements d'utilisation du pantalon dans les sociétés occidentales (2014), ainsi que les changements dans l'utilisation de la jupe (2010). Georges Vigarello (2017) s'intéresse à l'histoire de la robe depuis le moyen âge et Colette Gouvion (2010) écrit sur l'histoire des braguettes dans les habits pour les femmes ou pour les hommes. Ces livres suivent le cheminement des formes du vêtement selon les changements politiques et sociaux, « …les vêtements et leur genre - féminin, masculin, neutre - sont politiques. Ils facilitent notre

identification comme homme ou femme, avec toutes les conséquences que l'on imagine dans une société réglée par la domination masculine » (Bard, 2010, p. 7).

Cette liberté de mœurs n'empêche pas le harcèlement dans la rue ou les transports en commun à l'encontre des femmes. En 2012, Sofie Peeters lance son documentaire *Femme de la rue* (2012), elle filme avec une caméra cachée ses promenades à Bruxelles, d'abord elle le fait en portant une robe, les attaques des hommes sont immédiates, les regards et ensuite les invitations à aller dans un lit à l'hôtel, des insultes : salope, chienne… les rires des hommes après l'avoir injurié. Elle continue la même expérience en portant un pantalon, un débardeur et un gilet, elle se fait aussi harceler. En France[36], la question prend forme grâce aux associations féministes comme "Stop harcèlement de rue[37]" ou "Osez le féminisme[38]". En 2016, le réalisateur Maxime Gaudet présente son court-métrage *Au bout de la rue* (2016), il montre la tension d'une jeune femme rentrant chez elle à Paris. La parole se libère, les femmes parlent des harcèlements qu'elles ont vécus auparavant et ceux qu'elles continuent à subir aujourd'hui. Le débat est installé. En 2018 la loi Schiappa définit le harcèlement de rue comme « …un outrage sexiste (…), avec une verbalisation immédiate » (Schiappa, 2020, p. 21), Une amende est prévue entre 90 et 750 euros pour les harceleurs, en cas de récidive l'amende monte jusqu'à 3000 euros. Les femmes continuent à dénoncer ces types de comportements[39], plusieurs d'entre elles témoignent de la peur de porter certains habits, d'autres ne souhaitent pas se priver d'utiliser des jupes, des robes, shorts…etc., alors elles portent les vêtements en sachant l'outrage auquel elles s'exposent. Certaines femmes dénoncent aussi le fait d'avoir été victimes de harcèlement même en portant des habits « sûrs », c'est-à-dire des vêtements qui ne montrent pas la peau ou cachent leur visage. En tout cas, la liberté de parole de ces femmes s'ouvre. Qu'en est-il pour les femmes habitantes de la rue ? Jouissent-elles de la même liberté ? Sont-elles victimes des mêmes interpellations masculines ? Comment se protègent-elles ?

---

[36] Pour en savoir plus, voir : Gayet-Viaud, Carole. « Le harcèlement de rue et la thèse du continuum des violences ». *Déviance et Société* Vol. 45, nº 1 (15 avril 2021) : 59-90.

[37] http://www.stopharcelementderue.org

[38] #StopAgresseurs : le harcèlement – Osez le féminisme ! » Consulté le 7 juin 2021. https://osezlefeminisme.fr/stopagresseurs-le-harcelement/.

[39] Notamment, elles se livrent sur les réseaux sociaux. Plusieurs groupes sur Facebook recueillent les témoignages de femmes. Par exemple l'association Ru'elles Strasbourg gère un groupe Facebook dédié exclusivement à la dénonciation du harcèlent de rue, « Témoignages & soutien violences sexistes de rue – Strasbourg ».

Les femmes à la rue subissent harcèlement et violences sexuelles. Elles ont des stratégies pour se protéger (nous parlons de plusieurs d'entre elles dans le chapitre nuit), quand il s'agît de s'habiller, elles cachent leur corps pour se rendre si possible invisibles aux yeux des hommes.

Cacher sa féminité :

Les habitantes de la rue prennent soin de cacher leurs formes féminines en portant de grandes tailles de vêtements : « Je dois oublier que je suis une femme. Pour sauver ma peau… Pantalon, gros pull, large veste. Je rentre les seins et cache mes fesses… » (Brigitte, 2007, p. 112). Cette forme de disparition du féminin est une stratégie de protection contre les violences sexuelles et le harcèlement. Les femmes à la rue évitent alors les habits qui montrent leur peau (jupes, robes, shorts, décolletés). Dévoiler une partie de soi devient une menace. Elina couvre toute parcelle de sa peau du cou aux pieds, les vêtements enveloppant totalement son corps ne laissent pénétrer aucun regard : « Sur moi, j'ai plusieurs couches. J'ai toujours pensé qu'empiler les vêtements me tiendrait à l'abri des rigueurs, bien cachée des regards. Je me sens en sécurité. Je remonte la fermeture éclair jusqu'en haut, relève le col de mon anorak, tire mes chaussettes sur mes mollets, et je serre mes lacets. Il n'est pas un pli de ma peau qui ne soit à l'air libre. Je me suis construit ces barrières de textile pour que personne ne m'importune. » (E. Dumont, 2013, p. 11). Fiona porte aussi un style « garçon » pour cacher sa féminité : « … je voulais dégoûter ces hommes prêts à me sauter dessus. Je ne me coiffais pas et je m'inventais un uniforme : joggings, sarouels, grands tee-shirts, pulls immenses, baskets. De toute façon, la rue nous interdit d'être féminine » (Thibeaux, 2014, p. 113). Certaines femmes à la rue utilisent des vêtements amples comme outil de protection contre les commentaires malveillants ou le harcèlement : *« Regarde ça, ce t-shirt c'est un copain qui me l'a filé, je peux pas me balader avec une robe, ou… je sais pas, je suis une femme mais là, pour se protéger il faut être maline, je m'habille en mec, voilà. » (Diana).* Choisir des vêtements qui dévoilent la peau est dangereux à l'image d'une invitation. Brigitte « s'inspire » d'une autre fille pour s'habiller : « Cette fille m'apprend beaucoup. Je vois grâce à elle, à ses dépens, ce qu'il ne faut jamais faire dans la rue : jouer sur la séduction. Sa dignité, elle la met là, dans les fringues. » (Brigitte, 2007, p. 112). Les caractéristiques socialement construites du féminin placent les femmes en objets de séduction, les vêtements en soi n'ont pas de genre, ils ne nous disent rien s'ils ne sont pas portés par des individus qui se lient avec d'autres individus. Dans leurs rapports sociaux ils reflètent des caractéristiques sociales comme le genre ou la classe. Les rapports sociaux de

genre n'épargnent pas les femmes qui habitent à la rue. Les précautions, les ruses qu'elles évoquent n'empêchent nullement les agressions sexuelles : *« peu importe, dès que tu fais un truc, alors là, le regard des mecs, ils se permettent… parce que tu mets UN truc un peu plus serré… alors les seins jamais, une fois j'avais mis un décolleté, il faisait chaud, et bon voilà, un mec a dit à mon copain, fais gaffe, ta copine va se faire violer comme ça » (Denise).*

Afficher sa force :

Pour les habitantes de la rue, s'habiller en cachant leur « féminité » signifie ne pas se laisser intimider, elles affichent ainsi une position de force : « J'étais consciente d'être la seule nana du groupe, et je faisais de gros efforts pour ne pas accentuer ma féminité. Je voulais leur ressembler pour qu'ils me prennent pour un des leurs… et qu'on oublie mon sexe et mes formes. Je désirais par-dessus tout qu'on enlève l'étiquette « haut bas fragile », qu'on me respecte pour ce que j'étais même si je me sentais bien protégée par eux, en cas de coup dur. » (E. Dumont, 2013, p. 35). Elina ne se montre pas vulnérable, elle ne donne pas le sentiment « d'autoriser » les hommes à la déranger, l'usage des habits « masculins » forme une barrière protectrice à l'encontre des agressions, cette signification symbolique lui permet de créer une image « masculine ». Mauro Almeida (2020) observe un processus de « masculinisation » chez les femmes habitantes de la rue, lui-même est confronté au changement d'image d'une femme qu'il connaît : « Petite, jeans blues, chaussures noires adaptées à l'humidité actuelle, bonnet noir sur un crâne visiblement peu chevelu : je n'ai jamais vu cet homme… cet homme me salue au loin avec un large sourire. Je m'avance, il me salue. En lui serrant la main, je suis stupéfait et confus à la fois : il s'agit de Corinne » (Almeida Cabral, 2020, p. 113). En quelque sorte, les habitantes de la rue apprennent peu à peu les codes de la rue, moins elles « exposent » leur corps, moins elles sont dérangées : *« Tu te montres fort, mec quoi, un pantalon pas très serré, t-shirt XL, voilà, faut se faire respecter. »* (*Claire*). Les femmes utilisent cette stratégie, parfois à contrecœur, elles subissent cette « masculinisation », le fait de porter des vêtements d'« homme » ou qui ne sont ni à leur taille ni à leur goût touche leur sentiment d'identité et leur estime de soi. Les femmes socialisées avec des normes liant les vêtements et le sentiment de soi voient dans cette manière de s'habiller une entorse à leur « être féminin » : « *j'aime les jupes, mais je peux pas là, sinon je me fais bouffer... ».* Certaines sont déchirées dans leurs représentations féminines, leur « choix » de vêtements n'est pas toujours lié au goût esthétique, les habits représentent une nécessité de se cacher. La

« masculinisation » est un renforcement de leur défense contre l'hostilité de la rue, certaines l'assument comme une stratégie mais parfois non sans ambivalence, sans pour autant éliminer toute trace de « féminité » (comme le maquillage). D'autres l'utilisent en certaines occasions, par exemple si elles ont des rendez-vous, elles changent leurs vêtements, pour se rendre plus « présentables ». Plusieurs d'entre elles abandonnent cette « féminité » à la rue et ne se soucient des vêtements ou des autres formes de soin et beauté seulement quand elles sont plus stables et plus en sécurité.

En outre, il y a des femmes qui restent proches de leurs goûts vestimentaires, elles préfèrent aller dans les associations où elles peuvent choisir ce qu'elles porteront[40] : « *je vais à cette assos X… parce que là-bas elles t'obligent pas à prendre des fringues juste comme ça, parce qu'on n'a pas les moyens, moi, je sais pas les autres, mais moi je ne vais pas prendre n'importe quoi, alors là-bas elles te disent, « ah regarde ça », « ça peut te plaire », « ça c'est jolie », alors il y a du respect* » (Alice). La « façade personnelle » (Goffman, 1973) de certaines habitantes de la rue se joue aussi lors de la possibilité de choix de vêtements, porter ce qui leur plaît fait partie de leur estime de soi et sur l'affichage en face de l'autre.

S'ajuster au climat :

Les vêtements à la rue doivent être pratiques, c'est-à-dire tenir la dureté du pavé, les longues marches, les nuits dehors, la chaleur et les intempéries. Elina exprime les difficultés rencontrées face à la pluie : « La pluie, est pour nous autres, sans-abri, horreur, hantise et diabolique… Nous, c'est plutôt anorak, et l'anorak, au bout de quelques minutes, finit par ne plus protéger de rien. C'est triste, mais c'est ainsi... Nous marchons dans ses flaques, évitons ses miroirs argentés, et nos chaussures révèlent leur piètre qualité. La pluie nous raccourcit, nous rend maudits et frêles, nous ramène à notre condition première de sans-abri. » (Dumont, 2013, p. 45 - 46).

[40] Pendant une maraude, nous rencontrons trois jeunes hommes, ils cherchent des habits chauds. La bénévole qui accompagne les jeunes sort cinq anoraks de tailles différentes, ils regardent le modèle et la couleur, ils demandent à avoir d'autre choix, la bénévole en montre encore deux en leur disant de choisir vite car « la maraude n'est pas un magasin ». Ils hésitent encore car la longueur du dos n'est pas la bonne pour l'un, et pour un autre la couleur verte n'est pas de son goût. La bénévole un peu agacée prévient les jeunes que nous allons partir. Finalement ils en prennent chacun un, ils ne demandent ni café ni gâteaux. Il me semble que de la même manière que nous étudions les vêtements des femmes, une approche de soins des hommes nous aide à comprendre les similitudes et les différences entre ces deux populations, certains hommes restent aussi attachés à leur hygiène ou au soin de couper leur barbe par exemple. Quel est leur rapport à la beauté ?

Les vêtements protègent contre les rigueurs du climat, cependant à la vue des détails, la moindre contrainte affecte la journée des personnes à la rue, c'est le cas par exemple d'une journée pluvieuse. Les couches de vêtements portées pour se préserver du froid, deviennent lourdes. Comment sécher les vêtements ou les échanger ? Attendre plusieurs heures pour qu'ils sèchent tous seuls ou aller dans les associations pour trouver de nouveaux vêtements, chercher des toilettes pour se rhabiller si on en possède d'autres ? Sans toit, des actes simples comme l'échange de vêtements après une journée de pluie, est compliqué. Elina en parle ainsi : « …la pluie me salit, me donne des odeurs, elle fait déteindre mes couleurs et me donne une mine détestable. Avec elle, je suis encore plus vulnérable. Tissus fragiles, cœur humide, peau collante, elle me dégoûte… C'était mon élément de galère, la méchanceté du ciel » (E. Dumont, 2013, p. 47).

Les saisons déterminent bien entendu les manières de s'habiller, en hiver on porte des vêtements qui protègent du froid, en été on s'habille plus légèrement. Si pour certaines femmes à la rue porter plusieurs couches de vêtements les protègent du froid et des agressions, cette stratégie devient en été plutôt un signe distinctif, car alors porter des couches de vêtements expose plus facilement au regard, alors que nombre d'entre elles souhaitent se « *fondre dans la foule* ». Alors, en été les *couches* des vêtements disparaissent[41], la tenue estivale est plus légère. Les pantalons sont plus utiles pour celles qui font la manche assises, porter des jupes ou des robes complique la manière de gérer le corps, « …porter une jupe implique le corps et la conscience du corps beaucoup plus que porter un pantalon » (Bard, 2010, p. 14), avec le souci de ne pas révéler leur culotte lorsqu'elles s'assoient[42], ou passer par des courants d'air… etc. En tout cas un dressage du corps s'exerce lorsqu'on porte de vêtements ouverts et/ou courts, une habileté nécessaire pour ne pas s'exposer au regard. En outre, au-delà de cette vulnérabilité, s'assoir sur le pavé et faire la manche avec des jupes ou des robes n'est pas toujours pratique, la peau touche directement le sol, ou alors il importe de s'assoir d'une certaine manière, la compréhension partagée (Becker, 2015) de ces types de techniques du corps ne disparaît pas à la rue. Certaines femmes utilisent un jean, parfois elles relèvent les jambes de leur pantalon pour se rafraîchir et un t-shirt ou débardeur, certaines portent

[41] La chaleur aussi devient insupportable, les personnes à la rue courent le risque de l'hyperthermie.

[42] J'ai vu plusieurs fois une femme rencontrée dans un accueil de jour sur un vélo, avec un sac contenant ses affaires. Elle portait souvent des foulards sur la tête, la première fois où nous avons échangé quelques mots en français (elle parle allemand) moi-même j'en portais un et cela a favorisé la communication.

des shorts. Et pour échanger leurs vêtements, certaines attendent la nuit pour ne pas s'attirer d'ennui, d'autres utilisent les toilettes des fast-foods, cafés, gares…

Sous-vêtements :

« *Comment vous voulez que je change mes culottes ? Un pull, on le change n'importe où, mais les culottes… je peux pas… »* Certaines femmes utilisent la même culotte plusieurs jours, à cause du manque d'endroit pour stocker le linge sale. C'est un sujet délicat chez certaines femmes qui n'osent pas répondre à ces types de questions dans nos conversations, une forme de honte s'installe : « *je pourrais les laver à la main [*les culottes*], mais je les sèche où ?* ». Les services de laverie sont essentiels pour garder propres les vêtements et pouvoir les changer à sa guise.

Certaines femmes optent pour jeter directement les culottes utilisées longtemps pour en porter des nouvelles si elles réussissent à en trouver une autre. Le cours de la menstruation[43] dépend des protections périodiques et des sous-vêtements, si pendant cette période la culotte se tache de sang, certaines femmes sont contraintes de la porter jusqu'à ce qu'elles trouvent un moyen de se changer. Les protections hygiéniques ou d'autres objets utilisés par ces femmes (bouts de chaussettes ou de t-shirts, toute autre sorte de tissu, de papier toilette, sacs plastiques…) visent à absorber le sang, pour qu'il ne déteigne pas sur le pantalon ou sur les autres vêtements. Elles doivent faire preuve d'inventivité à défaut de moyens financiers. Ces protections peuvent bouger durant le sommeil, la marche ou n'importe quelle autre activité, alors parfois les culottes se salissent là aussi. Les traces, la marque de sang imprègnent la culotte, elle n'est pas visible aux autres, mais dans ces circonstances les femmes habitantes de la rue sont souvent contraintes de continuer à la porter dans l'impossibilité de pouvoir se changer. Ces taches ne sont pas visibles à l'extérieur, mais pour certaines d'entre elles ce fait blesse leur estime de soi : « *ça m'est arrivé une fois, je me disais que cette situation était insupportable, j'avais peur de me tacher à nouveau, mais cette fois-ci le pantalon, alors j'ai mis un long t-shirt… je me souviens… j'avais honte… mais voilà on fait avec...* » (Irène). Les contraintes d'habiter à la rue s'exercent également par des faits plus intimes comme de porter un jour une culotte tachée de sang. Même dissimulée par d'autres vêtements, elle n'en devient pas moins une préoccupation de la journée. Cette situation rappelle aux femmes la précarité de leurs situations, trouver une solution pour une situation si « banale » (changer sa

[43] Le sujet est abordé davantage dans le chapitre « Vivre les menstruations à la rue ».

culotte) est parfois une rude bataille. Pour les femmes, ces incidents font partie de la vie à la rue, donc « on fait avec » et on continue.

Un autre souci lié aux sous-vêtements consiste dans les fuites urinaires. Lors d'une maraude en hiver, le 115 nous propose d'aller voir une femme âgée qui dort dehors. Une personne du quartier avait appelé pour le signaler. Sur le trottoir une femme dort assise sur le sol. Elle dégage une forte odeur d'urine, on la réveille, elle est un peu alcoolisée, on lui propose un café. Tous ses vêtements sont mouillés, elle a uriné sur elle. Cette dame raconte que son fils ne souhaite plus l'accueillir, alors elle n'a nul endroit pour dormir. Le chef d'équipe lui trouve une place pour la soirée. Nous l'aidons à se lever, pendant ce temps d'autres personnes s'approchent pour nous demander des boissons chaudes, ils confirment son histoire. Nous amenons cette femme à un hébergement d'urgence. Nous disposons de vêtements, mais pas de sous-vêtements ou de couches contre les fuites urinaires. Dans l'hébergement, la personne de l'accueil n'a pas non plus de vêtements à proposer. Finalement, une bénévole trouve une combinaison thermique d'une seule pièce pour homme, nous montons à la chambre avec la femme, elle n'est pas capable de se changer toute seule. Nous la dévêtons et nous la nettoyons avant de l'aider à mettre la combinaison. Nous lui souhaitons une bonne nuit et nous repartons. Dans la voiture le chef d'équipe nous explique que pendant l'hiver, avoir les vêtements mouillés et dormir dehors peut être mortel.

Sans un change régulier de culottes, l'urine imprègne les tissus de culottes et les odeurs se propagent. Mêmes si ces femmes ont accès à des douches, si elles ne peuvent pas laver leurs sous-vêtements l'odeur d'urine et les taches de sang restent. Pour certaines femmes porter des culottes sales touche leur estime de soi : *« …C'est honteux, tu sais, tu es fille toi, tu portes ta culotte propre tous les jours non ? … j'ai pas besoin de te décrire la chose… c'est dur, c'est dur, tu as peur de sentir mauvais…* » Les fuites urinaires ne sont pas contrôlables, parfois elles révèlent des problèmes de santé, ou elles surviennent comme un symptôme de la ménopause ou lors d'un accès de toux, parfois même en riant, en éternuant, etc. « Toute « brèche » physique acquiert dans le monde de l'exclusion un effet diffus dont l'étendue souvent non maîtrisable devient envahissante et destructrice alors qu'elle est insoupçonnable ailleurs » (Vigarello, 2006, p. 12). Pour régler les conséquences des fuites urinaires (odeur, sous-vêtements salis…) ou d'autres problèmes d'usage (comme les taches mentionnées plus haut, laver les vêtements…) les femmes habitantes de la rue développent des stratégies. Certaines demandent dans les cafés des serviettes papier pour ensuite

les mettre dans les culottes. Le papier absorbe les fuites, d'autres repèrent des toilettes dans des centres commerciaux, des fast-foods, des cafés… elles repèrent les toilettes spécifiques pour les personnes handicapées. Elles y trouvent un espace privé avec un lavabo et parfois des sèche-mains, elles lavent plus au moins leurs culottes, leurs chaussettes ou d'autres vêtements, ensuite elles les passent sous les sèche-mains, cette technique prend du temps et le séchage n'est pas parfait. Mais cette forme d'inventivité n'est réalisée que dans des lieux tranquilles où elles se sentent en confiance.

Les soutiens gorges et les culottes ne sont pas des vêtements que l'on sollicite en seconde main ni que l'on donne, ils sont difficiles à obtenir. Certaines femmes ne s'adressent pas aux associations pour en avoir de nouveaux, elles optent pour en acheter dans des magasins bon marché. Ces vêtements sont intimes et l'achat est personnel. Les soutiens gorges sont parfois abandonnés, certaines femmes les portent occasionnellement : « *ça dépend des jours* ». Certaines tailles sont difficiles à trouver dans les associations, alors certaines femmes en situation de rue sont contraintes d'utiliser ce sous-vêtement : « Je prends mon temps, la femme revient avec un jean et une chemise d'homme, elle n'a rien pour habiller mes seins lourds, pas de sous-vêtements, tant pis, j'ai l'habitude. » (Lorient, 2016, p. 77). Les rares sous-vêtements que l'on trouve dans certaines associations ne correspondent pas toujours aux mensurations de la personne, à sa corpulence, à la taille de ses seins, ou même à leur goût. Parfois, il reste difficile pour les associations d'intégrer toutes les complexités de la vie quotidienne de personnes à la rue, les appels aux dons de vêtements ne prennent pas toujours en compte les sous-vêtements.

Maquillage

Le rite du maquillage utilise des techniques particulières, les mouvements minutieux des mains donnent une certaine forme et épaisseur à l'usage de chaque outil et produit (fond de teint, mascara, baume à lèvres, poudre, etc.). Le maquillage habille la nudité du visage, il met en valeur certaines formes et en dissimule d'autres. La peau change de tonalité, l'ombre et la lumière se répartissent dans les différentes parties du visage : les « zones lumineuses » sont accentuées avec des produits spécifiques en créant aussi des contrastes avec les « zones ombragées » du visage (creux de pommettes, contour de visage, racine de cheveux…). L'usage du maquillage a changé au cours de l'histoire. En France, au Moyen Âge il est banni pour mener à la luxure (Pfeffer, 2007, p. 543). Aujourd'hui les normes visent une peau jeune, claire, saine, sans « imperfections ». Les femmes

sont socialisées très tôt au maquillage. Les fillettes regardent leur mère l'utiliser, elles souhaitent lui ressembler, reproduire ses gestes. Au marché on trouve des « cosmétiques » pour les enfants, avec des emballages enfantins (comme dans les dessins animés) ou avec des pailles et des couleurs très claires (ombres à paupières, blush, gloss, vernis à onglets, paillettes pour le corps…). Le maquillage est surtout lié à la « féminité », sa pratique est normalisée entre les femmes, il participe d'échanges tout au long de leurs vies. Lors de l'adolescence il peut devenir un rituel pour montrer « sa maturité », le fait de devenir une femme, ou pour rejeter des codes sociaux (maquillage punk…). La pratique du maquillage joue sur le sentiment d'identité. Cette technique renvoie à une manière de se tenir, de prendre soin de soi, de rester professionnelle (dans certains milieux), « la femme travaille son image à son goût plus qu'elle ne s'y résout : elle use de la palette comme le peintre, dessinant son plus flatteur portrait. Jeu d'ombre et de lumière, le maquillage est un mirage : il *voile* et *dévoile* en même temps accentue les qualités tout en atténuant les défauts » (Pfeffer, 2007, p. 544). Cette socialisation du maquillage est importante pour certaines femmes à la rue qui continuent à le pratiquer malgré les circonstances.

Maquillage comme résistance

Pour les femmes habitantes de la rue, le maquillage est une manière de préserver leur « féminité », Brigitte le décrit ainsi : « Le maquillage, pour moi, à cette époque, c'est vital. C'est mon armure, mon passe-muraille. Mon uniforme de femme comme tout le monde. Avec lui, je donne le change, et, parfois, ça marche. » (Brigitte, 2007, p. 103) Mêmes si d'autres marqueurs de « féminité » disparaissent, (comme s'habiller « au féminin »), le maquillage reste un signe de résistance à la « masculinisation » imposée par la rue : « Le maquillage mis à part, je m'habille en garçon. » (2007, p. 112). Le maquillage est une « technique d'entretien de la corporéité » (Le Breton, 2016, p. 71). Les valeurs associées à telle technique sont maintenues comme une manière de s'occuper de soi, de se préserver, de ne pas perdre un rituel précieux déjà appris avant la rue. « Quand je suis partie de chez mon mari, je suis partie avec une valise de linge et du maquillage surtout. C'est important, comme je pourrais vous dire cela ? L'habillement et le maquillage, c'est quelque chose qui ne se néglige pas. J'aimerais mieux me priver de manger que de ne pas avoir mon maquillage, c'est vrai… ça et mes cigarettes c'est primordial » (Jocelyne, 42 ans, SDF) » (Dambuyant-Wargny, 2006, p. 37-38). Ce rituel acquiert une importance fondamentale, rester soi, être digne plus que tout, garder son estime de soi. Le maquillage est, en quelque sorte, un signe

d'inclusion, « On cherche à en faire non plus le signe de l'exclusion, mais celui de l'inclusion qu'il ne soit plus l'interrupteur qui distingue l'individu, le sépare, mais le relieur qui l'unit aux autres. » (Le Breton, 2002, p. 15). « Lors d'une tournée avec le SAMU social, une femme de 45 ans est venue à sa rencontre l'équipe pour solliciter un hébergement ponctuel dans un lieu d'accueil. Cette personne, sourde et muette, qui connaît de graves problèmes dentaires est pourtant maquillée et profite du temps nécessaire à l'obtention de sa place en foyer pour se farder en se regardant dans le rétroviseur du camion. » (Dambuyant-Wargny, 2006, p. 38) Un miroir improvisé pour regarder sa denture, pour veiller de près à la manière dont on est regardé par les autres. Nicole, une femme d'une trentaine d'années parfois assise à côté d'un supermarché : « *Bon, écoute j'aime bien me maquiller, je me vois plus soignée, les gens remarquent ça.* » Le maquillage présente une image de soi positive, avoir devant soi quelqu'un de « soigné » est utile pour se faire entendre. Ann livre ainsi son expérience : « Je gardais donc toujours sur moi une trousse de maquillage. Je crois que j'ai pris plus soin de mon apparence quand j'étais sans abri qu'à l'époque où je vivais à Portland. Si je me maquillais, si je présentais bien, les gens tenteraient de m'aider. Les hommes, bien sûr, mais les femmes aussi. La seule chose, c'est de ne pas se maquiller la nuit, sous peine de s'attirer des ennuis. » (Webb, 2011, p. 119) Pour Ann Webb se maquiller est la manière de se présenter aux passants, de dire « je suis à la rue, mais… ». L'autre, le passant, le travailleur social, etc. reconnaît Ann, quand elle se présente « soignée ». Le maquillage renvoie à l'autre une idée de soi-même, mais il intervient dans la quotidienneté de ces femmes pour renforcer leur sentiment d'identité, comme une manière de résister à la rue en restant une femme à leurs yeux.

Le maquillage est un outil pour se fondre dans la multitude. « Le visage est symbole d'identité… Les mimiques et les émotions qui passent, les mises en scène de son apparence (coiffure, maquillage, etc.) relèvent aussi d'une symbolique sociale au sein de laquelle l'individu se situe. Le visage est aussi le lieu de l'autre, il prend naissance au cœur du lien social… » (Le Breton, 2016, p. 28). Le recours au maquillage permet de se rapprocher de ceux qui transitent à côté des femmes en errance. C'est aussi se battre contre leur situation de marginalité, le souci de son hygiène, de son apparence aux yeux des autres, est un trait moralement positif pour refléter aux autres et à soi-même l'apaisement. « Et puis je plonge dans mon sac à main pour extraire mes baguettes magiques. Mascara, crayon, fard à paupières, un gris bleuté. Plus un peigne pour mes cheveux. Chaque jour, c'est le même rituel, comme quand je partais travailler. Je tiens bon. Je m'accroche à cette habitude comme un naufragé à son épave. Je colore mes yeux et j'ai

l'impression de redevenir comme avant. J'efface les traces de la veille, les marques de la rue à petits coups de pinceau. J'épaissis mes cils et ce sont mes nuits sans sommeil que j'oublie. » (Brigitte, 2007, p. 102) La résistance symbolique mise en œuvre renvoie à la possibilité de continuer à se socialiser avec les autres. « La transformation de l'apparence du visage, son embellissement rituel, vise à favoriser la relation aux autres et la reconnaissance pour la femme d'un charme qui s'impose à elle comme un devoir-être. » (Le Breton, 1992, p. 224-225) Pour certaines femmes à la rue, ce « devoir-être » est leur accroche au monde. Avec les couleurs Brigitte dit effacer les traces laissées par les nuits sans sommeil, en quelque sorte elle se met en position de résister aux difficultés du jour.

Si certaines habitantes de la rue souffrent de ne pas pouvoir prendre davantage de douches[44] certaines s'affligent de ne pas se maquiller, ces femmes ont aussi des préférences pour des couleurs, des outils, un style, certaines ne pouvant pas se procurer du matériel elles subissent cette contrainte. D'autres femmes refusent le maquillage pendant cette période où elles sont livrées à la rue, « *à la rue, c'est pas pratique, pour se démaquiller, c'est compliqué* » (Nathalie). Elles y reviennent seulement en quittant cette précarité et en disposant par exemple d'un logement : « *Avant, je ne me maquillais plus, j'osais même plus me regarder dans une glace, maintenant je me maquille, les gens le remarquent, ça fait plaisir quand même…* » (Cynthia), récupérer un regard heureux sur soi, avec le sentiment de se sentir à nouveau regardée. Le maquillage après la rue reconquiert la coquetterie et le sentiment de plaire aux autres sans crainte des conséquences en termes de harcèlement par exemple. Manière aussi de tourner la page d'une période pénible de son existence en renouant avec les ritualités intimes qui existaient pour elles avant qu'elles ne se retrouvent à la rue.

Cheveux

Selon les modalités de leur coiffure, les cheveux accompagnent et donnent forme au visage : cheveux raides, bouclés, crépus, ondulés, rasés... Le rapport social au corps inclut les cheveux. Les rituels chez le coiffeur sont multiples, s'assoir avant le lavage de la chevelure, se mettre à l'aise, fermer les yeux pour sentir le massage du professionnel. L'eau qui coule prépare les cheveux pour les produits (shampoing, soins…) Ensuite, changer de place et s'assoir devant un miroir, entendre

[44] Voir chapitre hygiène.

la grande question, « comment voulez-vous votre coupe », « votre couleur », « votre coiffure » … demander conseil, échanger avec le professionnel et ensuite se confier à ses soins. Une fois la tâche effectuée, on sèche les cheveux et on leur donne une forme avec une coupe particulière, d'autres services sont aussi proposés (les colorations, les permanentes, les traitements capillaires…), en tout cas on met en jeu le goût, le style, le confort (certains cheveux trop près des yeux dérangent par exemple). Et puis on se regarde sur le miroir avec un « nouveau » visage, en quelque sorte quelque chose de soi change. Pour certaines personnes, être déçu par une coupe est un sentiment pénible, on reste avec cette forme du visage jusqu'à que les cheveux poussent en déformant la coupe manquée. Faire une coupe après une rupture amoureuse marque une nouvelle étape de son existence, les changements de soi démarrent parfois avec une nouvelle coupe, c'est l'opportunité de recommencer. Parfois on se rase le crâne pour accompagner quelqu'un atteint d'un cancer qui a perdu tous ses cheveux. La forme de la coiffure change selon les produits pour la rendre plus lisse ou plus bouclée. Toute sorte de couleurs sont à l'ordre du jour, elles restent quelques semaines avant que les tonalités naturelles ne reprennent le dessus. Certains produits permettent de changer la couleur des cheveux juste quelques heures. Elle part après un lavage. Les normes de beauté touchent aussi la chevelure et la manière de les porter change au cours de l'histoire. Cependant « les coiffures sont désormais, sinon interchangeables entre les classes, groupes de statut, etc. du moins beaucoup moins exclusives les unes des autres » (Messu, 2013, p. 88). Les connaissances autour de la beauté et la présentation de soi se socialisent tout au long de la vie de personnes. Les habitants de la rue se reconnaissent dans ces normes, ils les adaptent ou/et s'en démarquent. Quelles sont les stratégies de femmes à la rue pour gérer leurs cheveux ? Certaines associations manquent de moyens économiques, elles n'offrent pas de services de soin pour les cheveux. Pour d'autres ce n'est pas du tout une priorité. Cependant plusieurs associations se soucient de rendre ces services accessibles pour toutes les personnes à la rue, comme l'association Bulles Solidaires[45] qui offre des moments où des professionnels de l'esthétique, du bien-être, de la coiffure procurent des services aux personnes à la rue. L'association « Féminité sans abri »[46] collecte des kits

[45] Bulles Solidaires. « Association | Bulles Solidaires ». Consulté le 10 juin 2021. https://www.bulles-solidaires.com.

[46] « FéminitéSansAbri – HUMILITE DIGNITE PARTAGE ». Consulté le 10 juin 2021. https://feminitesansabri.fr/.

d'hygiène et de beauté. Parmi les produits : des crèmes pour le corps et le visage, parfums, maquillage, bijoux[47]…

Les femmes à la rue se soucient de prendre soin de leurs cheveux, tant pour l'hygiène que pour la beauté. Les rituels de beauté à la rue lient les personnes à l'intime de leur corps : « De mon rendez-vous avec la coiffeuse de l'Armée du Salut… je garde un souvenir merveilleux. C'était assez surréaliste. Dans ce tunnel crasseux de stations de métro désaffectées, la bénévole qui s'est occupée de moi a été adorable et très professionnelle : elle m'a fait choisir sur un nuancier la couleur de ma teinture avant de me masser le cuir chevelu, délicieusement. » (Webb, 2011, p. 143-144). Ann connaît les lignes de conduite durant l'interaction avec la coiffeuse, c'est-à-dire le rôle de chacune lors des soins offerts par les professionnels. C'est une interaction sans danger qui vise le « bien-être », « Il y a un rapport de complicité entre le coiffeur et celui ou celle que j'appelle [Michel Messu] le patient, parce qu'il faut effectivement faire confiance, il faut s'abandonner, il faut être accepté finalement que l'autre intervient sur soi de façon directe… » (« La coiffure, sculpture de soi ? », s. d.). Laver les cheveux implique de toucher le crâne, de les masser avec délicatesse pour ne pas provoquer des blessures à la peau. « Le toucher n'est jamais un pur toucher, mais un affleurement de l'histoire intime de la personne approchée… Le sens tactile remplit une fonction anthropologique de contenant, de restauration de soi en situation de souffrance ou de manque à être. » (Le Breton, 2006, p. 233).

La suavité du toucher rétablit un lien différent à la dureté de la rue. Ces femmes endurent des épreuves parfois effrayantes (comme se protéger des agressions sexuelles) à la rue, le toucher du coiffeur répare le lien social, le rapport au monde prend un ton affable. Après le lavage, la coupe soigne les cheveux secs et maltraités[48]. La ritualité de soins sur les cheveux est une action sur soi

---

[47] La sociologue Eva Carpigo évoque l'importance d'un atelier esthétique itinérant au Mexique. Cet atelier propose des services de maquillage, coiffure et pour les barbes. Les bénévoles proposent ces services aux personnes précaires: « The Beauty Brigade has many virtuous repercussions for all its participants. Its horizontal predisposition allows people to "open" themselves to others and develop mutual empathy. The sociological proximity between volunteers and recipients of the Beauty Brigade reinforces mutual recognition and mutual understanding. » (Carpigo, 2021, p. 104) [La brigade de beauté a de nombreuses répercussions vertueuses pour tous ses participants. Sa prédisposition horizontale permet aux personnes de s'ouvrir aux autres et de développer une empathie mutuelle. La proximité sociologique entre les volontaires et les bénéficiaires de la Brigade de la Beauté renforce la reconnaissance et la compréhension mutuelles.]

[48] David Kodat est un coiffeur strasbourgeois, il parcourt les rues de la ville à la recherche de personnes à la rue qui souhaitent une coupe de cheveux et de la barbe. Pendant son enfance, sa famille a perdu son logement « Je coiffe aussi les plus fragiles… ». Il donne à ses clients de rue un miroir, « c'est important qu'ils se voient l'avant et l'après

induite par quelqu'un d'autre. À la rue les personnes sont en alerte permanente, si d'autres stratégies déjà expliquées dans ce chapitre (surtout celles visant à cacher la « féminité ») servent à survivre à la rue, des pratiques de soin comme le fait d'aller chez le coiffeur sont des parenthèses dans la journée pour s'abandonner enfin. Shirley Raines dirige une organisation non lucrative en Californie[49], elle maquille et coupe les cheveux des personnes à la rue, parmi les produits offerts par l'organisation nous avons du maquillage, de faux cils, des perruques…, elle exprime son expérience ainsi : « Quand on vit dehors, on ne ferme jamais l'œil, on est toujours sur le qui-vive. Ça veut dire beaucoup pour elles [les femmes à la rue] de pouvoir s'assoir sur une chaise, fermer les yeux et me faire confiance. » (Raines, s. d.). Il y a pour des interstices de temps une transformation de soi, un lâcher prise, un retour sur soi aussi. On parle de soi, on profite des soins. On se fait du bien, on se laisse dorloter, on fait confiance à l'autre, et pour s'abandonner à la conversation et au soin.

« Très court »

Dans cette ambivalence sur les soins capillaires, certaines femmes optent pour couper leurs cheveux afin de se protéger de puces ou des poux, « Et je vais jusqu'à couper très court mes cheveux hirsutes et infestés de poux, avec des ciseaux empruntés à une femme croisée dans les bains municipaux » (Lorient, 2016, p. 117), et aussi pour donner une image plus ferme au regard des autres : « En février, je touche mon premier RMI : quatre cent dix-sept euros et quatre-vingt-huit centimes. Un billet de vingt euros dans la poche, je vais chez le coiffeur. Le moins cher que j'aie trouvé dans le quartier, près de l'hôpital. La shampouineuse me masse le crâne et tente désespérément de me faire la conversation. Je ne lui lâche que deux mots : -Bien court. Finis les cheveux longs qui attrapent la poussière et le gras, les mèches qui traînent par terre, sur le sol de l'hôpital ! C'est une nouvelle étape dans ma lutte antipoux, et je me sens plus légère à mesure que mes cheveux tombent sur le sol. Un coup d'œil dans la glace, je me sens plus forte, plus mec. » (Brigitte, 2007, p. 134-135). Le choc de l'image après une coupe donne une nouvelle perception

dans le miroir ». Comme lui, d'autres coiffeurs s'organisent partout en France pour offrir ces services aux habitants de la rue.

[49] Beauty 2 The Streetz. « Beauty 2 The Streetz ». Consulté le 10 juin 2021. https://www.beauty2thestreetz.org.

de soi, Brigitte retrouve la force avec les cheveux courts. Pour d'autres femmes à la rue une telle décision est impensable.

Sylvie ne coupe pas ses cheveux, mais n'ayant pas les moyens de les entretenir comme elle le souhaiterait, elle les cache : « *j'avais des nœuds… on veut pas se coiffer devant les gens, je mettais tout le temps… j'ai perdu mon bonnet d'ailleurs, j'avais un bonnet, je mettais tout le temps le bonnet, comme ça, ça se voyait pas que j'étais sale ou pas coiffée, mais… je sais pas, et puis il y a des choses que j'essayais d'occulter… je n'ai pas envie de m'en souvenir…* ». Sylvie ne met pas en place ce « processus de masculinisation » observé chez d'autres femmes, elle dissimule plutôt des signes de « saleté » susceptible de dévoiler sa situation aux passants. Perdre la face risque d'entamer le sentiment d'identité. « Tant que son apparence reste soignée, il ne peut pas être facilement identifié comme un individu sans domicile. Le contrôle de son apparence lui permet d'entretenir le faux-semblant, de passer inaperçu aux yeux de ceux qui ne le connaissent pas personnellement. » (Coulomb, 2018, p. 35)[50].

Actuellement Sylvie est logée dans une association, son rapport avec sa chevelure a changé : « *…vous voyez, ça faisait plus d'un an que j'étais pas allée chez le coiffeur… ça fait du bien, j'étais heureuse et je suis contente d'être ici, franchement, d'être atterri ici, parce que je sais qu'ici je vais rester encore quelque mois et après, j'aurais un appartement, je recommencerai et c'est parti. C'est qu'une… c'est qu'un épisode de ma vie.* » Aller chez le coiffeur après un passage à la rue fait partie des rituels qui accompagnent certaines personnes vers un nouveau commencement.

Les transformations de soi

La vie à la rue n'est pas univoque, à certains moments les femmes cherchent à plaire, à séduire. Maquillage, cheveux, vêtements sont mis en place. Elles tombent amoureuses, ou retrouvent un éclat de vie pour une rencontre amicale, elles sont embauchées pour quelque mois… D'autres hésitent à maintenir leurs apparences « féminines », parfois elles connaissent des pauses. D'autres font des choix plus radicaux et coupent les traces de leur « féminité ». « Les femmes qui décrochent de la réalité atteignent un stade où elles ne prennent plus soin d'elles, où elles ne se lavent plus, ne changent plus de vêtements, et les travailleurs sociaux n'essayent alors même plus de les atteindre. Puis de temps à autre, il y a un déclic, et ces mêmes femmes se douchent à

[50] La sociologue Laureline Coulomb (2018) observe ce sentiment chez les hommes rencontrés lors de sa recherche.

nouveau, s'habillent avec plus de goût et des vêtements propres, elles se maquillent, veillent à leur apparence. On leur parle à nouveau. D'autres sans-abri, hommes et femmes, leur proposent de l'aide. Même si ce sursaut est temporaire, il est bon à prendre. » (Webb, 2011, p. 118-119).

La vie quotidienne des femmes en errance se transforme, parfois vers l'oubli de soi, parfois vers une renaissance. Les éclats de vie se cristallisent quelquefois dans la présentation de soi, la ritualité intime (maquillage, hygiène…) restaure de la valeur, il y a des moments de souveraineté, les femmes à la rue présentent ces changements selon les circonstances. Néanmoins l'oubli de soi, les souffrances, les violences sur soi apparaissent, après des agressions, un rendez-vous raté, un regard méprisant, un mauvais souvenir… les habitantes de la rue changent parfois leur apparence et leur hygiène, elles ne mettent en œuvre aucune forme de soin. Je ne réduis pas l'analyse à « une bonne présentation de soi équivaut à ne pas avoir de problèmes en habitant la rue », ce que je souhaite expliquer est que la présentation de soi est une des manières de communiquer à l'autre quelque chose, parfois la parole ne suffit pas, ou les mots sont difficiles à trouver, alors d'autres formes d'expression trouvent le jour.

Tout en étant à la rue, Anne (2016) trouve un intérim dans un bureau, c'est à ce moment-là qu'elle coupe ses cheveux très courts, mais elle souhaite se donner une image soignée « Pour être à peu près présentable et décrocher du boulot, j'écume les vestiaires gratuits et m'attife de vêtements noirs, démodés, aux doublures déchirées, parfois jaunis par leur ancienneté, mais que je crois adaptés à mes velléités professionnelles. Je me mords les lèvres pour faire croire que je mets du rouge, je pleure en me maquillant avec du khôl parce que j'y suis allergique. » (Lorient, 2016, p. 117). Elle vit plus tard un moment radicalement différent lorsqu'elle réussit à se stabiliser dans un logement pour quelques mois : « J'ai vécu et éprouvé toutes ces émotions, je n'ai pas eu la chance d'être distinguée, de porter la « petite robe noire » basique et festive que chaque femme possède dans sa garde-robe. Depuis que j'ai quitté les pavés, j'essaie de retrouver un corps normal, d'être femme, mais je préfère des vêtements aux tons vifs, chatoyants, un maquillage discret, mais qui se voit quand même » (Lorient, 2016, p. 97). Sa présentation de soi se transforme après la rue, elle n'utilise plus les mêmes pratiques vestimentaires et les mêmes techniques de maquillage pour effacer les traces de la rue, elle y recourt pour s'embellir, pour se sentir autrement, la mise en scène de son apparence rehausse son estime. « Le corps est le premier et le dernier bien que l'on possède.

De lui seul vient l'énergie de vivre et d'avancer : J…, 30 ans-Grenoble- 5 ans d'errance. » (Vaneuville & Femmes SDF, 2005, p. 44).

Chapitre IV Prendre soin de soi à la rue

Santé des personnes à la rue

Le rapport à la santé et à la maladie est vécu différemment d'un individu à l'autre. Les différentes représentations de la maladie et de la santé se rencontrent dans les relations sociales des personnes en situation de rue. Dans ce chapitre, les femmes en errance témoignent de leur point de vue sur leur santé, leurs représentations, sur les soins qu'elles recherchent ou ceux qu'elles refusent.

Le sociologue Thibaut Besozzi (2020) analyse les données statistiques réunies par Ann Legal (2015) et Bénédicte Mordier (2016) issus de l'enquête « Sans-Domicile » de l'INSEE. 86 % des personnes enquêtées possèdent une couverture d'assurance maladie : pour « 48 %, il s'agit de la CMU (Couverture maladie universelle), pour 29 % du régime général d'assurance maladie et pour 8 % de l'AME (Aide médicale d'État) » (Besozzi, 2020, p. 94). Les personnes « sans-domicile » françaises détiennent généralement une couverture maladie. Finalement les consultations médicales sont nombreuses parmi cette population. D'ailleurs « on constate que 85 % des sans-domicile ont consulté un médecin par eux-mêmes au moins une fois au cours des douze derniers mois… » (Besozzi, 2020, p. 94). Selon ces statistiques, les personnes à la rue ne sont pas fortement exclues du système de soins français.

La sociodémographe Muriel Moysi réalise une recherche pour actualiser l'enquête de l'INSEE, « Sans-Domicile ». Parmi les 3741 personnes enquêtés, 55 % se perçoivent en « bonne santé » ou « très bonne santé », contre 22 % « assez bonne », et 23 % « mauvaise ou très mauvaise ». Les femmes se déclarent en moins bonne santé que les hommes, surtout les femmes âgées (Moysi, 2015). Sa recherche coïncide avec les informations de Besozzi (2020). 85 % des enquêtés ont consulté un médecin dans l'année écoulée. La santé sexuelle ne fait pas partie de ces deux études.

Les chiffres sur l'accès aux soins des personnes à la rue soulèvent d'autres questions si nous les comparons aux statistiques menées par des institutions spécialisées, notamment l'étude de l'association « Agir pour la santé des femmes » (ADSF) : « la santé des femmes en situation de grande précarité en Île-de-France » (ADSF, 2020). Sur les 1001 femmes en situation de précarité rencontrées par l'association dans des hôtels sociaux, des centres d'hébergement, des bidonvilles,

des rues, des gares, au métro et au Bois de Vincennes, 81 % affirment ne pas avoir vu un médecin ou un gynécologue ces 3 dernières années.

La santé des personnes à la rue est largement étudiée en psychologie (Laporte et *al*., 2015). Ces recherches identifient une population masculine plus importante que féminine, cependant les analyses ne s'intéressent pas aux différences de situation entre hommes et femmes. Plusieurs recherches sur la santé des femmes en errance visent le lien entre les « maladies mentales » et l'errance (Tinland et *al*., 2018). Cette analyse psychiatrique effectuée auprès de personnes adultes *« sans-abri*[51] » en France montre que les femmes sont plus exposées que les hommes au trouble de stress post-traumatique, à la dépression, au risque de suicide, aux agressions verbales, physiques et/ou sexuelles, mais aussi aux fractures et aux entorses. Selon la même étude, le stress post-traumatique et la victimisation violente expliqueraient les niveaux élevés de dépression, de risque de suicide, d'altération de l'état physique et d'altération de la qualité de vie dans cette population. (Tinland et *al*., 2018). Des femmes ayant participé à l'étude déclarent avoir un trouble bipolaire ou de la schizophrénie.

En prenant en compte la position dévalorisée dans laquelle sont les femmes à la rue face au système médical et aux professionnels de santé, il reste donc à réfléchir sur le point de vue des habitantes de la rue par rapport à leur santé, leurs corps, les soins, les liens avec les soignants, etc.

Le lien de confiance vers les soignants

Certaines femmes malgré leur situation cherchent à préserver une « bonne santé » : *« moi, je fais tout, je fais le tour des médecins, je n'ai rien pour l'instant, mais je consulte souvent, oui, bah, quand j'ai mal quelque part* » (Irène). Cette habitante de la rue lutte pour prendre soin de sa santé ainsi que de sa présentation de soi. Le lien qu'elle maintient avec son corps l'aide à surmonter les difficultés de la rue, « *il faut, sinon tu te perds…il faut faire attention, le corps, là dans ma situation, on attrape tout, tout, je protège mon corps* » (Irène). Elle est vivement appréciée par les bénévoles des associations et elle en fière de le dire. Ainsi, son entourage la pousse à continuer à prendre soin de sa santé, elle souhaite préserver son estime de soi et sa position devant les autres en dépit de sa situation : « *c'est important, je veux me sentir bien malgré… tu vois, c'est pas facile,*

[51] Terme utilisé : « homeless people »

j'essaie de me protéger quand même » (Irène). En effet, certaines habitantes des rues veulent à tout prix se prémunir de la maladie, cependant, construire un lien qui permet une réconciliation avec leur corps est essentiel pour leur prise en charge. Elles consultent des médecins auxquels elles font confiance et qui sont à leur écoute. Elles visitent des lieux où elles sont bien accueillies. Même la façon de saluer ces femmes a un impact sur leur prise de soins : « *elle me connaissait* [une docteure], *on avait fait des liens, elle me disait de passer après ses consultations, elle voulait me donner du temps, et ça, alors ça j'ai beaucoup apprécié, parce que je n'allais qu'à lui dire que j'avais mal là ou là [elle touche son ventre et sa tête], je lui racontais ma vie, mes idées, et elle me disait que tout était connecté, mais comment m'en sortir ? Comment…* » (Amelia). Cette femme par exemple lie une amitié précieuse avec une généraliste qui lui offre des consultations gratuites. En ayant la couverture maladie universelle (CMU)[52] les personnes à la rue n'ont plus besoin d'avancer des frais chez les médecins généralistes, cependant, Amelia n'entame pas à ce moment-là les démarches nécessaires pour obtenir cet avantage et elle n'a pas non plus de carte d'identité. En attendant, cette docteure lui tend la main. Amelia dort peu et le fait de ne pas savoir où elle se reposera chaque soir l'inquiète. Elle se cache sur le toit d'un immeuble, mais elle essaie de ne pas y aller souvent pour conserver secret ce petit espace, « *ma présence peut déranger les gens… s'ils appellent la police…j'ai fait quoi, j'ai fait quoi !* », elle vit dans une angoisse permanente. Alors, la rencontre avec cette femme médecin la réconforte, « *c'est avec elle que j'ai commencé à… je n'osais plus me voir, j'avais quelque chose dans l'œil, mais je ne voulais pas voir, je ne voulais pas voir ce truc dégueulasse, je l'imaginais dégueulasse dans mon visage, j'étais à la rue et j'étais aussi moche, et puis elle m'a convaincue, de me voir… que je sache que c'était un peu infecté, MAIS, pas si grave, que je pouvais me guérir. Elle m'a envoyé voir un ami à elle, j'ai manqué trois fois les rendez-vous, à chaque fois elle m'a appelé pour me dire, « pas grave, il t'attend la semaine prochaine ». Je suis pas allée, encore une fois, « pas grave, il t'attend mercredi prochain », et puis je me suis dit qu'il m'attendait, vraiment, alors je suis allée […] c'était tout bête, j'ai dû mettre des gouttes, voilà tout, et je devais essayer de ne pas toucher mes yeux avec les mains sales, au bout de 15 jours je n'avais plus rien* » (Amelia). A partir de cette expérience de soin et d'accompagnement, cette femme commence à réaliser des démarches auprès de son assistant social pour refaire ses papiers, demander l'ouverture de droits de l'assurance maladie, à

[52] Elle a été remplacée par la complémentaire santé solidaire.

la Caisse d'allocations familiales (CAF), etc. Elle maintient un lien précieux avec sa généraliste. Au bout d'un certain temps, une fois hébergée, elle prend des rendez-vous aux horaires réguliers d'attention aux patients.

Parfois la honte d'avoir un regard intime sur le corps empêche les femmes de demander de l'aide aux soignants, certaines disent éviter de se regarder dans des miroirs et de s'ausculter. Alors, le *toucher* médical sur leurs corps, un regard plus scrupuleux, les renvoient immédiatement à leurs plaies, leurs blessures, leurs infections… Cependant, le lien avec les thérapeutes reste indispensable pour le suivi et la réussite d'un traitement. Le psychiatre Alain Mercuel témoigne du lien créé avec Marjorie, une femme d'une quarantaine d'années qui vit ce qu'il nomme des « associations délirantes » :

> « Depuis sa dernière hospitalisation en province, Marjorie a respecté scrupuleusement une année entière de rendez-vous (de soins) avec la plus grande ponctualité ; consultations au cours desquelles elle a tenté chaque fois de nous convaincre qu'elle n'avait plus besoin de traitement… tout en me redemandant un prochain rendez-vous… cette fois-ci, je lui propose le 8 juillet sur un carton de rendez-vous aux lignes prétracées. Mal m'en a pris : *« Ces lignes c'est comme un électroencéphalogramme plat… vous ne pouvez pas me donner un rendez-vous sur un carton comme ça, ça veut dire que je serai morte.* » Elle s'écroule en pleurs puis sèche ses larmes quand elle me voit déchirer le carton ; « D'accord, pas de carton rouge entre nous ! » Elle repart dans l'ébauche d'un sourire d'apaisement… Le lien toujours, sa force, sa permanence à maintenir, à préserver… la permanence du lien repose sur la possibilité de rencontres thérapeutiques- quels que soient les lieux… » (Mercuel, 2012, p. 188-189).

La relation établie entre le patient et le soignant montre en effet l'importance du point de vue du malade face à sa propre détresse, la maladie est donc prise en compte comme une situation dans laquelle la relation au monde du patient diffère de celle du médecin, mais ils trouvent un accord, une compréhension et cette relation reste essentielle pour le traitement des patients et par conséquent le maintien ou pas de la santé.

Une recherche sur les maladies chroniques et les habitants de la rue (Davis et *al*., 2012) montre comment le lien affectif entre patients « *homeless* » subissant des maladies chroniques et les soignants, influence le suivi des traitements. Les personnes interrogées (8 hommes et 6 femmes) témoignent d'une grande solitude : « *La pression sanguine est élevée. Vous savez, je n'avais personne à qui parler alors je suis resté malade. La poitrine - j'ai toujours eu une douleur dans la*

poitrine. Quand vous êtes contrarié, vous savez, quand quelque chose ne va pas - quand vous n'avez personne à appeler, vous gardez ce truc à l'intérieur, ça vous ronge. Ça vous ronge[53]. » (Davis et *al.*, 2012, p. 4). Cependant, leur traitement se poursuit lorsqu'elles trouvent un lien affectif avec leurs soignants, elles sont capables de parler ouvertement de leurs dépendances aux drogues et à l'alcool, de leurs maladies et de leur situation. Cette confiance avec les soignants leur permet de continuer des traitements et de commencer des démarches administratives.

Si certaines recherches montrent que la santé n'est pas une priorité dans la vie de tous les jours à la rue, d'autres (Wilson, 2005) relèvent l'importance que certaines femmes attribuent au maintien de leur santé et l'influence du lien noué avec les soignants pour la prise en charge. Ainsi certaines parcourent de longues distances pour avoir un rendez-vous avec du personnel de la santé qu'elles connaissent déjà : « Madame L., comme Madame K (…) qui vivent l'une et l'autre en hôtel social et qui ne disposent pas dans leur entourage proche de femmes sur lesquelles compter pour recevoir des indications précises quant aux services où aller, suivent à la lettre les orientations des professionnels et cherchent à limiter autant que possible les changements d'établissements » (Rico Berrocal & Le Méner, 2015, p. 28).

Réticence aux soins

Le refus de se soigner est un sujet travaillé par les sociologues et les psychiatres qui essaient de comprendre les raisons pour lesquelles les personnes à la rue rejettent toute aide dans certains cas face à des maladies chroniques qui parfois même entraînent la mort. Le renoncement aux soins est lié à des causes intimes, propres à l'histoire de vie de chacun. Certaines femmes connaissent le risque de ne pas se soigner, mais elles choisissent de garder leur indépendance face à l'institution médicale. L'anthropologue Yann Benoist (2009) raconte l'histoire de Jacques et son refus de se soigner. Il explique cette situation en lien avec sa personnalité et ses perceptions de la maladie. L'homme est atteint d'un cancer du plancher buccal, il suit irrégulièrement ses séances de radiothérapie. Le personnel médical ne s'explique pas son attitude, sans cacher leur mécontentement. Benoist s'entretient avec la travailleuse sociale de Jacques, elle lui apprend que ce dernier n'ignore pas la gravité de sa maladie et l'importance de la radiothérapie. Cependant la

[53] "Blood pressure up high. You know, didn't have anybody to talk to so I stayed sick. Chest – always had a pain in my chest. When you get upset, you know, when something didn't go right – when you ain't got anybody to call, you hold that stuff on the inside, it eats you up. It eats you up." (Davis et *al.*, 2012, p. 4).

perspective d'un avenir est nulle à ses yeux, la vie au Centre d'hébergement et de réinsertion sociale de longue durée (CHRD LD) est pénible et ennuyeuse : « Il ne voulait pas être traité comme un enfant, car il était assez grand pour décider par lui-même s'il voulait ou non continuer à vivre, et pour choisir la manière dont il passerait le temps qu'il avait encore à vivre. » (Benoist, 2009, p. 61). Des facteurs sociaux influencent ces types de résolutions. Lorsque l'on prend les personnes à la rue dans leur « entière » humanité, comme sujets d'action, les refus de soin acquièrent du sens. La chercheuse Laureline Coulomb met en évidence la nécessité de replacer la maladie dans l'histoire de vie de l'habitant de la rue : « Face au bouleversement introduit dans leur vie par l'annonce de la maladie, les malades cherchent à redonner du sens à leur expérience et à leur parcours. Sans cet ajustement biographique, certains individus refusent les soins qui leur sont proposés tant que la maladie n'a pas encore été intégrée comme partie prenante de leur quotidien et de leur histoire personnelle » (Coulomb, 2018, p. 123). Ainsi de Claire : *« Une fois oui, oui, je voulais être forte, tu vois, tu peux pas être la victime, la malade, la… je sais pas quoi, j'ai eu un souci de santé, c'était dur, je refusais de l'aide, le médecin m'a proposé un traitement, mais bon, j'ai pris mon temps, je suis retournée trois fois, il m'a dit : « mais Madame, vous allez être plus forte, allez-y, prenez-les [*les médicaments*], vous allez voir. Et là, je me suis dit qu'il avait raison. »* La maladie située dans l'histoire de vie de Claire montre comment dans le parcours de sa quotidienneté, le refus n'est pas constant, les échanges avec le soignant donnent un sens à la maladie et à sa thérapeutique qui vient en quelque sorte interrompre « sa force ». Cependant retrouver *sa santé* équivaut aussi à reconquérir sa résistance physique pour supporter la rue. Le médecin Alain Mercuel (2012) raconte son expérience lors d'hospitalisations de personnes en situation de rue :

> L'hospitalisation est un moment privilégié de la transformation. Au cours de cette période que l'on pourrait caractériser de « soins intensifs », le discours de refus s'effrite, la parole prend une densité, la peur des « murs » de l'hôpital se dissipe... Répétitions, obsessions, comme de vrais tsunamis de paroles, émergent de façon désordonnée des informations dans tous les sens, mythomanie de survie, aucun lien ne peut en début des soins se bâtir sur du vent. Mais au fil des jours…les discours incohérents, excessifs, vont laisser place à la parole, celle de la rencontre humaine, celle d'une approche de son propre affect, d'une émotion enfin acceptée. (Mercuel, 2012, p. 171-172)

Les soins des personnes avec des suivis psychiatriques reste pour certains soignants un défi : « Mais le refus de soin, alors les plus durs, c'étaient les refus de soins psychiatriques, alors ça ?

Trois jeunes femmes schizophrènes qui refusaient de prendre leur traitement. Quoi donc ? Ça devenait très compliqué aussi, ça. Une d'elle disait : « Je suis pas malade », voilà donc. Même si elle entendait des voix, hein […] Une assistante sociale qui nous appelle de Martinique. C'est parti. Elle s'est retrouvée en Martinique. On ne sait pas comment. En avion, elle est partie avec je sais pas qui, on ne sait pas comment elle s'est retrouvée en Martinique et c'est l'assistante sociale de la Martinique qui a appelé l'association, on l'a rapatriée, quoi. Enfin c'est fou donc ouais les soins psychiatriques ça c'est compliqué. » (Médecin généraliste ayant travaillé auprès des femmes migrantes en situation de rue)

Dans d'autres cas, certaines femmes hésitent à frapper à la porte des services médicaux à cause de l'embarras qu'elles peuvent vivre lors de rendez-vous. Ainsi, Leunta (Rico Berrocal & Le Méner, 2015), accompagnée par Raquel Rico Berrocal, du Samu social, se rend à un cabinet dentaire. À l'accueil elle montre une carte périmée de l'aide médicale de l'État (AME)[54], elle doit avancer les frais de la consultation. Raquel intervient en indiquant que Leunta est enceinte, l'examen est donc essentiel, sa carte AME est en procédure. Le refus de l'agent d'accueil est accablant, il haussa le ton et une autre collègue se joint à la scène. Autour, d'autres patients regardent la situation. Raquel essaie de suggérer des alternatives, cependant elle finit pour proposer à Leunta son aide en lui prêtant de l'argent. Finalement cette femme enceinte, une fois assise à côté de la chercheuse, répond : « Non, je ne veux pas. Je sais ce que je peux payer ou pas. La consultation, c'est une chose, mais après ? Le problème, c'est le traitement. Je ne pourrai pas non plus payer le traitement. J'ai un trou dans la dent, ça me fait mal quand je mange. Mais maintenant, je ne peux pas payer […] Quelle honte ! Partons ! Partons ! Allons-y ! Si on nous appelle, je meurs de honte. » (2015, p. 41) Elles partent avant que la soignante du cabinet appelle Leunta, elle n'a pas voulu s'exposer au dévoilement de son nom. « La honte surgit dès lors au centre des possibilités chez cet individu qui perçoit l'un de ses propres attributs comme une chose avilissante à posséder, une chose qu'il se verrait bien ne pas posséder. » (Goffman, 1996, p. 18). Dans un premier moment, l'échange à l'accueil reste limité, car la conversation se passe entre Leunta, l'agent d'accueil et Raquel. Dans un deuxième temps, il y a deux personnes à l'accueil, la voix d'une d'elles devient plus forte et le refus est irrévocable. Alors, l'échange verbal passe à un

[54] « L'aide médicale de l'État (AME) est destinée à permettre l'accès aux soins des personnes en situation irrégulière au regard de la réglementation française sur le séjour en France. Elle est attribuée sous conditions de résidence et de ressources. » (*En situation irrégulière - AME*, 2022)

registre plus sévère. En outre, les patients qui attendent leur tour, ces « inconnus », en quelque sorte, se joignent à la situation. Une partie des conditions sociales de Leunta leur est donc dévoilée, ce contexte suffit pour rendre « honteuse » de son sort. Dans des « contacts mixtes » entre stigmatisés et normaux dans une même situation sociale, « l'individu affligé d'un stigmate a tendance à se sentir « en représentation », obligée de surveiller et de contrôler l'impression qu'il produit, avec une intensité et une étendue qui, suppose-t-il, ne s'imposent pas aux autres. » (Goffman, 1996, p. 26). Lorsqu'on rencontre ces échanges parfois « futiles » dans le suivi médical, les réticences aux soins prennent une autre signification que celle du simple refus.

Soins gynécologiques

L'association pour le développement de la santé des femmes (ADSF) recense que sur 1001 femmes rencontrées deux sur trois ont des troubles du cycle menstruel et/ou souffrent des maladies gynécologiques (ADSF, 2020, p. 22). La santé gynécologique s'élargit bien au-delà des questions de maternité des femmes habitantes de la rue, cependant le sujet est très peu traité en sociologie. Quelques associations et mairies s'emparent de la question. Par exemple, l'association ADSF réalise des maraudes dans un camion aménagé nommé le « Frottis Truck », elle propose des examens gynécologiques et s'efforce de dépister des cancers féminins ou des maladies et des infections sexuellement transmissibles. La ville de Paris a intégré dans le service de protection maternelle et infantile (PMI) des infirmières puéricultrices et des sage-femmes « hors murs » qui vont à la rencontre des habitantes de la rue enceintes sans suivi de grossesse, des familles avec des enfants pour la réalisation des premières consultations et des vaccinations pour ces derniers. (Menant, 2020).

Contraception

Sur la contraception des femmes à la rue, également nous ne possédons guère d'information en sociologie. Dans l'étude de l'ADSF (2020) parmi les 1001 femmes rencontrées plus de 70 % n'utilisent aucune méthode contraceptive. Plus de la moitié de celles qui y recourent utilisent des préservatifs (il n'est pas spécifié s'ils sont féminins ou masculins), 20 % ont un implant, 18 % utilisent la pilule contraceptive et 10 % possèdent un stérilet (ADSF, 2020, p. 21).

Dans un rapport de 2005 du Samu social (Brunet et *al.*, 2005), les femmes rencontrées témoignent de la difficulté d'un suivi quotidien de la pilule contraceptive (cette méthode est la plus

utilisée en France jusqu'à 34 ans[55]) cependant, les chercheurs remarquent la diversité de cas de recours à la contraception de certaines femmes. Ainsi, « Julie (28 ans) est allée consulter un gynécologue dans un dispensaire pour se faire prescrire la pilule, après avoir rencontré un jeune homme qui montrait des signes d'engagement à son égard. La démarche de Julie, pourtant un peu « précipitée », est remarquable dans la capacité d'anticipation qu'elle démontre, malgré la situation d'instabilité dans laquelle elle se trouve. » (Brunet et *al.*, 2005, p. 52) Les habitantes de la rue qui recourent à la contraception sont aussi celles qui soignent leur présentation de soi et qui possèdent des réseaux de connaissances. Certaines femmes acquièrent des connaissances pour se débrouiller malgré leur situation et consultent des gynécologues en cas de problème seulement ou pour le renouvellement de la pilule ou la pose de l'implant contraceptif. Il n'y a pas d'information sur le préservatif féminin (il n'est pas pris en charge par l'assurance maladie), le diaphragme (en partie pris en charge), le stérilet ou dispositif intra-utérin (DIU) (prise en charge à 65 %), la cape cervicale (n'est pas prise en charge) et les spermicides (non pris en charge), le patch contraceptif (n'est pas remboursé), l'anneau vaginal (n'est pas remboursé), les progestatifs injectables (remboursés) et la ligature des trompes (prise en charge dans certaines situations médicales).

Cependant, cette étude est significative pour appréhender les situations que les habitantes de la rue subissent parfois à contrecœur. Par exemple Aude, 22 ans indique qu'elle voit le gynécologue seulement en cas de problème. Cette jeune femme subit un viol à 13 ans, des viols de la part du père de son enfant, elle ne supporte pas l'introduction du spéculum lors d'un examen gynécologique surtout s'il agit d'un médecin homme :

« J'aime pas, donc j'y vais jamais sauf si j'ai vraiment quelque chose de très grave. J'ai été là, il y a un mois et demi, deux mois. En fait, je saignais alors que j'avais déjà eu mes machins. Il m'a dit que c'était juste parce que j'avais oublié ma pilule alors moi je lui ai gueulé dessus, je lui ai dit : « alors pourquoi vous m'avez mis ça alors ? » Je supporte pas le truc et surtout quand c'est un homme. Je supporte pas quand on me touche ou qu'on me regarde. J'ai demandé une femme, on

[55] « La pilule […] Sa fréquence maximale d'utilisation est enregistrée parmi les 15-19 ans (60,4 %) et les 20-24 ans (59,5 %). Son utilisation diminue par la suite pour concerner moins de la moitié (47,8 %) des 25-29 ans et plus qu'un tiers (35,4 %) des 30-34 ans. Le DIU, qui apparaît chez les femmes de 20-24 ans (4,7 %), remplace peu à peu la pilule. Son utilisation augmente ensuite avec l'âge pour atteindre un niveau proche de celui de la pilule (31,6 %) chez les femmes de 30-34 ans. Il devient le premier contraceptif utilisé à partir de 35 ans (34,6 % chez les 34-39 ans). Il reste plus souvent utilisé par des femmes ayant déjà des enfants. Parmi les 25-29 ans, seules 7,6 % des femmes nullipares utilisent un DIU alors qu'elles sont 31,8 % chez les femmes qui ont des enfants. Cette tendance se retrouve dans toutes les tranches d'âge. » (Rahib et *al.*, 2017, p. 3)

m'a dit : « vous êtes musulmane ? », j'ai dit « non ». On m'a dit : « ben, vous aurez un homme. » (…) Il faudrait que je leur dise : « oui, j'étais violée, je supporte pas les hommes. » C'est chiant, devant tout le monde. Mais à R., c'est que des femmes les gynécos, c'est ça qu'est bien. » (Brunet et *al.*, 2005, p. 54)

Comme tant d'autres femmes, Aude est soumise au médecin que les associations proposent ; en tant que femmes précaires elles n'ont pas toujours le choix. En outre, les suivis gynécologiques dénotent aussi la relation que les femmes ont avec leur corps. Ainsi Noëlle : « La dernière fois que j'ai vu un gynécologue, c'est… il me semble que c'est dans un foyer, y a deux mois peut-être, deux mois. Il a regardé s'il voyait pas des saletés dans mon vagin. » (Brunet et *al.*, 2005, p. 56). Cette image dépréciative de soi témoigne bien de l'attitude de rejet de son corps de la part de Noelle, un sentiment de souillure que partagent nombreux de femmes.

Grossesses

La dernière « Enquête nationale périnatale, les naissances et les établissements, situation et évolution depuis 2010[56] » (2017) signale la problématique des femmes précaires lors des suivies des grossesses. Elle définit ainsi la population participante : « femme et/ou son partenaire sans emploi en fin de grossesse » (2017, p. 40). Selon le rapport, les femmes précaires utilisent moins de méthodes contraceptives, elles risquent de subir des complications obstétricales ainsi que des prises en charge tardives, car elles recourent au système de santé seulement après quelques mois de grossesse (Coulm, 2020). L'étude ne cite pas la situation des femmes à la rue ou logées dans des hébergements comme l'hôtel, CHRS, CHU, maison relais, CADA et autres. Cependant d'autres statistiques montrent les difficultés des habitantes de la rue enceintes, ainsi le rapport ENFAMS (Guyavarch et *al.*, 2014) affirme que 11 % de femmes « sans logement » interrogées n'ont pas déclaré leur grossesse à l'assurance maladie, et 14 % l'ont déclarée au troisième mois.

En ce qui concerne la sociologie du « sans abrisme », ce sujet est presque oublié, certes la prise en charge des femmes enceintes ou avec des enfants en France tend à être rapide pour celles qui ont des papiers[57]. Nous avons déjà évoqué quelques chiffres au début de ce chapitre, cependant cet

[56] La dernière enquête a été réalisée en 2021, jusqu'à ce jour les résultats n'ont pas encore été publiés.

[57] En Ile-de-France, les associations comptaient 700 enfants à la rue en 2019, selon l'article du *Monde*, il s'agit des familles en demande d'asile ou sans-papiers, les enfants restent à la rue entre 2 à 5 mois, parfois pour certains davantage (Rey Lefebvre & Béguin, 2019). Dans d'autres contextes, et d'autres conditions sociales, plusieurs

« oubli » dans la recherche des personnes « sans abri » ouvre des questions encore à résoudre sur le rapport au corps des femmes à la rue ayant une sexualité active. De plus, d'autres branches de la sociologie montrent les inégalités et les difficultés des femmes précaires lors de leurs grossesses :

> Le parcours médical de grossesse exige des femmes enceintes une disponibilité importante et un travail sur le temps (anticipation, organisation, articulation). Cette contrainte temporelle ne pèse pas de la même manière sur toutes les femmes en fonction de leurs ressources — les plus aisées et les plus familières avec l'organisation des soins pouvant recourir au secteur privé, et selon leur situation administrative — l'absence d'un titre de séjour et/ou d'une couverture sociale nécessitant de mettre en œuvre des stratégies d'accès aux soins. Du côté des conjoints, leur présence est intermittente et conditionnée au fait que les rendez-vous n'empiètent pas sur leur temps professionnel. (Boulet, 2021, p. 8-9)

Ainsi, les grossesses et le suivi médical des femmes à la rue requièrent une organisation spécifique à leur situation. Par exemple, Claudia est suivie gratuitement par une sage-femme dans un Centre médico-chirurgical obstétrique (CMCO). Outre les visites au CMCO elle réalise souvent des examens dans les laboratoires d'analyse biologique pour des bilans sanguins et urinaires. Les sept consultations prénatales obligatoires par le Code de la santé publique[58], le dépistage des pathologies infectieuses ou immunitaires et les séances de préparation à la naissance sont intégralement pris en charge par la Sécurité sociale. Les deux premières échographies sont remboursées à 70 %, et celles qui restent à 100 % pour les personnes avec des droits ouverts. Lors de sa grossesse Claudia bénéficie de la CMU, désormais tous les examens mentionnés sont pris en charge à 100 %. Elle est rassurée, elle n'a pas de revenus ni les allocations de la Caisse d'allocations familiales (CAF).

générations vivent à la rue, des enfants naissent et vivent dans la rue toute leur vie, celle-ci étant le lieu de leurs premières socialisations. Par exemple en Inde, des familles entières où certains enfants ne connaissent que la rue (Bardon, 2019). Ou bien au Mexique où des enfants partent de leur domicile familial à cause de mauvais traitements, de problèmes familiaux, de décès dans leur famille, d'abandon, de viol ou de tentative viol ou encore de charges trop élevées de responsabilités et d'obligations (participation à l'économie familiale, travail ménager…) (Pérez López, 2009).

[58] « Toute femme enceinte bénéficie d'une surveillance médicale de la grossesse et des suites de l'accouchement qui comporte, en particulier, des examens prénataux et postnataux obligatoires pratiqués ou prescrits par un médecin ou une sage-femme. La déclaration de grossesse peut être effectuée par une sage-femme. Lorsque, à l'issue du premier examen prénatal, la sage-femme constate une situation ou des antécédents pathologiques, elle adresse la femme enceinte à un médecin. » (Article L2122-1 - Code de la santé publique - Légifrance, s. d.)

Lors des rendez-vous avec les infirmiers, les gynécologues, les sage-femmes et d'autres soignants, elle amène des amies pour les traductions, car elle ne parle pas français. Parfois elle appelle des femmes de son réseau de connaissance pour qu'elles réalisent les traductions par téléphone si elles ne peuvent pas se rendre au rendez-vous avec Claudia, cette démarche nécessite l'accord du personnel médical. Elle est moins coûteuse que l'utilisation de « google traduction », dernière option pour Claudia qui doit alors acheter en amont une carte internet pour utiliser ce site internet sur son téléphone. Lors de ces rendez-vous, plusieurs aides-soignantes et des infirmières cherchent dans leur équipe quelqu'un qui parle espagnol. Cependant, trouver à chaque rendez-vous un soignant hispanophone reste rare. Quelquefois, Claudia ne comprend pas les instructions de la sage-femme, mais elle connaît déjà certaines recommandations médicales, car elle a l'expérience d'un premier enfant, dit-elle. Un jour, je l'accompagne au rendez-vous avec la sage-femme. Les règles des restrictions COVID ne permettent pas d'amener quelqu'un au CMCO, cependant cette fois-ci le personnel fait une exception. La sage-femme ausculte Claudia. Lors des traductions, je tourne le dos pour lui laisser plus d'intimité, et je traduis au fur et à mesure les paroles de la soignante. Claudia se rend aux rendez-vous, car elle sait l'importance du suivi médical, cependant elle est d'une certaine manière soumise à des observations et des interventions sur son corps sans comprendre parfois les propos des soignants, lors des touchers vaginaux par exemple. Si elle n'est pas accompagnée, les échanges linguistiques restent difficiles, le soignant ne peut effectuer des traductions sur le téléphone de Claudia, alors elle *accepte* les démarches médicales sur son corps sans s'y opposer. « Lorsque l'on traite de médicalisation de la grossesse et de l'accouchement, il faut distinguer la prise en charge par des professionnels et des institutions spécialisées (médecins, sage-femmes, maternités hospitalières) d'une part, et l'intégration de normes et de manières de penser médicales dans la vie quotidienne d'autre part. » (Boulet, 2018, p. 38). Claudia apprend peu à peu les normes et les obligations au cours de ses rendez-vous avec les soignants en vivant parfois le désarroi de ne pas comprendre certains échanges linguistiques.

En outre, Claudia craint que son ex-mari ne la retrouve et que, d'une manière ou autre, il apprenne le jour de l'accouchement. Alors la sage-femme lui propose de se rendre à un bureau de l'administration du CMCO pour expliquer la situation. Ce centre protège l'identité des femmes si elles le souhaitent, elles préviennent en amont le CMCO des personnes qui peuvent les visiter après l'accouchement, si quelqu'un en dehors de cette liste demande la patiente, l'accueil ne lui donnera aucune information. Après l'accouchement Claudia reçoit à l'hôtel la visite d'une sage-femme.

Une rééducation périnéale et abdominale lui est proposée, elle en entend parler pour la première fois.

Claudia vit la majorité de sa grossesse à l'hôtel, et, quelques semaines après l'accouchement, elle est relogée dans une association. Elle a une chambre et une salle de bains privé, et partage la cuisine avec d'autres femmes. Elle rencontre dans ce lieu plusieurs femmes étrangères avec des histoires similaires à la sienne. Dans leur pays d'origine, ces femmes ont connaissance d'hommes de nationalité française qui cherchent à se marier et établir une vie de couple en France. Ils leur promettent une vie meilleure en France après leur mariage. Mais une fois arrivées, elles déchantent souvent, elles tombent enceintes les premiers mois et la violence s'installe au sein du couple.

Claudia et son réseau se mobilisent rapidement lorsqu'elle quitte la maison de son ex-mari, en trouvant ainsi dès la première nuit une chambre d'hôtel. D'autres femmes victimes de violence conjugale vivent leurs grossesses entre les squats, les halls de maternités, les tentes, les CHRS, chez un tiers, dans des voitures, etc. Celle qui n'ont pas de papiers subissent encore d'autres contraintes. Voici le témoignage de l'association « Gynécologie sans frontières » qui assiste en France les femmes vivant dans des camps de migrants, réfugiés et déplacés : « Parmi les femmes exilées réparties sur le territoire, nombreuses sont les victimes de violences (excisions, viols, mariages forcés, prostitution, traite des êtres humains, etc.) … elles sont nombreuses à être contaminées par le virus de l'immunodéficience humaine (cinq fois plus que les hommes)… les grossesses, qui surviennent souvent après un viol, sont généralement mal suivies. » (Matis & Duthe, 2020, p. 31). Les parcours migratoires sont hétérogènes, si certaines fuient les violences familiales et sociales trouvées dans leurs pays, d'autres partent à la recherche d'une vie meilleure. Cependant, elles peuvent acquérir une situation stable en France lors de leurs grossesses : « Si la grossesse précarise temporairement leur situation, elle permet aussi à ces femmes d'envisager un avenir meilleur. La naissance d'un enfant sur le territoire français favorisera l'accès à un statut socialement codifié et reconnu, celui de mère, et, par-delà, facilitera, à terme, leur régularisation administrative. » (Panaccione, 2013, p. 42). Cependant le réseau Solidarité Paris maman (SOLIPAM) alerte sur la dégradation de la santé des femmes enceintes primo arrivantes précaires. Ainsi le réseau témoigne du parcours d'une femme à la rue enceinte de huit mois et avec un enfant de deux ans à charge. Après son accouchement, sans solution, elle se retrouve encore à la rue avec ses deux enfants, les services sociaux départementaux trouvent un hébergement dans un hôtel

social qui prend fin deux mois plus tard. La famille dort à la rue et quelques nuits dans un hébergement, elle est dirigée vers les accueils de jour pour, au moins, se reposer en journée. Le réseau SOLIPAM contacte une unité mobile d'accompagnement de personnes à la rue qui lui trouve une place. Épuisée, elle s'endort sur un canapé, le nouveau-né roule par terre et y reste quelques instants. Son enfant de deux ans essaie d'interagir « brusquement » avec les hébergées : « Lorsque le personnel du centre se rend compte de la situation, l'unité mobile d'accompagnement aux personnes en situation de rue contacte l'unité mobile de psychiatrie ainsi que l'aide sociale à l'enfance en vue de récupérer la garde des enfants. Mme S. sera placée 24 heures dans une unité de psychiatrie, elle en ressortira sans traitement ni suivi et ne pourra pas réintégrer le centre d'hébergement. » (Gasquet-Blanchard & Moine, 2021, p. 235)

Des femmes qui n'ont pas, ou très peu, de réseau de connaissances peuvent se trouver dans des situations d'isolement, et dans des labyrinthes administratifs épuisants. C'est le cas de Leunta (Rico Berrocal & Le Méner, 2015), cette femme enceinte de son deuxième enfant, un fils de huit ans à charge et son mari, sont hébergés dans un hôtel social pour la cinquième fois. Elle ne parle pas français, le mari et le fils accompagnent Leunta pour faire les traductions auprès des administrations. Ils ont été orientés par le 115 de Paris dans un hôtel social situé dans une commune de Seine – Saint – Denis, cette situation pose un premier problème administratif, car si la famille dépend du Samu social de Paris, elle doit s'adresser aux services sociaux de Paris, mais géographiquement l'hôtel se trouve dans une commune hors de Paris, alors les différentes administrations des deux villes s'embrouillent dans la prise en charge. Ainsi, les parents ne parviennent plus à payer la cantine de l'école de l'aîné, ils cherchent des aides pour débourser la dette de 74,20 euros. Cependant, jusqu'à trouver le bon interlocuteur et les informations, une quête rocambolesque est vécue par la famille : d'abord elle cherche des informations auprès de l'assistant social de la maternité, après plusieurs coups de fil Leunta apprend qu'il n'y a plus de service social à la maternité, et elle est orientée vers l'assistant social du secteur. Quelques jours plus tard sous le conseil de la mairie, les parents accompagnés se rendent au service social du conseil général. Ce jour-là, il n'y pas du chauffage dans les bureaux. Les services ne sont ouverts que sur rendez-vous et une partie du personnel est absente. Au guichet, on les informe : « Ils dépendent du 115 de Paris […] ils doivent bénéficier d'une AS à Paris, ce n'est pas de notre ressort […] nous ne pouvons pas les prendre en charge, ils ne sont pas domiciliés ici. Ils sont hébergés par le 115 de Paris, pas par le 115 de Seine-Saint Denis [Même si l'hôtel est situé à Seine-Saint Denis]. Pour la cantine,

allez voir le service enfance de la mairie [de leur commune de résidence] » (2015, p. 35-36). Quelques jours plus tard, Leunta se rend à son premier rendez-vous de suivi de grossesse, ensuite elle accompagne son fils aux urgences, on lui diagnostique une gastroentérite. L'enfant ne prend pas les médicaments conseillés par l'hôpital, car, le même jour, leur couverture sociale expire et les parents ne possèdent pas les 31 euros pour payer la pharmacie. Ils cumulent des difficultés : ils ne parviennent pas à s'inscrire à pôle emploi ni à obtenir un compte bancaire ; ils sont contraints de se débarrasser de leur four à micro-ondes à cause des règles de sécurité de l'hôtelier ; et outre ils rencontrent des obstacles à leur demande de l'AME (2015, p. 37-45). Ce témoignage montre comment les difficultés administratives et économiques pour les femmes précaires entravent leur prise en charge ainsi que leur suivi de soins.

D'autres femmes en situation de rue utilisent des stratégies pour se protéger lorsqu'elles sont enceintes, ainsi Jenna : « Oui, je dormais parfois dehors... Je rentrais chez moi avec des hommes que je ne connaissais même pas et je traînais avec eux toute la nuit. Parfois je couchais avec eux - je ne me souviens même pas de la moitié du temps. Parce que j'étais enceinte, je pensais que je n'allais pas être enceinte à nouveau, c'était juste du gâchis. C'était terrible[59]. » (Murray et *al.*, 2020, p. 37).

Cependant, certaines femmes à la rue n'ont pas de suivis médicaux, car elles vivent des *dénis de grossesse*, ainsi Anne Lorient raconte son accouchement à la rue :

> « Un matin d'hiver, à quelques jours de Noël, j'ai mal au ventre. Je perds du sang. La peur s'empare de moi. Vais-je mourir là, seule sur ce trottoir ? Je suis effrayée, j'essaie d'accrocher des regards, de lancer des S.O.S., mais rien, personne ne me voit. Une énorme contraction et là, un bébé sort de moi. « Au secours ! » J'ai fait un déni de grossesse. C'est impossible. Cet être humain, cette chose pend sur le trottoir. Je hurle. Les passants paniquent et appellent les pompiers. Tout le monde me regarde, et même me touche. Je ne veux pas, je ne comprends pas encore. Un pompier a peur de moi, mais s'approche doucement. Il me dit qu'il va m'aider. Je suis terrorisée à nouveau. Il ramasse mon fils qui respire à peine. Je ne sais plus quoi faire, je suis complètement dépassée. On m'allonge sur une civière, le pompier coupe le cordon et me donne mon fils. Et à ce moment précis je vois deux petits yeux qui me fixent. Qui me cherchent. À ce croisement de regard, ma peur s'envole et fait place à un amour profond, immense, inconnu. Je n'ai plus peur. Je ne sens que de l'amour. Le

[59] "Yeah, I was sleeping outside at times … I'd go home with men I didn't even know and hang out with them all night. Sometimes I would sleep with them—I don't even really remember half the time. Because I was pregnant, I thought I'm not going to get pregnant again, so I was just such a mess. It was terrible. » (Murray et *al.*, 2020, p. 37)

pompier sourit et moi je pleure. Un enfant des viols. Un bébé tout rose sorti des horreurs. » (Lorient, 2019, p. 18)

Après ce choc, à la maternité elle se rend compte que les infirmières appellent la Direction des affaires sanitaires et sociales. Elle craint que cette institution ne lui enlève son enfant, alors elle fuit et se retrouve à la rue. Dans d'autres cas le désir de grossesse est alimenté pour le statut que les femmes enceinte acquièrent à ce moment. « Pour certaines, être enceinte devient une forme d'existence, un moyen de gagner l'attention des professionnels. Certaines vivent alors des grossesses fantasmées, elles disent être enceintes sans donner de certificat médical ou en entreprenant des démarches administratives, problème récurrent chez plusieurs femmes ayant la trentaine, et qui n'ont pas de problèmes psychiatriques notoires. » (Vaneuville & Femmes SDF, 2005, p. 43).

Interruption volontaire de grossesse (IVG)

En France, l'IVG est 100 % prise en charge par la Sécurité sociale, cependant cet acte médical est soumis à une double clause de conscience[60]. À ma connaissance, il n'existe pas d'étude sur le sujet et les femmes en situation de rue.

Anaëlle a un long parcours de rue, elle recourt trois fois à une IVG : « *j'ai fait trois avortements, ah purée, tant mieux, moi je ne regrette pas, regarde j'ai eu D., A.* [ses deux enfants] *et trois avortements, imagine-toi, j'en aurais cinq, non, non, non pour qu'ils souffrent ? Comme ma fille et mon fils ont souffert dans les foyers, non, non […] c'est moi qui ai demandé, comme j'étais avec X, j'étais enceinte de lui […] c'était un fou du sexe, et là j'ai avorté comment ? Non, là, je pense, ils ont dû l'enlever, là j'étais… ouïe, encore deux semaines et j'aurais dû le garder […] là ils m'ont mis des trucs pour l'enlever, le deuxième, c'était de qui... Du deuxième, la même chose, troisième*

[60] « Un médecin ou une sage-femme n'est jamais tenu de pratiquer une interruption volontaire de grossesse mais il doit informer, sans délai, l'intéressée de son refus et lui communiquer immédiatement le nom de praticiens ou de sage-femmes susceptibles de réaliser cette intervention selon les modalités prévues à l'article L. 2212-2.

Aucune sage-femme, aucun infirmier ou infirmière, aucun auxiliaire médical, quel qu'il soit, n'est tenu de concourir à une interruption de grossesse.

Un établissement de santé privé peut refuser que des interruptions volontaires de grossesse soient pratiquées dans ses locaux.

Toutefois ce refus ne peut être opposé par un établissement de santé privé habilité à assurer le service public hospitalier que si d'autres établissements sont en mesure de répondre aux besoins locaux.

Les catégories d'établissements publics qui sont tenus de disposer des moyens permettant la pratique des interruptions volontaires de la grossesse sont fixées par décret. » (Article L2212-8 - Code de la santé publique - Légifrance, s. d.)

[…], celui-là j'ai dû prendre une pilule […] ouf, trois enfants sur terre, c'est que Dieu l'a décidé, imagine-toi, trois enfants qui souffrent encore en foyer, non, non, je veux pas de ça ». Anaëlle explique son recours à l'IVG, ses deux enfants sont placés dès leur jeune âge, elle ne souhaite pas « faire vivre » la même expérience à d'autres enfants, alors elle décide d'avorter. Anaëlle ne donne pas davantage d'informations sur ces moments-là, sur son entourage, sur les rapports avec les médecins lors des rendez-vous ou d'autres données microsociologiques. Pour ces deux premières interruptions de grossesse, elle utilise la méthode chirurgicale et pour la troisième la médicamenteuse. Bien que les complications soient rares, certains symptômes se présentent après l'IVG : de la fièvre, des douleurs abdominales, des saignements parfois abondants. Les soins après une IVG sont à la charge de la personne. Prendre soin de soi, se reposer, se sentir bien entourée est essentiel pour certaines femmes lors des IVG. Pour les femmes à la rue, cette possibilité est presque nulle, celles qui ne possèdent pas de réseaux affectifs sécurisants sont amenées à vivre ces situations dans la solitude. Mais où se reposer en toute tranquillité quand elles n'ont pas de chez soi pour dormir, comment contenir des saignements abondants alors que parfois elles n'ont pas les moyens d'acheter des protections périodiques ? Pendant l'une de ces grossesses, Anaëlle subit un viol, elle est confrontée à la violence de la vie à la rue. Le recours aux IVG de certaines femmes est une stratégie de survie : « […] pour les femmes enceintes sans domicile qui pratiquent le sexe de survie ou dont l'accès à la contraception est faible en raison du coût, du lieu ou dans le contexte d'une coercition reproductive de la part de leur partenaire, l'avortement fait partie d'un ensemble vital de ressources nécessaires pour que les femmes sans domicile puissent obtenir des résultats sains et en toute connaissance de cause[61] » (Murray et *al*., 2020, p. 19).

D'autres femmes en situation de rue recourent à l'IVG par peur d'être abandonnées par leurs partenaires lorsqu'ils apprennent leur grossesse, d'autres envisagent des avortements, car elles estiment ne pas avoir assez des ressources économiques pour devenir « mères », pour elles avoir des enfants dans ces conditions serait « irresponsable » : « *oui, je pouvais pas, tu sais, quand la nana m'a dit que j'étais enceinte j'ai vu sa tête, elle était dégoûtée presque, elle m'a demandé si*

[61] "[…] for pregnant homeless women engaged in survival sex or whose access to contraception is poor due to cost, location, or in the context of reproductive coercion by their partner, abortion forms part of a vital set of resources required for homeless women to achieve healthy, fully informed outcomes." (Murray et *al.*, 2020, p. 19)

je voulais le garder… j'ai rien dit, elle a dit, "madame, avec votre situation…", j'ai tout compris, après c'est vrai, je pouvais pas, je pouvais pas le garder. » (*Nathalie)*

Pour les femmes les plus jeunes, la consommation de drogues stoppe parfois leurs règles, et elles pensent être à l'abri d'une grossesse, mais elles tombent enceintes, « lorsqu'elles s'en aperçoivent, ce sont des signes physiques qui leur mettent la puce à l'oreille. Bien souvent, il faut alors aller vite pour pouvoir dater la grossesse et envisager la suite » (Creyemey & Morales, 2011, p. 12).

« Je suis en bonne santé »

Des recherches mettent en évidence des mécanismes psychosociaux où des facteurs sociaux, des « événements de la vie », des variables individuelles ainsi que « la capacité de faire face » peuvent influencer l'état biologique (Lecarpentier & Lhuilier, 2012, p. 24). La santé et la maladie ne sont pas des concepts absolus, « la vie d'un vivant ne reconnaît les catégories de santé et de maladie que sur le plan de l'expérience, qui est d'abord épreuve au sens affectif du terme, non sur le plan de la science » (Canguilhem, 1979, p. 131). Les représentations de la santé et de la maladie, du point de vue des femmes à la rue ne sont pas toujours les mêmes que celles des soignants. À cet égard, certaines femmes se considèrent en « bonne santé » en dépit de l'avis des soignants : « *le médecin me dit que je dois faire des examens, mais je suis en bonne santé […], je sais pas bien pourquoi, il croit, il croit, il n'est pas sûr, il croit que j'ai un truc au niveau du sein, je pense, mais moi ça va, je suis en bonne santé* » (Mathilde). Elle refuse de retourner chez le médecin et de réaliser les examens. Elle est catégorique : *« pour les examens, je sais pas, non, non, je n'ai pas demandé, mais je veux pas savoir, je veux rester dans mon corps, personne ne regarde mon corps, il est assez abîmé »* (Mathilde). Son expérience de la maladie est liée étroitement aux démarches à réaliser pour obtenir des soins, c'est-à-dire pour vérifier l'hypothèse d'une pathologie, être examinée par d'autres soignants, réaliser des examens dans des laboratoires, etc. Chercher la maladie implique donc pour Mathilde de dévoiler son corps au médecin qui la suit et aux autres professionnels de soin avec qui elle n'a pas encore établi un lien de confiance. Montrer son corps, si l'on vit à la rue, revient à montrer une intimité dissimulée parfois à soi-même, depuis longtemps. Certaines habitantes des rues expriment leurs souhaits de ne pas voir leurs visages dans un miroir, elles se lavent sans « trop » se regarder… Dans l'auscultation du médecin et dans les soins nécessaires, leur état de santé sera évident ; la maladie dissimulée dans la chair est exposée.

Mathilde doit se faire dépister dans la prévention d'un cancer du sein, probablement réaliser une mammographie. En dépit de ses difficultés, elle devra montrer un de ses seins au corps soignant.

« Je suis malade, mais je ne sais pas de quoi »

À l'inverse, d'autres femmes sont aux aguets des symptômes de leurs possibles « maladies » : « *moi j'ai noté dans un petit cahier, monsieur [au médecin] j'ai ça, j'ai ça, j'ai ça, parfois il ne me croit pas, mais moi je suis sûre que j'ai un truc, il me dit, "madame alors il faudra faire cet examen", ou "il faut ce médicament", ou "c'est parce que vous ne dormez pas bien", et puis moi je veux savoir ce que j'ai vraiment* » (Brenda). Au long des jours, Brenda prend des notes sur ses ressentis corporels, elle écrit ce qui lui semble étrange par rapport à l'état de santé « d'avant la rue ». À cette époque elle profitait d'une bonne santé, dit-elle. Elle s'affiche comme une femme forte sans problèmes de santé. La situation de rue l'amène à se rendre compte des changements de son état physique, de ses maux de tête, de sa fatigue… Dans la mesure du possible, elle suit soigneusement les conseils de son médecin. Par exemple, ce dernier lui suggère de se reposer plus, mais elle dort peu, à cause de la peur et du fait des préoccupations liées à sa situation instable. Cependant, même en suivant les conseils du médecin, elle se perçoit malade de « quelque chose » qui n'est pas encore établi par les soignants. Elle maintient des relations cordiales avec le généraliste qui la reçoit couramment et se révèle attentif aux écrits de Brenda quand elle les lit lors des consultations.

Madina est perturbée par les problèmes de santé qu'elle commence à avoir : « *J'ai beaucoup d'allergies, je suis allée au médecin, mais je ne sais pas ce que j'ai. Il m'a expliqué, mais je n'ai pas compris…* » Madina ne parle pas français couramment, elle n'a pas toujours de traducteurs lors de ses rendez-vous. Bien que le diagnostic de sa mère, elle aussi malade, lui semble un peu plus clair, car il a été déjà fait en Roumanie, elle ne connaît pas clairement le sien. Elle continue : « *moi, je prends des médicaments pour le stress, je suis stressée tout le temps, et ce matin j'ai fini les médicaments, donc je suis un peu nerveuse maintenant… je voudrais avoir un travail, mais ils ne m'en ont pas donné, je pourrais faire le ménage ou garder des enfants* » (Madina). À plusieurs reprises, elle explique ne pas comprendre sa propre maladie, ou pourquoi elle doit prendre tels ou tels médicaments, à part pour le stress. Cependant elle le fait « au cas où ». Madina est tchétchène, elle apprend le français, mais certaines explications du savoir médical lui échappent. La langue est limitante lors des interactions avec les soignants.

Parfois, les symptômes de certaines patientes ne sont pas crédibles aux yeux des médecins, Y. Benoist (2009) décrit ainsi la situation de Julie, une femme de cinquante ans, connue par le personnel du Centre d'hébergement et d'assistance aux personnes sans-abri (CHAPSA). Un des amis de Julie confie à Benoist qu'elle souffre d'un cancer du poumon et d'un cancer du sein, mais elle ne souhaite pas se faire soigner. Julie confirme le diagnostic, cependant elle ne parle pas de ces maux aux soignants du CHAPSA. Benoist communique cette problématique aux personnels, ces derniers indiquent que Julie est « complètement folle », alors il ne faut pas faire attention, en conséquence le cancer de Julie n'est pas détecté dans un premier temps. Cette femme porte deux stigmates aux yeux des médecins, elle est considérée comme une « clocharde ». En outre, son visage est fortement touché par la consommation excessive d'alcool, ses lèvres sont gonflées, et il lui manque des dents. Lors d'un examen post-opératoire de la cataracte, le médecin lui détecte une tumeur du sein. Benoist conclut : « j'ai maintes fois constaté, lors des consultations auxquelles j'ai assisté, que les médecins font généralement moins d'efforts auprès des SDF qu'auprès de leurs autres patients pour expliciter leurs diagnostics, sans doute parce qu'ils les jugent particulièrement ignorants. » (Benoist, 2009, p. 69-70).

« Moi, je veux d'abord un hébergement, après tout le reste »

Pour d'autres professionnels, le plus dur c'est le refus des soins psychiatriques, « *on se trouve démunis, tu sais pas où elles vont finir, tu t'attends à tout, mais tu peux surtout pas les obliger* », « *une dame elle refusait de prendre ces médicaments pour la schizophrénie, mais elle entendait des voix, c'était dur, le plus dur ce sont les cas psy* »

Même si les chiffres présentés au début du chapitre donnent une image plutôt positive de l'accès aux soins des personnes à la rue, ils n'expliquent pas les facteurs sociaux ou personnels qui alimentent le refus de soins. Certaines femmes par exemple se rendent chez le médecin alors que des maladies comme le cancer ont déjà attaqué tout leur corps. Elles sont en fin de vie, ou demandent de l'aide lorsque les infections de leurs pieds sont si avancées que le personnel soignant trouve les chaussettes enfoncées dans la plaie…

Débrouillardise

Manon est très malade, depuis une semaine elle a mal la gorge. Elle ne peut pas se rendre chez le médecin, car elle n'a pas encore la CMU[62]. Son dossier a été rejeté une première fois, elle essaie d'en constituer un autre avec l'aide d'une nouvelle assistante sociale. Elle ne s'entendait pas avec la précédente, qu'elle ne trouvait guère efficace. Ce jour-là, la manche ne lui rapporte pas assez pour acheter les médicaments qui lui seraient utiles, elle privilégie d'autres dépenses. Je lui suggère d'aller à la pharmacie avec elle, mais elle préfère rester là où elle fait la manche, elle est intimidée par cette démarche. Cependant elle me décrit ses symptômes, je les rapporte au pharmacien. Ce dernier me recommande un médicament « naturel » qui ne nécessite pas d'ordonnance. Je le donne à Manon, elle est heureuse et note sur son téléphone la fréquence à laquelle elle doit le prendre. Certaines femmes en situation de rue ne se rendent pas chez le médecin, car elles n'ont pas les papiers nécessaires pour y avoir accès gratuitement, elles cherchent alors d'autres moyens de soulager leur douleur ou leur inconfort, bien sûr elles ont peu de ressources pour le faire. Elles dépendent de ce que les gens leur donnent.

Pour certains symptômes, des habitantes des rues demandent aux bénévoles des accueils de jour du thé avec beaucoup de sucre pour « calmer » leur mal de gorge, d'autres réalisent des pansements sur leurs blessures avec des morceaux de tissus arrachés à leurs propres vêtements... Ces personnes ne sont pas indifférentes à leurs maux, elles cherchent une aide médicale : parfois leurs droits à l'assurance maladie sont en cours ou bien elles n'ont pas encore entamé les démarches. Cependant si la maladie arrive, elles se débrouillent, certaines d'entre elles se rendent directement aux urgences des hôpitaux publics, sachant qu'elles y seront reçues.

En France, il existe la possibilité de se soigner gratuitement même si les personnes n'ont pas de droits ouverts de CSS : les centres de santé, les écoles de médecine, les centres de protection maternelle et infantile (PMI), les lieux de santé pour les jeunes et les étudiants (planning familial, centres médicaux sociaux, les bureaux d'aide psychologique universitaire[63]). Parfois les personnes à la rue ne connaissent pas les dispositifs mis en place par l'État et les associations pour favoriser l'accès à la santé, cependant d'autres problématiques s'ajoutent lorsque les personnes ne sont pas

[62] Depuis le 1er janvier 2021, la CMU est remplacée par la Complémentaire santé solidaire (CSS). (*Complémentaire santé solidaire (ex-CMU-C)*, s. d.)

[63] https://www.aide-sociale.fr/

en situation régulière. Selon l'association Médecins du Monde 70 % de personnes reçues dans leur « centre d'accueil, de soins et d'orientation » (CASO) en 2020 n'avaient pas de couverture maladie effective. En outre, la crise sanitaire du COVID a rendu difficile l'accès aux démarches administratives selon cette association. Une autre difficulté s'ajoute à l'accès aux soins de personnes sans papiers ou en demande d'asile. Particulièrement, depuis 2019, pour les droits à la santé des étrangers : « Le premier confinement a commencé tout juste trois mois après l'adoption d'une réforme très régressive sur les droits de santé des étrangers fin 2019, qui instaurait notamment des délais de carence de trois mois pour les demandeurs d'asile et les personnes en situation irrégulière avant d'accéder à une couverture maladie. » (Médecins du monde, 2020, p. 54)

Résistance à la douleur

Parfois, certaines femmes avec un diagnostic précis, des médicaments prescrits et une prise en charge de l'assurance maladie ne suivent pas toujours les recommandations, ainsi Nina : « *je dois prendre des médicaments, la dernière fois il m'a dit que si je ne le prenais pas, j'allais être malade, mais attends, moi j'en ai pas pris, et regarde-moi, tout va bien, c'est quoi la santé, c'est quoi la santé, j'en sais rien, mais moi, je suis au top* ». Pour d'autres femmes, les médecins ne découvrent pas la maladie qui les atteignent. Valérie se rend aux rendez-vous médicaux assez souvent, dit-elle, mais elle méprise tout diagnostic : « *elle se trompe, oui j'ai mal, là dans le ventre, mais elle dit que ça peut être un ulcère, mais je pense pas […] j'en ai vu trois [médecins], non non, l'autre dit que j'ai une mauvaise alimentation, il est con ou quoi ? je suis à la rue, je mange quand je peux moi..[…] le deuxième je sais pas, je ne me souviens plus, mais c'était encore quelque chose, tu vois, il a dit gastrite je crois » (Valérie).* Cette femme souffre de douleurs intenses dans le ventre, elle attend un diagnostic : « *non, non, je suis pas médecin, je peux pas savoir ce qui m'arrive* ». La résistance à la douleur des personnes en situation de rue est observée aussi par d'autres sociologues, par exemple Gisèle Dambuyant : « Pour toute personne en situation précaire – et encore plus chez les sans-abris – la résistance à la douleur et à ses symptômes, la mauvaise connaissance des structures de soins se doublent d'un sentiment de honte à l'idée de faire soigner un corps sale et dégradé. Cela est vrai pour les pratiques "externes" (actes d'hygiène et de soins), mais aussi "internes" (actes de médication) » (2006, p. 48). Ou encore Laureline Coulomb : « les personnes sans domicile cherchent à transmettre une image valorisée d'elles-mêmes et la mise en

scène de la robustesse sert à dissimuler tout ce qui pourrait porter atteinte à l'identité sociale virtuelle de l'individu […] Les plaintes liées à la douleur se font rares et, lorsqu'ils les expriment, les individus tendent toujours à les minimiser » (2018, p. 46). Même si cette résistance existe, d'autres femmes habitantes de la rue expriment leurs symptômes aux personnes avec qui elles établissent des liens de confiance forts, ainsi Nina témoigne : « *Je ne me confie pas à tout le monde, ça sert à rien, je sais ce que les gens pensent de moi, alors je dis rien. J'ai mal, j'ai mal, mais "il faut arrêter de boire", m'a dit le médecin, mais je vais pas le faire, alors je parle de mes douleurs à un éducateur, M… passe me voir souvent, il juge pas lui, je le vois souvent, mais je parle à personne d'autre, voilà* ».

Certaines personnes à la rue se rendent chez les médecins quand leur maladie ou leur blessure sont dans un état très grave, parfois elles supportent des douleurs extrêmes, Patrick Declerck témoigne de cette situation :

> « Il me revient une femme d'une cinquantaine d'années qui s'était présentée à la consultation. Elle voulait des médicaments. "Mal au ventre"… Elle traîne un peu. Hésite. On la sent embarrassée. N'osant pas dire. Finalement elle nous parle d'un bouton qui la gêne. Elle désigne sa poitrine d'un geste vague. On découvrira un cancer du sein au stade terminal, jamais montré, jamais traité. Il avait rongé la face interne du sein gauche, tiré les chairs comme un grappin et creusé un trou large comme trois doigts et profond d'un pouce. Ce trou était un peu devenu le centre de gravité de son corps. Il l'avait comme tout entière lentement attiré à lui. Elle ne pouvait plus se tenir que courbée, de travers, comme penchée et soucieuse, nourrice de cette tache de mort. » (Declerck, 2001, p. 89-90)

Pour certaines habitantes de la rue afficher leur résistance face à la maladie est une manière de survivre aussi à leurs conditions sociales et matérielles : *« je vais attendre, si la rue ne m'a pas tuée, la maladie non plus, »* dit une femme lors d'une maraude quand on l'interroge sur sa santé et ses rendez-vous avec les médecins. Laureline Coulomb observe l'affichage de la force chez les hommes sans-abris : « Baptiste, 47 ans, Français, vit dans la rue depuis 2006, suite à une rupture conjugale. Après avoir perdu son pied suite à des engelures, il répète qu'il n'en éprouve aucune douleur. Il suit toutefois un traitement contre les douleurs fantômes, mais il s'empresse de préciser qu'il ne s'agit là que d'un traitement préventif : lui, il n'a pas mal. » (Coulomb, 2018, p. 44)

Dépendances : alcool et drogues

L'enquête réalisée en 2009 « Santé mentale et addictions chez les sans domicile franciliens » (SAMENTA) constate que les hommes consomment trois fois plus de produits psychoactifs que

les femmes, ils consomment plus d'alcool, ils sont plus dépendants, et ils expérimentent plus de drogues illicites. (Laporte & Chauvin, 2010, p. 73-83)

Une recherche plus récente, auprès de 888 personnes (129 femmes, 759 hommes) fréquentant deux CHRS à Paris en 2015, montre qu'il y n'a pas des différences significatives entre les femmes et les hommes par rapport à la consommation d'alcool. Cependant la dépendance aux drogues (analgésiques, stimulants, psychotropes) est plus importante chez les femmes (Koueta, 2020, p. 57-58).

La consommation alcoolodépendante prend différentes formes lorsque les personnes habitent la rue, boire de l'alcool a une signification symbolique. Les heures, les lieux, l'entourage, les rituels, les normes…etc. ne sont pas choisis au hasard. La signification de la consommation d'alcool est donnée par les interprétations des acteurs autour de cette activité, les étiquettes attribuées à cette dépendance (comme celles des drogues et des médicaments) sont différentes dans les divers groupes sociaux (l'âge, la classe sociale, le genre, la culture)[64] qui entourent le consommateur. De même, la personne dépendante change parfois son rapport à sa propre consommation. Par exemple, une femme hébergée dans un CHRS, qui interdit la consommation des drogues ou d'alcool, se débrouille en prenant en compte le contexte : « On peut noter à ce sujet la capacité qu'ont certaines de ces personnes, dites « très désocialisées », à adapter leur comportement alcoolique selon les exigences du lieu où elles se trouvent, de manière à ne pas risquer d'en être exclues. » (Amistani, 1998, p. 42) Carole Amistani observe que les femmes le plus « stabilisées » dans le Centre d'hébergement et d'assistance aux personnes sans-abri de Nanterre (CHAPSA)[65], où l'usage de l'alcool est toléré, ne cachent pas leur consommation cependant, elles se vantent de savoir là contrôler. D'autres femmes accueillies dans des hébergements interdisant l'alcool, boivent avant de rentrer le soir. L'enquête Samenta constate : « Dans les structures à bas seuil (fréquentées majoritairement pas des hommes seuls) qui – par définition- sont celles qui sélectionnent le moins leurs usagers, on rencontrait plus fréquemment

[64] Par exemple par rapport à l'âge, les adolescentes cherchent dans l'alcool des effets tels que l'euphorie, la désinhibition et/ou des effets contre l'anxiété et la phobie, la consommation chez les femmes adultes est liée à des situations qu'elles estiment déstabilisantes. Un autre exemple lié à la classe sociale, les femmes cadres et étudiantes consomment plus fréquemment de l'alcool que les femmes ouvrières. (Karila, 2018, p. 49)

[65] Cette institution est un lieu de passage, les personnes doivent repartir chaque jour après avoir passé la nuit. Cependant, lors des observations de Carole Amistani, un groupe des femmes a été hébergé, elles partent le matin, c'est la règle du CHAPSA, et elles y rentrent l'après-midi tous les jours. C'est ainsi que la chercheuse a pu observer l'organisation des femmes.

des personnes atteintes de troubles psychotiques et d'addictions et, dans les hôtels sociaux (fréquentés majoritairement par des familles avec enfants, souvent monoparentales et féminines), des personnes atteintes de troubles anxieux » (Laporte et *al*., 2015, p. 696).

La production académique en sciences sociales sur la consommation de drogues concerne peu le public féminin, les recherches autour de la consommation donnent la parole surtout aux hommes (Neff, 2018). Moins encore les recherches sur les femmes en situation de rue. A ma connaissance, jusqu'à ce jour, il n'existe pas des recherches spécifiques sur l'alcoolodépendance et toxicodépendance des femmes habitantes de la rue en sciences sociales.

On voit moins les femmes s'exposer sur la voie publique en consommant de l'alcool, cela peut être expliqué par le fait d'un regard négatif de la société sur les femmes qui en consomment de grandes quantités : « Dans un contexte problématique, les femmes consomment plutôt de façon solitaire, envahies par un sentiment de honte, de culpabilité, rarement lors de moments festifs, mais plutôt en cachette de l'entourage, en fin d'après-midi, en début de soirée ou la nuit, au domicile. L'ingestion est le plus souvent rapide, avec la recherche d'un effet « défonce » immédiat. » (Karila, 2018, p. 44). Avec ces prémisses, où consomment les femmes en situation de rue l'alcool ou les drogues, comment elles se débrouillent pour leur consommation ?

Certaines femmes en situation de rue boivent de l'alcool en se cachant, elles n'osent pas affronter le stigmate de boire à la rue comme leurs pairs masculins. Les rôles des femmes centrés dans la famille sont « endommagés » lorsqu'elles vivent des addictions. Elles n'accomplissent pas la norme d'être des mères ou partenaires exemplaires dans le sein familial :

L'alcoolisme au féminin est plus difficilement avouable. Cette « discrétion » peut être généralisée à la situation de femmes SDF. Outre leur nombre restreint (environ 10 % des SDF sont des femmes), il est assez difficile de les aborder et de pouvoir discuter avec elles. Cette réserve peut s'expliquer par de nombreux facteurs : la société stigmatise plus négativement une femme à la rue qu'un homme, ainsi que l'alcoolisme au féminin. L'image de la femme est très contrôlée dans notre société, ce qui les rend plus sensibles à leur apparence extérieure. Alors, elles essaient de se montrer le moins possible. Ne pas vouloir communiquer est une manière de devenir « invisible ». Cette « invisibilité » est d'autant plus recommandée que la rue est dangereuse et inadaptée surtout lorsque l'on est une femme et donc plus facilement victime d'agressions de toutes sortes y compris sexuelles. (Dambuyant-Wargny, 2006, p. 67-68)

Cette forme de consommation est liée au « rôle de mère » attribué socialement aux femmes. En étant à la rue, elles ne sont pas en mesure de l'accomplir. Une bénévole d'une association exclusivement pour des femmes à la rue raconte : « *elles se cachent, elles avaient souvent aussi des enfants, donc elles avaient peur […], même s'ils étaient placés, de complètement de ne plus pouvoir les voir. Ah oui, oui, c'est clair. On parle pas de l'alcoolisme des femmes parce que ça c'est très mal vue quoi, une mère qui boit, […] elles-mêmes, elles en avaient conscience, elles avaient une honte, elles étaient dans le déni. Souvent les enfants ont été placés, forcément. On a connu des femmes à [nom de l'association] qui ont accouché avec des enfants placés à la naissance, en état de manque déjà de produit quoi* » (ancienne bénévole d'une association dédiée aux femmes à la rue)

Des recherches comme celle de Simmat – Durant et *al.* (2013), concluent que les femmes dépendantes enceintes réalisent des efforts pour diminuer la consommation et/ou prendre de substitutifs, cependant le moment de la grossesse n'est pas un facteur déterminant pour arrêter la consommation de alcool ou des drogues : « Les motivations principales sont plutôt essentiellement négatives, comme les dettes et les problèmes financiers, les ennuis avec la police ou la justice, les problèmes de santé ou de santé mentale, ou globalement un cumul des difficultés désigné par « la galère ». » (2013, p. 52) Cette étude inclus des femmes déclarant habiter à la rue ou dans des hébergements collectif (29 femmes de 116). Anaëlle, n'arrête pas sa consommation lors de ses grossesses, d'ailleurs sa fille le lui reproche, elle affirme que sa propre consommation est liée à ce fait. Pendant l'entretien, Anaëlle boit de la bière et fume du cannabis, elle me conseille « *ne fume jamais Berenice, je t'en supplie. Ah, tu me fais pas ça* ».

Lors de sa vie à la rue Cynthia vit une dépendance à l'alcool : « Ouf, je buvais tous les jours […] tu bois, le matin de la bière, l'après-midi de l'alcool plus fort. J'essayais de manger avant l'alcool fort, tu vois ce que je veux dire, pour que le corps puisse le supporter un peu plus. Je n'ai jamais touché à autre chose, tu sais […] pourquoi s'enfoncer encore plus, je touchais déjà le fond… tu n'as pas d'amis, les amis apparaissent quand tu as une bouteille comme ça, tu peux dormir n'importe où, ce qui compte c'est la boisson. » Elle a deux enfants, et deux avortements. Elle n'a pas non plus arrêté sa consommation d'alcool lors de grossesses : « Justement, je ne suis pas avec mes enfants, bah je n'étais pas avec eux parce que j'étais alcoolique, moi, je savais, je ne pouvais pas m'occuper d'eux, j'y suis pour rien, quand tu es malade, tu peux pas être une bonne mère. Je

veux dire, je suis pas conne, je sais, moi je n'étais pas la maman poule, j'étais trop occupée, moi je voulais boire, voilà la vérité… oui je buvais pendant les grossesses, les quatre, j'y suis pour rien moi. »

Certaines d'entre elles partagent également une dépendance à la drogue. Elles sont alors contraintes parfois de payer de leur corps pour obtenir l'argent de leur consommation. Certains hommes s'appuient sur cette situation pour obtenir leur faveur en le leur reprochant ensuite : *« bah quand ce connard avait besoin de se faire tirer dessus, et qu'on n'avait rien, il me disait de me vendre, pour environ 20 euros on pouvait avoir un client rapidement, et bien j'étais d'accord, mais parce que j'avais besoin, j'avais besoin de prendre mes trucs quoi, mais je lui demandais, « pourquoi 20 euros ? », il s'énervait. Une fois j'ai demandé à un client combien il a payé à A. et il m'a dit 30 euros, et A. m'a dit que c'était 20 euros, vous voyez, je pense qu'il a profité de moi, et moi, amoureuse, je pouvais rien faire d'autre* ». *(Diana)* D'autres femmes toxicodépendantes utilisent des stratégies de protection pour écarter des hommes dangereux, ainsi l'observe le chercheur Almeida Cabral (2020) : « Le groupe de femmes qui consomme du crack dans le « couloir de la mort », exprime une volonté de se mettre non seulement à l'abri, mais aussi de se sentir en sécurité à travers le partage d'expériences en groupe. Le fait de maintenir ce passage dans un état volontairement délabré, avec des déchets qui traînent partout, participe activement à la notion de mise en protection en évitant que de potentiels agresseurs s'y déplacent. Je pense notamment à Samantha et à Bahia qui inventaient des rumeurs selon lesquelles elles avaient le sida ou d'autres maladies potentiellement mortelles afin de ne pas être importunées à la rue. » (2020, p. 17) Les femmes à la rue ne sont pas forcément des victimes, elles sont dans des formes de résistance, de combativité, d'inventivité, pleines d'astuces, elles sont actrices de leur existence mais dans un contexte provisoirement défavorable.

Chapitre V Relations sexuelles, relations affectives

Relations sexuelles et relations amoureuses

La vie sexuelle et amoureuse des personnes à la rue est peu analysée en sociologie (Bruneteaux & Blanchard, 2019), et moins encore l'expérience des femmes. Deux articles de recherche qualitative réalisent les premiers pas sur ce sujet spécifique[66]. L'un d'entre eux traite exclusivement de l'expérience des femmes : « L'hétérogénéité des expériences affectives et sexuelles de femmes vivant sans domicile fixe » (Laporte & Le Méner, 2008), et le deuxième « Sexualité et relations affectives des personnes sans domicile fixe » (Oppenchaim et *al*., 2010) recueille les informations des hommes et des femmes.

L'étude de Laporte et Le Méner (2008), se concentre sur les réponses des femmes « sans domicile fixe »[67] qui fréquentent les accueils de jour du SAMU social de Paris et sont hébergées dans de Centres d'Hébergement et de Réinsertion Sociale (CHRS). Les chercheurs construisent un « idéal-type » à partir de la situation de vie de ces femmes. Ils distinguent celles avec « l'univers de sens de la rue » (celles qui se considèrent sans-abris) et les femmes dont « l'univers de sens n'est pas la rue » (les femmes qui savent que les autres les considèrent comme « SDF », mais qui, elles-mêmes, n'ont pas intégré cette nomination.

Celles qui se nomment « sans-abri » sont classées comme relevant de l'idéal-type « *fatalistes* », leur vie sexuelle est insatisfaisante malgré la présence des partenaires, Noëlle, 46 ans en témoigne *: « …oui, la vie, elle est dure, le fait de ne plus rien avoir du tout, c'est insatisfaisant, de plus avoir de relations sexuelles, je me masculinise et je suis tout le temps en train de porter des sacs et d'avoir des charges sur les épaules, des responsabilités, à me planquer…. Et j'aimerais bien être un homme des fois, ça simplifierait ma vie »* (Laporte & Le Méner, 2008, p. 43).

---

[66] Dans des pays anglo-saxons le sujet est abordé, certaines recherches s'accordent sur le fait que les personnes à la rue ont une vie sexuellement active : « Bien que préoccupées par la survie, cela ne signifie pas que les personnes interrogées n'étaient pas sexuellement actives ; en fait, beaucoup avaient des partenaires réguliers. Les rapports sexuels forcés et les rapports sexuels pour la subsistance étaient également courants. » (Gelberg et *al.*, 2004, p. 92) ["Although preoccupied with survival, this did not mean that those interviewed were not sexually active; in fact many had steady partners. Forced sex and sex for subsistence were also common"]

[67] Terme utilisé par les chercheurs.

Les *« resignées »* ont l'espoir de sortir de la rue, mais elles ne mettent pas en place « de plan » pour s'en sortir, elles maintiennent aussi le souhait d'un grand amour qui satisferait en même temps leur sexualité. Bénédicte témoigne, après14 ans à la rue : *« Y en a beaucoup qu'arrivent pas à comprendre qu'on arrive quand même à avoir des relations sexuelles. C'est dur, mais bon, on essaie de faire avec. »* (Laporte & Le Méner, 2008, p. 44).

Les « *volontaires* » sont des femmes qui envisagent d'abandonner la rue, elles mobilisent leurs connaissances pour s'en sortir. Elles cherchent des partenaires qui ne soient pas dans la même situation, souvent avec un logement.

Celles dont « l'univers de sens n'est pas la rue » entrent dans un autre type de classification, elles vivent une interruption de leur vie sexuelle, nullement liée, selon elles, aux circonstances de la vie en hébergement. Cette suspension est due à leur histoire de couple d'avant la rue : « … elles n'imputent pas l'interruption de leur activité sexuelle à leur situation de sans-abri ; elles ne distinguent pas dans l'environnement matériel ou relationnel d'éléments suffisamment offensants ou contraignants pour suspendre leur désir. » (Laporte & Le Méner, 2008, p. 46). D'autre part, des femmes vivant à la rue maintiennent des relations sexuelles et amoureuses, même si les conditions sociales ne permettent guère d'intimité. La rue constitue une épreuve « de plus » dans leur vie. Aude, une jeune femme de 22 ans vit sa sexualité en se débrouillant pour trouver des espaces adaptés, son dernier rapport sexuel dans un parking fut rendu possible, car elle connaissait le gardien : « *…Oui, l'agent de sécurité nous laisse tranquilles parce qu'il sait qu'on est à la rue, donc il nous protège, enfin c'est un genre de protection…* » (Laporte & Le Méner, 2008, p. 46)

Ces classifications sont reprises par les auteurs de « Sexualité et relations affectives des personnes sans domicile fixe » (Oppenchaim et *al*., 2010). Les deux articles montrent certaines limites. D'abord, la sexualité est définie comme un acte précis : la satisfaction, et le plaisir ne font pas partie de la recherche. La sexualité dans ces articles se limite à « l'acte » sexuel d'un couple hétérosexuel. « S'agit-il de pénétration ? », « s'agit-il de l'atteinte de l'orgasme féminin ou masculin ? » Les articles n'évoquent pas d'autres formes de sexualité comme la masturbation (et manifestement pas davantage l'homosexualité masculine ou féminine). Malgré ces critiques, ils ouvrent des pistes sur les ressources multiples développées par ces femmes.

L'anthropologue Elliot Liebow observe parmi les femmes qui habitent dans un hébergement d'urgence que les relations sexuelles sont rares, de même les conversations à ce sujet : « Le sexe

en tant que sujet de discussion, et encore moins en tant qu'activité, était une chose rare. En tant que sujet de conversation, il se classait loin derrière le travail et la religion. En tant qu'activité, à quelques importantes exceptions près, surtout chez les jeunes femmes, le sexe se distinguait par son absence[68]. » (Liebow, 1993, p. 43)

Dans ce chapitre plusieurs témoignages insistent sur la diversité de situations des femmes, il ne s'agit pas de séparer les relations sexuelles et amoureuses, car elles semblent s'imbriquer parfois, avec certaines partenaires, et d'autre fois, les femmes cherchent à s'amuser avec plusieurs amants en dehors des personnes qu'elles rencontrent dans les associations. C'est une manière de trouver aussi des caresses, des câlins, de la tendresse… ces formes d'affections si absentes de la vie à la rue : « Enfin, les sociabilités sentimentales s'analysent aussi par les pratiques sexuelles, rarement évoquées, souvent bridées dans un tel univers d'insécurité et de promiscuité. Mais paradoxalement, lorsque des liens se forment, même de manière ponctuelle, ils sont extrêmement forts. » (Dambuyant-Wargny, 2006, p. 79)

Espace de rencontre

Les lieux de la ville où les gens se croisent sont propices aux rencontres amoureuses, affectives et sexuelles. Pour certaines femmes, ces espaces se limitent aux associations qui accueillent des personnes à la rue ou en foyer, alors elles assurent être dépourvues de la possibilité de connaître les « bonnes personnes » : « *la rue n'est pas un bon endroit pour rencontrer l'amour, bon, ils ne sont pas tous… mauvais bien sûr, mais pourquoi être avec quelqu'un qui est dans la même merde que vous, pour partager quoi ? Un morceau de carton ?... Alors j'espère trouver quelqu'un de bien après* » (Amelia). En association, en foyer, ou à la rue, les personnes connaissent à peu près le stigmate attribué par la société : « *ah non avec les clochards jamais, moi je vais m'en sortir* » (Amelia). Certaines femmes qui se démarquent de l'appellation dévalorisante de SDF ne souhaitent pas davantage fréquenter de lieux qui accueillent d'autres habitants de la rue : « Les femmes fuient majoritairement des relations avec les hommes des foyers. Soit, elles évitent des hommes potentiellement violents, soit, elles misent sur du « mieux ». Certaines cherchent à sortir avec les agents d'accueil, ou bien des hommes avec qui elles font connaissance sur des sites de

[68] "Sex as something to talk about, much less something to engage in, was a sometime thing. As a topic of conversation, it ranked well behind work and religion. As an activity, with some important exceptions, especially among the younger women, sex was noteworthy by its absence." (Liebow, 1993, p. 43)

rencontres. » (Bruneteaux & Blanchard, 2019, p. 111) Elles restent attachées parfois aux bénévoles, aux travailleurs sociaux, aux veilleurs de nuit, etc. Ces professionnels connaissent de près ou de loin la situation de ces femmes (un travailleur social ou un bénévole n'ont pas les mêmes connaissances de leur parcours de rue). Alors certaines ne cachent pas « leur vie » actuelle, la crainte d'être dénigrée socialement est moins présente : « *Moi, le mec de l'assos W… je le trouve beau, il est gentil et tout, quand il me parle…je…je… je vais à l'assos' quand il est là, parce que j'ai envie de le voir, c'est mon petit plaisir secret, quand il me demande des trucs, je lui dis que tout va bien, j'ai pas envie qu'il sache ma situation, bon il le sait un peu, il est bénévole pour quelque chose, mais il ne sait pas tout.* » (Nina).

Certaines femmes connaissent *via* des applications de rencontre des partenaires occasionnels, ou des relations plus longues. Elles créent des profils, elles se prennent en photo, publient des descriptions en mettant en valeur leur personnalité, comme n'importe quelle autre utilisatrice de ce type de réseaux sociaux : « *Des fois je suis sur Tinder, mais j'ai pas toujours internet, mais je rencontre juste des gens bizarres... j'ai des belles photos, regarde je suis canon là…* » (Mathilde). Si Mathilde fait la connaissance des hommes *via* l'application, elle ne partage sa vie privée avec eux. Souvent, ils ne savent pas qu'elle dort dans des hébergements d'urgence ou à la rue : « *je m'en fous, j'ai pas envie de leur parler de ma « situation », je cherche des mecs pour m'amuser, pour les câlins,* [rires] » (Mathilde)

Les applications et les sites d'internet de rencontre sont des espaces de séduction et des échanges. Certaines disent les utiliser pour « regarder », ou pour obtenir des relations sexuelles occasionnelles. Cependant, même une rencontre fortuite coûte de l'argent, aller boire un verre, un café, etc. La question se pose, comment payer les dépenses d'un rendez-vous ? En outre, une organisation particulière est requise, se préparer pour ces rendez-vous : vêtements, maquillage... encore plus pour celles dont la situation de rue est plus précaire, car elles ne sont logées nulle part : « *Ça dépend, ici, on se connait, tous tu sais, alors je suis déjà allée sur des sites, mais, quand tu as eu une soirée de merde, quand tu n'as pas dormi, alors tu peux pas, comme ça quoi, et bon, j'ai pas la tête pour ça, mais… mais je sais pas, un mec bien, pourquoi pas* » (Lucie)

L'internet est indispensable pour ces types de rencontres, car les premiers échanges se font *via* la messagerie de chaque application. En plus, maintenir un profil requiert une capacité de renouveler les photos et d'autres informations pour celles plus engagées dans cette recherche.

Seule celles qui possèdent un portable qui fonctionnent avec ces applications ne connaissent pas de soucis. D'autres utilisent ces sites dans des lieux pourvus d'internet, la tâche s'avère plus compliqué pour elles, car peu de lieux offrent des ordinateurs à libre disposition. En outre, ces lieux sont ouverts au regard des autres, comme les espaces dans les bibliothèques et médiathèques. En tout cas, les habitantes de la rue s'efforcent d'envisager leur vie sexuelle et affective malgré ces situations difficiles.

Les rencontres occasionnelles

Certaines relations affectives sont accompagnées de mises à l'abri temporaires : « *Je l'ai rencontré dans un bar, nous avons juste parlé et je l'ai bien aimé… nous nous voyons quelques fois dans le mois, pas de messages d'amour… j'suis plus pour ça, mais nous avons des rendez-vous dans le bar et dans l'hôtel. Je peux dormir parfois deux jours de suite, mais il ne reste qu'une nuit. Parfois il paie juste la nuit et part, il paie toujours en liquide... Non, non, il n'est pas mon partenaire, je sais pas ce que nous sommes, je suppose que ça peut être de l'amour, je n'ai personne d'autre* » (Valérie). Cette femme a une vie sexuelle active, elle ne se considère pas comme étant amoureuse de cet homme, cependant cette rencontre est l'occasion d'avoir des relations affectueuses et étroites avec une autre personne qui ne fait pas partie du cercle de la rue. Ils se rencontrent de temps en temps, et entretiennent une relation d'écoute et de cordialité, sans aucune responsabilité sociale au-delà des soirées dans un hôtel qu'ils fréquentent tous les deux.

Des relations d'amour et d'entre-aide

Certaines femmes rêvent de retrouver l'amour : « *je sais pas, peut-être que je verrai le gars, et là je dirai voilà l'amour de ma vie.* » (Jeanne, amie de Mathilde, assise à côté de nous lors de cette conversation). D'autres affirment l'avoir trouvé avec des compagnons de galère qui partagent avec elles le quotidien de la rue. Csilla, par exemple s'organise avec son compagnon pour effectuer toutes les tâches du jour dans la rue, pour faire la manche, chercher de la nourriture, voyager, ranger leurs affaires (qui porte quoi, pour combien de temps, etc.), se laver, préparer à manger… et l'affection qu'elle trouve dans cette relation lui permet de penser à son avenir. Csilla confie vouloir rester toute la vie avec son copain et trouver une maison pour « *être mieux* » : *« Il est bien, il est gentil, je l'aime beaucoup »*. En discutant avec elle sur le sujet, elle me pose aussi des questions. Quand je lui réponds que je ne suis pas mariée et que ma famille n'habite pas en France, elle dit : *« ça doit être très difficile pour toi de vivre ici, toute seule, au moins j'ai mon copain…ne*

t'inquiète pas tu vas trouver un copain ». Le fait de vivre en couple aide au développement de la vie quotidienne, même si la galère est là, au moins elle est entourée de son copain et de la routine qu'ils créent pour vivre à la rue. Csilla affirme que la personne la plus importante dans sa vie est son petit ami. Elle a connu des relations violentes avec d'autres hommes dans le passé cependant avec son compagnon actuel la relation se passe sans violence sexuelle ou physique. M. Almeida (2020) cite Sofia qui maintient une situation semblable à celle de Csilla : « Luis [son copain] s'occupe bien de moi, je n'ai pas de mots pour décrire ce qu'il fait pour moi. Il me manque jamais rien…Tu sais, des fois je me sens triste quand je vois d'autres femmes qui galèrent vraiment, qui n'ont absolument rien à la rue. Je me sens un peu égoïste parce que j'ai beaucoup de choses, moi, comparé à elles… » (2020, p. 105).

Margot a un compagnon depuis plusieurs années. Elle est réticente à parler de ses relations sexuelles. Elle ne fait aucun commentaire à cet égard, mais elle exprime les sentiments éprouvés par son copain. Ils sont très heureux, se soutiennent moralement et Margot dit avec fierté que la mère de son copain l'adore. Pour le moment, ils ne pensent pas avoir d'enfants à cause de leur situation économique, mais dans le futur, une fois trouvé un logement, elle voudrait avoir un seul enfant. Certaines femmes après une longue période de solitude amoureuse rencontrent des compagnons : « Cela faisait environ quatre ans que je n'avais pas eu de vrai petit ami. Je ne m'attendais pas à devenir SDF, et encore moins à trouver quelqu'un à aider dans ces circonstances ! François a compris que j'avais besoin de temps et de discrétion. Il a su être respectueux et patient. » (Webb, 2011, p. 225).

Certaines recherches montrent que s'afficher en couple avec un homme prévient pour les femmes les potentielles violences physiques : « Mais le déséquilibre démographique entre les sexes met également en évidence un autre facteur qui peut motiver les femmes à rechercher une relation amant/époux : la vulnérabilité aux attaques physiques... Les femmes sans domicile fixe peuvent s'engager dans des relations avec des hommes pour satisfaire des besoins immédiats de protection. De cette façon, la relation amant/conjoint fonctionne comme un foyer de référence[69]. » (Rowe & Wolch, 1990, p. 191)

[69] "But the gender imbalance in demography also points to another factor which may motivate women to seek a lover / spouse relationship: vulnerability to physical attack… homeless women may enter into relationships with men

Les ruptures

Certaines femmes ont exprimé le désir de ne pas parler du tout de leurs expériences amoureuses, « *ça fait trop mal* » dit Sandrine, elle répond tranquillement à toutes les autres questions. Cependant elle pleure du fait seulement d'y avoir pensé et elle souhaite changer de sujet. Pour certaines femmes, une rupture avec leur partenaire signifie un nouveau commencement, Irène se rend compte que la dépendance à l'alcool de son copain l'empêche de se projeter dans le futur, elle le quitte : « *Il m'a retrouvé, il savait où j'étais hébergée, c'était difficile de le quitter, je l'aimais, mais l'alcool, l'alcool était plus fort pour lui, il m'a vu, il a commencé à crier « salope », « salope », je suis rentrée à X., il est resté dehors je crois, il m'a appelé plusieurs fois, il pleurait, mais pour moi, c'était fini, je devais m'en sortir* » (Irène). Selon les observations de A. Creyemey et J.H. Morales qui travaillent avec des jeunes utilisateurs des drogues en errance à Bordeaux : « C'est généralement lorsque ces filles se séparent du groupe, ou du conjoint, que des choses bougent. Fréquemment, alors, nous les renvoyons à leur ambivalence, l'annonce d'un nouveau mec, « un gentil, lui », finissant comme d'habitude en « notre relation est naze », la question relancée étant pourquoi elles ne voient pas les gentils garçons… La violence est habituellement associée à la protection, et s'il n'y a pas de violences physiques ou verbales, il n'y a pas d'amour… » (2011, p. 13). Pendant sa vie de rue, Denise a plusieurs compagnons, quand je la connais elle est en couple, mais quelques semaines plus tard, elle est de nouveau seule : « *En fait, pour tout te dire, il était chiant* [son dernier compagnon]. *Quand j'étais plus jeune je me laissais tabasser, je me disais que, « pas grave, au moins il me protège », et puis je restais avec le gars, là, il commençait à m'agacer, il m'a pas encore tapé.* ». Si dans un premier moment, elle cherche la protection de ses partenaires, elle préfère trouver quelqu'un d'autre pour éviter que la violence devienne insupportable.

La violence conjugale

D'autres femmes en situation de rue vivent des relations violentes avec leurs partenaires également à la rue. Elles expérimentent à la fois le danger de la rue et les agressions dans leur couple. Celles qui subissent des violences physiques n'osent pas dénoncer leurs partenaires aux

---

to satisfy immediate needs for protection. In this way, the lover/spouse relationship functions in the manner of a home-base" (Rowe & Wolch, 1990, p. 191)

autorités. En France, des lois protègent les femmes victimes de violences conjugales, cependant pour les habitantes de la rue (comme d'ailleurs pour d'autres femmes) ce processus est douloureux et traumatisant. Pour ces femmes déjà stigmatisées à cause de leur situation économique et sociale se rendre au commissariat de police reste une tâche compliquée, difficile à endurer, elles subissent une double peine, une double domination, la souffrance à la rue, et celle de victimes de violences. Il n'existe aucun chiffre ni étude sur les féminicides produits des femmes en situation de rue. Selon l'association grenobloise « Femmes SDF » les femmes :

> Sous l'influence de l'alcool et des produits, les rapports primaires de domination à l'égard des femmes sont exacerbés, les rapports sont bruts. Les politesses et les civilités ont disparu, et la violence est souvent là, prête à éclater (en témoignent bleus, hématomes, ou dents cassées, cicatrices, etc.) (Vaneuville & Femmes SDF, 2005, p. 77).

Denis, raconte : « *bah, il était fou, mais quand je te dis fou, c'est vraiment fou, il voyait des trucs partout […] il disait que je couchais avec ceci, cela, et puis il tapait des crises, une baffe, comme ça, pour rien, je savais même pas pourquoi, il m'insultait, moi aussi, mais lui, il me tapait […] non, non, pourquoi faire* [se rendre au commissariat]. » Alors, ces situations restent hors des études sur les violences faites aux femmes.

Rester seule

Les relations sociales que les femmes à la rue entretiennent avec les passants, les autres personnes à la rue ont un effet dans leur existence, dans la manière de la penser. L'isolement est pour certaines femmes une stratégie de protection. Celles qui vivent en groupes mixtes connaissent en effet des difficultés comme le constate l'association Femmes SDF :

> La vie de groupe et de couple est trompeuse. L'errance est une affaire de solitaire, de solitude. Dans la rue, sous le discours idyllique vantant « la grande famille de la rue », il n'y pas de solidarité, mais une véritable concurrence. Les rapports y sont primaires et durs, la rue se vit aussi en termes de territoires, et les femmes peuvent être « propriété » des hommes et objet de règlements de comptes. (Vaneuville & Femmes SDF, 2005, p. 81)

Adriné reste seule car elle préfère d'abord se concentrer sur sa situation, elle explique : « Je veux pas être en couple, parce que si tu es avec quelqu'un tu dois partager, et je ne veux pas donner les problèmes à quelqu'un. Il y a beaucoup de gens qui s'intéressent à moi, mais pour le moment je ne veux pas, il faut avoir beaucoup… avoir beaucoup de temps, mais si tu as un problème, tu

peux pas tout laisser pour l'amour. Le père de ma fille est en Arménie, on est divorcé, et ensuite j'ai perdu le contact avec lui. J'avais un copain quand je suis arrivée à Strasbourg, je l'aimais, mais on n'avait pas la même religion, mais là maintenant, c'est une période très difficile, je ne veux pas encore un autre problème pour moi. » Elle n'est pas intéressée par des relations sexuelles sans être en couple, elle préfère attendre d'avoir une meilleure situation. Quelques mois après notre rencontre, elle a trouvé un logement temporaire, elle partage l'appartement avec une autre famille, j'ai connu aussi son copain, mais il ne parlait pas français, donc nous n'avons pas pu discuter.

Madina, a quelqu'un qu'elle aime bien, pour le moment, ils conversent souvent parce qu'il veut apprendre le tchétchène et il lui enseigne un peu de français, dit-elle. Quant aux relations sexuelles, elle me dit que c'est un péché, elle doit se marier d'abord. Ces femmes s'expriment peu sur leur sexualité, il n'y a pas de paroles liées au plaisir sexuel par exemple. Elles parlent de l'amour en tant que relations affectives avec leurs compagnons. Selon l'association Femmes SDF : « La solitude affective des femmes en errance est profonde. Elles portent seules, en secret et en silence, leur souffrance et leurs douleurs. Les produits les rongent, comme les silences aussi. (Vaneuville & Femmes SDF, 2005, p. 81)

Plusieurs histoires dans une vie

Anaëlle est actuellement logée, elle vit à la rue pendant plusieurs années. Elle décide de parler de son partenaire actuel et d'une ancienne relation amoureuse non violente. Elle ne possède pas les caractéristiques « fatalistes », « résignées » ou « volontaires »[70]. Le vécu de sa relation actuelle fait partie de la vie entre la rue et son hébergement.

Elle a connu S. à la rue, voici leur histoire : « *il m'a sauvé d'un connard, oh putain, comme il m'a fait chier. […], heureusement, et on n'a plus vu le mec, après j'étais libre au moins, […], je l'ai retrouvé quand j'ai aménagé à* [ville]. *On s'est dit « salut », « salut » et je lui ai dit « vous n'auriez pas une cigarette, il me faut une clope, vous n'auriez pas de tabac », moi je m'en fous du mec, vous voulez parler de femmes, qu'est-ce que tu veux que je te dise ! […]et comme ça on s'est mis ensemble et ça fait cinq ans et demi qu'on se hait et qu'on s'aime, le soir c'est l'orage, et le lendemain c'est l'arc-en-ciel. Et depuis qu'on est séparé* [ils habitent désormais dans des hébergements différents], *il a tenu sa promesse, ça fait quatre mois maintenant qu'il m'appelle à*

[70] Concepts expliqués auparavant.

2 heures de l'après-midi, le soir et on s'insulte pour changer, c'est parce que c'est moi qui provoque ou lui.[71] » (Anaëlle) Dans sa relation actuelle, elle vit la violence conjugale, récemment S. a giflé Anaëlle.

Elle parle ensuite de « l'amour de sa vie » P. : « *Si j'ai oublié de dire ! P., mon portugais, il était un fou lui, je l'aimais, c'est le seul que j'aimais et maintenant S. parce que je suis vieille, mais P. est le seul que j'ai aimé de toute ma vie, il le sait S…, je lui ai dit* ». Sa voix s'adoucit, elle est heureuse de parler de cet homme, elle continue : « *on est allé à Valence, mais il me tenait toujours par la main, il m'a jamais frappé, même pas une claque, si une fois, une petite claque, pourquoi ? Parce que je me suis donné un coup de couteau toute seule, il m'a dit « qu'est-ce que tu fais ». Ah comme j'ai mal ! oh, ça fait trop mal, je ne veux plus me souvenir, ça c'est oublié… il le sait S. pertinemment, tout le monde le sait, il* [P.] *est le seul homme que j'ai aimé de ma vie…* »

Anaëlle parle davantage de P. avec beaucoup d'émotion, en soulignant leur relation non violente: « …c*'était le seul qui était gentil, c'est un fou, […]ça fait trop de trucs… quand j'ai eu l'extraction dentaire, qu'ils m'ont enlevé toutes mes dents, il m'a tenu la main le lendemain, oui, c'est le seul homme qui m'a jamais frappé, je te promets… en plus il était plus jeune que moi, oui moi j'avais déjà ma vie de... attends... non, j'avais que D.* [son fils], *mais il était en famille d'accueil, oui…* ». Sa lecture du passé divise ses relations entre P… et ses autres partenaires, avec lesquels elle a subi de la violence : « [Les autres, ils te frappaient ?] *tous, ah oui, l'alcool, t'as alcool bon, et l'alcool mauvais ah, mais P. non. Un jour je croyais plus le revoir et il m'a offert une « belle » bouquet de roses, avec belles fleurs…* »

Le sexe de survie

En échange de relations sexuelles, certaines femmes se procurent de l'argent et une mise à l'abri temporaire : « Elena met en lumière un capital de séduction qui passe à travers un corps « achetable », mis à disposition à un prix « bon marché ». Dès lors, « larmes » évoque également un passé douloureux, souvent marqué par des maltraitances et traumatismes multiples, qui peut refaire surface à la rue où des relations toxiques peuvent déclencher des larmes de sang. » (Almeida Cabral, 2020, p. 17). Ou encore Anaëlle qui évoque des relations sexuelles en échange d'un toit :

[71] Pendant notre entretien, elle a reçu effectivement à 14h00 l'appel de son partenaire. Ils parlent chacun sur leur vie quotidienne, ils s'insultent et ils se disent mutuellement qu'ils s'aiment.

*« mais oui, ou alors, l'autre il me faisait porter de… il m'habillait de la tête au pied […]. Mais oui, obligé de coucher, tu crois qu'ils logent gratuit… [*tu devais faire quoi ?*] de mettre un string, de tout, il se branlait sur moi, je m'en foutais, j'étais logée et tout. »* Des femmes utilisent ce moyen seulement en cas d'urgence, quand leurs ressources sont faibles : « La pratique de la prostitution de survie est une manière d'accéder rapidement, et non facilement, à une source d'argent selon les besoins du moment. » (Almeida Cabral, 2020, p. 17)

Les amitiés de la rue

Des femmes choisissent par peur ou par précaution de ne pas créer de relations d'amitié dans la rue, mais le hasard et la nécessité de la débrouillardise propre à la rue font que les personnes cherchent aussi à vivre en groupe.

Csilla a vécu en groupe plusieurs années, mais elle en garde de mauvais souvenirs[72]. Pour le moment, elle vit à Strasbourg avec son copain, elle rencontre des personnes dans la rue qui lui plaisent beaucoup : *« l'autre jour, j'ai rencontré ce musicien, il est tout beau et très gentil, il a chanté pour moi, je l'aime bien »* me dit-elle un jour alors qu'on marche ensemble. On rencontre ce musicien, assis dans la rue, il chante. Elle est très contente en racontant que des personnes lui rendent visite : « *J'aime quand les gens me parlent, j'aime aussi quand ils sourient, parfois ils n'ont pas d'argent, mais ils viennent me voir pour demander si je vais bien, j'aime beaucoup, je suis contente. L'autre jour une dame âgée m'a dit qu'elle pouvait acheter des billets d'avion pour mon copain et pour moi pour rentrer chez moi pour les vacances, mais j'ai pas accepté parce que je n'aime pas les avions, ça me fait peur, mais elle était très gentille … »*

La reconnaissance sociale a lieu au moment de l'interaction entre les passants et les femmes en errance[73]. Leur identité est en construction et en changement constant pendant les interactions avec les personnes qui passent devant elles, qui les regardent et leur parlent, ou avec un autre type d'échange. « L'identité qui fonde le rapport au monde nous semble assurée, irréfutable, mais rien n'est plus vulnérable, plus menacé par le regard des autres ou les événements de l'histoire

[72] Dans le chapitre dormir page 213, on trouvera son expérience quand elle dormait en groupe.

[73] Ce n'est pas le seul moment d'interaction marquant l'identité de ces femmes. Les relations avec les travailleurs sociaux, avec leurs amis, leurs familles et autres acteurs qui interviennent dans la vie quotidienne sont aussi importants.

personnelle » (Le Breton, 2015, p. 186). Elles ont une existence sociale, et leur identité est influencée par les interactions qu'elles ont avec les autres.

Un jour Margot semble stressée, ce jour-là elle n'a pas eu beaucoup d'argent. De surcroit, un homme âgé est revenu lui demander de l'argent. Ça fait plusieurs jours qu'il passe, elle lui a prêté une fois dix euros, mais il ne le lui a pas rendu. Elle ne l'aime pas.

Elle prête souvent de l'argent à ses connaissances qui vont au bureau de tabac. Ces personnes lui rendent l'argent, me dit-elle, mais quelquefois elle ne revoit jamais ceux à qui elle a prêté, ou bien elles reviennent, mais font semblant de ne pas la reconnaître. D'autres personnes en errance lui demandent de l'argent, souvent des hommes : *« parfois ils pensent que comme tu es une femme tu vas avoir plus… c'est pas vrai, il y a des bons et mauvais jours »* dit-elle. Le fait d'être une femme ne garantit pas le succès de la manche, quelquefois elle rentre avec seulement deux euros. En revanche, les hommes qui lui demandent des « prêts » pensent qu'être une femme est un avantage, parce que les gens vont avoir plus de pitié pour elle que pour un homme, m'explique-t-elle.

Les relations dans la rue dépendent d'un ensemble de facteurs objectifs et subjectifs qui définissent les personnes en errance comme une population très hétérogène. « Paradoxalement au final, on peut confirmer que le corps est utilisé dans un registre de surconsommation d'échanges affectifs. Dans cette sphère, les relations sont extrêmement fluctuantes et peu stabilisées, déterminées souvent par les rares opportunités offertes dans ces conditions de survie. » (Dambuyant-Wargny, 2006, p. 81). Dans les différents épisodes de l'errance de ces femmes, nous trouverons les relations affectives et sexuelles comme moyens pour « s'en sortir », comme un souci de plus, ou comme un nouveau commencement. Les habitantes de la rue sont toujours en transit, leurs expériences sont en mouvement, les stratégies changent et ce qui était important avant est insignifiant maintenant, ou l'inverse. La vie en errance n'est qu'un épisode de leur histoire.

Chapitre VI Se nourrir à la rue

L'homme se nourrit de sens avant d'ingérer des aliments.

David Le Breton

Anthropologie du corps et modernité

Ritualité des repas

Se nourrir est un acte social, « le mangeur humain est soumis à quelques règles biologiques que les sciences de la nutrition commencent à connaître de mieux en mieux, mais le choix des produits dans lesquels il trouve ses nutriments, la façon de cuisiner, de manger, plus globalement les goûts et les dégoûts, sont très largement déterminés par des facteurs sociaux. » (Poulain, 2002, p. 223) D'un point de vue interactionniste, les rites, les échanges avec les autres, les manières de manger, de dresser la table et de s'installer autour, les odeurs, les couleurs… jouent un rôle fondamental dans l'alimentation.

Le rapport à la nourriture est ritualisé. Au moment de s'assoir, certains prennent en amont la place « attribuée » autour de la table, elle est fixée par le rite familial, la place du père par exemple. Dans certaines familles, il lui est accordé le siège central, l'axe majeur ; la mère s'assoit à ses côtés et les enfants aux places restantes. Pour d'autres, les deux parents se situent face à face et la fratrie autour… Lorsque plusieurs familles d'une même succession se retrouvent, les grands-parents prennent les places plus importantes. Si la famille s'apprête à manger avec des amis, les places changent, les invités attendent une invitation à s'asseoir aux places qui ne dérangeront pas l'ordre coutumier de la famille et instaureront une autre trame symbolique de leur disposition… « Le repas reste ce temps de confrontation, de mise en présence des personnes et des rôles qui constituent une famille. » (Muxel, 2019, p. 81). Le registre comportemental à table change d'une culture, d'un groupe social à l'autre, d'une famille à l'autre et selon les circonstances.

Le dressage de la table attribue à chaque ustensile une place particulière, les protocoles se modifient selon le contexte (fête entre amis, repas entre collègues…), les relations au sein de la famille, la situation (formelle, informelle), la condition sociale et culturelle. Si parfois les couteaux et les cuillères à soupe se placent à droite et les fourchettes à gauche, pour d'autres familles tous les couverts se mettent à droite… Les serviettes sont faites de matériaux différents, en tissu elles s'utilisent pour des repas plus formels et leur emplacement dépend du type de repas (déjeuner ou

dîner). Le mangeur pose la serviette en tissu sur sa jambe gauche, les serviettes en papier sont laissées sur la table tout au long du repas. Parfois le type de verre varie selon la boisson : de l'eau, du vin rouge ou blanc, champagne, jus de fruit. Ce protocole représente une partie des manières de table des mangeurs, car il existe dans le monde d'autres usages, d'autres ustensiles comme les baguettes ou des mangeurs qui utilisent leurs mains pour ingérer les aliments.

Une fois les mangeurs installés et la table mise en place, les plats arrivent, ils sont servis sous nos yeux. Les rituels du repas se mettent en place. Parfois, nous patientons en attendant que les autres personnes soient servies avant de commencer à manger. Des formules de politesse sont énoncées (« bon appétit » par exemple). Dans des contextes différents, l'hôte est le premier à manger, en donnant ainsi le signal autorisant les autres à se servir ou à manger eux-aussi. L'ordre des plats relève aussi des ritualités sociales, ainsi certaines personnes ne mangent pas la soupe avant le plat principal, le dessert est le plat qui clôt le repas. « Ce dernier est toujours le lieu d'expression de codes sociaux comme de ritualisations symboliques qui donnent sens et réalité à la vie d'une famille. » (Muxel, 2019, p. 81). Ces apprentissages se transforment parfois selon des ritualités plus intimes, d'autres familiarités.

Socialisation des manières de table

Dans les premières socialisations, l'enfant s'attache à la nourriture préparée par les parents ou les tuteurs, il découvre les saveurs, les odeurs, toute une gamme de couleurs, une sensibilité thermique, la manière dont les repas sont servis, l'ordre des plats, la personne qui prépare la nourriture, le cérémonial familial. « L'enfant apprend à identifier les saveurs, à apprécier ou à rejeter des plats ou des aliments. Il participe ou non à la confection de la nourriture et s'initie alors non seulement à discerner les saveurs, mais aussi à les préparer, à les mettre en valeur. » (Le Breton, 2006a, p. 338). L'apprentissage se déroule grâce à la présence d'autrui. Cette forme de socialisation marque souvent pour la vie entière ou du moins l'influence construisant ainsi le goût et le dégoût, l'accomplissement de rituels, des attitudes envers les autres. Les émotions se mêlent à ce processus de socialisation. Pendant l'adolescence les choix alimentaires se modifient parfois à travers un souhait d'indépendance, l'influence des pairs ou une curiosité personnelle. « Bricolages et braconnages culinaires signifient la revendication d'une autonomie. Des rejets d'aliments sont collectivement affirmés (…) qui sont aussi des rejets de l'imposition d'un choix. » (Lepiller, 2015, p. 36). Les aliments autrefois acceptés autour de la table familiale sont désormais

davantage le fait de préférences individualisées, les adolescents partagent les repas avec leurs pairs, en créant ainsi de nouveaux rituels, de nouvelles socialisations et des goûts pour d'autres plats que ceux dont ils étaient accoutumés dans sa famille. A travers son développement, l'individu intériorise des normes sociales au regard des styles d'alimentation liés à la culture et l'économie : « Les individus fondent leurs pratiques et leurs jugements sur des normes et des valeurs inculquées principalement au sein de leurs familles qui reflètent leurs conditions (appartenance à une culture, à une classe d'âge, à un genre et à une position sociale). » (De Labarre, 2001, p. 5). La socialisation n'est jamais rigide, elle est toujours en mouvement, elle crée de nouvelles connaissances et de nouvelles attentes. « Nos activités biologiques les plus élémentaires, le manger, le boire, le déféquer, sont étroitement liées à des normes, des interdits, valeurs, symboles, mythes, rites, c'est-à-dire à ce qu'il y a de plus spécifiquement culturel. » (Morin, 1979, p. 146). Les normes culturelles acquises dans les premières socialisations[74] ne s'effacent cependant jamais tout à fait, même dans des moments où les conditions de vie deviennent extrêmes.

La question du goût

Le goût se construit socialement. L'histoire sociale de chaque sujet amène à des préférences pour certaines nourritures, l'indifférence ou le dégoût pour d'autres. « Notre base de connaissance est donc foncièrement différente d'un individu à l'autre, même lorsqu'il s'agit de deux individus d'une même parenté. Nos référents peuvent également se distinguer. Ainsi, pour une personne, la réglisse évoquera le bonbon de zan alors que pour une autre, la même notion de réglisse évoquera le bâton de « bois doux » » (Clément, 2008, p. 8). Les connaissances liées au goût rappellent les socialisations dans la famille, les amis, l'école… « Le goût alimentaire est une donnée sociale et culturelle, une forme intériorisée de prédilection et d'évitement, une mémoire en acte de l'enfance telle que l'histoire personnelle l'a nuancée ou affinée. Il se marque par des perceptions gustatives et des appétences singulières face aux saveurs, aux aliments, aux boissons, induisant non seulement une nutrition, et aussi des valeurs et des sentiments c'est-à-dire du plaisir et du déplaisir, des prédilections et des dégoûts. » (Le Breton, 2006a, p. 337). Les odeurs dégagées par les aliments ouvrent l'appétit, les couleurs du plat attirent l'attention du mangeur. « On pourra sentir le goût

[74] La socialisation primaire est la première socialisation que l'individu subit dans son enfance et grâce à laquelle il devient un membre de la société. La socialisation secondaire consiste en tout processus postérieur qui permet d'incorporer un individu déjà socialisé dans des nouveaux secteurs du monde objectif de la société. (De Singly, 2012, p. 215)

par la vue, par le toucher, par l'ouïe, par l'odorat bien sûr, mais on pourra aussi voir le goût par le toucher, entendre le toucher par la vue, ou toute autre expérience globale de la perception, qui, à partir d'une sensation dominante, place le sujet au cœur d'une scène sensorielle et synesthésique. » (Boutaud, 2004, p. 27). Pendant la préparation des repas, tous les sens sont sollicités. La recherche d'une odeur, d'une saveur, d'une texture, d'une couleur, d'une sensation thermique particulière fait de la cuisine un acte multisensoriel. Les sens accompagnent l'acteur à la recherche de l'ingrédient manquant ou à décider qu'il est prêt à déguster. Manger est toujours un acte mobilisant tous les sens.

Le goût alimentaire change au cours de la vie, si l'enfant aime un plat préparé par sa grand-mère, dans l'adolescence il le trouve peut-être plus tard trop gras ou trop salé, trop indigeste ou bien il s'en soit lassé. A l'âge adulte, le même plat remémore les repas en famille avec les grands-parents et il sera réalisé avec la recette de la grand-mère… Il y a des ingrédients à jamais détestés, ou des produits mangeables seulement s'ils sont cuits d'une manière particulière… Manger est aussi une mémoire. L'information gustative possède un répertoire de connaissances et mobilise des émotions. En mangeant quelque chose parfois nous nous souvenons d'une image, d'un moment en famille, des rires de l'enfance ou d'une dispute, d'un adieu… l'acte de manger établit un lien social avec l'entourage et les particularités de chaque acteur. Au demeurant si le goût s'instaure au moment de l'enfance, il se modifie parfois au cours de l'existence, lié aux émotions et aux perceptions et donc aux péripéties de l'histoire de vie des personnes, aux rencontres, aux voyages... Les relations sociales orientent cette interprétation des sens qui accompagnent un repas. L'acte de manger est enrobé d'une culture sensorielle, de ce que l'individu perçoit au moment de la dégustation, de l'échange avec les autres, des pensées qui le traversent. Qu'est-ce qui se passe avec l'alimentation lorsqu'une personne est à la rue ? Ces préférences gustatives disparaissent-elles ? Quelles sont les stratégies utilisées pour manger ?

Avoir faim

Un cliché souvent répété veut qu'« on ne meurt pas de faim en France », certes ce constat est juste au regard des conditions de vie d'une partie de la population ayant accès à l'achat de nourriture sans contraintes économiques. Le fait de se nourrir s'entoure de rites, de manières de table, de choix gustatifs, de plus il expose les inégalités sociales d'une société. Les habitantes de la rue connaissent parfois la faim. L'alimentation dans la vie quotidienne à la rue est soumise aux

difficultés d'accès à la nourriture (rater les horaires des associations, choisir parfois entre plusieurs rendez-vous, agressivité des autres lors du glanage, manque de fiabilité de la manche qui n'est pas toujours une source de ressources économiques constante, certains jours les personnes obtiennent moins d'argent…). « En effet, le gaspillage alimentaire à grande échelle atteste le fait que si des personnes ont faim en France, ce n'est pas par manque de denrées alimentaires disponibles sur le territoire mais bien par manque de moyens nécessaires pour se procurer cette nourriture. » (Boissonnat et *al*., 2016, p. 72). En plus de la difficulté de l'accès à la nourriture, pour les habitantes de la rue tout peut basculer d'un moment à l'autre. Un jour en maraude avec une association qui offre seulement des collations, une femme nous demande si nous avons encore des « petits gâteaux », elle a raté la maraude qui offre des repas chauds. Ce soir-là, elle ne mange pas un repas complet, elle « trompe la faim » avec des biscuits et du café. Les horaires établis par les associations et le temps propre de chaque habitante de la rue ne s'accordent pas toujours. En plus, se nourrir après avoir raté une possibilité qui a la préférence des femmes (maraude, association…) les précarise dans leurs choix et parfois elles mangent n'importe quoi, à contrecœur, car la faim est dure à supporter. Si une personne rate le repas de midi, elle « a encore le temps » pour réparer la situation, cependant l'histoire est différente si la même situation se présente à nouveau le soir. Les associations sont fermées, les passants rentrés chez eux, les boutiques fermées, les formes de solidarité sont restreintes… L'expérience de la faim pour des raisons probablement différentes de celles des habitantes de la rue est pénible, induit même une sorte de souffrance. Manger après une sensation impérieuse de faim infère un profond réconfort, avec le sentiment de dévorer les aliments des yeux. Cependant, pour les personnes à la rue dans cette situation, manger dans une association a ses limites à respecter. Peu importe la faim ressentie, le plat servi est le même pour toutes, avec la même quantité de nourriture.

Lorsque du jour au lendemain une personne se trouve à la rue, la faim se présente de manière brutale : « *…au début, quand je suis tombée dans la galère, la faim a été quelque chose de terrible ! Avoir faim. C'est vraiment moche, hein. Et ça te provoque des crampes, mais terribles ! Quand t'as pas l'habitude, c'est vraiment dingue ! Et… moi j'avais pas, j'avais rien pour… l'oublier, tu vois, le faire disparaître… Et donc, la faim a été terrible. Terrible !*» (Monique). La faim ici possède une dimension physiologique, des sensations désagréables, le sentiment d'un ventre vide et l'impossibilité de se rassasier : « *du coup, tu remarques comment ton corps réagit, quand tu lui donnes quelque chose. Un verre d'eau, un sucre que tu piques au bar. Un petit truc, tu vois*

comment il réagit, tu vois la réaction. Donc, t'apprends à écouter ça. Finalement. Et t'apprends à moins manger, à avoir moins faim, à te calmer avec rien, une cacahuète, un truc un machin… T'apprends à plus penser à ça. Du tout. Tu vois ?... Et tu apprends à donner à ton corps le minimum vital. Mais, t'apprends ça ! T'apprends ce truc-là !» (Monique). L'épreuve de la faim est un choc physiologique, le corps habitué à certaines quantités de nourriture est contraint au manque. La sensation de faim retrouvée par le corps est terrible, « *c'est une vraie merde d'avoir faim dans la rue… Ton corps te fait chier, dans la rue. Il a faim, il a froid, c'est une merde. Et la faim, c'est une vraie merde. Pourquoi c'était la merde, pour moi, d'avoir faim ? D'abord, parce que c'est très désagréable, véritablement !* » (Monique). Au-delà de l'aspect physiologique, le dérèglement de l'ordre symbolique alimentaire touche l'estime de soi, le lien social et la présence au monde. Les personnes à la rue se retrouvent dans des situations de faim, certes « elles ne meurent pas de faim », néanmoins un jour complet sans manger est une souffrance pour elles.

Le sentiment de faim, comblé par des aliments peu appréciables, demande parfois des efforts pénibles. Marie ferme les yeux en se rappelant de la « mauvaise » nourriture mangée lors de son passage à la rue : « *quand quelqu'un me filait des choses que je n'aimais pas… mais j'avais faim, tu peux pas dire non…* ». L'urgence provoquée par la faim « oblige » à s'alimenter parfois avec des produits peu satisfaisants, voire qui provoqueraient le dégoût dans d'autres circonstances : « *je déteste le poisson, mon copain avait qu'une boite au thon dans son sac… j'ai mangé et j'ai pleuré » (Denise)*. Les systèmes de sens et de valeurs attachés au fait de manger s'articulent à la situation de précarité des habitantes de la rue. La recherche d'accès à la nourriture est une manière d'en effet « ne pas mourir de faim ». Le rapport « Enfants et familles sans logement personnel en Ile-de-France » (ENFAMS) (Guyavarch et *al*., 2014) de l'Observatoire du Samu social de Paris retrace l'insécurité alimentaire de huit familles, elles ne sont pas en mesure de satisfaire de manière stable et durable leurs nécessitées alimentaires. Même si ces familles sont hébergées dans un hôtel social, elles ne possèdent qu'une cuisine dans leur chambre, ce qui change la manière de se nourrir d'une famille : « Y a rien pour cuisiner ici. Je peux juste chauffer. Il y a un frigo mais sans cuisine ! (rires) […] Ici du coup je prends que des plats cuisinés. J'ai juste mon chauffe-biberon, mais les plaques-chauffantes, c'est interdit. Il vérifie (en parlant de l'hôtelier), et puis ça fait sauter les plombs. Et y a pas de cuisine collective. […] Y a un petit Picard, je peux trouver des petits plats équilibrés pas trop chers et je réchauffe au micro-onde. » (Mme S.) (Leroy, 2020, p. 161). Cependant, dans d'autres hôtels les mesures de sécurité ne permettent pas d'avoir des plaques

électriques et leurs espaces n'offrent pas non plus de cuisines collectives, ainsi une famille précaire privée de tout outil de cuisson et/ou de chauffage ne peut pas cuisiner. Ainsi le de Leunta (Rico Berrocal & Le Méner, 2015), enceinte de son deuxième enfant, témoigne de situations épouvantables : « *Qu'est-ce qu'on va faire pour manger désormais ? Nous ne pouvons pas aller au resto ni acheter des conserves pour manger ! Où je vais cuisiner pour nous trois ? C'est le cinquième hôtel où nous vivons, dans les autres il y avait quelque chose pour cuisiner, mais ici il y a rien ! Bon, Dieu est grand et il va nous aider. Tu vois ? Tout arrive d'un seul coup : le problème du pôle emploi hier, aujourd'hui ça, qu'est-ce qu'on va faire ?* » (Rico Berrocal & Le Méner, 2015, p. 38). Chaque jour finalement la recherche de nourriture se confronte à une épreuve, à devoir parfois accepter d'ingérer des aliments qui ne sont associés à aucun agrément, aucune valeur.

S'alimenter à la rue

Les modalités d'alimentation des habitantes de la rue se modifient au jour le jour, parfois elles se contentent des repas offerts par les associations (sur place ou en maraude), d'autres achètent elles-mêmes leurs aliments grâce à l'argent de la manche, certaines cherchent les produits en bon état dans les poubelles de supermarchés ou reçoivent des colis des associations, d'autres font la manche de produits particuliers à l'entrée de supermarchés… Ces stratégies ne sont pas seulement adoptées par nécessité biologique, elles dépendent aussi du goût des mangeurs, des relations sociales dans les lieux où elles mangent, de leurs possibilités économiques, de leur débrouillardise, de leur patience…

Certaines habitantes de la rue ne renoncent pas à leur préférence gustative. Lors des maraudes plusieurs femmes à la rue précisent leurs goûts et leurs opinions sur la nourriture offerte : « *je bois pas du café sans lait* », « *je n'aime pas la soupe de tomate* », « *c'est pas de la bonne qualité vos sandwichs* », ou « *le café avec un nuage de lait* », « *je ne mange pas du porc* » … Les préférences alimentaires des habitantes de la rue sont multiples, certaines expriment ce choix par l'édulcoration des boissons… Le sucre par exemple revêt une importance singulière, on maintient une manière singulière de sucrer son café : un, deux, trois morceaux, ou sans sucre… Un jour une femme m'a demandé la taille de morceaux de sucre avant de décider combien elle en souhaitait… Ce petit geste est lié au goût auquel les personnes sont attachées. Il se répète sans relâche au fil du temps et des saisons. Pour certaines personnes, prendre leurs boissons plus sucrées pendant l'hiver aide

à tenir chaud, pour d'autres la quantité de sucre est une question de goût, c'est la manière dont ils apprécient le café, le chocolat, le thé, etc. Le même aliment est associé à des valeurs différentes selon les saisons. Un jour par erreur, un collègue bénévole et moi avons fait un grand café à quelqu'un qui avait expressément demandé un petit café, la personne impatiente nous a redemandé de faire un nouveau café comme elle le voulait. Des préférences se maintiennent ou se mettent en place comme le type de soupe (à la tomate, aux légumes, avec ou sans vermicelles…), le type de poisson en boite (thon, sardines…). Pour les repas plus complets certaines associations offrent des plats avec ou sans viande… Les personnes apprécient le fait de choisir parmi les produits offerts. Le choix pour telle ou telle saveur qui semble spontané a néanmoins été intériorisé en amont dans leur histoire. La situation précaire de personnes en errance ne détruit pas les préférences alimentaires liées à leur histoire de vie, à leur enfance. Cependant, elles ne sont pas toujours en position de les soutenir « Lorsqu'elles refusent un aliment décrété « bon pour la santé », les bénévoles ne comprennent pas toujours cette attitude. La personne bénéficiaire doit consommer tout ce qu'on lui donne gratuitement et oublier ses goûts et ses désirs » (Amistani, 1993, p. 111). Les jugements de valeur des bénévoles ou des associations arrivent vite, comme si les bénéficiaires devaient obligatoirement se plier à leur discipline sans jamais avoir un avis personnel.

Parfois les personnes à la rue mettent leurs préférences de côté, car elles n'ont pas le choix : « Il est revenu dix minutes après, avec un sandwich au foie. C'était dégueulasse et bourratif, mais qu'est-ce que ça m'a fait du bien ! » (Perréal, 1996, p. 51). Quand la faim est pressante, les habitantes de la rue s'obligent parfois à manger des aliments déplaisants. Elles écartent donc leurs goûts et ne différencient plus ce qu'elles considèrent « bon » ou « mauvais ». Monique Maitte[75] évoque son expérience alimentaire à la rue ainsi : « Il y a des choses qu'il faut refuser, la rue t'abîme terriblement le palais, tu manges mal, tu bois du mauvais vin, tu perds le goût de champagne, c'est scandaleux, tu perds beaucoup avec la rue, tu perds beaucoup, tu perds ton palais… » (Fluhr, 2016). Les goûts divers s'assimilent, se neutralisent et s'inscrivent en toute indifférence dans le corps, dans le palais. Manger ce qui n'appartient pas aux schémas de

[75] Monique Maitte, poète et fondatrice de l'association SDF Alsace, a vécu huit ans à la rue. Je l'ai entendu plusieurs fois lors de conférences et d'échanges à propos du documentaire *Rivages* (Fluhr, 2016) dans lequel elle partage son témoignage. Ce documentaire réalisé par Simone Fluhr à Strasbourg, recueille les voix de trois personnes à la rue Monique, Jean-Luc et Johnny, ils racontent leur passé, comment ils sont arrivés à la rue, leurs histoires familiales, leurs souffrances ainsi que leurs rêves. Monique Maitte a animé aussi dans une réunion organisée par un groupe féministe strasbourgeois. Elle est décédée en juillet 2020.

préférences alimentaires entraîne parfois une souffrance, « *tu manges sans goût, c'est horrible, ça me révolte de manger des trucs que j'aime pas… mais il y a des jours… tu n'as pas le choix… j'ai le droit d'être dégoûtée non ? » (Diana).* La notion de dégoût mobilise énormément de jugements de valeur, il y a une difficulté parfois à exprimer le déplaisir ou la contrariété pour des aliments offerts par peur de blesser les passants ou les bénévoles[76] : « je me souviens de cette femme ayant une intolérance au lactose qui me fait part de ses inquiétudes lorsque tant de passants lui offrent un café au lait qu'elle ne peut pas consommer. Elle essaie de maintenir son sourire et d'être reconnaissante pour ce cadeau, même si elle ne pourra jamais y goûter pour des raisons de santé » (Almeida Cabral, 2020, p. 87). Les habitantes de la rue malgré leur situation ne mangent pas n'importe quoi. Un homme de 40 ans, à la rue depuis huit ans, explique son refus de l'aide alimentaire venue des institutions : « Dans la rue, celui qui sait s'organiser, il s'en sort tout seul. Seulement, il faut en avoir là-dedans [il désigne sa tête]. La bouffe, il y en a, c'est pas la peine d'aller là-bas. De toute façon, dans ces trucs-là, on mange pas, on se remplit le ventre. C'est toujours la même chose : de la soupe, de la purée, des pâtes. » (Dumont, 2007, p. 61). Quand l'aliment est déplaisant, elles craignent pour leur santé. Elles refusent la nourriture ou trouvent des astuces pour dissimuler le rejet. D'autres préfèrent améliorer les repas proposés en y ajoutant des ingrédients, « certains continuent (…) à revendiquer leurs goûts, en achetant des épices (sel, poivre, piment…) destinées à accommoder les plats qui ne doivent pas toujours être très fins » (Amistani, 1993, p. 112). Les habitantes de la rue ne se cantonnent pas seulement au rôle de « bénéficiaires » ou d'« assistées », le fait d'exprimer un mécontentement lors des repas est un geste d'autonomie, elles manifestent leur goût en tant que consommatrices, elles ne souhaitent pas être toujours dépendantes. C'est une expression du rapport à leur corps et à leurs goûts mais plus encore cette attitude montre qu'elles entendent demeurer actrices de leur existence. Les habitantes de la rue n'ignorent pas le degré de conservation du pain, de la fraîcheur ou non des produits, ou de leur absence de saveurs. Csilla : *« tu sais moi je fais la manche, mais je le fais pour manger, j'aime pas aller aux Restos du cœur, j'aime pas le repas, c'est pas bon, et parfois... les gens me donnent des trucs, mais parfois je n'aime pas ce qu'ils me donnent, c'est pas bon, ou la date est pas bonne, et du coup je ne veux pas manger ça… »* Elle porte une attention spéciale à la date de

[76] Des associations mettent leur menu de la semaine sur internet et dans leurs établissements en donnant ainsi en avance l'opportunité aux personnes qui disposent d'internet de « choisir ». Mais toutes les femmes à la rue sont loin de disposer d'un tel outil.

péremption des aliments, ainsi qu'à leur goût. Elle s'implique dans le développement de sa vie quotidienne en étant actrice de son existence, car elle décide sur ce qui est « bon » pour elle. A l'image d'innombrables autres femmes, sa situation d'errance n'a pas dépourvu Csilla de ses préférences alimentaires, elle possède un savoir auquel elle tient sur les compétences de son goût.

Les associations

Des associations mettent à disposition des repas « sur place ». Leur fonctionnement diffère de l'une à l'autre. L'association Solinum a créé le site internet et application soliguide.fr qui référence les lieux et services utiles pour les personnes à la rue ou en difficulté économique. Sur le site il est possible de chercher des informations par services (alimentation, hygiène, formation, santé…), par situation administrative (réfugié, sans papiers…), situation familiale (personne seule, avec famille, femme enceinte, en couple), public (en situation d'addiction, handicap, LGBT+, porteur de VIH…), la langue parlée dans le lieu et si l'endroit est mixte ou pas. Il propose les noms d'associations offrant les services cherchés, leur numéro de téléphone et les horaires[77] (*Soliguide, le guide utile aux personnes sans-abri et réfugiés*, s. d.).

Certaines associations proposent un seul repas dans la journée, d'autres de petites collations ou elles offrent trois repas[78]. Certaines femmes dépendent exclusivement de la nourriture des associations. Madina et sa mère sont dans cette situation : « *On mange à Caritas ou à l'armée du Salut* ». En principe elles ne font pas la manche. Pour Madina le fait d'avoir deux ou trois repas par jour est une satisfaction, sa mère requiert un régime spécifique, mais elles n'ont pas les moyens de payer un tel régime alimentaire, les associations ne sont pas non plus en mesure de le prendre en charge. Comme beaucoup d'autres, ces deux femmes n'ont pas accès aux aides de l'État ou de la ville à cause de problèmes de papiers. Alors elles dépendent complètement de ces deux associations. Sylvie est dans un autre cas, car elle a tous ces documents en règle et n'a pas

[77] . D'ailleurs l'association Solinum a conçu le projet « Merci pour l'invit' ! », c'est un dispositif d'hébergement citoyen pour les femmes « sans domicile ». « Merci pour l'invit' ». Consulté le 26 juin 2021. https://mercipourlinvit.fr/le-projet/.

[78] Pendant le premier confinement COVID, les accueils de jour ont fermé, les premières semaines, plusieurs associations ont cessé leurs actions en attendant d'avoir les outils nécessaires pour les bénévoles et salariés, tels que masques, gants et gels hydroalcooliques. En même temps, le personnel a alerté les autorités compétentes sur l'impossibilité du confinement pour les personnes sans-abri sans l'aide de l'État. À Strasbourg, par exemple, le restaurant de l'association l'Étage est resté ouvert pendant le premier confinement, les personnes venaient y chercher leur repas. Association Étage Strasbourg. « Agir au plus vite pendant le confinement », 5 avril 2020. http://association-etage.fr/agir-plus-vite-pendant-confinement/.

problèmes de santé. Elle se rend à deux associations pour manger le matin et le midi, cependant elle ne le fait pas tous les jours, *« J'allais pas tout le temps, une fois sur deux…* ». N'ayant pas d'autres moyens pour obtenir de quoi manger, elle en profite pour recueillir des collations pour les jours où elle ne se déplace pas : « *Le matin, on pouvait prendre quelques fruits, des yogourts, c'était en hiver, je mettais dans ma valise (…) un gâteau ou quelque chose, je prenais le petit-déjeuner, j'avais toujours un truc à grignoter.* ». Sylvie a le droit théoriquement de se rendre tous les jours dans les associations, cependant elle essaye de maintenir une sorte d'indépendance vis-à-vis d'elles. Autrement-dit la source primaire de son alimentation sont les associations, mais elle décide de ne pas les fréquenter assidûment en gérant ainsi son temps, en gardant des aliments sous la main. Elle demeure plus au moins actrice de ses choix alimentaires. Cependant cette stratégie ne s'avère pas suffisante, car elle ne mange pas tous les jours un repas complet. Parfois même elle ne s'alimente pas du tout : « *Je mangeais pas, ça me dérangeait pas, si je mangeais un jour sur deux, ça me suffisait… ».* Maîtresse de ses décisions, elle « habitue » son corps à se nourrir peu, l'affectivité liée à ces processus se complètent avec ses possibilités alimentaires.

Pour d'autres femmes qui ont à charge des enfants ou des parents âgés, les décisions comme celles de Sylvie sont peu envisageables. Adriné se rend également aux associations pour se nourrir avec sa fille, « *au resto du Cœur là-bas je peux aller manger gratuitement, chaque lundi, mercredi et vendredi, tu peux avoir un repas, les autres jours, c'est juste un gâteau, des choses comme ça…* », elle a aussi droit aux colis alimentaires, « *j'ai une aide du Secours populaire, j'ai reçu beaucoup la dernière fois, mais je dois aller faire la cuisine chez des amis et après ramener tout avec moi.* ». Ces deux manières d'obtenir des aliments sont fondamentales pour sa survie et celle de sa fille, Adriné n'est pas disposée à faire la manche alors elle se débrouille ainsi afin d'obtenir ses ressources en nourriture. Pour certaines habitantes de la rue, le recours aux associations et à d'autres institutions est indispensable pour tenir. Il arrive cependant que des femmes refusent l'aide des associations, car elles souhaitent s'en sortir seules, ne rien devoir à personne, maintenir leur indépendance. Demander de l'aide serait pour elle comme « perdre la bataille ». Si demander de l'aide aux associations est un pas délicat à franchir pour d'autres femmes l'appui des associations constitue une manière de se maintenir à flot, l'espoir de s'en sortir repose aussi sur les liens avec les associations, les rencontres, les conseils que l'on y reçoit.

Si l'accès à la nourriture est un des facteurs essentiels de la préoccupation des habitantes de la rue, cependant leurs discours laissent apparaître un souci de commensalité. Certes, ne pas manger n'importe quoi, n'importe où, mais aussi de ne pas manger n'importe comment avec n'importe qui. L'estime de soi est aussi en jeu à cet égard. Lorsqu'une institution privée ou publique offre des repas, la manière d'accueillir les personnes est loin d'être indifférente à leurs yeux :

> Ça, c'est un endroit chouette. Pas tellement par ce qu'on y mange- c'est comme partout, patate, nouille, gros gâteau – mais là au moins on nous appelle par nos noms quand on nous connaît, on nous parle gentiment, on s'occupe des vieux et de ceux qui ont du mal à marcher. Il y a même quelqu'un à l'entrée, dont le seul boulot est de nous serrer la main. La première fois, j'y ai pas cru, je me suis demandé : « Qu'est-ce qu'il me veut, celui-là ? » Rien, c'était juste me dire : « Bonjour. » Pour lui, j'existe, et ça, ça vaut toutes les bouffes du monde. (Perréal, 1996, p. 59)

Lydia privilégie le lieu et les interactions bienveillantes avec les bénévoles. Elle se sent confirmée dans sa personne, accueillie par cette association. Le « bonjour » met en place une reconnaissance individuelle de l'autre, une salutation est comme un signe de *bienvenue.* Ce rituel d'accueil invite à la convivialité. L'espace proposé par l'association met à disposition un repas qui n'a rien de particulier en soi, selon Lydia, cependant la manière de recevoir les personnes confère aux habitantes de la rue le sentiment d'être respectées, estimées, considérées. « Le plaisir de manger peut ainsi être lu comme une expérience émotionnelle et comme un objet de transmission construit culturellement et socialement autour de valeurs, de normes, de règles et de symboles » (Poulain & Dupuy, 2015, p. 46). Le plaisir du mangeur passe aussi par ces rituels de bienvenue. Les personnes ne sont plus des bénéficiaires *anonymes,* les saluer en mentionnant leur nom exprime un rapport social individuel, plus intime. On existe, on est quelqu'un vis-à-vis de l'autre. L'approche interactionniste prend en compte les personnes habitantes de la rue comme des unités de participation, elles « … entrent tout entières dans l'organisation des rapports « en présence » ». (Goffman, 1996, p. 33). Autrement dit, lors des interactions avec les « donateurs » une multiplicité de matériel comportemental est dispensée : l'énoncé de la parole (gentillesse), les sourires, les gestes de l'accueil (se serrer la main), le fait de se souvenir de leurs noms, la tranquillité.

Au regard de cette multiplicité des manières de se procurer de la nourriture, certaines habitantes de la rue ne souhaitent pas manger dans les associations. Elles se sentent gênées dans les cantines ou les restaurants des institutions, parfois les lieux ne sont pas accueillants, la nourriture est servie dans des assiettes en plastique, ou simplement l'ambiance n'est pas propice à leurs yeux, ainsi

Monique raconte : « *Moi, les Restos du Cœur tous les midis, ça me faisait chier ! Le plateau, la cantine, la surveillance, en plus, tu vois, parce que là ils n'ont pas su inventer autre chose, que de te faire poireauter devant la porte fermée, quel que soit le temps… pour des questions de sécurité.* » L'accueil des habitants de la rue présenté par l'association est en principe réfléchi en amont par ceux ou celles qui l'organisent. Mais ici par exemple, il semble brutal aux yeux de Monique. Cette forme de commensalité implique une infantilisation des habitantes de la rue. Les interactions sont parfois rudes entres les mangeurs et les bénévoles, l'ambiance est perçue comment potentiellement dangereuse. Certains chercheurs décrivent la commensalité des habitantes de la rue dans une espèce « fausse socialisation » : « manger dans la rue devient une sorte d'interaction fantôme comme si le spectre de la commensalité s'estompait progressivement pour essayer de projeter, malgré tout, un semblant de relation sociale » (Fleurdorge, 2021, p. 57), néanmoins la révolte face aux ritualités établies par les institutions privées ou publiques, d'ordre caritatif ou administratif est plutôt un signe de lien social, une volonté de préserver l'estime de soi. Elle s'affirme justement dans la révolte, la critique, les expressions du mécontentement ou dans d'autres cas dans les bonnes relations avec les professionnels et bénévoles. Certes, le lien social semble parfois fragile, aisément détruit par un regard, un ton de voix trop fort, une interpellation…

La manière dont les personnes sont accueillies touche d'abord le sentiment d'identité, dans des situations diverses, les impositions venues de l'extérieur sont oppressantes, parfois même elles crispent les humeurs des habitantes de la rue :

> Autour de nous, il y a une dizaine d'autres tables de vingt personnes et un bruit monstre. Toutes les nationalités sont représentées… Il y a des odeurs de soupe chaude et de viande qui flottent dans l'air. Sur des chariots, j'entrevois de grandes gamelles qui fument malgré leur couvercle… J'ai faim, subitement et atrocement faim… Avant d'avoir le droit d'être servis, avant de pouvoir plonger la cuillère dans l'assiette de soupe chaude, il faut prier. Mais prier pour qui, pour quoi ? Pour avoir le droit de manger ? J'ai passé cinq jours et quatre nuits dans le froid et la crasse. J'ai dormi par terre, sur des bancs, sur une chaise, dans des odeurs d'hôpital et de sueur. J'ai été cognée, humiliée… Je suis au fond d'une merde noire, et il va falloir que je remercie Dieu ? (Brigitte, 2007, p. 93-94)

Toutes les autres personnes accueillies par cette association catholique commencent à prier, une des sœurs regarde Brigitte en l'invitant à prier, elle refuse. « C'est ce jour-là que je me fâche avec Dieu » (Brigitte, 2007, p. 95). Les mots de la prière acquirent des significations spécifiques en relations à sa vie : « … « que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel ». C'est ça Sa volonté ?

Que je sois coincée dans un hall de gare plein à craquer de clochards ? ... » (2007, p. 94). Ce rituel religieux est un acte cérémonieux, il impose, d'une certaine manière, une parole aux personnes accueillies avant de manger. Cette manière d'accueillir en exigeant des attitudes à des femmes qui ont faim et qui sont contraintes à se plier à cet usage, incommode profondément Brigitte et bien d'autres femmes.

Pour d'autres, la bienveillance envers les personnes travaillant dans les cantines coule de source pour la relation qu'elles maintiennent avec l'institution. Ainsi, Claire raconte, choquée, comment un « bénéficiaire » de la cantine traite un bénévole lors du repas de midi : « *le gars insulte, je sais plus ce qu'il voulait, le bénévole, moi je le connais, c'est quelqu'un de bien, on papote toujours après mon repas, il était tout gêné, l'autre-là s'est fait virer, c'est la deuxième fois (...). C'est quand même injuste, le jeune, il donne de son temps, il est étudiant* ». Claire entretient de bonnes relations avec les bénévoles des associations : « *moi, je sais me comporter, les bénévoles me font confiance, je reste tranquille, ils font attention à moi, je mange tranquille, je sais que les bénévoles sont là si jamais…* ». Pour certaines habitantes de la rue, la « surveillance », le cadre, les attitudes imposées dans les associations aident en quelque sorte à endiguer les comportements dangereux qu'elles craignent de retrouver dehors.

En outre, la qualité de l'accueil, de la commensalité joue un rôle dans l'affectivité liée à la prise du repas. Ainsi, les matériaux des assiettes, des verres, des couverts… l'organisation des tables, la décoration et la présentation des plats sont des propriétés inhérentes à l'alimentation. Elles lient la nourriture à l'agrément ou non du mangeur.

Brigitte raconte un de ses premiers jours à la rue :

> Pendant les six premiers jours, je ne mange rien. Pas possible. Tom et ceux qui font la manche apportent de la nourriture pour tout le monde. Parfois, ils ramènent de grands Thermos qu'ils sont allés remplir dans les associations caritatives du quartier. J'ai l'impression de voir des cheveux flotter dans mon assiette en plastique, de la cendre dans mes sandwichs. J'ai la nausée et mon estomac fait des nœuds. Le froid, le gel me coupent l'appétit…alors je bois du café par litres. C'est un peu comme manger : ça me réchauffe et me fait passer le temps. » (Brigitte, 2007, p. 104)

En dépit de sa faim, Brigitte est à la fois dégoûtée de la manière dont les aliments sont présentés et par la situation. « Les sans-abris sont des mangeurs n'ayant perdu ni le sens de la cuisine ni les repères d'une alimentation équilibrée. Ce sont seulement des hommes et des femmes qui, soumis

aux logiques sociales de domination qui structurent de manière implacable notre société, ne sont plus en mesure, comme tout un chacun, de choisir leur alimentation » (Amistani & Terrolle, 2008, p. 14). L'expérience personnelle de la relation aux aliments montre une volonté d'agir face à leur situation, de ne pas en être des victimes passives. Lors d'une conversation dans un accueil de jour, une habitante de la rue me fait savoir que les produits de la banque alimentaire[79] offerts sont expirés ou vont bientôt l'être, pour cette raison ce jour-là elle ne prend que deux madeleines.

> Il n'est pas rare non plus que les denrées distribuées dans le cadre des institutions qui dépendent des circuits de récupération soient périmées ; si les précautions sont alors prises du point de vue de la santé, c'est l'imaginaire qui se voit insatisfait et privé de l'éventuel plaisir de la consommation. En effet, ces produits déclinent sur le plan esthétique et de la consistance… (Amistani & Terrolle, 2008, p. 10)

Les produits récupérés par les banques alimentaires sont distribués aux populations précaires, les associations partenaires de ces organismes sont de type caritatif[80]. La texture et la fraîcheur de ces aliments s'altèrent, mais ils ne sont pas dangereux pour la santé au moment de leur distribution. Le fait de consommer des produits expirés[81] rappelle aux personnes le statut subalterne que la société leur donne, sans que les choses soient vraiment explicites. Cependant les habitantes de la rue disposent de l'information sur ces produits. Les autres ont le choix d'acheter des produits périmés ou pas, mais elles ne disposent plus de cette faculté. Au-delà de la qualité nutritionnelle des produits, leur position sociale est mise en question. Il n'y pas une communication entre les banques alimentaires et les personnes de la rue pour leur signaler que c'est « à cause » de leur statut qu'elles mangent les produits expirés. Il s'agit plutôt d'une logique de *don* et d'impossibilité d'avoir d'autres solutions pour se nourrir. Néanmoins, les habitantes de rue ont conscience de ces

---

[79] « Les Banques alimentaires ont été fondées [1984] sur des principes qui régissent encore le quotidien des 79 Banques alimentaires et 29 antennes : la gratuité, le partage, le don, la lutte contre le gaspillage alimentaire, le bénévolat et le mécénat. » Banques alimentaires. « Une histoire de partage ». Consulté le 23 avril 2021. https://www.banquealimentaire.org/une-histoire-de-partage-146.

[80] Armée du Salut, Croix-Rouge française, Ordre de Malte France, Secours catholique, Petits frères de pauvres, Société de Saint-Vincent-de-Paul, le Refuge, Emmaüs, Union nationale des centres communaux d'action sociale, Fédération entraide protestante, Équipes Saint-Vincent. Banques alimentaires. « Nos associations partenaires ». Consulté le 23 avril 2021. https://www.banquealimentaire.org/nos-associations-partenaires-184.

[81] Certains produits préemballés restent consommables après la date de péremption : « Date limite de consommation (DLC) et date de durabilité minimale (DDM) : ce que vous devez savoir ». Consulté le 9 avril 2021. https://www.economie.gouv.fr/dgccrf/Publications/Vie-pratique/Fiches-pratiques/Date-limite-de-consommation-DLC-et-DDM.

logiques humanitaires et se gardent parfois de consommer ces produits tout en cherchant d'autres moyens d'obtenir des aliments élargissant un peu leur « choix » alimentaire.

Maraudes

Les maraudes proposent un soutien à cet égard pour les populations qui vivent à la rue. Souvent, leur fonctionnement dépend des accords entre les associations et les villes. Certaines d'entre elles utilisent des vans aménagés pour parcourir les villes à la recherche de personnes qui souhaitent de petits services, comme des boissons chaudes, des collations, des couvertures, des vêtements... D'autres se spécialisent dans le fait d'offrir des repas complets. Les bénévoles et les salariés se mobilisent à vélo, à pied, en voiture, en bus… Certaines maraudes parcourent la ville, d'autres restent sur un lieu plusieurs heures[82], ainsi elles sont repérées facilement par les personnes à la rue.

Lors d'une maraude à pied[83], nous répartissons d'abord les repas chauds et ensuite nous proposons des sandwiches récupérés dans les boulangeries partenaires[84]. Un jour après avoir goûté un premier morceau de son sandwich un homme est venu nous dire « *vos sandwichs ne sont pas bons* » et il a voulu nous le rendre, nous avons refusé, il a jeté le sandwich dans la poubelle, devant tous les bénévoles. Ces derniers étaient agacés, d'abord parce que le sandwich était déjà mordu donc impossible à donner à quelqu'un d'autre et cet acte constituait un *dédain* envers les bénévoles. Quand aucun signe de gratitude ne s'effectue, l'échange n'est pas équilibré. Cette maladresse brise temporairement l'ordre expressif, une tension s'installe lorsque les bénévoles éprouvent le sentiment du « manque de politesse » de cet homme, ou ce type de commentaire : « *je sais qu'il est SDF, mais quand même…* ». A cette occasion-là, une autre personne présente lors de cet échange, et qui mangeait près de nous, est venue nous remercier et dire qu'elle avait bien aimé son sandwich. Cette démarche de réparation vis-à-vis des bénévoles n'est pas effectuée par la personne qui a « offensé », mais elle vient d'une troisième personne, témoin de l'incident et elle-même bénéficiaire du don, elle répare l'ordre symbolique de l'interaction. Cette interaction porte en soi des valeurs sociales normatives entre bénévoles et « bénéficiaires ». La personne réparatrice gagne

[82] Par exemple l'association ABRIBUS, elle offre des repas pendant la période hivernale, elle fait deux arrêts à Strasbourg trois fois par semaine. « Association Abribus - Pour une vie sans faim ». Consulté le 25 juin 2021. http://www.association-abribus.fr/.

[83] Cette association en particulier fait attention à la préparation de ses repas, elle offre trois types de repas végétarien, avec de la viande, avec de la viande autre que du porc.

[84] La nourriture des associations vient de subventions de la ville ou dons de partenaires privés. Chaque association a sa propre manière de fonctionnement.

vis-à-vis des bénévoles des sourires et des échanges oraux sur la situation. Une courte conversation se crée, les bénévoles et l'habitant de la rue se mettent d'accord sur « l'impolitesse » ou « maladresse » de la personne qui a jeté le sandwich. Il se crée donc un lien par lequel la personne réparatrice rejoint symboliquement l'équipe des bénévoles dans une provisoire communauté de sensibilité**.** L'ordre symbolique s'établit, la réciprocité, la reconnaissance mutuelle.

En plus des interactions lors de maraudes, cette manière de manger correspond à une autre organisation de l'espace. Car si un cadre s'organise dans les institutions, les maraudes dans l'espace public se font sous le regard des passants à la rue. Le territoire « intime » de l'association n'existe plus. Les maraudes s'installent sur le même lieu plusieurs heures et les repas se distribuent ainsi sur le trottoir, les personnes acceptent la nourriture offerte ou elles viennent la chercher. Alors, les personnes mangent assises sur le trottoir, parfois elles s'approchent du van pour converser avec les bénévoles, d'autres simplement demandent des aliments et partent ailleurs les consommer. Ici finalement les manières de table n'existent pas, le cadre d'une maraude implique une individualisation du repas. Les personnes à la rue se débrouillent à chaque visite pour manger à leur façon. La météo joue parfois un rôle perturbateur, s'il pleut par exemple et que les personnes doivent aller s'abriter quelque part. S'il fait froid, les personnes se dépêchent de finir leur repas et de demander des cafés, la discussion devient plus compliquée, car en majorité les personnes cherchent d'abord un refuge contre le froid… Parfois, les habitantes de la rue s'arrangent pour manger autour de la maraude, par exemple pour celles qui s'installent près de la gare de Strasbourg, les personnes mangent sur un petit espace vert, ou à l'arrêt de bus non loin du van... L'installation de ces maraudes ne permet guère de se préoccuper des aspects décoratifs, le fait même de distribuer la nourriture à l'extérieur empêche l'utilisation d'assiettes en matériaux autres que le plastique.

Les maraudes généralement sont visibles (uniformes des bénévoles, logos des vans…), leur objectif est d'être immédiatement repérables par les habitantes de la rue. Certaines maraudes à pied répartissent la nourriture aux personnes assises qui font la manche ou à celles qu'ils identifient déjà comme des bénéficiaires habituels de la maraude. Cette identification implique d'observer les apparences des personnes, repérer des signes comme le fait de porter plusieurs sacs en plastique sur soi, être assis ou allongé devant le portail d'un bâtiment, porter des vêtements « sales », parler seul. La présentation de soi est un marqueur favorisant l'identification comme personnes à la rue.

Certaines maraudes en plus d'offrir de la nourriture cherchent des places pour la nuit de différentes manières : elles payent des nuits d'hôtel ou appellent le 115…

La présence des maraudes parfois rompt avec la quotidienneté des passants. Un jour de soleil en été nous parcourons avec le van une rue très étroite. Elle est pleine de personnes assises sur les terrasses. Nous traversons la rue et nous attirons les regards des clients des bars et des restaurants. Les voitures en principe ne sont pas autorisées sur cette zone, sauf quelques exceptions comme les maraudeurs. Nous croisons des regards intrigués. Au bout de la rue un groupe d'hommes manifestement alcoolisés s'aperçoit de notre présence et ils nous font signe. Le conducteur arrête le véhicule au milieu de la rue et une scène insolite se produit, un collage entre des mondes opposés. D'un côté, des personnes assises sur les terrasses profitant des repas et des boissons des restaurants et de l'autre ce groupe d'hommes sollicitant des soupes instantanées, des cafés et de l'eau. Nous discutons quelques minutes, ils remercient chaleureusement la maraude : « *Merci de votre travail* », « *Qu'est-ce qu'on ferait sans vous* ». Un bénévole répond « *nous sommes là parce que vous êtes là* ». Nous nous saluons et la maraude repart. Le groupe retrouve ensuite leur coin en face des terrasses. Les valeurs sociales de remerciement s'expriment clairement dans cet échange, si la maraude fait irruption dans l'horizon de la rue en surprenant les clients des restaurants, elle est bien connue des riverains.

J'accompagne une maraude ayant un périmètre géographique à respecter autour de la ville, cependant un soir les habitants d'un squat « hors périmètre » demandent au 115 de passer par leur quartier. Ce soir-là en effet, ils ont raté les maraudes qui offrent des repas chauds le soir et d'autres jeunes n'ont plus assez d'argent pour acheter de quoi manger. Notre équipe répond à l'appel. Nous arrivons devant une maison occupée par une quinzaine de jeunes, ils souhaitent surtout de la nourriture pour eux et pour leurs chiens, ainsi que des couvertures. Nous sommes installés sur le trottoir, certains jeunes vont et viennent entre le squat et le camion, d'autres restent avec nous en buvant la soupe, les cafés ou en mangeant (ce soir-là nous avions des pâtes instantanées « bolino » de deux types : pâtes à la bolognaise et pâtes aux tomates et fromages, elles ont un vif succès et les personnes sont ravies de choisir entre elles). Avec les jeunes, nous discutons des chiens, de l'électricité obtenue grâce à un voisin, mais qui ne suffit pas pour l'hiver, de la météo, etc. Certains habitants du squat prennent leur soupe et partent. Quelques minutes plus tard on les aperçoit à nouveau, ils redemandent une autre soupe ou d'autres gâteaux. Ce jour-là nous étions accompagnés

par une journaliste qui recueille le témoignage d'une jeune femme : « *…c'est gratifiant, un café, une soupe, c'est appréciable, c'est sûr, des fois la fierté prend un coup, c'est pas facile de venir demander de l'aide, on a aussi notre propre dignité, on la met à mal quand on prend ce choix de vie…* ». L'échange bien entendu ne s'établit pas dans l'égalité. Comme cette jeune femme l'a souligné demander de l'aide à la maraude touche à « sa fierté ». Dans l'urgence de leur situation ces femmes ont perdu le choix des moyens, elles sont dans le regret de dépendre des autres pour s'alimenter. Les relations entre les maraudeurs et ceux qui reçoivent restent inégales, les bénévoles n'éprouvent pas des sentiments de honte en faisant la maraude, alors que les bénéficiaires sont touchés dans leur estime de soi.

Les maraudes rendent visibles dans l'espace public des personnes habitantes de la rue souvent restées inaperçues. Nombre d'entre elles utilisent une stratégie de « dissimulation », elles cachent le plus possible leur situation. Mais se rendre aux maraudes signifie se dévoiler. De plus, quand elles sont contraintes de se montrer, certaines parlent seulement aux bénévoles femmes et adressent très peu la parole aux hommes qui essayent d'engager la conversation avec elles. Cependant, la relation dépend aussi des liens créés entre les personnes en situation de rue et les bénévoles, certaines jeunes femmes sont enclines à discuter sur leur situation, d'autres seront réticentes au contact.

Le cadre de l'accueil institutionnel pose des problèmes pour certaines femmes qui se sentent surveillées, ou du moins soumises au regard, d'autres trouvent justement une sécurité dans cet aspect. Dans les maraudes, cette surveillance disparaît, elles ont le « choix » de manger où elles le souhaitent, cependant un moment sous le regard des autres elles risquent de démasquer leurs situations.

Glaneuses d'aliments

Définir la récupération des aliments dans ce contexte est une tâche complexe du point de vue de l'acteur. La possibilité de récupération alimentaire existe dans différents contextes, parfois l'habitante de la rue demande directement au commerçant les invendus, mais le même commerçant par sa propre initiative offre certains jours des repas ou des collations.

Récupérer les invendus des marchés est un moyen d'approvisionnement alimentaire. Les rapports sociaux de cette stratégie sont multiples. Parfois cette récupération se produit à travers

des accords préétablis entre les « glaneurs » et les commerçants, comme le fait de « donner un coup de main » aux commerçants (aider au rangement des cagettes, recharger les camions…). Le glanage urbain se pratique également pour des populations précaires autres que les habitantes de la rue. « Mais c'est le déploiement de l'éventail sociologique des SDF qui marque ces dernières années : des salariés dorment dans la rue et s'alimentent à la soupe populaire ou aux Restos du cœur et s'habillent aux vestiaires des associations caritatives. Ils se rendent aux « bains douches » encore en service… L'arrivée dans la rue ne concerne pas seulement les errants et les chômeurs. La précarité revêt divers atours. » (Paquot, 2016, p. 229). La collecte des invendus à la fin du marché est pleine d'interactions qui dépendent de la bonne articulation entre commerçants, glaneurs et éboueurs. Les commerçants s'organisent pour le rangement des marchandises, les « glaneurs » observent le moment propice pour demander certains produits ou ramasser la nourriture laissée par les commerçants. Les éboueurs se disposent à nettoyer l'espace public. Les produits identifiés comme « déchets » par le commerçant sont ceux laissés après leur départ : « La marchandise remballée et la place désertée par le commerçant ne laissent guère de doute. Ce qui reste est déchet et peut alors être récupéré. Marchandises tombées ou jetées font partie du même lot. » (Plancade, 2011, p. 88).

Parfois ces échanges semblent impersonnels, les interactions minimes entre les commerçants et les glaneurs. Des regards, des mouvements de tête indiquent aux personnes en attente qu'elles peuvent s'approcher pour récupérer les produits. Cependant à d'autres occasions, certaines personnes entretiennent des relations plus familières. Ainsi un commerçant met régulièrement de côté une cagette d'invendus pour une femme. Les produits récupérés dépendent aussi des besoins des personnes. Pour certaines la récupération au marché est un complément à leurs achats ou aux dons, pour d'autres elle est sélective comme l'obtention de fruits frais. Mais parfois elle est la source essentielle de l'alimentation de la semaine. Les personnes qui ne disposent pas des moyens de cuire ou de cuisiner les aliments recherchent plutôt des produits qui se mangent directement, comme des fruits et certains légumes. Les habitantes de la rue ayant un accès aux cuisines aménagées ou aux plaques électriques (dans des hôtels, hébergements…) cherchent toute sorte des produits : « Lucien récupère quelques ingrédients d'assaisonnement : ail, oignons, échalotes et piments qui servent à la confection d'une huile destinée à améliorer les plats donnés. [Ces plats sont parfois offerts par une restauratrice]. » (Plancade, 2013, p. 50).

En plus de la récupération sur les marchés, les habitantes de la rue recueillent des invendus auprès des boulangeries, des restaurants, des charcuteries, des traiteurs, des fast-foods. Certaines femmes se lancent à la recherche d'aliments au jour le jour, mais d'autres sont connues et acceptées par les commerçants qui leur gardent les produits qui n'ont pas trouvés preneurs[85]. D'autres demandent directement aux clients les restes de leur assiette. Ces stratégies se diversifient d'un lieu à l'autre, selon la situation particulière de la personne, sa débrouillardise, sa possibilité d'accès aux lieux publics ou privés qui approvisionnent en aliments ou en boissons. Ainsi, la ville de Caen possède deux restaurants universitaires au centre-ville, « l'un d'entre eux est fréquenté par une femme en difficulté qui récupère les restes laissés sur les plateaux des étudiants. Avec la même logique, des démunis sillonnent parfois les sous-sols des bâtiments d'enseignement universitaire où se trouvent les machines à café, ramassent les gobelets usagés et les déposent dans le collecteur pour gagner quelques jetons permettant d'obtenir des boissons gratuites » (Dumont, 2007, p. 61-62).

Une autre forme de récupération alimentaire tient au fait de fouiller dans les poubelles. « *C'était pas évident, quand on avait rien on faisait les poubelles, et encore des fois certains jetaient la javel, la nourriture était pourrie… c'est pas bon, ah…* » (Fanny). Chercher de la nourriture dans les poubelles est malgré tout le dernier recours dans la quête des aliments. Cette stratégie des habitantes de la rue sollicite des connaissances à priori sur les lieux où aller pour ne pas être déçues. Ainsi, elles ne fouillent pas n'importe quelle poubelle, « *j'avais besoin de 3 euros par jour, pour moi et mon chat. Et franchement, 3 euros par jour… tu vois, tous les mardis j'avais… les poubelles d'un supermarché, où j'étais autorisée, moi, tu vois, il fallait se lever à cinq heures du mat' ! Ça m'a jamais dérangée. Y a plein de gens ultra courageux dans la rue !* » (Monique). Cette recherche de nourriture implique les liens sociaux entre commerçants et habitantes de la rue. Monique, par exemple, est en quelque sorte « autorisée » par le personnel à fouiller dans les poubelles. Une personne inconnue des commerçantes ne bénéficierait peut-être pas du même sort. La récupération dans les poubelles n'est pas une activité automatique dénuée de sens, elle entre dans une pratique de la débrouillardise. « Nous avons tous des besoins alimentaires et sexuels, mais ceux-ci doivent d'abord être appréhendés comme des désirs qui peuvent être satisfaits d'une certaine manière et

[85] Certains restaurateurs ou boulangers s'allient aux associations pour leur donner directement les invendus et ensuite c'est l'association qui partage lors des maraudes.

celle-ci est apprise à l'occasion d'interaction avec l'environnement qui inclut d'autres gens. Et cette satisfaction ne pourra être atteinte qu'à la faveur de quelque arrangement avec les autres quant à la manière de faire, arrangements atteints à la suite d'un processus de construction de stratégies. » (Becker, 2004, p. 244). Les habitantes de rue mettent en œuvre des lignes de conduites envers les autres impliqués dans ces interactions pour obtenir des aliments « mangeables ». Dans la vie à la rue ces accords avec les autres risquent de changer soudainement. Amistani (1993) explique comment certaines personnes à la rue attendent la sortie des poubelles d'un fast-food pour trouver des hamburgers emballés et séparés du reste des ordures. Cependant cette action suscitait l'attention de plusieurs personnes qui s'en sont plaintes, alors « ce restaurant a changé de méthode : le dépôt de cette nourriture attirait trop de gens indésirables aux alentours du commerce. Elle est à présent inaccessible. » (Amistani, 1993, p. 105). Tous les commerçants ne sont pas solidaires des personnes en situation de précarité.

Les habitantes de la rue ne se penchent pas sur des poubelles indifférentes, un tri est opéré. Mireille inspecte les poubelles qu'elle juge profitables, « juste avant que les éboueurs passent (…). A cinq heures-cinq heure au quart le matin, je fais les poubelles, et il y a encore plus de trucs que partout ailleurs ? André connaît bien le XVe (…), c'est lui qui m'a fait connaître bien ça, il sait les bons coins, il connaît les bonnes et les mauvaises poubelles » (Gaboriau, 1993, p. 88). Pour identifier les produits dans les poubelles elle fait confiance à sa perception sensorielle des aliments : « On trouve un peu de tout, beaucoup de charcuterie et de poissons. C'est dépassé la date, mais pas avarié, je les sens avant de les prendre, je les tâte, si c'est trop mou je les prends pas, sinon je les emmène. » (Gaboriau, 1993, p. 88).

Autrefois cette pratique s'avérait parfois dangereuse, car certains commerçants jetaient de l'eau de javel dans les poubelles pour détruire la nourriture et éviter toute convoitise à son égard. Cette pratique est prohibée en France depuis 2016[86]. Avant l'interdiction, certaines habitantes de la rue se débrouillaient néanmoins pour consommer certains produits des poubelles : *« moi j'ai vu les*

[86] « La loi relative à la lutte contre le gaspillage alimentaire, promulguée le 11 février 2016, complète les dispositions de la loi n° 2015-992 du 17 août 2015 relative à la transition énergétique pour la croissance verte relative au gaspillage alimentaire. Ses deux mesures principales concernent les distributeurs de produits alimentaires. Cette loi prévoit en effet : l'obligation, pour les magasins alimentaires de plus de 400m² de proposer une convention de don à des associations pour la reprise de leurs invendus alimentaires encore consommables ; l'interdiction, pour les distributeurs alimentaires, de rendre impropres à la consommation des invendus encore consommables. » Ministère de la Transition écologique. « Gaspillage alimentaire ». Consulté le 8 juillet 2021. https://www.ecologie.gouv.fr/gaspillage-alimentaire-0.

gars, ils jetaient l'eau de javel sur la viande, tu te dépêches pour l'enlever et c'est bon. » (Cynthia). Certaines viennoiseries étaient emballées proprement dans des boîtes plastiques, de même la viande. Ces produits étaient « consommables ». Cynthia par exemple faisait attention à ne pas consommer de produits déjà touchés par l'eau de javel. Certaines habitantes de la rue affinent leur savoir-faire pour fouiller les poubelles, « elles utilisent des gants ou un bâton pour ne pas se couper les doigts. » (Dumont, 2007, p. 61).

Ces pratiques décrites précédemment se mêlent entre elles, si certaines personnes à la rue dénuées de moyens pour préparer des aliments dépendent surtout des associations, d'autres combinent plusieurs stratégies : « A la cabane, les habitants se ravitaillent de trois manières différentes : ils achètent, reçoivent ou récupèrent les aliments qui composeront leur repas. Cet ordre : achat/don/ récupération s'inscrit dans un cycle mensuel qui débute le 5 de chaque mois. » (Plancade, 2013, p. 34). Même celles qui ont de petits revenus cherchent des manières pour se débrouiller, « je bricole un morceau de pain, je grignote… de toute façon, avec le RMI, il faut manger le midi ou le soir. C'est ce que je dis toujours depuis que je suis dans cette galère, je ne mange plus que du pain et du café » (Ginette, 32 ans). (Dambuyant-Wargny, 2006, p. 104).

Solliciter des produits

Le lieu choisi par les habitantes de rue pour faire la manche ou demander des produits est l'objet d'une réflexion, « les espaces publics, par les opportunités multiples qu'ils fournissent, peuvent être caractérisés en premier lieu comme « espaces-ressources ». La mobilité du SDF en ville le conduit à un apprentissage, puis à une connaissance parfaite de chaque lieu et des possibilités exclusives qu'il offre » (Pichon, 1992, p. 146). Les places devant les portes des supermarchés s'avèrent efficaces pour des sollicitations visant la nourriture afin obtenir des aliments trouvés facilement dans ce lieu. Certaines femmes[87] en plus de faire la manche demandent directement des produits spécifiques de leur propre initiative ou parce que les clients du supermarché leur proposent de leur acheter quelque chose. Pour ces femmes, ce choix est précieux au niveau économique, surtout pour des produits coûteux comme les formules pour les bébés, les couches, le papier toilette, la viande, etc. Parfois, il est plus aisé de demander aux passants directement un produit que de recueillir l'argent pour l'acheter. Certaines habitantes de rue font la manche avec

[87] Cette pratique est observée aussi chez les hommes.

des caddies pour transporter ensuite les produits. Elles sont des « habituées » du supermarché, même si elles ne s'y rendent pas tous les jours. Parfois des liens se créent avec des clients réguliers accoutumés à les voir à l'entrée du magasin, avec le directeur et les agents de la sécurité. Ces liens sont importants, car les femmes qui nouent de bonnes relations avec le personnel et les clients sont mieux tolérées que les nouvelles venues.

Le type de lieu où les personnes s'installent pour faire la manche impacte directement les produits qu'elles sont susceptibles d'obtenir. Ainsi par exemple, j'ai observé une femme âgée qui faisait la manche à côté d'une boulangerie tous les dimanches. Dans son panier elle a quelques pièces, mais surtout du pain, parfois même trop pour sa consommation.

Margot fait la manche assise à côté d'un bureau de tabac, elle reçoit souvent des cafés des clients du lieu. Parfois des clients payent son café à l'avance au buraliste pour qu'elle aille chercher une tasse à l'occasion. Cependant, la ressource principale de son alimentation est l'argent de la manche et les associations, « *quand j'ai assez d'argent le soir on peut manger quelque chose de différent quelque chose qui nous plaît vraiment [...] parfois on va à l'Abribus l'hiver…* ». De temps à autre, les passants lui offrent des produits de leurs courses : « *pour manger, ça dépend, il y a beaucoup d'assos, parfois les gens me laissent de choses, des jus de fruits, des gâteaux, des choses comme ça, j'ai la chance […] il y a des gens sympas qui viennent avec des courses…* ». Elle reste souvent assise pendant des heures, si elle mange pendant ce temps c'est parce que des passants lui amènent de la nourriture. Un jour pendant nos rencontres, elle me montre avec satisfaction un sac avec des fruits, une boisson, du pain et des cookies que deux étudiantes lui ont apportés. Elle apprécie énormément ces produits, car ils lui rendent la satisfaction de consommer des fruits frais. Margot les reconnaît comme bons pour la santé et son corps.

Argent de la manche

Parfois, les femmes à la rue mettent de côté l'argent de la manche pour acheter au jour le jour les repas de la journée. Csilla utilise surtout l'argent de la manche pour acheter les aliments, elle préfère cette manière d'obtenir de la nourriture, car les restaurants des associations ne lui plaisent pas. Elle choisit les produits « désirés », même si ce qu'elle achète dépend aussi de la somme d'argent collectée dans la journée.

Cuisiner soi même

Certaines habitantes de la rue ont la possibilité de cuisiner. Elles doivent surmonter quelques difficultés avant d'y parvenir : avoir accès à la nourriture et se procurer du matériel nécessaire. Ce sont des caractéristiques sans doute évidentes, cependant, il est nécessaire de décrire cette situation car en étant à la rue, même les pratiques le plus « banales » deviennent difficiles à réaliser, voire impossibles. Certaines femmes à la rue se débrouillent malgré tout pour cuisiner.

Adriné a droit à un colis alimentaire[88] mais elle est contrainte de trouver un lieu pour préparer les repas. Souvent elle va chez des amies, une fois son repas préparé, elle l'emporte, parfois elle prépare plusieurs plats, ensuite elle les laisse chez ses copines pour les retirer les autres jours. Il arrive qu'elle ne trouve pas de lieu pour cuisiner ou qu'elle n'ait pas assez de temps pour utiliser toute la nourriture dont elle dispose, alors elle offre certains produits à ses connaissances. Elle gère ses propres ressources, elle ne gaspille jamais rien. Comme nous l'avons dit auparavant Adriné et sa fille possèdent aussi la possibilité de manger dans les associations. Leur situation change souvent, alors leur source principale d'alimentation provient des associations cependant elle alterne selon la situation entre colis et repas préparés. Sa fille mange les midis à la cantine de l'école, ce qui soulage Adriné, car l'enfant a accès à une nourriture « fait maison ». Et Adriné est plus souple, moins soucieuse de se nourrir elle-même.

Mais cuisiner ne s'avère pas facile quand les personnes n'ont pas de toit ou vivent dans une instabilité permanente. Claudia dispose d'une chambre d'hôtel équipée d'une plaque électrique. Elle habite ce lieu avec son fils adolescent et sa mère. En ayant droit à des repas préparés par une association midi et soir, elle demande à l'assistante sociale de remplacer ses droits aux repas préparés par des colis alimentaires. J'assiste à la scène, l'assistante sociale ne comprend pas pourquoi une femme enceinte comme Claudia, avec une mère et un adolescent handicapé à sa charge préfère aller chercher des colis alimentaires loin de leur lieu de résidence plutôt que des plats déjà préparés près de chez elle. Claudia précise simplement qu'elle préfère cuisiner pour sa famille, elle dit savoir comment préparer les aliments nourrissants pour le bébé et comment cuisiner les légumes pour que son fils adolescent les mange. La mère de Claudia reçoit un peu d'argent de l'étranger, elle partage cette somme avec sa fille. Elles se déplacent dans les magasins

[88] Un colis alimentaire contient des produits laitiers, féculents, fruits, légumes, pain et des protéines.

africains en espérant trouver des produits venus d'Amérique latine ou d'ailleurs mais qu'elle connaît. Elle fusionne les ingrédients des colis alimentaires avec les produits achetés choisis par elle et sa mère. Le fait de cuisiner est fondamental pour cette jeune femme qui vit en France depuis peu. Le temps vécu avec son ex-mari était difficile non seulement à cause de la violence qu'il exerçait sur elle mais elle était aussi privée de manger à sa faim et de préparer les repas de son pays, « *il s'inquiétait de la bière surtout, dans le frigo il y avait de la bière, c'est tout. Mais pour cuisiner, je me débrouillais, parfois le soir il disait qu'il avait déjà mangé, alors moi, j'essayais de faire quelque chose pour moi et mon fils, avec n'importe quoi.* » Le premier repas qu'elle mange après son installation dans l'hôtel, loin de son ex-mari, est un repas typique de son pays préparé par sa mère. Elle se réjouit en me parlant de ce plat et du talent de sa mère dans la confection des plats. La dimension symbolique d'un repas cuisiné par quelqu'un d'aimé acquiert une importance fondamentale, elle se nourrit d'affection, de sens, de souvenirs et d'un sentiment de confort.

Pour d'autres femmes, cuisiner fait partie de leur futur, d'un puissant désir à réaliser après qu'elles soient sorties de la rue. Csilla s'approvisionne en nourriture surtout grâce à la manche, cependant elle réfléchit à son avenir comme un moment pour enfin préparer ses aliments : « *Mes projets, tu sais comme tu vois [*elle fait la manche avec un petit panneau écrit : je cherche du travail*] je veux travailler, comme ça je peux avoir une maison, et je vais pouvoir acheter mes choses à moi… et je vais cuisiner…* ». L'alimentation devient un symbole d'autonomie, dans ce futur hors de la rue, elle ne dépendra plus de personne, elle cuisinera ce qu'elle souhaite, à sa guise, sans plus de contraintes. Parler de la cuisine après la rue n'est pas sans intérêt, car des personnes ayant vécue longtemps cette précarité se confrontent à cette indépendance comme une épreuve. Elles ne savent plus cuisiner, quoi manger, comment, les quantités d'ingrédients à choisir, etc. Plusieurs personnes continuent à aller aux associations pour s'alimenter même après avoir quitté la rue. Pendant une maraude une femme bien connue des bénévoles nous demande des soupes. Cependant, elle ne souhaite pas qu'on les lui prépare car elle le fera chez elle. Elle prend le café, parle avec les autres personnes qui arrivent, prodigue des conseils et elle s'attarde, s'éloignant seulement après notre départ. Certains professionnels racontent comment des hommes et des femmes continuent à assister à l'accueil de jour après avoir quitté la rue, même avec un travail et un chez-soi non institutionnel.

La décision de choisir les aliments va au-delà du fait du manger au sens purement biologique, les habitantes de la rue se trouvent dans une situation d'insécurité alimentaire[89], elles dépendent des autres, les colis alimentaires ne comportent pas toujours les produits choisis par les personnes « bénéficiaires », sinon par les bénévoles ou les professionnels, ou bien elles dépendent de l'argent gagné pendant la manche. Cette dépendance ou ce manque de pouvoir face à leur alimentation « introduit un rapport hiérarchique pouvant conduire à l'exclusion sociale et à la stigmatisation. » (Cantin & Duhaime, 2020, p. 303). Certains professionnels demandent aux « bénéficiaires » leurs préférences alimentaires. Claudia et ses deux enfants sont accueillis plus tard dans leurs parcours par une association et bénéficient d'un colis alimentaire. Claudia raconte recevoir plus de riz que des pâtes, car elle a indiqué à la bénévole que les repas de la famille sont composés surtout de riz[90]. Cet aliment la rapproche de la nourriture de sa famille autrefois et de son pays. Son fils également préfère ce type repas qui rappelle leur origine. Le sentiment d'identité est traversé par le rapport à l'alimentation, dans un pays étranger, loin de leur langue maternelle, elles retrouvent un peu de leur histoire par les repas.

Savourer ou non la présence des autres

Le goût d'un repas devient plus délicieux lorsqu'on est en bonne compagnie, manger avec des amis, les collègues du travail, dîner en amoureux, préparer un petit-déjeuner pour fêter l'anniversaire d'un ami… Les personnes autour de la table sont essentielles pour ajouter de l'agrément au repas. Pour les habitantes de la rue, manger en compagnie parfois est un acte de confiance, certaines mangent avec leurs compagnons de route, d'autres préfèrent aller dans les associations où elles ont de bonnes relations avec les bénévoles. Quand c'est possible certaines préparent leurs repas entre personnes de la même famille ou du même pays, d'autres mangent seules… En tous cas décider « avec qui » manger n'est pas anodin. Nathalie raconte ses repas avec son ami Georges : « *J'aime manger avec Georges, nous cherchons des plats de la maraude, nous marchons un peu, on s'éloigne des autres, je préfère rester tous les deux… j'aime pas les autres,*

[89] « Le manque de nourriture est un concept qui rend compte du vécu des personnes en insécurité alimentaire. Il décrit une incapacité d'atteindre le minimum et une réduction dans les choix alimentaires. » (Cantin & Duhaime, 2020, p. 303).

[90] D'autres aides sont attribuées aux ménages précaires qui ne sont pas à la rue, comment les épiceries solidaires ou sociales et des bons alimentaires. Voir plus : Le Rest, Pierre. « Bon alimentaire : Comment en bénéficier ? Quelle association contacter ? » Aide-Sociale.fr, 12 mai 2021. https://www.aide-sociale.fr/aide-alimentaire/.

avec lui on discute, si les repas sont bons… la fraîcheur est important, ensuite on part…on le fait une fois par semaine, on se retrouve et on se perd… voilà ». Se réunir avec les autres, partager la nourriture, les conversations, les silences, les rires, les regards, les avis sur le repas. Moments précieux de sociabilité. A la rue des liens se forment, parfois forts, inscrits dans la durée, des retrouvailles se produisent aussi, des moments de partage se créent, ils se fissurent parfois, certaines personnes témoignent de la rareté de l'amitié entre personnes de la rue et de la méfiance comme une manière de débrouillardise.

Des liens se créent lorsque les personnes de même nationalité se rencontrent. De temps à autre, Madina et ses copines préparent ensemble des repas du pays. Ce sont de bons moments, ces retrouvailles s'avèrent importantes pour « oublier » en quelque sorte leur situations. Si Madina et sa mère dépendent des associations pour s'alimenter, ces moments de partage avec d'autres personnes sortent de l'ordinaire. Ce sont des moments de fête.

Dans d'autres cas, certaines femmes préfèrent manger seules pour ne pas être repérées, et d'autres trouvent la compagnie « en masse » plutôt dérangeante : Monique critique l'ambiance durant les repas : « *C'est vachement bruyant, mais dès qu'une voix se… tu vois, c'est… tout le monde regarde, même si c'est un rire, parce que tout le monde est comme en alerte ! J'aime pas du tout… »*

Parfois des rencontres se créent, temporaires. Brenda dort à la rue depuis peu, elle fait des rencontres qui lui apprennent à se débrouiller peu à peu, un jour on l'amène à un barbecue sous un pont. Plusieurs personnes font la fête et partagent un repas composé surtout de viande. Brenda est surprise par cet évènement, elle est jeune, attirée par cette fête elle mange à sa faim et participe à la fête. Les membres de son groupe ramènent des saucissons et de la bière. Elle profite ce jour-là de la nourriture, de l'alcool et de la drogue, mais elle est aussi contente de rencontrer d'autres personnes de son âge, elle ne fera pas de liens forts avec les personnes rencontrées, cependant elle profite de l'opportunité de ces moments.

« Ne pas se remplir simplement le ventre »

En 2003, la société française Nutriset qui vise à « … nourrir les populations vulnérables dans les pays du Sud et à fournir aux acteurs humanitaires et de la santé des produits nutritionnels

innovants et efficaces[91] », propose un article pour améliorer la qualité nutritionnelle des personnes vivant dans la rue : le Vitapoche. La création de ce produit s'est appuyée sur des recherches concernant le statut nutritionnel de personnes « sans abris » (terminologie utilisée par l'entreprise)[92]. Le résultat est une pâte chocolatée qui apporte du calcium, du zinc, des vitamines C, B1, B9, PP, B12, E et D. Les créateurs de Vitapoche ne cherchent pas à remplacer les repas préparés ou l'aide que les institutions donnent, ils apportent simplement un supplément visant à améliorer la qualité nutritionnelle de l'alimentation. Cette invention n'a pas eu le succès attendu. Les personnes ne consomment pas le produit. Sa qualité n'est pas remise en cause, le rejet provient plutôt de cette idée sommaire de nourrir les personnes « sans abri » en leur remplissant simplement le corps. Il a été conçu comme un produit qui prend en considération les difficultés des personnes à la rue, cependant il tient compte d'un corps purement biologique en laissant à l'écart la complexité de relations sociales du mangeur en errance ainsi que leurs conditions de vie quotidienne :

> Le Vitapoche® est un aliment riche en énergie (500 kcal/100 g). Ceci représente un atout majeur pour une utilisation dans la rue. Tout d'abord, la forte densité énergétique permet d'avoir un sachet de petite taille, facile à glisser dans la poche. Ensuite, du fait de sa richesse en lipides, la pâte est fortement hydrophobe, ce qui lui confère une très bonne stabilité microbiologique (on n'observe aucun développement bactérien dans un sachet ouvert, même s'il a été contaminé volontairement et laissé ouvert à température ambiante pendant plusieurs jours… (Darmon & Briend, 2006, p. 59)

Le projet a été suspendu, il n'a eu aucun succès auprès des personnes[93] concernées. Manger signifie plus que remplir l'estomac des gens. « La gustation est une autre donnée sensorielle qui scande le quotidien à travers les nourritures ingérées. Elle implique l'incorporation d'une part du monde, son intégration en soi. » (Le Breton, 2011, p. 177). Un repas complet sous forme d'une barre avec un unique goût de chocolat, égare la possibilité de différenciation des multiples saveurs qu'un repas offre, le plaisir réconfortant de manger quelque chose de chaud en hiver ou de frais en

---

[91] www.nutriset.fr

[92] Voir pour tous les renseignements sur les recherches : Darmon, Nicole, et André Briend. « Prévention des déficiences chez les personnes sans-abri : intérêt d'un aliment de rue enrichi ». Cahiers d'Économie et de Sociologie Rurales 79 (2006) : 53-66.

[93] « S'est alors instituée une surveillance purement nutritionnelle (en dehors du caractère gustatif) de l'alimentation des SDF par le ministère de la Santé, pour pallier le déficit en fruits et légumes frais, par des supplémentations vitaminiques diverses et systématiques incorporées dans l'alimentation distribuée. Cette attention exprime les limites de la considération portée à ces personnes à la rue, sur le plan alimentaire, alors que la plupart seraient à même d'assumer leurs choix alimentaires et la cuisine permettant de les préparer, si du moins elles étaient logées. » Torrelle Daniel, *De l'usage des SDF,* 12 septembre 2016 [en ligne] (consulté le 04/04/2017)

été, comme si stabiliser les sensations équilibrait aussi les nutriments et encore cette manière de consommer un repas n’est rattaché à aucun souvenir, il ne possède aucune valeur.

Chapitre VII Hygiène au quotidien

Hygiène au féminin

En France, les villes et les associations mettent en place des services liés à l'hygiène des personnes en errance, certaines institutions proposent un espace d'intimité dédié exclusivement aux femmes. Malgré l'existence de ces lieux, plusieurs habitantes des rues se débrouillent en dehors de ces installations, car elles ne connaissent pas leur existence, ne souhaitent pas s'y rendre pour différentes raisons, ou encore elles trouvent d'autres manières d'obtenir ces services. L'hygiène dépend de la situation économique et sociale de ces femmes. L'histoire de vie, les conditions matérielles et sociales influencent le ressenti du sale et du propre. L'hygiène en soi n'a de sens qu'à travers le lien social. « La saleté absolue n'existe pas, sinon aux yeux de l'observateur (…) la saleté est une offense contre l'ordre. » (Douglas, 2003, p. 24). Les personnes à la rue perçoivent qu'elles ne sont pas vraiment acceptées dans certains contextes, elles intériorisent au cours du passage à la rue le « désordre » qui procure leur présence, leur présentation de soi, en général les manières dont elles développent leur vie quotidienne.

Certaines habitantes des rues se soucient de la préservation de leur hygiène, une manière de conserver aussi leur « féminité ». Elles se considèrent plus ou moins « féminines » si elles sont en mesure de correspondre à leur définition de l'hygiène. Les femmes et les hommes sont des groupes sociaux[94], « être » une femme ou un homme est une construction sociale qui donne une signification au corps pour les différencier : « …les relations ne viennent pas après l'existence des groupes, puisque ceux-ci ne sauraient exister avant l'existence d'une organisation sociale. Il en découle que seule l'organisation sociale, qui est faite de relations, peut être à l'origine des groupes » (Delphy, 2001, p. 29). Dans les interactions sociales, les acteurs se déplacent, s'approprient et inventent des codes pour interagir dans différents groupes sociaux et diverses circonstances. L'image du groupe social « femme » rassemble maintes significations, des comportements face aux autres, des « rôles » attribués par la société et des indications sur la manière dont les corps sont préservés et entretenus (hygiène, beauté, présentation de soi…). Ce souci de soi « féminin » se présente aussi lors de la vie quotidienne de certaines habitantes vivant

[94] « …les hommes et les femmes sont des groupes sociaux… ils sont socialement nommés, socialement distingués, socialement pertinents » (Delphy, 1998, p. 23).

à la rue. « Paradoxalement, ces femmes [en errance] sont, « culturellement » ou par éducation beaucoup plus attachées à leur hygiène, véritable pilier de leur identité féminine, et elles accordent beaucoup plus d'importance à leur apparence que les hommes : pour les femmes, le corps est l'outil premier de séduction. » (Vaneuville & Femmes SDF, 2005, p. 43). Le souci de soi et l'intime sont mis en jeu lors des interactions, même si les moyens de veiller à la propreté manquent ; maintenir son hygiène est une démarche d'envergure pour nombre de femmes.

Les premières socialisations au sein de la famille, de l'école enseignent ce que signifie « être » une femme, les normes et les valeurs qu'elles sont censées appliquer. Les femmes à la rue sont, comme toutes les autres femmes, soumises aux conventions sociales de la féminité. L'accomplissement de la norme « propreté » fait aussi partie du maintien de leur dignité. Pour plusieurs d'entre elles « *se sentir femme* », même dans la rue, aide à tenir le coup.

Cependant trouver une douche, des produits de soin, des toilettes, etc. n'est pas une tâche facile. Pour certaines femmes, l'accès réduit aux douches est une source d'amertume, car justement elles ne sont plus en position de satisfaire à leurs normes de « féminité ». Plus encore, la carence d'hygiène signifie une perte du sentiment d'identité. Pour une femme accoutumée à prendre des douches chez elle plusieurs fois par semaine, la vie à la rue modifie considérablement ces habitudes. D'abord les manières d'accès à l'hygiène (trouver une douche, entreprendre des démarches auprès de professionnels pour l'entrée aux douches des associations ou de la ville, prendre des rendez-vous pour se laver…), mais aussi la fréquence des douches, du brossage des dents… est soumis à ces modes d'accès. Par exemple, Sylvie lors de son passage à la rue : « *le reste, je pense, on peut toujours se débrouiller, mais l'hygiène c'est un truc qu'il faudrait vraiment… c'est un gros problème [pour] une femme c'est terrible […] Parce que pour manger, les habits, tout ça on arrive toujours à se débrouiller, mais l'hygiène… trois fois pour la semaine, pour moi c'était pas assez, après chacun … » (Sylvie).* Le sentiment de « propreté » est intime, certes les « fréquences » dans les pratiques d'hygiène changent d'un individu à l'autre, ce qui est propre pour l'un ne le sera pas pour un autre, même si certaines pratiques restent hégémoniques dans les différentes sociétés. Les femmes à la rue ne perdent pas leurs anciens usages attachés à des valeurs tenaces, mais elles ne bénéficient plus en principe de tous les recours dont elles disposent, alors elles témoignent de savoir-faire acquis, de valeurs qui ne disparaissent pas toujours, le bouleversement induit par la vie à la rue change radicalement ces pratiques et souvent

à contrecœur. « L'injonction à la féminité » renforce parfois la dégradation de l'estime de soi quand les femmes connaissent trop d'obstacles pour accéder à l'hygiène. À l'inverse, si elles y ont accès sans difficulté, leur estime de soi est préservée.

Se protéger par la saleté

La « saleté » de certaines habitantes de la rue répond parfois à une stratégie de protection contre le harcèlement ou les violences sexuelles qui sont communes dans les situations d'errance. L'instrumentalisation des corps des femmes s'accroît lors de la vie à la rue, elles sont des « proies » faciles pour les agresseurs. Dans ces conditions, par exemple une femme ayant « une mauvaise odeur » n'est pas « désirable ». Ou du moins certaines d'entre elles en sont convaincues. Certaines femmes à la rue délaissent ainsi radicalement leur hygiène : « *Toute crasseuse tu risques rien, les mecs…ah ! il faut rebuter leur instinct* ». Les transgressions des normes servent aussi à se défendre ou à affronter les vicissitudes de la vie quotidienne, la « malpropreté » est perçue parfois comme un acte « potentiellement déviant » (Becker, 2016, p. 205). Cependant, cette stratégie n'arrête pas toujours les actes cruels des agresseurs, qu'elles soient « sales » ou « propres », les viols des femmes à la rue existent : « Plus les conditions d'existence sont précaires (la rue, les squats, etc.), plus la violence est visible, plus les joies et les peines sont exagérées. Pour les femmes, dans la rue, la violence est partout présente » (Vaneuville & Femmes SDF, 2005, p. 77).

D'autre part, le « manque » d'hygiène exclut les femmes de certains rapports sociaux avec les autres (les passants, dans le métro ou le bus, les usagers n'osent pas s'asseoir à côté d'elles, parfois elles vivent le mépris des professionnels…). L'effet de cette exclusion mine l'estime de soi. Elles éloignent leurs possibles agresseurs, mais aussi celles et ceux qui pourraient leur venir en aide. Les catégories sociales « sale » et « propre » varient selon les époques, l'espace géographique, les classes sociales et le genre et elles sont perçues de manières différentes par chaque sujet. La culture apporte des cadres, des systèmes de compréhension pour distinguer l'un de l'autre. La perception nommée « puanteur » n'est pas naturelle, les attributions sociales autour des odeurs sont faites lors des interactions. Pour certaines professionnelles, les personnes « délaissées » dans leur hygiène, « *ne souhaitent pas s'en sortir* » : « *Moi, tu me vois, on dira pas SDF, non ? Mais je connais une nana, elle est dégueu, personne ne lui parle, même les bénévoles, à l'accueil du jour elle reste seule dans son coin* » (Amelia). La négligence volontaire est une technique pour limiter l'interaction. « Ce corps sale et souillé fait consciemment ou inconsciemment peur, tout

particulièrement lorsqu'il est visible et présent dans l'environnement domestique proche. Il est perçu comme étant susceptible de polluer, de contaminer, de véhiculer des maladies, etc. » (Loison-Leruste, 2014, p. 418). En conséquence, l'isolement s'aggrave si les professionnels jugent moralement ces personnes à cause du relâchement des pratiques d'hygiène. Souvent, ces femmes ont été victimes d'agressions, la relation à l'hygiène représente pour elles quelque part un symbole de leur malaise.

Saleté comme effondrement

Cependant, d'autres femmes à la rue sont dans l'indifférence ultime de leur apparence, elles ne sont plus dans une « stratégie de la survie », elles se retrouvent dans l'oubli de soi. Certaines subissent un effondrement de leurs repères, leur présence au monde est altérée, elles se dirigent vers des situations parfois dangereuses suscitées par leur détresse sociale, sanitaire, mais surtout affective. Cet accablement peut durer longtemps voire des années, ou bien quelques jours, quelques heures. Csilla traverse une mauvaise passe lors de sa vie à Lyon, elle laisse des taches du sang de sa menstruation sur ses vêtements : « *Un jour j'ai déprimé, j'étais tellement triste, je me suis disputée avec mon copain et je suis partie seule sans lui, je m'en foutais de tout, j'étais déjà triste pour d'autres affaires à moi, et j'étais couchée près d'un pont à Lyon, et j'ai senti… que j'allais avoir ça…mes règles… et ça me faisait sentir encore pire, et je suis restée comme ça, allongée, j'ai rien fait, comme ça, deux jours, j'ai mangé ce que j'avais dans mon sac, mais je ne voulais pas bouger, et tu imagines mon pantalon, j'avais du sang, j'ai honte, j'ai honte, j'ai honte de te dire ça…*[long silence] *deux vieilles sont venues me voir, elles passent peut-être et elles m'ont vue, je sais pas… Elles n'ont pas supporté me voir comme ça, elles sont venues, elles m'ont dit, quelque chose comme « c'est pas bien ma fille, il faut pas, il faut pas… » Une est partie, l'autre est restée et elle me disait des questions, je répondais oui ou non, après l'autre arrive avec des vêtements tout propres, et là elles m'engueulaient comme si elles étaient ma mère, « il faut pas se laisser aller » « tu es une femme il faut quand même… », je suivais seulement ce qu'elles m'ont dit, je me suis changée, la culotte aussi, on s'est mis dans un petit coin... ah elle avait acheté des serviettes aussi, très grandes, après… le silence… on a pleuré ensemble… c'était un moment… je pense encore à elles… elles m'ont donné de l'argent, j'ai dû promettre de ne pas me laisser encore une fois… je suis partie, je suis allée prendre ma douche, j'étais propre, j'étais tranquille… j'étais pas triste. Donc après ça je mes… comme dire…mes façons d'être propre pendant mes règles, je*

peux pas retourner à… Si je ne peux pas prendre ma douche… je peux remplir une bouteille d'eau dans un lavabo et après je rentre dans les w.c. pour me laver un peu là… en bas… »

Csilla laisse le temps s'écouler, la tristesse l'envahit, ses pensées l'empêchent de bouger, de résoudre le souci avec ses règles. Cet appel à l'aide est entendu par ces deux autres femmes qui réagissent immédiatement. La souffrance s'impose chez certaines femmes à la rue, les empêchant de se lever, de regarder les autres dans les yeux, de se laver, de changer leurs vêtements, de faire même parfois des démarches administratives. Une lourdeur intime les écrase. La violence, parfois vécue avant leur expérience de la rue, s'accumule, elles oublient même parfois de se protéger des agresseurs. La compassion de celles qui n'ont pas supporté de voir une femme aux vêtements tachés de sang, n'était sans doute pas un sentiment partagé puisque d'autres passants l'ont vu tout aussi en continuant leur chemin. La solidarité de ces deux inconnues pour sortir Csilla de cet état lui permet de retrouver le goût de vivre.

Les oublis de soi ne sont pas des formes de « désocialisation », terme souvent utilisé pour décrire les personnes en errance. Elles ont certes vécu des moments douloureux, elles ne se soucient plus toujours du regard des autres. Elles disent avoir souhaité oublier « un peu tout ». Ces moments d'angoisse et d'errance intérieure sont déclenchés à la suite d'une rupture, d'une dispute, de malentendus, toutes leurs défenses s'écroulent au moins provisoirement.

Parfois, la dépression, le *burn-out*, l'effondrement du lien significatif aux autres et à sa propre vie brisent tout narcissisme, et l'individu échoue à s'agripper à son corps et lâche douloureusement prise. Le sens disparaît, le vide se referme sur un soi expurgé, mais la mort n'est pas encore là. Ce n'est pas seulement le corps qui est mis provisoirement en suspens, mais l'individu en son entier, et notamment ses pensées, ses investissements, son rapport au monde. L'univers des représentations qui le traverse en permanence est interrompu ou brouillé, la médiation du sens se relâche. (Le Breton, 2015, p. 18)

Pendant ces quelques jours Csilla ne lâche pas seulement son corps, elle coupe aussi ses relations et ses repères sociaux. Son corps, au sens biologique, continue à fonctionner, cependant le lien social un moment brisé se rétablit grâce à l'aide des deux femmes. Elle jette à la poubelle les vêtements salis, elle souhaite d'une certaine manière « *les détruire* », cet acte symbolique lui rend possible son retour au lien social. Tant qu'il reste une forme de socialisation, d'estime de soi, même dans les moments les plus troubles de l'existence, ces femmes à la rue résistent, elles luttent

contre l'abandon de soi. Le goût de vivre est là en puissance, cependant les possibilités de disparition de soi (Le Breton, 2015) sont multiples. Pour certaines habitantes de la rue ces signes de négligence hygiénique sont déjà une partie de leur histoire de vie, une forme d'abandon de soi. Pour d'autres ce relâchement survient pour la première fois dans leur existence, il ne définit pas pour toujours leur personne, leur identité et leur dignité.

En tout cas, le manque d'hygiène traduit souvent un signe aigu de douleur et il n'est pas inné chez les personnes à la rue. Il marque une cassure biographique. Dans les entretiens, et dans les livres de témoins étudiés, il y a des hauts et des bas, une façon de lutter ou de s'oublier, il y a cette marée qui traverse en continu la vie.

Odeurs

Le ressenti de Brigitte sur son odeur :

> Je veux changer de culotte, de pantalon, et jeter tout ça à la poubelle. Je veux dissoudre le gras qui colle mes cheveux, l'odeur de Mc Do et la poussière qui raidit mes vêtements. Je pue, je le sens. Les passants aussi l'ont senti, dans la rue, tout à l'heure, j'en suis sûre. Peut-être qu'ils ont détourné la tête. Ils ont pensé « oui, elle est sale celle-là, elle est crado ». Je ne peux pas le supporter. Je veux une douche. Juste une douche. (Brigitte, 2007, p. 99-100)

La mauvaise odeur, la puanteur ressentie ou imaginée, accablent les pensées de certaines femmes à la rue. Elles craignent parfois que les passants ne sentent cette mauvaise odeur réelle ou fantasmée… « Le délire d'émanations fétides émanant de soi brouille le rapport au monde, il donne un contenu imaginaire à une honte plus au moins lucide, à une perte de la capacité de se projeter dans l'avenir à cause d'un sentiment dépréciatif de soi. » (Le Breton, 2006, p. 280). En outre, pour certaines femmes qui cachent quotidiennement leur situation d'errance, les odeurs risquent de la révéler, alors l'hygiène devient fondamentale, elle est pour elles un outil de survie. Cependant, dans d'autres cas, « exposer » sa puanteur est un signe de souffrance, « Au paroxysme de la survie, elles lâchent de fait impudiquement leurs humeurs corporelles : la sueur, les excréments, l'urine, la salive, le sang, le sperme qui habituellement est réservé à l'intimité, ou cachés. Elles suscitent un malaise, car elles viennent dire quelque chose de l'intolérable, lorsque les règles d'hygiène et de présentation de soi sont devenues intenables, insensées. » (Geoffroy-Romane et *al*., 2015, p. 127). D'une certaine manière, leurs « odeurs » communiquent la souffrance dans lesquelles elles se trouvent.

Hygiène de l'espace de vie

Les habitantes de la rue aménagent leur espace de vie (bout de trottoir, sous un pont, une voiture, le squat, une tente…), parfois elles *décorent* ces lieux de photos, de dessins, de fleurs, de petits objets attachés aux souvenirs, etc. Cette appropriation de l'espace construit aussi des routines quotidiennes. Le « lieu de vie » devient le point de repère où la journée commence et finit. Dans certains cas effectivement il s'agit d'un lieu précis où les personnes se rendent à la nuit tombée pour dormir. Le reste de la journée, elles sont ailleurs, cependant certaines sont en mouvement constant, elles n'investissent pas de lieux, les repères sont différents. Par exemple, quelques couples sont en mouvement permanent, le point de repère de la journée est l'autre, le compagnon ou la compagne, l'ami(e)… Ainsi, les habitantes de la rue nettoient leur bout de trottoir, ramassent leur poubelle, plient leurs couvertures, font leur « lit ». Elles donnent un sens à la continuité de leurs pratiques, à leur espace et leur temps. Ces démarches satisfont aussi le regard des passants, des commerçants, des voisins... Les habitantes de la rue « dérangent » moins en maintenant « propres » leurs lieux de vie : « L'hygiène devient une obsession. Le matin, je range tout. Les duvets dans un grand sac à dos, avec mes livres au milieu pour qu'ils ne s'abîment pas. Nos papiers pliés soigneusement dans un autre sac, plus petit, très précieux. Carte d'identité, dossiers, courrier, carte de Sécurité sociale : c'est toute ma vie qu'il y a là-dedans. Dès que je suis levée, je balaye. Les passants ne peuvent pas se plaindre, je suis devenue totalement maniaque. » (Brigitte, 2007, p. 154). D'autres femmes, par exemple, montent des « murs » entre le lieu de repos et la rue, des façades faites de carton, de morceaux de bois, de cagettes, de tissus… en prenant soin d'organiser leurs affaires tant à l'extérieur qu'à l'intérieur de leur espace de vie. Lionel Saporiti observe aussi ces caractéristiques chez les « seniors de la rue » : Dany maintient proprement son lieu de « travail », un parking où il surveille des voitures : « Un jour j'ai dû nettoyer y avait le bordel là-bas derrière j'ai fait « Monsieur [quelqu'un du voisinage qui a commencé à nettoyer] je m'en occupe » il m'a dit « chapeau » ! Et je l'ai fait avec les gants, sans gant je touche pas à cause des maladies, ça c'est une logique… Oui il faut que ça reste propre… C'est important très important, pour l'image (…) « C'est pas normal, t'es un mec bien », me dit un voisin un jour, 'tu balayes même la rue… » moi je balaye, j'ai un balai, là-bas, même les mégots… Ils viennent, « Dany c'est propre chez-toi », ben oui c'est normal, l'hygiène (…). » (Saporiti, 2019, p. 47). Cette réappropriation de l'espace par la maintenance du chez-soi ouvre parfois aux habitantes de la rue la possibilité d'avoir des interactions diverses avec les passants, elles se soucient de donner une

bonne impression de soi et de leur « chez-soi ». Vivre à la rue certes, mais avec dignité. « Plus la durée des routines quotidiennes similaires est longue, plus l'autorité exercée par ces routines dans la définition du soi est grande (…) Les personnes sans domicile fixe trouvent des moyens d'acquérir des ressources qui ne dépendent pas d'un domicile ou d'un lieu de travail fixe dans l'espace. »[95] (Rowe & Wolch, 1990, p. 190). Lors de l'expulsion d'un squat, une femme ramasse toutes ses affaires, mais avant de partir elle fait le lit et nettoie le sol de sa « chambre », « *j'ai l'habitude* » dit-elle.

Se laver

Les habitantes de la rue font face à la difficulté d'accès à des lieux propices à l'hygiène corporelle. Prendre une douche n'est pas le seul défi de la vie quotidienne à la rue. Aller aux toilettes, se laver les mains, se brosser les dents et d'autres actes propres de « l'infra-ordinaire » (Perec, 1989). Les moyens de répondre à certaines nécessités manquent : aller aux toilettes quand le corps le demande, se reposer après une journée fatigante, prendre une douche pour être propre ou se relaxer, se brosser les dents, changer la serviette ou le tampon plusieurs fois par jour pendant la menstruation, surtout les premiers jours, car les règles de certaines femmes sont abondantes, et si elles sont douloureuses, prendre des médicaments et se reposer avec des techniques propres à chacune, comme s'allonger avec une bouillotte chaude et attendre de se soulager… Ces actions d'hygiène deviennent compliquées, voire impossibles, s'il n'y a pas un espace protecteur pour les réaliser. Ainsi, ces gestes de la vie quotidienne exigent des accommodations : « *Pour les produits d'hygiène, bah là c'est un peu plus compliqué, parfois je me lave dans les toilettes, je me lave avec un vêtement, partout, je prends pas une douche complète en fait, parfois oui, mais pas toujours, ou parfois je remplis une bouteille d'eau, et la nuit à côté de la tente, je lave mes cheveux si j'ai du shampoing, si non, je les attache jusqu'en avoir* » (*Csilla*).

Dans la rue, la conservation de la « propreté » est aussi une manière de se différencier des autres : « Dans mon petit groupe, certains ne se lavent qu'une fois par semaine. J'en reviens pas. Moi, c'est deux fois par jour. [A ce moment-là, elle est hébergée par une association, elle a accès à une douche] Une fois le matin, une autre le soir vers 23h30. » (Brigitte, 2007, p. 103). Pour

[95] "The longer the duration of similar daily routines, the greater the authority exerted by those routines in the definition of self (…) Homeless people to develop ways to acquire resources which do not depend on either a spatially-fixed home base or job site"

certaines femmes à la rue, se laver régulièrement maintient le sentiment de continuité de soi. Tout en habitant la rue, elles ne renoncent pas au souci de soi. Cependant, parfois les habitantes de la rue se débrouillent pour se laver sans douche. Marie par exemple : « *...J'avais une voiture, je ne pouvais pas aller chez ma famille… j'avais dans le coffre de ma voiture… j'avais des bouteilles, des seaux, donc j'allais chercher de l'eau au cimetière, je remplissais avec de l'eau, ensuite une fois dans la voiture je mettais des fringues dans les fenêtres et je me lavais comme ça, c'était pas vraiment une douche, mais je pouvais m'essuyer* » ou bien Anaëlle : « *En été, dans le cimetière , [rires] au moins tu es tranquille, avant la fermeture tu te laves au cimentière et en hiver tu te laves avec la neige* ». Les personnes en errance, souvent associées à la négligence corporelle et sanitaire, ne possèdent pas matériellement le confort d'une douche ou d'un espace d'intimité pour se laver. Une femme d'une trentaine d'années rencontrée en maraude explique par exemple : « *Je veux bien trois savons, merci, je sais, je sais, c'est beaucoup, mais je sais pas les autres, moi, je me lave, eh oui, je me lave madame, je vous assure que si... [comment vous faites pour vous laver] ça dépend où vous êtes, c'est pas toujours pareil vous savez, ça dépend, mais il faut se laver, je peux pas rester sans… ».* Elle demande quelques minutes plus tard à un autre bénévole un dernier savon. La saleté ou le manque d'hygiène n'est pas une norme chez les personnes en errance. Elles continuent à accomplir ces efforts de propreté malgré les circonstances précaires de leur vie quotidienne. Sylvie souligne : *« moi, quand j'arrivais aux toilettes, je me mouillais, je mettais du produit, j'essayais de me laver aux toilettes quand je pouvais, mais je ne pouvais pas me rincer, c'était pas pratique, et quand on est habituée à se laver tous les jours, quand il y avait une seule journée que je ne me lavais pas, je me sentais mal, c'était mon corps qui n'était pas… pour moi l'hygiène c'est le truc le plus… ».*

D'autres femmes soulèvent l'importance d'avoir un réseau pour assurer leur hygiène, « *je vais tôt le matin* [à un café], *je vois si le boss est là, j'ose pas demander aux autres, il me connaît lui, je passe le voir, et je sais que je peux aller aux toilettes, me laver comme je peux, après il m'offre toujours un café ou un thé, je choisis… par contre s'il y a du monde je rentre pas, tu sais les clients…* » (Lucie). Cette habitante de la rue utilise les lavabos des toilettes pour se laver, elle prend le savon liquide et le dispose sur une petite serviette soigneusement pliée dans un sac plastique avec un zip, elle nettoie surtout le haut de son corps, ensuite elle remplit une bouteille d'eau et essuie son vagin, assise sur les toilettes, « *c'est déjà ça… pour le reste tu peux pas (…), mais non les cheveux je le fais pas, ça prend trop de temps, et puis tu sors des toilettes les cheveux*

mouillés, les gens… non, non » (Lucie). Elle a noué des liens avec le patron d'un café-bar qui ne lui demande rien en échange. Elle lui fait confiance et en contrepartie elle est attentive à ne pas briser la relation à laquelle elle est attachée. Mais plus encore, cette relation est fondamentale pour maintenir le lien avec le monde.

En outre, certaines femmes attendent avidement de se laver : « *je peux pas aller tous les jours au café, ça dépend si le mec que je connais est là. Bah quand il est pas là c'est la merde, excuse-moi, mais c'est comme ça, j'attends que ça tu sais, l'autre jour, le matin il est pas là, j'ai attendu deux heures, je voulais un peu me laver quand même, le week-end j'ai pas pu, j'ai désespéré, le lendemain avant l'ouverture j'étais là, ohhh j'ai vu le mec arriver… j'étais soulagée* » (Lucie). Les habitantes de la rue expriment leur soulagement avec la réouverture des douches et toilettes publiques après le premier confinement dû au Covid19[96]. L'hygiène intime est une manière de se présenter sans honte face aux passants, aux assistants sociaux, réaliser des activités comme le travail, ou des formalités administratives : demandes d'aides et de services, etc. Elles répondent aux lignes d'action de la société où elles habitent. Se sentir « sale » devient une source de souffrance, ainsi Brigitte : « J'ai peur, non-stop. Et je me sens dégueulasse. Dehors sur un duvet, j'avale de la poussière à longueur de journée et de nuit. À force d'être assise par terre, mes vêtements s'usent. Déchirés, abîmés, sales. En plus, on ne peut pas facilement se laver les mains. Il faut aller au café ou à l'hôtel du coin, ce n'est pas évident. Au fil des semaines, je devrais m'habituer à la saleté, mais c'est tout le contraire. La crasse me rend littéralement malade. » (Brigitte, 2007, p. 153-154). L'impossibilité d'accéder à l'eau contraint parfois ces femmes à ne pas se laver, à échouer à maintenir leurs critères de propreté. Prendre soin de soi est une manière de garder la face, de préserver aussi son goût de vivre, perdre cette possibilité cause une terrible souffrance. Certaines femmes utilisent l'hygiène aussi comme une manière de prévenir des maladies auxquelles elles sont exposées en vivant à la rue. Ces pratiques, appuyées par la médecine hygiéniste, deviennent une norme pour celles qui souhaitent rester en bonne santé[97]. « Les pratiques d'hygiène actuelles visent en partie à prévenir des maladies et à conserver une bonne santé. La santé est ici envisagée comme une valeur positive maintenue par des soins corporels

[96] Dans le même contexte de la crise sanitaire, deux mille places dans les hôtels sont ouvertes partout en France (Covid-19, s. d.) pour héberger les personnes sans-abri. Cet évènement a permis l'accès aux douches dans les hôtels.

[97] Ces pratiques d'hygiène ne sont pas les mêmes au cours de l'histoire des différents espaces géographiques et culturels. Pour en savoir plus sur les pratiques d'hygiène en Occident, voir : Vigarello, Georges. *Le propre et le sale : l'hygiène du corps depuis le Moyen âge*. Seuil, 1987.

quotidiens. » (Marche, 2003, p. 2), « *Ça fait partie de moi, tu peux attraper un peu tout à la rue, alors je me lave assez souvent quand même… Je suis pas malade du tout, c'est grâce à ça je crois* » (Nicole). Cependant, parfois les habitantes de la rue souffrent de ne pas prendre les douches dont elles ressentent la nécessité ou encore elles manquent de produits nécessaires pour maintenir une bonne prophylaxie. Brigitte se lave deux fois par jour en étant hébergée et de plus : « Soir et matin, je me désinfecte et lave mes cheveux avec l'antipoux. Ça ne sert à rien, mais ça me soulage. » (Brigitte, 2007, p. 104). Le nombre de douches, les précautions contre la maladie, l'usage de produits d'hygiène pour les prévenir illustrent en effet une manière de résister à la dureté de la vie à la rue, c'est une manière de se protéger.

Celles qui recourent aux toilettes des centres commerciaux, les utilisent aussi pour se laver le visage, les dents, faire leur toilette en toute discrétion (faire « la *douche à l'ancienne* » avec des lingettes ») au risque d'être interpellées par la sécurité. Cependant, de plus en plus, leur usage tend à devenir payant, alors certaines sont contraintes de se débrouiller autrement pour avoir accès à ces commodités. Les femmes disent préférer ces toilettes souvent propres aux toilettes publiques, mais cette dépense s'ajoute à celles de leur quotidien. Les stratégies de ces femmes sont multiples, elles repèrent des lieux pour se laver parfois hors les villes, par exemple Maryse :

> « J'allais à l'entrée de l'autoroute le lundi, le mercredi et le samedi. Il y a un lavabo, mais c'était pas pratique parce qu'il y a que de l'eau froide, alors j'allais vite. Je me lavais mon visage, mes cheveux, mes pieds et pour le reste je m'enfermais dans la cabine pour pas qu'on me voit, on ne sait jamais avec tout ce qu'on voit aujourd'hui. J'amenais aussi ma brosse à dents pour me les laver. Dans ma trousse de toilette, j'ai tout ce qui faut, du shampoing, du savon, un gant de toilette, une brosse à dents et du dentifrice » (Dequiré, 2010, p. 14)

Douche

Les associations mettent en place des douches au service des personnes à la rue. Elles possèdent chacune leur manière de gérer leur accès. Certaines fonctionnent avec des rendez-vous, d'autres limitent l'entrée aux personnes suivies par les associations, ou bien aux « bénéficiaires » ayant des tickets douches… Les habitantes de la rue réalisent des démarches auprès des assistants sociaux ou des éducateurs pour y avoir accès. Elles organisent leur temps de douche en relation avec les horaires d'ouverture : « *le mercredi c'est fermé, je sais pas pourquoi, bon le dimanche c'est normal, mais le mercredi ! pourquoi ils pensent que je dois pas me laver les mercredis, je comprends pas, ça m'énerve… mais bon » (Claire).* Non seulement contrariée par cette fermeture,

le froid l'empêche parfois de se rendre à l'association : « *C'est un espace ouvert, ça fait du bien la douche, ça chauffe, tu as un autre air, et puis tu sors et tu es gelée, alors il y a des jours… J'y vais pas moi, c'est pas pareil, tu sors à la rue comme ça, c'est dur » (Claire).* Le délaissement de la propreté n'est pas une caractéristique « naturelle » de la rue. Elle répond aux conditions matérielles et à leur histoire de vie. Celles qui gardent un lien avec leur propreté corporelle en justifient l'importance. Ainsi, Marie, usagère du Mobil Douche[98] :

La première fois que j'ai fait le mobile douche, c'était pas évident, parce que, bon voilà, je suis une femme, on a peur... je suis assez féminine, on va dire ça comme ça, voilà, il y a des trucs… c'est hallucinant. Mais l'hygiène, elle est importante pour une femme. C'est pas une vie que je voulais vivre, je vous rassure, ça fait quand même sept ans que ça dure cette vie, j'en ai plus que marre, moi je dis le regard des gens est très important, parce qu'on est une femme, on cache... une femme qui est pas... comme je peux bien vous dire ça... qui n'a pas d'hygiène c'est plus une femme. C'est une SDF, une femme comme plein d'autres… c'est une clocharde, tout ce qu'on veut, une femme qu'on va pas regarder, une femme dans la rue, du jour au lendemain est sur le podium, et du jour au lendemain, elle est par terre. (Battus, 2017b)

L'hygiène répond aux normes sociales, paraitre négligée transgresse ces exigences. Les normes de beauté imposées aux femmes (les manières de s'habiller, de marcher, la façon de gérer le corps, de s'asseoir…) sont enracinées dans leurs identités, les enfreindre, les mènent à apparaître comme des personnes potentiellement déviantes, la douche est un symbole pour se présenter face aux autres comme des femmes « normales ».

En outre, les femmes en errance ne se rendent pas n'importe où pour prendre leurs douches, elles s'orientent vers tel ou tel lieu, par exemple si les bénévoles sont bienveillants, ou bien si elles se sentent à l'aise à l'accueil, etc. Au contraire, elles ne fréquentent pas les lieux où les relations sont tendues ou dangereuses. Ainsi, *« je suis allée à (…), il m'a fait la tête parce que je vais avec tous mes sacs avec moi jusqu'à la douche, mais bien sûr que j'ai fait ça, moi j'ai peur de me faire voler, mais il croit quoi celui-là, il veut m'empêcher de faire ça, alors je suis plus retournée, alors là je vais à une assos, là il y a que des femmes, tu vas tranquille, pas soucis… au début je faisais*

[98] Cette association propose des services sanitaires mobiles pour les personnes en situation de pauvreté. Son siège est à Paris, il y a une antenne en Avignon. L'association ferme en décembre 2020 et elle passe aux mains de l'association Depaul France.

la même chose oui, mais ensuite elles m'ont proposé de surveiller mes sacs, elles les mettent dans une boîte tu vois, comme ça s'appelle ?... Après j'ai un numéro, en fin, c'est sécurisé » (Nicole). L'environnement des lieux d'accueil, leur ambiance, est un facteur à prendre en compte avant d'aller prendre une douche, se détendre, se sentir bien accueillies… Les habitantes de la rue ayant en charge des enfants préfèrent parfois éviter les douches publiques ou les associations. Par exemple Adriné : *« ...pour la douche je vais chez des amis (...) elle [sa fille] doit toujours aller propre à l'école* ». L'organisation de la journée est aussi pensée par rapport à son souci de l'hygiène de sa fille pour qu'elle soit bien accueillie à l'école.

Plusieurs femmes dépendent exclusivement de l'aide des associations pour leur accès à l'hygiène, car même en ayant un réseau de connaissances, celle-ci reste un problème à régler par elles-mêmes : « *pour les toilettes Étoile bourse, place Kléber au parking. Pour mes règles, l'Armée du Salut me donne les serviettes, le shampoing, crèmes… Tous les produits d'hygiène. C'est difficile de prendre une douche, je ne peux pas chez ma copine, pour le gaz, il coûte cher. Quand je suis logée au 115, je prends la douche. Pour mes habits, chez l'Homme protestant, et l'Armée du salut, je laisse mon sac chez ma copine aussi, je dois aller chercher les vêtements pour moi et ma mère* » (Madina).

D'autres femmes logées dans des hébergements d'urgence décrivent à maints égards leur environnement, disent aussi avoir appris à vivre dans les centres, à surmonter ce qui leur apparaissaient d'abord comme des obstacles. Pour réussir à satisfaire pleinement certaines de leurs attentes, en matière de soin corporel notamment. Marion attache, par exemple, beaucoup d'importance à sa toilette, qui semble la ressourcer : *« Alors la douche, j'adore la douche, me laver trois fois par jour. Ah oui, le matin, brosser mes dents, me laver. A midi, avant le repas vers 11 heures, malheureusement ça me manque. Je fais que deux fois par jour : le matin me laver et je reviens le soir au foyer et là, avant de me coucher, je vais faire ma douche, brosser mes dents, mettre l'huile et me coucher et mon traitement. La propreté, j'adore, c'est mon dada. On se sent à l'aise, on dort comme un petit poussin »* (Laporte & Le Méner, 2008, p. 45)**.** Conserver l'hygiène pour cette femme est conserver aussi son estime de soi.

Toilettes

Utiliser des toilettes en ville requiert une connaissance de leur emplacement, de leurs horaires de fonctionnement, de leur prix, des codes d'accès (surtout des toilettes des fast-foods), des réseaux

de connaissances (serveurs des bars par exemple). Dans les conditions de vie à la rue les femmes repèrent les toilettes accessibles gratuitement : « *Bah pour les toilettes, si je suis à la médiathèque, ça va… ils sont très bien* » (Adriné). Pour Adriné ce lieu possède tout ce qu'il faut pour passer la journée : « *Je vais aux toilettes quand je veux, ils sont bien ces toilettes, ils ne sont pas sales… si je suis à la rue à Rive étoile*[99]*…* »

La difficulté d'accès aux toilettes accompagne la nécessité urgente parfois de les utiliser si elles sont malades, par exemple : *« C'est difficile de te parler de ça, j'avais envie de rester dans les toilettes toute la journée, j'étais à la gare, j'avais même payé, mais quelqu'un est venu parce que ça faisait longtemps, je suis sortie, je suis allée au MacDo… Imagine, je devais aussi boire de l'eau, quand tu as la diarrhée tu dois boire beaucoup, alors je sortais de la toilette je buvais de l'eau du lavabo et je retournais aux toilettes, voilà, comme ça…j'avais rendez-vous à la CAF, mais comment tu veux… » (Nathalie).* L'assistante sociale de Nathalie lui demande pourquoi elle a manqué le rendez-vous de la CAF, elle n'a pas osé raconter ce moment pénible, aux connotations trop intimes, elle n'a rien répondu. Les habitantes de la rue se trouvent dans des situations précaires, elles se débrouillent avec des stratégies diverses, cependant lors d'un évènement inattendu, comme cette indisposition par exemple, leur journée est bouleversée, non sans un sentiment de honte du fait de vivre un tel moment.

Dans la journée, certaines femmes n'osent pas uriner dans les parcs ou les espaces plus « intimes », à la différence de certains hommes qui trouvent des coins peu visibles pour déféquer ou uriner. Cependant la nuit, les lieux accessibles en journée sont fermés le soir, elles cherchent des espaces intimes en essayant de se cacher des regards possibles. En conséquence, les possibilités d'accès aux toilettes en soirée sont limitées, les bars et les boîtes de nuit réglementent l'entrée, parfois ils exigent une consommation au bar pour autoriser l'usage des toilettes, certains établissements ne servent plus de café le soir (la boisson moins coûteuse de la carte), alors les personnes en situation de rue sont contraintes de payer une boisson au-delà de deux euros.

Toutes n'attendent pas l'ouverture des cafés pour déféquer ou uriner. Elles trouvent des moyens pour satisfaire leurs besoins pendant la nuit, dans des chantiers, l'encoignure des bâtiments. Certaines utilisent des sacs en plastiques pour ramasser elles-mêmes leurs déchets. Pour se

[99] Toilettes publiques du parc de l'Étoile à Strasbourg

nettoyer, certaines recourent aux serviettes de bars et de cafés, elles les gardent dans leurs sacs pour les utiliser quand elles n'auront pas accès aux toilettes.

L'intimité à la rue requiert des efforts parfois rocambolesques pour trouver les endroits adéquats. Les bons moments de la journée, elles s'habituent à aller aux toilettes à des heures spécifiques liées aux horaires des associations : « *Le matin je vais à (…), là-bas je fais tout, à midi je mange dans l'autre assos, je profite aussi pour aller aux toilettes…* » (Claire). En cas d'indisposition, certaines s'efforcent de ne pas être surprises en ayant immédiatement un lieu où se rendre et donc en ayant au préalable repéré leur environnement. D'autres femmes préfèrent faire la manche là où elles sont autorisées à aller aux toilettes, Denise rentre sans souci dans celles d'un bureau de tabac réservé aux employés, elle jette un regard à l'employé, il fait un signe d'accord avec sa tête et elle entre. Mais ce n'est pas le cas pour des habitantes de la rue alcoolisées ou pour celles qui n'ont pas d'accord avec des commerçants.

Le lien avec l'hygiène et la féminité, les efforts impliqués lors de la vie à la rue et toutes les problématiques soulevées dans ce chapitre évoquent la précarité inhérente à la vie quotidienne de ces femmes. Enfermer les habitantes de la rue dans la catégorie des « assistées » signifie ne pas prendre en compte leurs formes inventives de fonctionnement au quotidien. Judith Butler propose à ce sujet une réflexion :

> …aucune créature humaine ne survit ni ne subsiste sans la dépendance d'un environnement qui lui assure une assistance, des formes sociales de relations, des formes économiques qui supposent et structurent l'interdépendance. Il est vrai que la dépendance implique la vulnérabilité et que cette dernière est parfois justement une vulnérabilité à ces formes de pouvoir qui menacent ou diminuent notre existence…(Butler, 2014, p. 109)

Les femmes à la rue dépendent de différentes modalités d'organisation sociale pour leur survie. Elles mettent en place différentes formes de résistance, la vie en errance est précaire justement, car il est malaisé de subvenir aux exigences sociales qui fondent la reconnaissance mutuelle lors de la vie à la rue.

En temps de Covid :

Les confinements liés au Covid, avec les restrictions imposées, ont changé ces types des situations pour les personnes restées dehors. Les bars, les cafés, les restaurants fermés, les personnes ne pouvaient pas se laver ou aller aux toilettes. L'ouverture de places dans les hôtels

soulage du poids quotidien de l'hygiène. D'autres ont vécu des situations insoutenables, aller aux toilettes en ville était impossible, accéder à celles restées accessibles impliquait parfois une longue attente, et elles n'étaient pas toujours ouvertes toute la journée. Quand certaines restrictions furent levées, les restaurants ouverts à nouveau, les employés ne laissaient pas toujours les personnes extérieures utiliser les toilettes. Une femme que je rencontre en maraude raconte qu'effectivement elle se sentait obligée de commander une consommation pour accéder aux toilettes dans la journée, quand elle n'arrivait plus à se retenir.

Chapitre VIII Vivre les menstruations à la rue

Significations des menstruations

Le sang menstruel possède pour chaque femme des tonalités et des textures différentes, la quantité varie selon le corps et la période du cycle. Certaines femmes souhaitent même arrêter leurs règles, la prise de certains médicaments est alors nécessaire. D'autres ne les ont jamais eues, ou très peu pendant leur vie. Parfois des flux abondants se présentent lors des premières années de l'adolescence, et s'allègent à l'âge adulte. Leurs incidences dépendent du corps.

Des femmes ont des flux lourds toute leur vie, parfois même handicapants. D'autres, ou les mêmes, subissent de fortes douleurs menstruelles, des maux de tête, des vomissements, de la fatigue, un mal au dos, des crampes de l'utérus… elles sont contraintes de prendre des médicaments, d'autres subissent quelques jours un léger inconfort… Ce processus marque la vie des femmes, « à l'échelle individuelle, il s'agit bel et bien d'un événement historique : il surgit de façon inattendue, il bouleverse l'ordre des choses, il marque une rupture » (Froidevaux-Metterie, 2020a, p. 364). Il est perçu par beaucoup de femmes comme un signe de la fin de l'enfance, l'entrée dans l'âge de femme. Ce processus les accompagne jusqu'à la ménopause. Cette ultime transformation, parfois associée aux symptômes pathologiques dans le discours médical, possède sa propre représentation dans la société (vieillissement, maladie, perte de « féminité » …) (Charlap, 2019).

Le cycle menstruel dépend aussi de l'alimentation, de la fatigue, des émotions vécues. Autrement dit, ce qui se passe dans leur environnement social affecte plus au moins le cycle menstruel. En France, un débat sur la menstruation s'est instauré pour lutter contre la stigmatisation du sang des règles. Des journalistes françaises se sont emparées de cette question, et partagent leur expérience personnelle, en retraçant l'histoire sociale de la menstruation dans le souci de rompre le silence qui les entoure (Merakchi, 2018 ; Thiébaut, 2019 ; Thiébaut & Malle, 2017). Des artistes combattent également le tabou des règles en utilisant leur sang menstruel dans leurs œuvres. Laëtitia Bourget par exemple présente une exposition entre 1997 et 2005 « Les Mouchoirs menstruels », elle peint sur des mouchoirs des figures primitives et « constitue une forme de journal intime des cycles du corps et de l'activité artistique (Bourget, s. d.). Bien entendu, les menstruations sont l'un des soucis majeurs des femmes qui vivent dans les rues.

Précarité menstruelle

Depuis quelques années, des journalistes, des associations comme « Règles Élémentaires » par exemple, des groupes féministes mettent en lumière le problème de la précarité menstruelle. Ce terme englobe la difficulté financière et sociale de certaines femmes dans l'accès aux produits hygiéniques. Le gouvernement a annoncé son intention de lutter contre ce type de précarité :

> Emmanuel Macron, a assuré vouloir « avancer » sur le sort des femmes « qui sont à la rue » et ne peuvent pas « acheter de quoi se protéger et de quoi être dignes ». Ce mardi, le ministre de la Santé, Olivier Véran, et la ministre chargée de l'Egalité, Elisabeth Moreno, annoncent le déblocage de 4 millions d'euros supplémentaires dès 2021, portant à 5 millions d'euros le budget total consacré à la lutte contre la précarité menstruelle. (Ballet, 2020)

En 2019, l'étudiante française Irène Hermoso alerte sur la précarité menstruelle, elle déambule dans les rues de Paris avec les taches de sang de sa menstruation sur son pantalon, elle exige de l'État la prise en charge totale des protections menstruelles réutilisables. Pour elle, les règles ne sont pas un choix pour les femmes. Elle affiche sur son compte Instagram des photos où elle porte un pantalon taché avec le message : « Aujourd'hui, vendredi premier février 2019, mon sang a coulé dans Paris. Car il était temps de remettre les choses au clair : quoi que vous pensiez, nous avons le dernier mot (…) Nous payons le prix de l'oppression, le prix de la misogynie, le prix des inégalités, vous n'allez quand même pas croire que nous allons en plus payer pour foutre du chlore dans nos chattes pendant que vous continuez de stigmatiser et diaboliser notre sang, nos poils et notre merde.(…) Car oui, contrairement à ce que les pubs de tampons montrent, avoir ses règles est banal, normal, quotidien. (…) Le sang coule et le sexisme tâche. » (@irenevrose, 2019). D'autres collectifs féministes lancent l'appel pour le 15 juin de la même année pour poster sur les réseaux sociaux des photos avec du sang menstruel sous l'hashtag « ça va saigner », leurs publications sont signées et diffusent des messages comme « Que notre sang coule contre la précarité menstruelle », « les règles concernent tout le monde » (@ca_va_saigner, s. d.).

D'autres pays de l'Europe occidentale ont pris des mesures contre cette vulnérabilité qui affecte certaines femmes. L'Écosse a adopté en 2020 une loi contre cette forme de précarité : « cette évolution législative garantit « l'accès universel et gratuit aux protections périodiques », une première mondiale sur ce sujet de société, dans lequel l'Écosse possède une longueur

d’avance... ». (Courrier International, 2020). Les femmes à la rue sont touchées de plein fouet par cette précarité.

Vivre les menstruations à la rue

En France, les liens entre la menstruation et l’errance sont peu étudiés par les sciences sociales. À ma connaissance, l’information sur la sexualité et le corps des femmes habitantes des rues néglige cette question pourtant sensible des règles quand on ne dispose pas d’un chez soi. L’expérience du cycle menstruel pour ces femmes est une pénible contrainte. Leur corps est soumis aux conditions sociales aléatoires du déroulement de leur vie quotidienne. Ainsi doivent-elles se débrouiller pour gérer leurs règles dans ces situations défavorables. L’association Mobil Douche connaît de près cette situation :

Tampons, serviettes, etc. ça c'est très dur, et nous sommes parfois devant des réalités qui les mettent en danger au niveau de la santé quand elles n'ont pas de tampons, elles utilisent des maillots qu'elles traînent, nous on en a quelques-unes qui nous ont confié qu'effectivement elles n'avaient plus leurs règles sous-alimentées par exemple, mais autre chose, c'est qu'elles prennent aussi un médicament qui les empêchent, voilà; soit c'est une conséquence de la rue, soit elles le provoquent parce qu'il y a pas… il y a des difficultés pour pouvoir trouver des tampons, donc soit c'est une conséquence soit elles le décident…(Battus, 2017b)

Les femmes essaient de répondre aux exigences sociales de présentation de soi et de souscrire ainsi aux normes intériorisées de propreté. « Tu veux te laver, dit Mary Ann, mais tu ne peux pas. Quand on est sans-abri, on est de toute façon gênée par sa situation[100] » (Vora, 2020, p. 35). Parmi les 1001 femmes rencontrées, l’association « Agir pour la santé des femmes » (ADSF) observe que 66 % d’entre elles présentent des troubles du cycle menstruel, surtout aménorrhées et dysménorrhées » (ADSF, 2020, p. 22).

Le cycle menstruel à la rue est un tracas pour la plupart des femmes. L’accès aux protections périodiques (prix, type de protection ou manière d’absorber le sang…), l’échange de ces dernières pendant la journée et le soin du corps (espace privé, accès aux points d’eau…), le malaise ou

[100] “You want to be having a wash, but you can’t. When you’re homeless, you’re embarrassed about your situation anyway.” (Vora, 2020, p. 35)

parfois les douleurs ressenties, soulèvent bien des écueils… En définitive comment une femme en errance se débrouille-t-elle lors de ses règles ?

Accès aux protections périodiques commercialisées

Sur le marché pharmaceutique ou en supermarché, il existe une variété de produits à utiliser : les serviettes périodiques (protections externes, réutilisables ou plastiques), les tampons (protections internes), les coupes menstruelles (réutilisables après désinfection, selon les marques elles peuvent rester dans le vagin entre 8 et 12 heures), les culottes menstruelles (lavables et réutilisables). Les prix et les marques varient, les qualités des produits également. Les serviettes les plus chères sont celles en coton bio, un paquet de dix serviettes coûte environ 5 euros dans certains magasins. En principe, ce sont les plus chers. Les marques de supermarchés sont les plus accessibles économiquement.

Ces « technologies de passage[101] » (Vostral, 2008) se lient au sentiment d'identité des femmes en général, et il perdure lors de la vie à la rue. « Ces technologies contribuent à dissimuler les corps féminins considérés comme dysfonctionnels, aidant ainsi les femmes à passer pour des personnes en bonne santé. Elles leur permettent de se présenter comme non-menstruées. Le cadre de la politique technologique du passage est un moyen d'expliquer les pratiques et les comportements liés à l'utilisation des produits d'hygiène menstruelle par les femmes[102] .» (Vostral, 2008, p. 3). La vie précaire rend difficile l'accès à ces technologies de passage, ce qui n'est pas sans impact sur le sentiment d'identité des femmes concernées, elles se débrouillent pour trouver des moyens pour que le sang ne soit pas vu. Pour certaines d'entre elles ne pas réussir à utiliser des protections est une source de souffrance et de mésestime de soi.

Certaines de ces « technologies spécifiques aux femmes[103] » (Vostral, 2008, p. 14) sont coûteuses et difficiles à entretenir si l'on vit à la rue. Les culottes et les coupes menstruelles ainsi que les serviettes réutilisables ne sont guère utilisées dans ce contexte. À cet égard, la présidente

[101] Technologies of passing

[102] "The technologies help to hide female bodies viewed as dysfunctional, thus assisting women in passing as healthy. They allow women to present themselves as non-menstruants. The framework of the technological politics of passing in one means of explaining the practices and behaviors connected with women's use of menstrual hygiene products." (Vostral, 2008, p. 3)

[103] "female-specific technology"

de l'association Règles Élémentaires, Tara Heuzé, relate une expérience lors d'un don de coupes menstruelles :

> On a eu des offres… qui voulaient nous faire un don de coupes, mais on n'a jamais pu les utiliser pour plusieurs raisons la première c'est une réelle question d'hygiène, une coupe il faut la stériliser à la fin de chaque cycle et, en fait, il se trouve que les femmes qui vivent à la rue n'ont pas forcément accès à un point d'eau déjà de manière générale, encore moins, de l'eau bouillante pour stériliser leurs coupes. Il y a aussi de gros problèmes d'hygiène pour insérer la coupe ou la retirer. Si on a les mains sales, ça peut créer tout un tas d'infections, qui sont très problématiques et il y a aussi une barrière psychologique… La coupe c'est quand même quelque chose qu'on insère dans le vagin pendant 12 heures… (Battus, 2017b)

Le coût de culottes menstruelles est assez élevé par rapport aux protections jetables, et il faut un point d'eau pour les laver. Les produits hygiéniques le plus souvent adoptés par les femmes en errance sont les serviettes et les tampons : « *…sans les trucs hygiéniques le sang va partout, c'est pas propre* » (Ginette). Parfois elles utilisent ce qu'elles ont sous les mains, même si elles ont des préférences pour une forme particulière de protection. « *J'ai du mal à porter des serviettes, je me sens plus propre avec des tampons, mais dans les assos tu trouves surtout des serviettes… »* (Amelia). En principe, aucune femme ne pratique le flux instinctif libre[104].

L'accès à ces protections dépend de l'aide des associations et de l'argent que les femmes possèdent. Lors des maraudes, on leur propose des serviettes hygiéniques, elles en acceptent souvent en remerciant, mais aussi en s'excusant pudiquement : « *Je savais pas comment demander* », « *j'ose pas* », ou elles ne les nomment pas : « *vous avez ça pour les femmes* », « *les trucs pour les femmes* » ... Une gêne s'exprime dans leurs propos et leurs attitudes. Le contexte est particulier, car cette maraude est souvent entourée d'hommes en errance, eux aussi en attente de produits. Cette situation influence le fait de ne pas oser solliciter des serviettes. Mais pour d'autres habitantes de la rue poser la question est difficile à assumer : « *je sais pas, j'ai un peu honte et je préfère moi en acheter, ou je fais avec… ça me gave, demander même ça, je sais pas* ». D'autres ignorent que la maraude offre ces protections, elles sont surprises quand les bénévoles leur en proposent. Certaines femmes préfèrent s'adresser à leurs réseaux de connaissances, par exemple Adriné : « *…quand j'ai mes règles c'est très difficile … Il y a encore des gens qui aident, j'ai encore des amis qui aident avec qui je peux être tranquille, je comprends qu'il y a des gens qui n'ont pas d'amis, et ils sont dans une situation encore pire que moi. Caritas, ils donnent tous les*

[104] Il s'agît de la contraction du périnée pour retenir le sang dans le corps. Au moment voulu, le sang est versé en arrêtant la contraction. Ces dernières années, cette technique est employée par les femmes qui disent avoir une gestion presque volontaire de leur flux menstruel.

produits d'hygiène, pas seulement des serviettes… ». Malgré les aides des associations et des amis, la précarité menstruelle touche de plein fouet les femmes en errance. A la rue depuis plus de deux ans, Axelle de Sousa a lancé la pétition « Paie tes règles[105] ». Elle témoigne :

> J'ai un flux très important, ça me coûte minimum 10 euros par mois. Quand je souffre de ménorragie [règles anormalement longues et particulièrement abondantes], la facture peut grimper à 70 euros, médicaments inclus … quand j'ai mes règles, je dois choisir entre manger et rester « propre » … On prend le risque de choper une infection par manque d'hygiène et on s'expose au syndrome du choc toxique en gardant un tampon trop longtemps. (Slavicek & Cordieret, 2019).

Axelle calcule la somme que lui coute ses protections hygiéniques chaque mois, elle est en effet importante au regard de son modeste budget. Certes, toutes les femmes n'ont pas une gestion aussi précise de leur argent, mais intuitivement elles savent jusqu'où aller dans leurs dépenses[106].

Inventer ses propres protections

Si la signification anthropologique des menstruations est parfois abordée par les sciences sociales, en revanche l'étude des modes de protection des femmes lors de cette période restent rares. Parfois les femmes se débrouillent pour les fabriquer elles-mêmes : « Les techniques d'absorption des pertes menstruelles sont presque entièrement cachées dans l'histoire de l'humanité féminine, cette information étant transmise entre les femmes uniquement par la parole. Les médecins semblent avoir présumé que chaque femme connaissait le traitement régulier des menstruations. »[107] (Schroeder, 1976, p. 106). Celles qui n'ont pas accès aux produits du marché inventent leur propre système. « Jennifer utilise des toilettes publiques pour s'assurer que son sang menstruel est bien absorbé. Dans sa situation, elle n'a pas les moyens d'acheter des produits

---

[105] Change.org. « Signez la pétition ». Consulté le 14 avril 2021. https://www.change.org/p/des-protections-périodiques-gratuites-pour-les-personnes-les-plus-précaires-paietesrègles-payetesregles.

[106] Il est intéressant de noter que Thierry Torche (écrivain et ancien « sans domicile fixe ») raconte dans une des conversations avec la sociologue Pascale Pichon qu'il n'est pas d'accord avec le livre de Patrick Gaboriau, *Clochard*. Torche critique Gaboriau à propos du calcul du budget présumé des personnes à la rue : « …Un clochard ne va pas dire : je dépense…pour ceci et pour cela, etc. Je le sais moi, mais seulement depuis que j'ai un appartement… Pour savoir combien on dépense par mois, il faut savoir combien on gagne par mois parce que sinon, je ne vois pas l'intérêt de la chose or, en faisant la manche, on ne peut pas savoir combien on gagne par mois » (Pichon & Torche, 2008, p. 54).

[107] The techniques for the absorption of menstrual discharge are almost entirely hidden throughout the history of womankind, this information being passed on among women solely by the spoken word. Every woman's knowledge of regular menstrual treatment seems to have been presumed by physicians.

sanitaires commercialisés[108] » (Vora, 2020, p. 37). D'autres stratégies se mettent en place. Par exemple, Anaëlle : *« ...pendant tes règles, tu prends des bandes hygiéniques ou un bout de chaussette ah, si tu as rien, l'essentiel c'est si tu as quelque chose de propre, sinon (...) dans les magasins, tu te sers ah…* ».

La vie quotidienne se brode sur un horizon de « compréhensions partagées » comme le dit Howard Becker[109], c'est-à-dire une capacité de s'identifier à l'autre pour ne pas perdre la face tout en répondant aux attentes communes. L'interaction laisse place aux apprentissages sur le tas, à des astuces, ces femmes se débrouillent empiriquement pour prendre soin de leurs règles. Ou bien elles acquièrent des connaissances en parlant avec les femmes qu'elles côtoient dans leur parcours. Les habitudes menstruelles s'accompagnent de valeurs personnelles sur le sale et le propre. À la rue, la propreté devient une caractéristique importante pour l'estime de soi, comme l'explique bien Anaëlle. Une femme en période de menstruation s'approvisionne en produits propres, elle se protège des possibles infections, mais plus encore son sang et se révéler aux autres. La tache/tâche est ardue pour une femme sans chez soi.

Certaines habitantes de la rue mettent du papier hygiénique dans leurs culottes, de petites serviettes en tissu, des cotons démaquillants, de fins débardeurs pliés. Avec des serviettes hygiéniques, elles élaborent des tampons, parfois avec des mouchoirs, d'autres prennent les essuie-mains disponibles dans des toilettes publiques, fast-food, café… qui s'avèrent plus résistants : « *Tu as vu qu'il y a des plis ? Eh bien, tu prends un pli, tu l'ouvres et tu le mets comme ça sous un côté de la culotte, la même chose de l'autre côté, et AP deux autres morceaux de papier ouverts comme ça, et tu enfiles une autre culotte (...) rien ne tombe, le papier est bien fixé, et s'il fait froid, tu as en plus chaud.* » (Diana). Elle construit une espèce de protection qui ne tombera pas de son sous-vêtement. Elle est ainsi rassurée : « *je marche, je fais tout avec, alors là, pas de soucis* » (Diana). Les habitantes de la rue prennent en charge leur menstruation malgré les soucis qu'elles leur posent. C'est l'une des stratégies les plus préoccupantes de la vie sans chez soi : « *J'ai pas encore des gosses, alors avoir mes règles me rappelle que je peux encore les avoir… ça me dérange pas, il faut chercher c'est tout… chercher pour le nettoyage quoi. Les infections des femmes c'est*

[108] Jennifer…use toilet paper, gleaned from public toilets, to ensure that her menstrual blood is absorbed. In her situation, she cannot afford to purchase commodified sanitary products. (Vora, 2020, p. 37)

[109] in https://laviedesidees.fr/La-vie-en-societe-une-improvisation.html

quelque chose, si tu es sale, tu attrapes des trucs. J'ai déjà fait une espèce de couche avec un sac plastique… ça a marché… c'était deux, deux sacs plastiques » (Lise).

Le cliché des femmes en situation de rue les imagine comme des « femmes » en « échec » des normes sociales, cependant on ne voit jamais une femme en errance maculée du sang de ses règles cheminer sur les trottoirs, en faisant la manche ou en réalisant d'autre activité. Cacher le sang des règles et les manières discrètes de les vivre est parfois au début un tâtonnement, puis un apprentissage personnel dont les modalités varient selon les circonstances. Mais les femmes n'ignorent pas qu'elles doivent elles-mêmes pourvoir à la discrétion lors de cette période. « Les technologies modernes ont bien réussi à gérer les menstruations, à tel point que les « accidents » ne sont pas imputables à la technologie, mais à la femme. Les technologies de gestion des menstruations sont tellement normalisées qu'il est difficile d'imaginer une femme ne les utilisant pas[110]. » (Vostral, 2018, p. 172). A la différence des hommes, les femmes précaires portent des stigmates liés à leur situation de rue, mais également à leur statut de femmes.

Soins intimes en situation de rue

Le corps à la rue s'expose constamment même dans les situations les plus délicates. Il est toujours sur une scène. Bien entendu, il n'en va pas de même quand elles réussissent à trouver un lieu où le regard de l'autre est absent, et où leur intimité est préservée. Mais ce n'est pas toujours le cas. L'intimité à cet égard est un luxe. La privation d'un point d'eau contrarie les soins du corps au moment des règles. La « saleté » du sang menstruel n'est pas habituellement livré au regard. Mais une tache rouge sur le pantalon est un cauchemar pour certaines femmes. L'écoulement du sang menstruel est une contrainte quand il macule les habits, les jambes, les fesses, les mains… Le gérer à la rue requiert un espace propice, un savoir-faire empirique. Les femmes après un certain temps doivent changer leurs protections menstruelles, quelle que soit leur stratégie de protection (bout de chaussette ou t-shirt, papier, serviettes, etc…) : « *…imagine… s'ils regardent les tâches… je serai plus que sale… je sais pas…* » (Juliette). Certaines développent des stratégies intimes : « *sous le duvet le soir et le matin, j'ai pas beaucoup alors ça va* », « *c'est la galère, les premiers jours je sens que je dois changer de serviette, mais parfois j'ai rien, tu vois, mais j'ai envie de*

[110] "Modern technologies have been quite successful managing menstruation, to extent that "accidents" are not the technology's but the woman's fault. Menstrual management technologies are so normalized that it is hard to imagine a woman not using them"

mettre une nouvelle serviette, c'est bizarre, et du coup je vais aux toilettes partout », « *je gère ça va, quand je fais pipi et je change de serviette, voilà le truc* » … Des femmes sont très gênées par leur cycle et peinent à trouver une solution : « *quand tu as chaud… et ça coule… pff en vrai je suis pas libre, si je pouvais m'en passer… ça gène terriblement, je peux pas juste mettre mon tampon devant tout le monde, je dois aller, chercher des toilettes, marcher…* » (Cynthia). Dans ces circonstances, l'hygiène est souvent problématique : « *Le plus dur c'est pas ça* [changer ses protections], *tu vas aux toilettes ou même en cachette le soir tu peux le faire, le plus dur, vraiment, c'est se laver, quand tu prends la douche deux fois par semaine et tu as tes règles, bah… tu laves ton sexe aux toilettes avec une bouteille d'eau, il faut pas avoir honte* » (Brenda). Si certaines contrôlent leurs manières de faire face, d'autres subissent l'embarras de la situation. L'accès aux lieux adaptés pour échanger les protections hygiéniques est une contrainte de la vie à la rue. Plusieurs d'entre elles se cachent de tout regard ou elles restent avec une seule protection toute la journée jusqu'au moment où elles trouvent des toilettes.

La sociologue Aurélia Mardon analyse comment certaines adolescentes assimilent le sang de la menstruation à une source de dégoût et de honte. L'hygiène devient une pratique nécessaire, car elles apprennent que le sang des règles est un déchet naturel du corps : « Tous les traités éducatifs sur l'adolescence insistent (…) sur le fait que les menstruations doivent impérativement être dissimulées, le sang ne devant laisser ni taches ni odeurs, ce qui est tantôt présenté comme une évidence, tantôt justifié en référence au « savoir-vivre » et au respect vis-à-vis d'autrui… » (Mardon, 2011, p. 35). L'apprentissage de la gestion du sang menstruel imprègne toute la vie d'une femme. Même si des valeurs positives s'installent peu à peu dans la société, la majorité des femmes continuent à cacher leur sang menstruel. La vie à la rue ne fait pas exception. « Le plus dur ce furent mes premières règles [à la rue]. Ce jour-là j'en ai pleuré. J'avais toujours eu des règles douloureuses et abondantes, et me changer toutes les deux heures n'était pas évident. Avec le temps j'ai appris à m'organiser, et pendant des années les lingettes sont devenues mes meilleures amies. » (Thibeaux, 2014, p. 108) La propreté lors des règles devient un privilège ou le fruit de beaucoup d'astuces. La précarité menstruelle entrave l'accès aux dispositifs de protection et aux espaces propices pour échanger les serviettes hygiéniques ou une autre protection. Le lien intime à la propreté et au caractère privé de la menstruation est un combat sans fin. « *Je sais pas, mais je me cache quand j'ai mes règles… bah je veux dire que je veux pas que les gens me voient, c'est déjà difficile comme ça, alors quand j'ai mes règles c'est pire…* » (Claire). Le regard de l'autre

sur le corps porte sur quelque chose qui ne se voit pas, car le sang de la menstruation demeure le secret de la femme. Les protections hygiéniques cachent le sang, mais le fantasme que le regard de l'autre y accède, malgré son « invisibilité », est parfois dérangeant.

Outre la nécessité d'un espace intime, des femmes aspirent à un lieu de repos : « Pour mes règles, c'est difficile quand je peux j'achète moi-même mes serviettes, sinon ça dépend, c'est dur de parler de ça parce que j'aime quand même être bien… alors les jours que j'aime le moins, tu m'as demandé avant, bah ce sont les jours que j'ai mes règles, parce que j'aimerai avoir un lit pour me reposer (…) être tranquille (...) j'ai fait la manche pour acheter des trucs, mais bon, c'est pas toujours…, mais tu peux trouver à 1,50 ou 1,70 les 14 serviettes, donc, si j'ai ça, je vais toute suite acheter pour me changer aux toilettes…(Csilla) ». Lors de règles, les soins intimes sont très personnels dans leurs gestes et relèvent d'une pudeur souvent mise à mal dans le contexte de la rue où les femmes sont sur le qui-vive et se surveillent en permanence en n'ignorant pas qu'elles sont toujours sous les regards.

Odeur menstruelle

Dans les représentations sociales, les règles sont censées dégager une « mauvaise odeur ». D'ailleurs, les marques de produits menstruels proposent des serviettes avec des parfums pour la dissimuler. Une habitante de la rue d'une trentaine d'années témoigne : « *…si je pue c'est normal, mais si je pue avec mes règles, l'odeur est différente, alors je pense les autres ils le savent…* ». La perception de la « mauvaise » odeur « transmise » impacte les relations possibles avec les autres. Autrement dit, certaines femmes en situation de rue limitent leurs interactions à cause de ce qu'elles imaginent de leur odeur menstruelle : « *Mon copain le sait, mais je veux pas que les autres se rendent compte, mais je crois ils le sentent, alors je m'écarte un peu… mais ça fait rien… je sais pas, je m'écarte parce que… parce que je pue plus c'est tout, on parle plus de ça s'il te plaît !* » (Alice). Si les femmes ont honte de leur sang et gèrent la peur de la « tache » avec des produits absorbants, elles ont le sentiment que l'odeur « échappe » à leur contrôle et révèle leur situation. Un double sentiment de gêne se manifeste, avoir ses règles à la rue (absence d'un chez soi, peur de se tacher par exemple) et l'odeur menstruelle, symbole de « négligence » corporelle.

Cherly, l'une des participantes d'une recherche sur les effets de la menstruation en situation d'errance (*homeless women*), au Royaume-Uni, en témoigne : « C'est assez dur et c'est gênant quand on pense que l'on sent mauvais. J'ai l'impression que les gens savent que je les ai, même si

je sais qu'ils ne le savent pas, je pense qu'ils le savent ! [Les menstruations] me rendent irritable, elles me fatiguent et me donnent des problèmes de dos, et je ne peux pas bouger, et évidemment dans la situation dans laquelle je suis en ce moment, c'est assez difficile[111]. » (Vora, 2020, p. 35). En outre, lors de ses règles Cherly « ne peut pas bouger », alors que sa situation l'oblige à changer de place pour passer la nuit.

Si le cycle menstruel engage physiologiquement l'utérus, le corps en entier vit en quelque sorte ce mouvement des sens, de la température, des émotions. Le moment des règles est parfois vécu comme une fatalité dans cette situation d'inconfort, de désarroi économique et de la difficulté d'accéder à des modalités de soulagement des douleurs menstruelles. Non seulement les troubles menstruels[112] précarisent encore la situation des femmes à la rue, mais parfois elles subissent une douleur qu'elles n'ont pas les moyens de soulager - : « Je suis restée couchée presque toute la journée du 25 décembre. J'étais fatiguée et mes règles étaient douloureuses. Même si donner ce genre de détail peut paraître incongru, il faut savoir que cela pose un réel problème pour les femmes sans abri. J'en étais arrivée à essayer de conditionner mon corps en lui demandant d'arrêter de saigner ! Car où trouver des tampons sans argent ? À Malmaison[113], ils distribuaient heureusement des serviettes, mais je n'avais rien pour lutter contre la douleur. » (Webb, 2011, p. 164). La vie quotidienne s'embourbe, elles résistent à cette douleur sans relâche, mais souvent sans antalgiques…

« Même ça la rue me l'a enlevé »

Toutes les femmes en errance n'ont pas leurs règles. Certaines affirment avoir moins de flux menstruel ou un arrêt de la menstruation lors de leur passage à la rue. « *Moi, je n'en ai plus… j'avais avant, oui, oui, mais depuis que je suis dans cette situation… je crois les premiers mois j'avais mes règles, après j'avais quelques fois, et là plus rien, je suis plus une femme, bon je suis une femme un peu quand même… même ça la rue me l'a enlevé.* » (Zoe). Fanny connaît la même expérience : « *J'ai jamais pratiquement eu mes affaires… [quand vous étiez jeune ?] oui, j'ai tout*

[111] It's quite tough and it's embarrassing when you think you're smelly. I feel that people know that I'm on, even if I know they don't know, I think they do! [Menstruation] makes me irritable, it makes me tired and it gives me back problems, and I can't move, and obviously in the situation that I'm in in the moment, it's quite difficult. (Vora, 2020, p. 35)

[112] Dysphorique prémenstruel, endométriose, le syndrome de congestion pelvienne…

[113] Centre d'hébergement et de réinsertion sociale à Paris

essayé, mais pff ». Dans les conditions ordinaires de l'existence pour les femmes qui ont une vie régulière et un chez soi, l'aménorrhée est un symptôme d'alerte, un trouble de la santé. Mais les corps ne sont jamais les mêmes d'un contexte à un autre. « Le corps… est toujours saisi dans une trame de sens » (Le Breton, 2016, p. 37). Le corps de chaque femme en errance raconte une histoire particulière, entrelacée de faits sociaux, de relations affectives. Mais le moment des règles est sans doute l'un des événements les plus délicats à vivre à la rue en ce qu'il rappelle l'inconfort de ne pas disposer d'un chez soi comme toutes les autres femmes.

Chapitre IX Dormir

> « Deux ans et demi, faut se le faire ! Surtout pour une femme seule. Deux ans et demi à ne pas dormir tranquille, même accompagnée. » (Collectif les morts de la rue, 2005, p. 34)

> « La cachette de l'exclu, son trou, n'est pas si dissimulée que cela, mais c'est lui qui est devenu transparent, morceau de nuit dans la nuit » (Paquot, 2007, p. 208)

Dormir ?

Le silence, fermer les yeux et se retrouver avec ses pensées avant de se reposer, c'est une manière de commencer le sommeil. Le silence n'existe pas pour les habitantes de la rue. Les voitures qui roulent, les passants, la peur de se faire voler ou de se faire agresser. La nuit transforme les coins de rue, les portes des magasins, celles des appartements en lieux parfaits pour se protéger du vent, de la pluie et des regards. Certaines habitantes de la rue connaissent les propriétaires de ces espaces ouverts le jour, fermés la nuit. Elles ont su tisser des liens d'amitié avec les voisins du quartier ou les propriétaires de magasins, et déposent leurs duvets dans un lieu spécifique. En passant, les voisins repèrent cette installation, ils savent où trouver la personne et rapportent de la nourriture ou d'autres choses. Le soir, elles restent à côté des portes, ou dans des espaces qui donnent un minimum de protection. Le matin, ils se saluent, parfois ils boivent un café ensemble, mais c'est l'heure de partir. L'accord tacite ou explicite arrive à son terme, les personnes rangent leurs affaires pour les cacher avec l'agrément du propriétaire, non loin des portes, ou elles les prennent avec elles. Sinon elles laissent les cartons aplatis, utilisés la veille pour s'isoler du froid, dissimulés derrière les plantes, et elles emportent le reste de leurs affaires avec elles. D'autres personnes s'installent dans les passages entre deux bâtiments. Elles sont souvent réveillées le matin par la police municipale ou par des agents d'entretien des villes.

L'effort descriptif de ce chapitre essaye de montrer en détail les difficultés auxquelles les femmes font face à l'heure de dormir, pour trouver un espace où se reposer quelques heures, quand

elles sont malades, enceintes, ou simplement fatiguées. Il explore la débrouillardise de ces femmes. La nuit sera un temps de repos pour certaines, mais pour d'autres c'est le moment de se cacher, de marcher ou de mettre en place d'autres stratégies.

La quête d'un lieu où dormir

Dans certaines villes, les municipalités et les propriétaires des commerces mettent en place du « mobilier anti-SDF », justifiant leurs décisions en assurant que le tourisme doit prévaloir, la « propreté », la sécurité, et la propriété privé. « L'architecture hostile[114] » ou « architecture défensive » empêche de se poser, de dormir ou de faire la manche…Pour le philosophe Mickaël Labbé, la ville néolibérale est obsédée par son image, elle est moins conviviale : « La privatisation de l'espace des villes, la prolifération des stratégies d'exclusion et de contrôle, l'exploitation purement marchande de portions de ville toujours plus grandes, la production d'une ville générique stéréotypée à grands coups de *city branding*[115]… » (Labbé, 2019b, p. 22). Cette démarche de marketing exclue les « indésirables » au nom de l'attractivité. Les personnes en errance ne font pas partie de cette stratégie de développement. Quand un banc avec des pics est installé, il envoie un message d'indésirabilité. « Les gens sont hostiles au SDF car dans la forme même de leur ville cette hostilité est matérialisée et en quelque sorte légitimée. » (Vécrin, 2019) L'individu a besoin d'une reconnaissance de l'autre pour sa propre identité, pour continuer à créer des liens entre lui et les autres. Une négation de leur existence, ou plutôt un refus de leur présence dans l'espace public inocule une forme de rejet, comme s'ils devaient se cantonner ailleurs de la ville.

Le design de l'architecture défensive est pensé pour être inconfortable, interdire le repos, ne pas se sentir chez soi et repartir au plus vite. Que la pauvreté et l'errance ne soient jamais synonymes de confort. Un message brutal est renvoyé : ce banc est ouvragé pour que vous restiez peu, il n'est pas là pour le repos. Pourtant, un acte aussi simple que de regarder un arbre et le ciel, assis sur un banc est en puissance, un acte de soulagement pour quelqu'un qui vit à la rue.

Malgré cette situation, elles parviennent à des ententes avec des commerçants, des voisins, des agents de sécurité, des propriétaires et des locataires. Ces accords changent, se renforcent et/ou se

---

[114] Pour des images autour du même sujet voir : https://hostiledesign.org/

[115] Connu aussi comme *marketing territorial*. Cette stratégie utilisée par plusieurs villes du monde mène leur attractivité comme un facteur important du développement.

brisent. Certaines femmes en situation de rues connaissent les propriétaires d'espaces ouverts le jour, parfois fermés la nuit. Le soir, elles restent à côté des portes, dans des tentes ou des lieux qui leur donnent un minimum de protection. Les haltes de nuit dépourvues de lits offrent un abri, les hôtels, les logements payés par des associations, les hébergements d'urgence, les gymnases ouverts, surtout dans les périodes de grand froid. Le matin, les propriétaires ou les employés des magasins arrivent, les portes s'ouvrent, les personnes se lèvent. Les emplois du temps diffèrent si les personnes ont passé la nuit dans des hébergements d'urgence ou dehors. Cependant, une fois installés dans des associations, ou des appartements les habitantes de la rue dorment différemment.

Trouver un lieu où dormir chaque nuit est la lutte permanente de ces femmes. Elles ne veulent pas se reposer dans la rue, cette option est toujours la dernière. Elles ne se résignent pas, pour elles-mêmes ou pour ceux qui dépendent d'elles (Adriné est avec sa fille, Madina avec sa mère). La recherche d'hébergement est une des préoccupations de la journée et celle qui est la plus mise en valeur dans les articles journalistiques ou documentaires.

Malgré ses expériences en hébergement, Marie dort souvent à la rue : « *Là [*en Belgique*], on te reçoit dans des centres, c'est par exemple par 10 jours, et après tu changes de ville ou tu dors à la rue, il y a des SDF qui te proposent de dormir dans des squats, mais avec mes problèmes, je ne pouvais pas le faire, donc je choisissais des endroits où il n'avait pas personne, et où il ne pleuvait pas*, *je dormais aussi sur ma valise, avec une petite couverture, au milieu de la nuit, je me réveillais, même l'été… même l'été j'avais froid ! je ne pouvais pas dormir, j'avais toujours peur que quelqu'un me voit… j'allais souvent en dehors de la ville, j'arrivais complètement crevée, il y a des endroits où tu penses qu'il y a aura personne, mais tu vois passer des gardiens… tu trouves un endroit et pendant la nuit ils te demandent de bouger… »* Marie est contrainte de se réfugier à la rue, elle n'a plus la possibilité d'être hébergée par des amis ou sa famille. Elle fuit quelque chose qui m'échappe, mais elle change constamment d'abri. Elle essaie de trouver quelque chose qui la préserve. Elle a peur de dormir dans les hébergements, peur de perdre les objets précieux, donc elle « préfère » aller ailleurs, là où elle est seule, cette stratégie est une protection et un danger, elle est toujours en alerte.

> Dans la vie courante, le sommeil exerce un effet réparateur en déconnectant l'individu de ses responsabilités envers son environnement. Lâcher-prise de toutes les inquiétudes du monde pour y revenir avec une force renouvelée après le repos, appel au calme, à la mesure. Pour continuer à se mêler aux mouvements du monde, il faut cesser un moment de s'y engager. (Le Breton, 2015, p. 55)

Marie n’a pas un sommeil réparateur ou le repos nécessaire pour apaiser ces idées, constamment réveillée à cause des bruits des personnes autour d'elle, la peur de la police avec le risque de se faire contrôler, la crainte qu’on ne lui vole ses maigres biens, du froid qu’elle dit sentir même en été, maintes circonstances l’empêchent d’avoir des nuits tranquilles. Ces multiples interruptions du repos laissent le corps et l’esprit épuisés, et quand cette pratique est une habitude par des conditions extrêmes comme l’errance, dormir reste pourtant un acte nécessaire, car le corps a besoin de sommeil[116].

Les difficultés pour repérer un lieu de repos sont liées à l’espace. Il faut trouver un emplacement qui protège de la pluie, du froid et qui sont à peine confortable tout en se préservant des agressions. Cependant, la quête de cet endroit provoque de l’angoisse, parce que la recherche rappelle la condition d’errance, de précarité permanente. Pour Marie le fait de « devoir » dormir dans la rue a pour effet une réaction négative contre elle-même. En racontant comment elle se débrouille pour se reposer pendant ses errances, elle ajoute : « *…le pire est que tu es moche, tu te sens moche, tu te sens mal, tu es fatiguée, tu as une sale gueule, tu peux pas te laver comme tu veux, et donc, à la fois tu souffres d’un immense sentiment de solitude et en même temps de promiscuité, donc les gens t’emmerdent parce qu’ils existent, je peux dire les choses comme ça, tu ne supportes plus le regard, tu ne supportes plus de les regarder, tu ne supportes pas leur indifférence, tu ne supportes pas de sentir qu’à la limite tu les gênes, parce que tu existes…* » (Marie). La solitude de l’existence dans les conditions d’errance approfondit les problèmes liés au sentiment d’identité. La « promiscuité » est associée, au regard des autres qui comprennent qu'elle vit sans abri, qu’elle dort à la rue à côté de sa valise, une partie de sa personne est dévoilée, sous le regard des passants. Dans la solitude de son réveil, elle sent l’immensité de ce regard. Les femmes en situation de rue participent du lien social et en partagent les valeurs. Elles n'appartiennent pas à une autre société. Elles n’ignorent pas la réprobation dont elles sont l’objet.

---

[116] Les recherches scientifiques liées à la privation du sommeil sont en développement, la recommandation la plus répandue est que les personnes doivent dormir entre 7 et 8 heures par jour. Le manque de sommeil peut provoquer des problèmes corporels graves, l’apprentissage, la mémoire, l’humeur et le temps de réaction sont affectés, la perte du sommeil peut causer aussi inflammations, hallucinations, hypertension, elle est liée aussi à l’obésité et au diabète. Pour savoir plus consulter : Killgore, William D. S., Ellen T. Kahn-Greene, Erica L. Lipizzi, Rachel A. Newman, Gary H. Kamimori, et Thomas J. Balkin. « Sleep Deprivation Reduces Perceived Emotional Intelligence and Constructive Thinking Skills ». Sleep Medicine 9, no 5 (juillet 2008): 517-26. https://doi.org/10.1016/j.sleep.2007.07.003.

> Indépendamment de sa vision du monde et de ses pratiques, chaque SDF… connaît les normes, les valeurs et les représentations de son environnement et sait en quoi il s'en distingue. Cette compréhension du code culturel et des normes peut s'étendre, pour tout un chacun, à l'échelle d'une ville, d'une région, d'un pays, voire d'un continent pour ceux qui voyagent. (Rullac, 2005, p. 23)

Marie exprime parfaitement l'ambivalence de ces sentiments et les pensées qui agitent les autres. L'errance n'est pas une condition de désocialisation. Les habitantes de la rue éprouvent une grande solitude accompagnée de regards silencieux. Elles ne sont pas coupées des valeurs sociales les plus courantes, mais elles ne peuvent plus les respecter.

115, une option parmi d'autres, mais la dernière : Le 115 est un dispositif français, il sert à se renseigner sur les hébergements disponibles pour la nuit, l'accueil de jour ou d'autres informations utiles pour les personnes qui vivent à la rue. Le numéro est gratuit et ouvert 7j/7 et 24h/24. Les Services intégrés de l'accueil et de l'orientation (SIAO) regroupent les demandes et offres d'hébergements. Ils travaillent avec des associations et des hôpitaux. Le 115 est largement critiqué pour le nombre important d'appels non aboutis. Le sujet n'est pas nouveau, le numéro du Samu social est saturé partout en France. La presse et les associations le rappellent chaque année, surtout pendant la période hivernale. Le Samu social de Paris alerte sur la situation des femmes : « en moyenne chaque jour 40 femmes ayant appelé le 115 de Paris sont restées sans solution en 2018 -, force est de constater qu'un réel progrès a été accompli avec l'ouverture puis la pérennisation de places hivernales dédiées aux femmes fin 2017/début 2018, et cet hiver. » Madina veille sur la santé de sa mère malade, mais ses réseaux de connaissances sont limités. Elle appelle le 115 tous les jours pour essayer d'avoir un hébergement de nuit avec elle. Parfois, sa mère est prioritaire et elle en obtient un, mais Madina ne peut pas rester avec elle. Alors, elle se débrouille pour dormir quelque part et elle se rend tôt le matin à l'hébergement où sa mère a passé la nuit la veille pour l'aider à marcher, s'habiller, descendre les escaliers et chercher ensemble le petit-déjeuner. Elles n'aiment pas être séparées.

Se reposer quelques heures dehors n'est pas toujours une option. Une des femmes participant à l'étude ethnographique d'Elliot Liebow, Betty dort dans un hébergement d'urgence à Washington D. C. et elle raconte :

> « Betty a répondu que [son plus grand problème] c'était de rester dans la rue pendant 12 heures et 15 minutes chaque jour. Elle lui a parlé de la bibliothèque publique, des bancs de parc et des oiseaux. Rester éveillée sans rien à faire était un problème particulier, a-t-elle ajouté. Il est interdit

> de dormir à la bibliothèque, dit-elle, et elle n'ose pas s'endormir sur un banc public de peur que quelqu'un ne lui vole ses sacs…[117]» (Liebow, 1993, p. 30)

Même si Betty a une place fixe dans un hébergement, elle ne peut pas y rester toute la journée, elle est obligée de trouver des activités à réaliser en journée jusqu'à ce qu'elle puisse y retourner. Mais d'autres femmes sont hébergées seulement la nuit, alors elles sont dans une quête permanente d'un endroit de repos. Cette pensée de tous les jours : « où va-t-on dormir ce soir ? », occupe une grande partie des réflexions de certaines femmes pendant la journée. La plupart des femmes rencontrées ont habité leur enfance dans un lieu fixe. Le fait de vivre une situation d'errance ne change pas leur ancienne socialisation et leurs apprentissages initiaux. Mais elles n'ont pas le choix. Après avoir dormi bien des années dans un lit, elles passent désormais leur temps à la rue à chercher où se reposer en sécurité, en se protégeant des violences, des vols ou des intempéries.

Madina souhaite se reposer dans un chez-soi, elle ferme les yeux quand elle se souvient de sa maison, elle croit fermement qu'elle aura avec sa mère une meilleure vie en France. Elle est sûre que son corps résistera à tous les futurs inconvénients. Elle prend des médicaments pour les tensions accumulées en subsistant dans cette situation. La coordinatrice du collectif « les Morts de la rue » rappelle que : « Vivre à la rue est un stress continuel, énorme. On n'a aucune protection[118]. » En plus des hébergements en urgence affectés par l'État, d'autres lieux mettent « à l'abri » pendant la nuit les personnes à la rue.

Hébergements, il existe plusieurs hébergements mis en place en France pour accueillir les personnes à la rue, les résidences hôtelières à vocation sociale (RHVS), les centres d'hébergement d'urgence (CHU), les centres d'hébergement et de réinsertion sociale (CHRS), le logement temporaire financé par l'allocation logement temporaire (ALT), les établissements d'accueil mère enfant, les lits halte soin santé (LHSS), les lits d'accueil médicalisé (LAM), les appartements de coordination thérapeutique (ACT). Ces hébergements sont temporaires, sauf le dernier qui selon la situation peut devenir un logement pérenne.

---

[117] "Betty said it was staying on the street for 12 hours and 15 minutes every day. She told him about public library and park benches and the birds. Staying awake with nothing to do was a special problem, she added. You are not permitted to sleep in the library, she said, and she didn't dare fall asleep on a park bench for fear that someone would steal her bags or that a policeman would arrest her for vagrancy." (Liebow, 1993, p. 30)

[118] L'Humanité. « Misère. « Vivre à la rue, on en crève » », 21 mars 2017. https://www.humanite.fr/misere-vivre-la-rue-en-creve-633705.

Certaines femmes gardent de mauvaises expériences des hébergements. Marie, par exemple, en connaît différents en France, en Suisse et en Belgique. Elle se souvient du premier jour lors de son arrivée en Suisse : « *... j'étais complètement perdue, j'étais dans une association pour dormir, mais tu dois payer, tu ne peux pas rester longtemps parce que tu dois payer, 12 euros par jour ou 15 francs suisses par jour je crois, mais tu viens pas avec des milliers d'euros, tu peux pas survivre longtemps, donc finalement, c'était pas possible de rester en Suisse, donc j'ai demandé qu'est-ce que je fais ? Ils m'ont dit : Strasbourg ».* Dans ce même centre d'hébergement, elle confie sa valise à une femme qui semblait très gentille, mais qui lui vole des documents importants et les fromages que Marie avait mis dans sa valise avant de quitter la Belgique.

Pour certaines d'entre elles, dormir dans un hébergement d'urgence n'est possible qu'entourées d'autres femmes, la peur de l'agression étant un élément majeur du refus de se reposer dans une institution. Cependant, plusieurs d'entre elles préfèrent dormir dans des abris gérés par l'État, même mixtes, plutôt que de passer la nuit dehors, car pour elles, la rue est plus dangereuse. Tout dépend de l'endroit où elles sont envoyées. Les hébergements ont tous une réputation parmi les personnes à la rue. Elles échangent énormément à ce propos et elles apprennent peu à peu quelles sont les institutions à éviter et celles qui sont favorables, ou encore celles à accepter en dernier recours. Certaines femmes racontent que, malgré la division des espaces entre hommes et femmes, « *il y a toujours des problèmes la nuit, même si des portes séparent les chambres les unes des autres* ».

Hôtel, parfois, elles se paient une chambre d'hôtel, ce sont des petits « luxes » que seules certaines d'entre elles s'accordent, une fois par mois par exemple. En revanche les « nuitées d'hôtel » sont prises en charge par les institutions partenaires, le SIAO de chaque département ou l'Office français de l'immigration et de l'intégration (OFII) pour les personnes demandeurs d'asile.

Dormir à l'hôtel n'est pas une solution d'hébergement. Les nuitées sont courtes, et le soulagement ne dure guère. Cependant, elles sont remplies aussi d'expériences contrastées parfois épouvantables ou confortables et tranquilles. Clémence et son compagnon louent une chambre dans un hôtel pour une nuit, ils ont économisé pendant quelques semaines, ils font la manche tous les deux. Quand ils arrivent dans la chambre, tout semble parfait autour de Clémence, elle est heureuse de dormir dans un lit avec son petit ami, il allume la télévision, elle vérifie la salle de bain et enlève ses manteaux, elle dit se sentir plus légère. Le lendemain matin, ils restent jusqu'à

la dernière minute avant le check-out. La nuit a été agréable, mais Clémence souhaite d'autres nuits comme celle-là et c'est avec une certaine mélancolie qu'elle quitte l'endroit. Dans les hôtels, des familles entières sont hébergées :

> Mme P. vit avec son mari dans un hôtel de Seine-Saint-Denis. Ensemble, ils ont deux petites filles […] La famille vit ici depuis sept mois, dans une chambre de 25 m² dotée d'un coin cuisine et d'une salle de bains, d'un grand lit où elle dort avec son mari et son bébé, et d'un petit matelas pour leur fille aînée. Madame P. dit y être bien, mieux que les trois précédentes années qu'elle a passées dans différents hôtels, avec des chambres plus petites et sans cuisine. Mme P. est camerounaise, arrivée en France à 15 ans avec ses parents, elle est réfugiée politique et son mari vient d'obtenir son premier titre de séjour. C'est lors de sa première grossesse qu'elle s'est retrouvée sans logement : « Chez moi, une fille enceinte ne peut pas rester chez ses parents, c'est comme ça. » Le 115 lui a rapidement trouvé une place d'hébergement en urgence, elle se dit chanceuse, n'a pas trop attendu, c'était il y a bientôt 4 ans. Mme P. et sa famille sont considérées comme étant sans logement personnel, et sont hébergées dans le dispositif hôtelier du 115 comme plus de 45 000 personnes en Île-de-France. (Leroy, 2020, p. 157)

Claudia et ses deux enfants sont hébergées dans un hôtel social. Lors de nos rencontres elle dit commencer à s'habituer à l'hôtel, elle a une chambre avec deux lits et un espace salon/cuisine. Elle est informée par l'association qui prend en charge les femmes victimes de violences conjugales, qu'elle n'est plus en mesure de l'accompagner et qu'elle doit quitter l'hôtel dans quelques semaines. L'idée de se retrouver à la rue l'effraie, avec un nouveau-né et son fils atteint d'un syndrome d'asperger. Elle n'a nulle part où aller. Pour certaines femmes, l'hébergement dans un hôtel est un soulagement passager, car rien ne garantit un logement stable pour la suite :

> Ces situations sociales dramatiques se mêlent fréquemment à des violences sexuelles ou conjugales, quand celles-ci ne sont pas la cause première de l'errance de ces femmes. Débarquée en 2016 de Madagascar, Anita en a été victime dès son arrivée à l'aéroport. Transie de froid et enceinte, elle est agressée sexuellement par un bénévole chargé de lui trouver des vêtements chauds. « Il a voulu profiter de moi, car il pensait que je ne savais rien. Je n'imaginais pas en quittant mon pays que ça allait être si difficile », raconte-t-elle. Ballottée d'hôtel social en hôtel social, parfois pour une seule journée, elle raconte « cette angoisse terrible », ces interrogations qui l'assaillent - « où est-ce que je vais aller ? » -, « les pleurs chaque soir ». Et aussi cette rencontre avec un homme,

père de son second enfant, pendant un temps prévenant avant qu'il ne laisse éclater sa violence. « J'ai fui un problème chez moi pour en retrouver d'autres ici », déplore-t-elle.[119]

Gares, certaines habitantes des rues se réfugient la nuit pour dormir à proximité de la gare. Sylvie ne s'en éloigne pas, elle cherche un coin : *« …j'étais vers les taxis, tout au fond, là où on met les voitures et les taxis, non, non je n'étais pas carrément [*dans la gare*] …la journée oui, mais si je voulais me reposer j'allais plus derrière la gare, en général la nuit, j'essayais de ne pas dormir, j'essayais de m'allonger, j'essayais de dormir la journée et pas la nuit… ».* Lors des premiers jours à la rue, elle trouve cet espace près de la gare, et ne le quittera pas tant qu'elle n'aura pas trouvé une chambre dans une association. Même si elle l'utilise comme un point de repère dans sa vie quotidienne, elle ne perd pas l'intuition du danger imminent pendant la nuit. Dans le même espace, elle a des comportements différents le jour et la nuit, selon les saisons. Les matins froids, quand les gares ouvrent pour les voyageurs, elle rentre se réchauffer, prendre le premier café de la journée, passer quelques heures à regarder partir les autres, manger, lire, s'endormir *: « moi, je dors assise, et donc, le matin, je vais à la gare après avoir mangé quelque chose dans les assos ou si j'ai quelque chose dans mon sac (…) et puis je vais à la gare et je dors assise, je dois trouver un endroit où il y a deux chaises ensemble, je mets mes affaires sur l'une d'elles et puis je vais dormir dessus, bien sûr je ne me sépare pas de mes papiers, mais maintenant je suis habituée à dormir assise, j'ai mal aux genoux, mais tant pis… » (Ginette)*. Le corps s'adapte à ces formes de « repos », avec des conséquences qui pèsent lourdement sur la santé des femmes en situation de rue. Ginette dort parfois lorsqu'elle a une place dans un hébergement, même là, elle essaie seulement de s'allonger et de résister au sommeil car elle craint le vol de ses affaires. Cela peut sembler contradictoire, cependant elle se sent plus en sécurité dans la gare que dans les hébergements. La nuit, elle teste plusieurs manières de ne pas dormir : « *Il y a certains bars et cafés qui me laissent rester jusqu'à la fermeture, assise dans un coin, puis je vais d'un endroit à l'autre, parfois je peux rester près des Kebabs, assise, pas loin (…) je suis fatiguée, toute la journée*

[119] Thomas, Marlène. « Femmes isolées : « Au centre d'hébergement d'urgence, on est une famille » ». Libération, 2021. https://www.liberation.fr/societe/droits-des-femmes/femmes-isolees-au-centre-dhebergement-durgence-on-est-une-famille-20210315_SV5JKRXKXZELFP67WIOQ5G3XFU/.

je suis fatiguée, tous les jours je suis fatiguée » *(Ginette)*. Ces manières de dormir ne correspondent pas à un repos continu, souvent le sommeil est écourté, entrecoupé.

Autour de certaines gares, les taxis stationnés attendent des passagers. Cet espace devient *une zone de protection* pendant la nuit. Lors d'une maraude, les bénévoles rencontrent une femme âgée d'une soixante d'années. Elle est arrivée à Strasbourg depuis quelques jours seulement. En buvant un thé chaud, elle raconte qu'elle préfère rester à côté des taxis, elle se sent protégée par les conducteurs. Cette nuit-là nous la dirigeons vers un hébergement d'urgence. Dans la voiture, elle dit vouloir arriver tôt le matin à la gare, car à tout moment elle peut repartir.

La gare est aussi connue pour sa mauvaise réputation. De nombreux prédateurs s'y rendent pour chercher des personnes seules, des jeunes, des mineurs qui errent à sa proximité. Pour certaines femmes à la rue, la gare représente aussi un danger : « *on peut y être le matin, l'après-midi, mais le soir il vaut mieux partir, de l'ombre sortent des gens malintentionnés, ils posent des questions et comme s'ils avaient un radar, ils savent que tu es un peu dans la merde, et ils essaient d'en profiter…. J'ai vu des jeunes filles partir avec eux parfois même des garçons, puis ils retournent quelques jours plus tard, ils viennent en chercher d'autres, moi, ils ne me dérangent plus* » (Irène). Pour certaines femmes en situation de rue, la gare représente en quelque sorte un lieu possible d'agression : « À la gare du Nord par exemple, où, là aussi, la violence me rattrape. On m'agresse, on me dépouille, je me sauve ailleurs, sur d'autres trottoirs. » (Lorient, 2016, p. 74-75) Anaëlle, agressée plusieurs fois dans la rue, explique les nuits de sommeil autour de la gare : *« tu connais la gare de X…mais à l'époque c'était pas comme ça, à l'époque tu n'avais pas les barres, tu pouvais dormir sur les bancs, mais nous on dormait en dessous, et le matin on se donnait rendez-vous pour un café, c'est pas comme maintenant, maintenant tu peux plus (...) , et sinon on dormait (en dessous de… en dessous) de souterrains, là où il y a les pots d'échappement de voiture, ça tient chaud, j'avais pas peur » [tu n'avais pas peur ?] « Non, je me suis tellement fait frapper tu sais que je sentais plus les coups, frappée, battue, violée, ça il faut dire dans ton truc, frappée, battue, violée ».*

Les espaces occupés par les gens de la rue sont divers : la gare, le parking souterrain, les entrées, les espaces verts environnants, les arrêts de bus à côté, quelques bars, cafés ou fast-foods… Il existe une diversité de comportements et d'apprentissages autour des gares qui dépendent de l'infrastructure de la gare et des espaces environnants. De plus, une gare avec un grand nombre de voyageurs ne suscite pas les mêmes logiques de comportement et d'utilisation par les habitantes

de la rue que les petites gares, où certaines n'ont même plus de guichets avec du personnel SNCF ou des commerces.

Bus, tram, métro, une autre stratégie pour se reposer est de dormir dans les bus de nuit pour se protéger et être au chaud. Les chauffeurs passent des accords avec les personnes à la rue, certaines sont déjà connues des conducteurs. Parfois ce sont eux qui réveillent les habitantes de la rue quand le service arrive à sa fin. Mais cette stratégie n'est pas possible dans toutes les villes. Ainsi le formule Lucie qui vit à la rue dans différentes villes en France : *« On peut pas dormir dans tous les bus, ça dépend, parfois ils sont sympas [*les conducteurs*], mais on ne le fait pas beaucoup ici la nuit, à Paris je le faisais parfois, mais pas ici [Strasbourg]. » (Lucie).* Les transports sont aussi utilisés en journée pour se reposer quelques minutes si la nuit a été difficile ou si la fatigue s'accumule. Par exemple Claire utilise cette stratégie pour se reposer de temps en temps en journée : « *je dors dans le tram, mais il faut le savoir, c'est court, c'est très court, ce n'est pas la même chose de dormir 4 heures que 30 minutes. Je suis aussi fatiguée, lorsque je m'endors, le sommeil est si profond, j'occupe toute la place, tu as déjà vu des gens dormir à leur guise ? Les gens te regardent, lorsque tu te réveilles, ils te regardent, avec le temps je ne m'en soucie plus. Il me faut dormir un peu ».*

Les apprentissages de la vie dans la rue changent aussi d'une ville à l'autre, les règles dans les transports ne sont pas les mêmes, ce qui est tolérable ici ne le sera pas ailleurs. De plus, les femmes en situation de rue supportent le bruit de l'environnement, les conversations des passagers, le bruit des portes qui s'ouvrent et se ferment à chaque arrêt, le bruit du transport lui-même... en général cet endroit n'est pas tranquille, le sommeil est intermittent, il n'accorde pas le repos nécessaire.

Aéroports, dans d'autres espaces comme les aéroports, les personnes à la rue sont connues des employés et certaines associations. Toute leur vie sociale se développe autour de ces lieux et les échanges, ce qui est toléré ou pas passe par les accords qu'elles établissent avec les différents employés de l'aéroport : « Les parties publiques des aérogares leur offrent un toit, et plus de confort que le métro ou les rues de Paris […] L'approche est souvent difficile. Certains sont dans leur bulle, d'autres ne veulent tout simplement pas être dérangés. » (Delille, 2021) Les chercheurs Bruno Proth et Isaac Joseph (2005) rencontrent plusieurs personnes habitant l'espace aéroportuaire, ils décrivent la vie quotidienne de trois d'entre elles (Irène, Pierre, et Michel) qui vivent au sein de l'aéroport de Paris – Orly car elles ont un « accord de non – agression » avec les

structures du lieu. Dans leurs observations, ces trois habitants de l'aéroport organisent une sorte de frontière minimale pour marquer l'espace intime du sommeil : « Un périmètre de sécurité, pour ainsi dire, est clôturé par une batterie de chariots à bagages, disposés en demi-cercle et sur lesquels sont amoncelés des objets hétéroclites, tous récupérés au cours de virées parisiennes. L'œil y distingue des produits usagés (valises vides éventrées, jouets d'enfants endommagés, poussette de nourrisson) ; des articles de survie […] ; des objets culturels […], et enfin des affaires de toilette. » (Proth & Joseph, 2005, p. 163) Pour d'autres habitantes de la rue, l'aéroport n'est pas un espace de vie pendant la journée, mais seulement la nuit :

Mikhaila, 80 ans, connue du 115, en couple, russe, a des problèmes de mobilité. Appel via traducteur ISM russe (Inter Service Migrants) Demande une place couple pour être hébergée avec son mari. Vu coordination : il n'y a pas de place couple, proposons une prise en charge séparée : monsieur à Montrouge et madame à l'Hôtel. Comme d'habitude, ils refusent. Monsieur ne veut pas laisser sa femme qui a des problèmes pour se déplacer et aller dans un centre qui est trop éloigné de l'hôtel car madame a aussi du mal à se repérer seule dans la ville. Ils resteront passer la nuit à l'aéroport comme ils le font en général. Rappelleront demain. (Marcillat, 2014, p. 85)

Les aéroports sont des espaces labyrinthiques, avec des galeries souterraines, des locaux techniques, des réserves, des escaliers en colimaçon, des parkings souterrains, etc. Tous ces espaces cachés aux voyageurs sont cependant bien connus des personnes en situation de rue qui ont investi les lieux.

Voitures, Adriné cherche des hébergements pour elle et sa fille[120] de neuf ans. Elle craint de rester dehors à cause du froid et de la fatigue que cause une nuit à la rue. Quand elles dorment dehors, sa fille se sent trop fatiguée pour étudier. Pendant la journée, Adriné cherche un lieu pour passer la nuit, c'est une de ses priorités, après avoir trouvé une place quelque part qui ne soit pas la rue, elle poursuit ses activités. Adriné préfère essayer toutes les possibilités d'hébergement, dormir dans la rue est sa dernière alternative : *« Le soir, après la fermeture de la Médiathèque, je vais chez des amies ou dans des voitures. »*

Dormir dans des voitures est une pratique récurrente pour Adriné, elle ne possède pas de voiture, des amis lui prêtent la leur pendant quelques nuits quand il fait trop froid. La voiture semble être

[120] La dernière fois que j'ai vu Adriné, elle était logée avec sa fille. Elle partageait l'espace avec une autre famille.

un choix rassurant par rapport à la rue : *« je n'ai pas peur quand on dort dans la voiture, je peux dormir tranquille »*. Elles n'ont jamais été dérangées à Strasbourg lors des nuits passées dans une voiture. Adriné réfléchit à sa situation de femmes ou des hommes en errance : « *Si mes amis ont des voitures je peux rester avec eux, pour les hommes c'est pire, parce que les hommes doivent être à la rue toujours, mais pour les femmes on peut avoir des places, j'ai connu quelqu'un qui a acheté une voiture, pour pouvoir dormir là-dedans, c'est très dur.* » Pour elle c'est important de lier connaissances avec les bénévoles des associations, les amis de ses amis, elle essaie toujours d'élargir son réseau pour avoir toujours une option d'hébergement.

La voiture est un endroit possible de repos pour des personnes ayant perdu leur logement. Conçue comme un moyen de transport, de mobilité et de passage, elle devient un dernier recours pour avoir un « toit » pour se reposer. Elle est moins chère que le loyer d'un appartement et il est possible d'y ranger ses affaires. Mais la vie ne s'améliore pas pour autant. Adriné et sa fille dorment dans les voitures d'autres personnes, elles ne possèdent pas de ressources matérielles pour dormir ou ranger leurs affaires dans un endroit fixe. Se reposer dans une voiture est seulement une partie de l'organisation de ses journées.

Lors de maraudes, nous découvrons des voitures aménagées pour le repos. Une famille de trois enfants, la mère et le père dorment dans un van. Les vêtements étendus sur les fenêtres empêchent de regarder à l'intérieur. Le père parle allemand et très peu de français, la mère seulement quelques mots de français, mais avec les enfants nous arrivons à nous comprendre. Ils nous remercient en nous offrant une boisson chaude, mais leur souci est de se reposer. Ne pas se faire repérer par certains services par crainte de demande de papiers en règle, ce sont aussi des manières d'agir face à l'aide des associations. Si les personnes sont repérées, elles changent de parking.

Centres commerciaux, dormir la journée à l'intérieur des centres commerciaux n'est guère possible, certains disposent de mobiliers pour s'asseoir à l'intérieur, mais ce sont des espaces très inconfortables. Les restaurants possèdent des places assises, mais à l'exception des fast-foods de type McDonalds, les femmes à la rue ne s'y installent pas. C'est principalement autour des centres commerciaux que certaines personnes s'arrangent pour dormir la nuit. Par exemple Nicole, « *une fois, mais j'étais avec… on était cinq, plus tard une autre fille… attend, alors du coup on était six, deux filles et quatre mecs, dans un coin, mais on a dû bouger parce que les gars de la sécurité sont*

passés, ils étaient sympas, mais il fallait bouger, il fallait pas se mettre devant, ils nous ont dit d'aller de l'autre côté, un peu cachés, mais j'aime pas trop ».

Parkings, les parkings d'immeubles sont utilisés pour dormir. Ce sont des lieux où les gens peuvent se cacher aux yeux des autres passants, mais qui exigent cependant d'avoir l'accord des agents de sécurité pour y passer la nuit. Ceci dans une certaine mesure procure une sécurité aux habitantes de la rue, certaines y passer la nuit, sans être dérangées. Mais elles doivent faire attention au réveil, car souvent les conditions de séjour dans ces endroits exigent de se lever tôt et d'arriver tard. Pour être vue le moins possible.

Cependant, les parkings sont également dangereux, comme d'autres endroits dont nous avons déjà parlé. Anne Lorient (2016) vit un viol lorsqu'elle dort dans un parking d'un immeuble, cinq employés de cette multinationale en état d'ivresse abusent d'elle. Personne ne lui vient en aide.

Parfois, les habitantes de la rue utilisent les escaliers du bâtiment du parking. Certaines sont connues du personnel, ce qui leur permet de trouver une place chaque nuit et beaucoup de ces bâtiments sont équipés de caméras de surveillance, un signe de sécurité pour les personnes qui y dorment. D'autres essaient de se cacher, pour ne pas être vues des propriétaires de voitures ou du personnel. Cependant dormir dans des endroits isolés avec peu de lumière peut être contre-productif, car ces femmes parfois deviennent parfois la proie de la violence, comme dans le cas d'Anne.

Les ponts, ils protègent de la pluie, mais pas du froid ou de la chaleur. Des groupes de personnes se réunissent pour dormir sous les tentes, ou des assemblages confectionnés à la main. Certaines habitantes de la rue s'y installent. Ces espaces composés de longs murs sont ornés de photos, de souvenirs divers. Les chaises, les tables et d'autres meubles sont construits parfois par les usagers des lieux, ou bien trouvés ou donnés, donnent forme à un espace pour la vie quotidienne. Certaines délimitent symboliquement ces espaces, qui deviennent les leurs.

Les ponts et les échangeurs d'autoroute sont aussi des lieux durs et solitaires. Dans mes observations, j'ai vu peu de femmes seules y recourir. Certaines familles s'installent ou des groupes, mais on y retrouve surtout des hommes seuls. Ce sont surtout les groupes composés de personnes sans-papiers. Quand des tentes se mettent en place, l'intervention de la police ne tarde pas, nous l'avons déjà vu intervenir le soir, quand les personnes attendent leur sommeil. Des

campements se montent pour se protéger des intempéries. Cependant ces lieux sont dépourvus de douches, de toilettes, des commodités les plus élémentaires. Si parfois ces personnes ont obtenu d'une manière ou autre de l'électricité, elle est coupée pour les « encourager » à partir.

Pour certaines femmes à la rue, cette alternative n'est pas envisageable : « non, non, je n'ai jamais dormi sous un pont, c'est dangereux, si quelqu'un t'attrape là tu ne peux rien faire, les femmes racontent des histoires… en plus c'est humide là, non, je ne fais jamais ça, je préfère dormir dans la rue devant tout le monde, mais sous un pont, qui sait ce qui peut arriver » (Zoe).

Cimetières, dormir dans des parcs ou des cimetières exige des stratégies et la complicité des gardiens. Les accords ne fonctionnent pas en tous lieux, il faut d'abord une relation de confiance entre les acteurs impliquées pour passer la nuit. Dans les petites villes les habitantes de la rue sont facilement repérées et cette situation mobilise rapidement les acteurs associatifs et les citoyens. Entre les gardiens des cimetières et les personnes qui utilisent ces espaces pour dormir des négociations s'imposent pour arriver à un compromis, savoir quelle entrée utiliser pour ne pas être vus, dormir sur certains lieux et éviter d'autres…

Aux cimetières, la solitude et le silence alimentent aussi un sentiment de sécurité. Mais ils ne sont pas toujours sous surveillance, alors il faut aussi trouver le bon : *« Oui, il y a longtemps, je suis allée dans le nord, là, dans un autre village où personne ne me connaissait, j'ai vu quelqu'un qui était à l'intérieur [*du cimetière*], travaillant sur quelque chose, je lui ai expliqué la situation, je lui ai dit que je n'avais nulle part où aller, que j'étais seule et que je dérangerais personne. C'était un homme âgé, il m'a écouté et m'a laissé rester. J'avais un espace, bien sûr il m'a dit que je devais respecter les tombes, je lui ai dit que je voulais juste dormir, je devais partir tôt, quand il arrivait, parce que les gens ne devaient pas me voir dormir, après quelques semaines, tout le monde savait que je dormais là, rien ne s'est passé, mais quand il a commencé à faire froid, je suis partie. » (Nina)*

Lieux publics, à proximité des universités, sur les campus, les habitantes de rue trouvent aussi des recoins un peu protégés, mais les agents de sécurité interviennent quand ils trouvent les gens installés. Certaines réussissent à passer la nuit sous des portes ou près des bâtiments. Jade s'installe souvent dans les coins verts d'une institution éducative universitaire pour se reposer pendant la journée, elle dort cachée et dit se sentir en sécurité près des étudiants, car elle n'est jamais dérangée. Elle essaye d'y passer la nuit, cependant les agents de sécurité lui demandent souvent

de partir. Elle raconte cependant que parfois des agents font semblant de ne pas la voir, et attendent le matin pour la réveiller et lui demander de partir.

Dans certains hôpitaux, une fois le personnel administratif parti, les soignants laissent entrer et s'installer les femmes pour qu'elles se reposent. Cependant elles sont contraintes de partir tôt le matin : « *Mais, c'est vrai, parfois je suis déjà allée aux urgences, si tu es bien, tu peux te reposer là […] bah c'est-à-dire qu'il faut pas faire le bordel, et puis il faut pas faire comme si tu étais chez-toi quoi, tu arrives un peu tard, mais tu pars tôt, voilà comme il faut faire.* » (Claire). Madina et sa mère se rendent aussi aux urgences d'un hôpital. Si personne ne les dérange, elles y restent toute la nuit. Cependant, elles dorment assises. Le réveil est pénible, elles se réveillent en ayant mal au dos, et Madina a toujours la préoccupation de la santé de sa mère : « *moi ça va, je peux résister, mais c'est ma mère qui a toujours mal… moi je prends des médicaments parce que je stresse, je suis stressée tout le temps, ma mère ne va pas bien…* » Trouver un espace par intermittence pour se mettre à l'abri de la rue ne garantit pas l'amélioration de son état de santé, car le lendemain elles se trouvent à nouveau à la recherche d'un lieu où dormir. Pouvoir dormir sans encombre est un souci permanent pour une femme à la rue.

Dans la journée beaucoup sont empêchées de dormir dans certains espaces publics par peur du vol, ou parce que des administrations n'autorisent pas ce type de « comportement », par exemple le ronflement qui dérange le silence des bibliothèques et des médiathèques.

Bâtiments abandonnés, chantiers, maisons, les bâtiments ou les maisons abandonnés, les vieilles usines ou les entrepôts inoccupés sont ainsi des espaces pour passer la nuit sans nécessairement y rester la journée. Dès les premiers jours d'occupation, une organisation se met en place pour dormir, manger, ranger des affaires, avoir de l'intimité, se laver, nettoyer les bâtiments, écouter la musique. Une vie quotidienne se déploie ainsi peu à peu.

Zoe raconte comment, en observant une maison pendant quelques semaines, elle s'est rendue compte que personne n'y vivait, elle est d'abord allée dans le jardin puis a forcé la porte pour entrer, la maison était inhabitée : *« tout était poussiéreux, il y avait pas des meubles, mais il y avait l'électricité et l'eau. Je ne suis pas restée la première nuit, j'y suis retournée le lendemain, tout était comme je l'avais laissé. Je suis sortie et j'ai demandé quelques cartons et j'ai acheté du savon liquide. Je suis revenue dans cette maison et j'ai commencé à nettoyer un peu... avec un T-shirt mouillé et du savon, j'ai nettoyé le sol où j'allais dormir. A partir de ce jour, je suis retournée à*

cette maison, je n'ai jamais dit à personne que j'y avais dormi... j'y suis restée trois mois jusqu'au jour où la porte a été fermée et mes affaires étaient dehors dans un sac en plastique, un sac poubelle. J'ai compris le message, je n'y suis jamais retournée. […] J'aimais dormir là-bas, c'était comme mon jardin secret, je n'utilisais pas la lumière la nuit pour que les voisins ne le remarquent pas, mais j'avais une radio et je l'écoutais la nuit et le matin, très silencieusement. Mais tu sais, je pouvais dormir autant que je voulais » (Zoe).

Caves, ils sont un autre lieu d'hébergement en espérant ne pas être vu des locataires des bâtiments, ou avec leur accord, mais sous certaines conditions. Les urgences des hôpitaux laissent les personnes se chauffer la nuit à condition de ne pas s'allonger par terre, tout dépend du jour et de la quantité de personnes en salle d'attente, et des personnels soignants du jour pour que les personnes restent plus se reposer aussi : *« alors, j'avais trouvé une petite cave, tu sais, dans un bâtiment, il y avait pas mal d'étudiants je pense, alors ils n'utilisent pas trop la cave, je me suis installée, j'ai appris le digicode un jour et alors je pouvais entrer quand je voulais, la porte de la cave n'était jamais fermée. J'essayais seulement de dire « bonjour », je leur racontais pas ma vie, j'avais toujours peur qu'ils découvrent que je dormais là, […] la cave était sale au début, mais petit à petit j'ai nettoyé et arrangé certaines choses pour pouvoir dormir tranquillement » (Cynthia).*

Parc, squares, Csilla et son copain dorment sous une tente quand ils peuvent aller dans un parc ouvert la nuit à Strasbourg, sinon ils s'éloignent du centre de ville, ils vont dans un espace vert près de l'autoroute : « *je n'arrive pas à bien dormir... je me réveille tout le temps, tout le temps, tu sais j'arrive pas à avoir le sommeil profond comme ça, je me sens toujours fatiguée…* ». Quand elle fait la manche, parfois elle s'endort, elle se sent toujours épuisée et elle a souvent mal à la tête, son sommeil n'étant pas réparateur. Ils vont au parc très tard la nuit, pour que personne ne les voit s'installer. Csilla n'appelle pas le 115 parce qu'elle n'aime pas être séparée de son copain, et lui n'apprécie pas les hébergements d'urgence. Parfois l'hiver ils les acceptent seulement s'ils sont tous les deux dans le même lieu. « Le réveil dépend aussi de l'endroit où on passe la nuit… Aucun de ces endroits n'assure une bonne nuit de sommeil, soit parce qu'il faut l'occuper soit tôt pour l'avoir à soi, soit tard, quand personne ne peut nous voir nous installer ou dormir. Il y a toujours une grande dépendance du regard des autres, de leur présence pas particulièrement amicale ou compréhensive. » (Collectif les morts de la rue, 2005, p. 93)

Squat, de temps à autre, Margot connaît des nuits plus tranquilles, elle dort dans un squat avec son copain. Elle n'appelle pas le 115, elle préfère se débrouiller avec lui. Elle raconte qu'il y a des « *bonnes personnes* » autour d'elle, ils se protègent les uns les autres, elle ne se sent pas en danger la nuit. « *Au début oui, quand tu te retrouves à la rue, les premiers jours sont très difficiles, j'avais peur de tout, je ne pouvais pas dormir… mais parfois je voulais dormir seulement pour tout oublier.* » Désormais, elle recherche une protection nécessaire le soir pour se reposer. Margot a besoin de dormir comme elle le dit « *pour tout oublier* », malgré cela, être à la rue ne l'apaise pas, car la nervosité l'envahit sans arrêt : « *les premiers jours je ne pouvais pas dormir, je pensais que tout pouvait m'arriver, tout, tout…* » Elle regarde ailleurs quand elle parle de cette époque en disant qu'elle avait décidé de ne pas avoir beaucoup de contact avec les autres personnes à la rue. Margot répète à plusieurs reprises dans nos conversations qu'elle ne connaît pas beaucoup de personnes à la rue, car elle préfère se tenir éloignée des dangers susceptibles de la menacer[121].

Malgré des situations comme celle d'Adriné qui attend d'être logée pour continuer ses projets de vie, le désespoir est souvent présent face à la non-attribution des hébergements du 115 ou leur intermittence. D'où la difficulté de projection dans le futur : « La femme à la rue ne se trouve jamais au même endroit, avec les mêmes personnes. Ce manque de repère porte préjudice à la construction de l'image de soi surtout quand cela dure. » (Jovelin, 2017, p. 79)

Une nouvelle organisation surgit vue l'urgence et la nécessité des hébergements. Par exemple, les « squats légaux » développés par l'association « Un toit c'est un droit » à Rennes. Ce dispositif accueille des personnes sans papiers, il les accompagne pour les démarches administratives et leur quotidien. C'est un travail conjoint entre bailleurs qui acceptent l'occupation à condition d'avoir une date de remise de clés, la Fondation Abbé-Pierre réalise des petits travaux nécessaires pour l'habitat, la ville s'occupe de l'assurance et les factures d'eau et électricité.[122]

Particuliers, parfois les liens d'amitié, les connaissances, les réseaux de bénévoles, etc. tendent une main aux femmes en situation de rue pour quelques jours. Par exemple Madina dort chez une

---

[121] Elle m'a parlé une fois d'une fille qui venait la voir pour demander des conseils, cette jeune fille était à la rue et son copain venait de se faire arrêter, elle était inconsolable. Margot m'a dit qu'elle conseillait cette femme, mais elle voulait surtout ne pas se mêler de leurs affaires.

[122] Voir plus : Auffray, Elodie. « À Rennes, des squats légaux pour héberger les sans-papiers ». Libération. Consulté le 15 mars 2021. https://www.liberation.fr/societe/logement/a-rennes-des-squats-legaux-pour-heberger-les-sans-papiers-20210315_RJAAQOO4TFHFHB4RNLMOXT43LM/.

copine si le mari de cette dernière est parti en voyage. Avec sa mère elles se reposent en journée et parfois elles y passent la nuit, cependant les activités dans cette maison sont limitées, par exemple elles n'y prennent pas de douches : « *l'eau chaude est chère et ma copine ne peut pas payer pour nos douches, je la comprends* ». Le quotidien est marqué par les horaires et soumis à des contraintes. Pour Madina, dormir chez quelqu'un n'assure pas toujours la satisfaction des autres nécessités, du fait de la situation économique de la personne qui les héberge, ou simplement parce que la seule aide proposée est un lit. Un autre exemple à cet égard est celui d'Adriné et de sa fille. Elles restent l'été dans le jardin d'une maison : *« Pendant l'été on était bien, un mois et demi on était dans un jardin, de gens qui ont le jardin nous ont laissées dormir dans une tente...* » (Adriné)

Certaines habitantes de la rue échangent des relations sexuelles pour obtenir un toit pour une nuit ou quelques jours, par exemple Anaëlle : « *mais j'ai toujours connu des vieux, donc j'étais logée et nourrie* ». Cependant ces relations n'assurent pas la sécurité de ces femmes : *« J'aime pas les hébergements, alors, je vais chez D., mais aussi un autre gars, E., il est parfois méchant, une fois il m'a jeté dehors comme un chien la nuit, alors qu'il était satisfait, ce connard » (Diana*)[123].

Dormir en groupe

Csilla, avant d'être avec son dernier copain, a vécu quelques mois en Allemagne avec une autre personne. Elle dort en groupe dans un squat, cependant pendant le sommeil, elle est souvent éveillée chaque nuit : « *Je t'ai dit déjà que les mecs-là voulaient quelque chose avec moi, mais quand ils buvaient… une fois je me suis réveillée au milieu de la nuit et un était à mon côté et il a mis ses mains sous mes vêtements, mon copain était complètement bourré, il a rien vu. »* A partir de ce jour-là, Csilla se réveille souvent, « au cas où » quelqu'un vienne la déranger. Certaines nuits, elle préfère ne pas dormir du tout, car elle sent le danger. Le matin, elle va se cacher quelque part pour se reposer quelques heures en journée tranquillement : « La menace physique est ressentie de manière particulièrement forte par les femmes en errance. Elles vivent dans une tension permanente, dans une sensation de danger permanent… » (Vaneuville & Femmes SDF, 2005, p. 103)

[123] Dans le chapitre « relations sexuelles, relations affectives », le « sexe de survie » sera détaillé.

Le temps que Fanny passe à la rue, elle vit en groupe, soit dans des squats, soit à la rue : « *seule j'étais jamais, j'étais toujours avec des zonards, babacool… Des fois dans certains squats, il y avait des matelas et dans certains il n'y avait pas donc on dormait par terre, ou sur le béton. Si on ne trouvait pas de squat on dormait sur le béton, en hiver il faisait froid, le matin on pouvait plus bouger, normalement on essayait de dormir à plusieurs sur le béton, le matin oh jeee ! j'arrivais même plus à bouger, j'étais frigorifiée.* » A la différence d'autres expériences, là elle trouve le sommeil : « *… je dormais toute la nuit, je n'aime pas les gens dangereux, quand les gens m'ont retrouvé* [elle parle de l'association], *ils m'ont dit, « vous avez eu la chance de ne pas vous faire violer dans la rue », il y a quand même beaucoup plus d'hommes que de femmes* ». Certaines femmes préfèrent la solitude, elles craignent les agressions au sein du groupe.

Le réveil

Le réveil des personnes à la rue varie en fonction de l'endroit où elles dorment : « *Je me réveille, peu importe où on est, je prépare ma fille pour l'école* » (Adriné). Elles se reposent à proximité des magasins, des supermarchés et de toutes sortes d'entreprises se lèvent pour récupérer leurs affaires avant l'ouverture aux clients. Certains commerçants s'opposent à ce que les femmes en errance dorment sur le seuil de leur porte, par exemple en recourant à l'architecture du mépris, (les propriétaires installent des pics métalliques sur le sol de leurs vitrines pour que les personnes ne puissent pas s'y asseoir ou s'allonger...) Mais d'autres s'accordent avec les propriétaires, pour laisser le lieu propre et rangé avant de quitter la porte du magasin : « *les filles qui travaillent ici m'apportent parfois un café et du pain, on discute un peu quand je me lève, et puis pendant qu'elles préparent leurs affaires à l'intérieur je prépare mes affaires aussi et je pars, je ne laisse personne s'installer ici, c'est mon lieu, pour le moment... » (Lise)*. D'autres femmes ne dorment pas sur le trottoir, mais dans des endroits offrants plus de protection contre les intempéries, tout en prenant en compte des horaires des employés susceptibles d'y venir : « *Je dois me lever avant que les femmes de ménage n'arrivent, sinon elles pourraient remarquer que je dors ici, je pars généralement à cinq heures du matin, puis je marche et j'attends huit ou neuf heures pour aller prendre mon petit-déjeuner à l'association » (Juliette)*, raconte cette jeune femme qui dort dans le hall d'un bureau. Certaines sont contraintes de quitter rapidement les hébergements où elles dorment.

Celles qui dorment sous les tentes dans les parcs, forêts ou sous les ponts, ont un peu plus de « souplesse » à l'heure du réveil, car elles ont la possibilité de gérer leurs horaires : « *ça dépend où on dort, on doit se réveiller très tôt, soit six, sept ou huit heures ça dépend. On se réveille, on marche jusqu'à que ça soit midi, et après on va manger chez Caritas ou l'Armée du salut* » (Madina). Les habitantes des rues qui dorment dans leurs voitures essayent de cacher leur situation aux autres citadins, elles se lèvent tôt pour dissimuler qu'elles occupent la voiture pour se reposer.

L'organisation du réveil dépend des activités qu'elles réalisent en journée : « On doit s'activer tout de suite, surtout quand il fait froid… boire un café ou quelque chose… mes journées sont assez simples, je m'assois le matin ici, et je fais la manche, après on va manger, et je fais la manche encore une fois jusqu'à 17 heures, après je vais voir mon copain, il est à la « Grand rue », maintenant » (Csilla). La manche est considérée par Csilla comme une nécessité pour réunir l'argent nécessaire de sa nourriture[124] et à celle de son copain et de leur chien.

Margot témoigne d'un autre exemple d'organisation. Elle commence ses journées à 11h du matin, et se retire entre 17h et 18h, tout dépend de l'heure à laquelle son copain passe la chercher. Margot se prépare longuement le matin, elle prend soin de ses cheveux et se maquille. Le matin elle s'occupe de ses rendez-vous, par exemple avec l'assistante sociale, ou la rédaction de documents administratifs. Elle est assez discrète sur ses routines en dehors des horaires de la manche. Irène décrit ainsi ces matins : *« Moi, quand j'ouvre les yeux, ça va vous paraître étrange, mais quand j'ouvre les yeux je me dis qu'il fera un peu moins froid ce jour-là, c'est la première chose que je fais le matin en me coiffant. Alors j'ai une routine simple, c'est ça que tu veux savoir ? Je m'attache les cheveux, c'est important qu'ils soient bien coiffés, tu ne peux pas sortir et les gens voient que tu viens de te réveiller de je ne sais où […] ensuite je me lave le visage, bien sûr je n'ai pas toujours de l'eau, avec une lingette parfois, j'ai mes méthodes pour me nettoyer le visage, mon visage est important aussi. Je range mes affaires pour aller manger quelque chose au petit-déjeuner, en général les gens de l'association me connaissent. » (Irène).*

Dormir enfin chez soi

Sylvie est accueillie par une association où elle a de bonnes relations avec le personnel, avec certains habitants, elle se sent en sécurité. Au début de son séjour, elle dort pendant des jours.

[124]On se réfère à ce sujet dans le chapitre « Apprentissage des usages de la ville ».

Auparavant Sylvie ne se levait que pour manger, se laver et aller aux toilettes, elle dormait le reste de la journée. Elle dit que c'était une nécessité, après avoir mal dormi pendant plusieurs mois de rue. Tout ce qu'elle voulait, c'était dormir. Après plusieurs semaines, Sylvie dort moins, elle s'adapte progressivement à un rythme de vie différent. Beaucoup de femmes accueillies dans les associations souffrent de ne pas dormir autant qu'elles le voudraient, « *ils voulaient que je commence mon insertion, et je ne sais pas quoi d'autre, que je cherche un emploi… et je ne sais pas quoi d'autre, tout ce que je voulais c'était dormir, rester au lit jusqu'à midi, mais non, apparemment ce n'était pas bien vu, je me passais de petit-déjeuner, mais vous savez ce que c'est de rester au chaud dans son lit jusqu'à midi ? (...) Je n'avais pas connu ça depuis des années, et maintenant tout ce que je voulais faire, c'était dormir, mais ils ne me laissaient pas faire, je n'avais pas ma place dans cet endroit, je suis partie, je suis retournée dans la rue* ». (Amelia)

Chapitre X La violence d'être une femme à la rue

Maintenant tu as fait la solitude
sacré et utile
et non plus nécessaire
maintenant
ta lumière rayonne
mais je veux que tu
saches
que ton obscurité est aussi
fertile
et surmonte la peur.
Audre Lorde – Sister outsider

Loison-Leruste et Perrier (2019), montrent que les études sur le *sans-abrisme* explorent peu la question de la violence et abordent encore moins les différences de genre (2019, p. 83). Les recherches qui traitent le sujet (Lanzarini, 2003 ; Marcillat, 2014; Maurin, 2017a) restent incomplètes, car elles ne considèrent que partiellement l'incidence de la violence sur la vie à la rue de ces femmes. D'autres recherches européennes (Martins, 2010 ; Mayock et *al.*, 2015; Szoboszlai, 2010; Tiling, 2016) montrent que le problème n'est guère abordé par les associations, ni même par l'État, par exemple en Allemagne : « Dans tous les types d'offres d'accompagnement mixtes, les femmes doivent faire face à la domination et au harcèlement des hommes. Elles craignent la violation de leur intimité et la dégradation sociale. La protection contre la violence masculine est insuffisante et on considère souvent même qu'elle n'est pas nécessaire. » (Enders-Dragässer, 2010, p. 12).

Habiter la rue n'est aisé pour personne, cependant les femmes sont nettement plus exposées à la violence que les hommes :

> […] Les femmes sans domicile sont plus nombreuses à avoir subi des agressions ou des actes de violence dans les deux années précédant l'enquête : 31 % d'entre elles ont été victimes d'agression en 2011 ou 2010, contre 27 % des hommes. Pour une partie de ces femmes, il peut s'agir de violences familiales subies dans leur logement précédent. C'est également à la suite de ces violences qu'elles ont pu se retrouver sans domicile et être hébergées par des associations. Ainsi, 17 % des femmes sans domicile victimes d'acte de violence au cours des deux dernières années affirment avoir quitté leur logement précédent à la suite de violences familiales. C'est le cas de 0,7 % des hommes. (Jamet & Thouilleux, 2015, p. 2)

Cependant, s'agissant de la violence qu'elles vivent à la rue, il n'existe guère d'informations :

On dispose donc de très peu de données quantitatives françaises concernant les violences auxquelles sont exposées les femmes sans domicile. Les résultats des différentes enquêtes (Enveff, Virage, CVS, CSF et EVS) mettent pourtant en lumière l'ampleur des violences contre les femmes dans la population française […] Rien ne permet de penser que les femmes sans domicile pourraient être moins exposées à ces violences : c'est plutôt l'inverse qui constitue l'hypothèse la plus probable, au vu notamment de leurs conditions de vie précaires. (Loison-Leruste & Perrier, 2019, p. 84).

Les statistiques révèlent qu'en France, la violence est exercée surtout par les hommes sur les femmes, selon « l'étude nationale relative aux morts violentes au sein du couple en 2019 » : « En moyenne, le nombre de femmes âgées de 18 à 75 ans qui, au cours d'une année, sont victimes de violences physiques et/ou sexuelles commises par leur conjoint ou ex-conjoint, est estimé à 213 000 femmes. L'auteur de ces violences est le mari, le concubin, le pacsé, le petit-ami, ancien ou actuel, cohabitant ou non. » (ministère de l'Intérieur, 2019). Rien n'indique que les habitantes de la rue seront exemptées de cette violence. Au contraire des recherches anglo-saxonnes montrent que vivre à la rue augmente les probabilités des agressions sexuelles (Murray, 2011 ; Watson, 2016).

Des chiffres indiquent le pourcentage des femmes en situation de rue ayant quitté leur domicile à cause de violences conjugales : « La perte du dernier logement trouve des origines un peu différentes pour les hommes et pour les femmes. Ainsi, les séparations sont citées plus souvent par les hommes (35 % contre 28 %) tandis que les violences familiales sont citées presque uniquement par des femmes (15 % contre moins de 1 %). Pour les raisons financières, la perte d'emploi est plus fréquente chez les hommes (15 % contre 4 %) ; les femmes signalent un peu plus souvent le fait de ne plus pouvoir payer le loyer » (Yaouancq & Duée, 2014, p. 132)[125].

[125] Une recherche européenne pointe justement les lacunes des recherches à destination des femmes, elle signale l'importance d'étudier le *sans-abrisme* causé par la violence domestique : « Tout d'abord en raison du peu d'informations disponibles sur l'exclusion extrême du logement et du fait que ces données ont tendance à se concentrer sur le problème vécu par les hommes, par opposition aux femmes. Deuxièmement, la nature cachée de l'exclusion liée au logement des femmes fait que leurs besoins sont souvent négligés. De nombreuses femmes sans-abri passent du temps chez des amis ou des parents, avec souvent des périodes où elles dorment dans la rue entre les deux [...] Ajouté au problème du manque d'informations détaillées et réalistes sur le sans-abrisme à travers l'Europe, ce problème est plus aigu dans le cas du sans-abrisme des femmes parce qu'une très petite proportion d'entre elles s'engage auprès des équipes d'approche de rue. Beaucoup deviennent sans-abri pour échapper à la violence d'un partenaire ou d'une personne qu'elles connaissent. » (Kate & Paramjit, 2015, p. 1-2) [First because of the limited information available about rough sleeping and the fact that this data tends to focus on the problem as experienced by men, as opposed to

Violence physique

L'enquête SAMENTA montre que les agressions physiques sont plus importantes chez les hommes que chez les femmes, 9,4 % contre 4,3 % respectivement, néanmoins elles augmentent considérablement chez les femmes avec des troubles psychiatriques 26 % pour les femmes, et 8,6 % pour les hommes. D'autres types des violences comme le vol et les menaces verbales est plus important chez les hommes dans les deux cas. (Laporte & Chauvin, 2010, p. 71).

Les femmes à la rue vivent aussi des violences physiques commises par des personnes qu'elles connaissent. Un jour Anaëlle est alcoolisée, elle a faim. Elle se sert dans l'assiette contenant la nourriture du chien de son ami et suscite la colère de ce dernier. Elle raconte : « *Non, non, frappée par de mecs qui me connaissait avec qui je fréquentais. Un jour, je dormais sur le banc, […] c'était Z. […] Lui, il m'a donné un coup de poing dans les seins*. » (Anaëlle). Fiona livre aussi son expérience : « Un peu avant Noël je me fis agresser deux fois pendant mes manches. La première fois par Ben. Il était arrivé, ce matin-là, de fort mauvaise humeur et m'avait demandé de lui céder ma place. Devant mon refus, il m'avait menacée avec la laisse en fer de ses chiens et m'avait insultée. J'avais préféré partir avant que cela ne dégénère » (Thiebaux, 2014, p. 159). Bien que cet homme ne fasse pas partie de son groupe d'amis proches, elle le connait par sa fréquentation de la rue. Mais les femmes subissent aussi la violence physique de la part d'autres femmes, Fiona raconte ainsi son expérience : « La deuxième fois c'était par une nana que je connaissais et par son mec, un jour où j'étais défoncée. Quand la fille avait commencé à me parler, j'étais tellement shootée que je ne comprenais rien à ce qu'elle me disait. Après lui avoir dit de me laisser tranquille, elle s'était mise à m'insulter et m'avait donné un coup de pied dans le tibia pour me faire tomber. Alors que j'étais au sol, elle et son compagnon avaient continué à me frapper avec leurs bottes de cuir renforcée de bouts métalliques. J'étais défigurée, le visage tuméfié, un œil au beurre noir, la lèvre explosée, la bouche et le nez en sang, une bosse sur le front » (Thiebaux, 2014, p. 159). Anaëlle décrit l'expérience violente vécue auprès de deux femmes : « *Attention il y a pas que des*

---

women. Second, the hidden nature of women's homelessness can often result in their needs being overlooked. Many homeless women spend time living with friends and relatives, often with periods of sleeping rough in between […] Added to the problem of the lack of detailed and realistic information about homelessness across Europe, this problem is more acute in the case of women's homelessness because a very small proportion engage with street outreach teams. Many become homeless to escape violence from a partner or someone they know.]

hommes ah, il y a des femmes qui tapent dans la rue, c'est pire ah, t'en as qui te maque. […] Moi j'étais maquée par [prénom de deux femmes, elle s'approche alors de l'enregistreur] *sales putes, je peux pas dire sale race, c'est même pas de putes, c'est même pas la peine, tu les envoies derrière le cimetière pour baiser pour leur shit, l'autre pour je sais pas quoi, non, non c'est pas des femmes, mais […] excuse-moi c'est les nerfs, c'est des merdes, il faut pas faire attention Berenice, c'est les nerfs* » (Anaëlle)

Et dans certaines occasions, la violence se produit sous le regard des passants : « mon ex, il m'a giflée devant la porte du supermarché, comme ça le connard, alors quelqu'un est sorti et nous a demandé de partir, on foutait le bordel, le gars a dit. On est partis, j'ai baissé la tête, heureusement j'ai pu aller voir mon assistante sociale, j'étais en larmes, qu'il m'a frappé, frappé […] elle m'a écouté, on a discuté, voilà, au moins ça, au moins j'ai mon assistante sociale. (Nicole)

Les corps des femmes

Le corps des femmes est le premier lieu des violences dites sexuelles, particulièrement dans le cas des femmes à la rue exposées à un harcèlement systématique. Le concept de continuum exposé par Liz Kelly (2019) permet de saisir la totalité de l'expérience de la violence subie pour les femmes, même quand elles ne l'identifient pas comme telle : « Un grand nombre de facteurs affectent le sens que prennent pour les femmes les actes de violence sexuelle, et leur impact immédiat et ultérieur. On compte parmi ces facteurs : la nature spécifique de l'agression, la relation existante entre l'homme et la femme ou la fille, le fait qu'il s'agisse d'un événement isolé ou récurrent, l'ampleur de la menace perçue par la femme au moment et dans le contexte de l'agression, mais également la façon dont elle définit le comportement de l'homme, et si cela renvoie à des expériences antérieures. » (2019, p. 22) Les femmes expérimentent de nombreuses formes d'intimidation (verbales, physiques, psychologiques, sexuelles, économiques et sociales) en habitant la rue. Elles développent des stratégies pour se protéger, riposter à la violence, cependant le fait d'être en alerte constante, sans relâche, pour dormir, pour manger, pour se soigner… dans leur quotidienneté est une charge émotionnelle qui affecte directement leur expérience de la rue. Ces femmes se retrouvent dans des situations de vulnérabilité. Elles n'utilisent pas les mots « harcèlement », « harcèlement de rue », « harcèlement sexuel » ou même des « agressions sexuelles », car ces faits semblent passer comme des faits habituels de leur vie quotidienne auxquels elles doivent faire face en inventant des stratégies diverses pour se protéger :

« Lorsque les femmes : disent « rien ne s'est vraiment passé » - une remarque fréquente qui précède les récits de choses qui se sont effectivement produites - elles minimisent ou nient leurs expériences. Des choses très réelles se produisent lorsque nous sommes suivies ou poursuivies dans la rue, lorsque les partenaires masculins insistent pour avoir des rapports sexuels ou se livrent à une violence psychologique systématique- nous ne nous sentons pas en sécurité, notre confiance est trahie.[126]» (Kelly & Radford, 1990, p. 42). Marie par exemple, exprime son rapport ordinaire aux propositions de certains hommes : « *…en plus, même à mon âge, il y a de gens qui vont te demander de faveurs sexuelles, des SDF qui n'ont plus réussi aller au bordel ou avoir une femme depuis très longtemps… »*. A ses yeux, la demande de la « faveur sexuelle » est normalisée par le contexte du « continuum » de violence exercée sur le corps des femmes qui semble en permanence sexualisé et disponible à la convoitise des hommes. Il s'agit plutôt d'une forme d'imposition. L'utilisation quotidienne du mot « faveur » ne renvoie pas, en apparence, à l'image d'une contrainte, cependant le harcèlement sexuel et d'autres formes de violence, se révèlent dans la vie quotidienne de ces femmes, et elles passent souvent inaperçues comme tels tant elles semblent banales, et finalement « moins » dangereuses que des formes extrêmes comme le viol. Mais le témoignage des femmes qui les vivent montre bien que ces types de situations « habituelles » les dérangent. En outre, ces « faveurs » demandées aux femmes en errance révèlent une violence structurelle contre elles, qui n'est pas propre de la rue, mais qui est une violence de la société. Marie continue : « *tu vois, tu te rappelles à ces occasions que tu es une femme, mais dans le mauvais sens du terme, tu es une femme donc …[silence] Tu dois faire attention, même si c'est moins grave quand tu as l'âge, ça va plus arriver systématiquement…* » (Marie). Le fait de solliciter cet acte relève de l'intimidation même si Marie n'utilise pas le mot « harcèlement ». Cependant son vocabulaire en dit long : *« le mauvais sens »* d'être femme et de devoir toujours « *faire attention* » montre bien qu'il existe un apprentissage de la perception de soi comme une proie. L. Kelly et J. Radford (1990) exposent la minimisation des actes d'intimidation dans les

[126] "When women say "nothing really happened" – a frequent remark which prefaces accounts of things which did indeed happen- they are minimizing or denying experiences. Very real things happen when we are followed or chased on the street, when male partners insist on sex or engage in systematic emotional abuse- we do not feel safe, our trust is betrayed." (Kelly & Radford, 1990, p. 42)

expériences des femmes : « Lorsque les femmes disent « il ne s'est vraiment rien passé », elles affirment que cela aurait pu être bien pire[127]. » (1990, p. 51)

En outre, Marie donne deux significations à ce que c'est pour elle d'être une femme, un « mauvais », lié au fait de demander des « faveurs sexuelles », c'est-à-dire d'être livrée à une sexualité désirée par les autres. Un autre sens apparait plus loin dans l'entretien : « *C'est impossible d'être une femme à la rue parce que tu ne peux pas exister en tant que femme, c'est impossible à partir de l'image de la femme qui a la présence féminine, son charme, sa féminité tout ça, c'est impossible, c'est très viril survivre dans la rue, c'est un job pour homme, je pense que c'est pas un job pour les bonnes femmes…* » Quand « les conditions pour être une femme » ne sont pas remplies, l'existence est niée, elle se trouble. Ces « conditions », qui sont des attentes construites socialement, renvoient une image stéréotypée de ce qu'une « femme doit être », et les échecs de cette obligation sont des fardeaux qui s'ajoutent à leurs difficultés :

> Elles [les femmes en errance] savent qu'elles n'ont pas répondu aux attentes ou exigences de cette société envers elles. Elles n'ont pas réussi. Elles ne sont pas conformes, elles sont loin de tous les archétypes, de tous les rôles traditionnels : elles n'ont pas de « foyer », rôle essentiel dévolu à la femme… (Vaneuville & Femmes SDF, 2005, p. 47).

Marie parle d'une « présence féminine » dans un espace public toujours problématique quand on est une femme à la rue. Cependant, elle a vécu elle-même cette condition, elle et toutes les femmes qui interviennent dans cette recherche ont survécu. Marie donne ainsi sa définition de ce qu'est une femme : « *…être une femme c'est être propre, c'est être soignée, c'est être … c'est avoir une maison pour dormir…* », elle construit le modèle de la féminité à partir des valeurs apprises de la société. « La création collective, l'organisation qu'est la société, s'impose aux individus, et préexiste à chacun d'entre eux-, car nous naissons dans une société déjà existante. » (Delphy, 2010, p. 24). Les valeurs *nécessaires* pour la survie à la rue sont attribuées à l'identité masculine : « *être à la rue est un job pour un homme* », dit Marie. La lutte quotidienne pour subvenir aux nécessités est parfois épuisante. Tous les jours ces femmes s'interrogent sur un lieu où dormir, où obtenir un repas convenable, où passer la journée… L'errance signifie être dans une poursuite constante de soucis. Le manque de ressources matérielles, économiques, sociales et

[127] "When women say " nothing really happened" they are making a statement about how much worse it could have been." (1990, p. 51)

affectives rend la vie à la rue pesante. Cependant, ces femmes en dépit de leur situation développent leurs stratégies pour se défendre, pour se protéger.

Le corps « danger »

Csilla parle ainsi de son corps : « *Je dois porter toujours ces vêtements [ils sont amples, elle utilise souvent plusieurs t-shirts], je ne les aime pas. Parfois, j'ai peur d'être une femme, tu te dis que tu as un corps et c'est dangereux d'avoir ce corps. À Strasbourg, ça va encore, mais quand j'étais en Allemagne ou à Lyon, je me disais que j'allais avoir des problèmes pour ce corps, même si tu es jolie ou moche, tu as quelque chose, tu es femme quoi…* ». Façonné par le contexte social, « le corps est le support matériel, l'opérateur de toutes les pratiques sociales et de tous les échanges entre les acteurs » (Le Breton, 2011, p. 182). La crainte de porter un corps, son propre corps, signifie comprendre que, dans les relations avec les autres, le corps d'une « femme » acquiert un sens déterminé. Csilla perçoit son corps de « femme » comme synonyme d'un danger, car il « attire » des ennuis, toujours à la merci de la convoitise des hommes.

Lucie exprime le ressenti de son corps de femme : « Bah, ça dépend, être une femme c'est bien aussi, le problème tu sais, c'est le corps, alors, je suis pas une bombe tu sais, [rires], mais je sais me faire remarquer, ou pas, alors ton corps est là, tu le balades, et d'un coup tu sens qu'il y a un truc bizarre, comme dire, quand j'étais plus jeune mon corps, mais surtout mes seins, mes fesses, mon sexe, ils étaient utiles pour les gars, j'étais coupé, tu vois le truc ? [Coupé ? c'est-à-dire ?], bah les regards, je sais pas comme dire. » (Lucie). La sexualisation des corps rend certaines parties plus désirables que d'autres, pour les femmes les seins et les cuisses sont en effet marqueurs du désir, les seins par exemple, « lorsqu'ils sont appréhendés comme la figuration même de la féminité, soit cet ensemble de prescriptions qui assignent les femmes à la mission maternelle et à la disponibilité sexuelle, les seins cessent d'appartenir aux femmes pour devenir de simples objets destinés à remplir un certain nombre de fonctions. Tout doit donc être fait pour qu'ils comblent ces attentes sociales : ils doivent être et rester suffisamment beaux, suffisamment excitants, suffisamment nourrissants. » (Froidevaux-Metterie, 2020b, p. 201). Les femmes en errance n'échappent pas à cette socialisation des corps qui les expose davantage que les autres. Elles doivent éviter de « trop » s'exposer par leur manière de s'habiller ou de se comporter.

Le viol

Les statistiques montrent que les viols sont commis par des personnes proches du cercle intime de la victime : « En moyenne, le nombre de femmes âgées de 18 à 75 ans qui au cours d'une année sont victimes de viols et/ou de tentatives de viol est estimé à 94 000 femmes […] Dans 91% des cas, ces agressions ont été perpétrées par une personne connue de la victime. Dans 47 % des cas, c'est le conjoint ou l'ex-conjoint qui est l'auteur des faits. » (*Les chiffres de référence sur les violences faites aux femmes*, s. d.). Ces chiffres prennent en compte des femmes vivant en « ménage ordinaire[128] » en France métropolitaine. Pour les femmes à la rue, aucune statistique n'est disponible à cet égard.

Dans les récits de femmes en errance, les viols sont commis surtout par leurs partenaires ou des personnes qu'elles fréquentent à la rue, plus rarement par des inconnus. « Le concept de *continuum* suggère que le plaisir et le danger ne sont pas des contraintes s'excluant mutuellement, mais les deux pôles respectivement désirable et indésirable d'un *continuum* de situations » (Kelly, 2019, p. 29). Et à la rue la forme extrême de violence sexuelle est le viol.

Anne Lorient (2016) témoigne de la violence qu'elle subit étant enfant : sous le regard silencieux de ses parents elle est violée plusieurs fois par son frère. Elle fuit à Paris pour s'éloigner de ces maltraitances familiales. Elle retrouve une partie de sa famille éloignée, qui l'accueille pour quelques jours, mais elle part assez tôt et elle se trouve seule à la rue. Elle vit des expériences bouleversantes à Paris : non seulement la violence du quotidien de la vie en errance, mais aussi de la violence sexuelle. Dans son récit, elle raconte plusieurs rapports sexuels contraints, dans ce chapitre j'en cite seulement un, d'une brutalité extrême.

Un jour, alors qu'elle fait la manche près d'un supermarché, un homme s'approche et lui demande de partir en criant. Un autre *sans-abri* explique à Anne que l'homme en question, Rousskoff, possède chaque bout de trottoir près du supermarché que « son territoire » est cher.

---

[128] « Depuis 2005, la définition d'un ménage, au sens des enquêtes auprès des ménages réalisées par l'Insee, a été sensiblement modifiée. Est considéré comme un ménage l'ensemble des personnes (apparentées ou non) qui partagent de manière habituelle un même logement (que celui-ci soit ou non leur résidence principale) et qui ont un budget en commun. La résidence habituelle est le logement dans lequel on a l'habitude de vivre. Font donc partie du même ménage des personnes qui ont un budget commun, c'est-à-dire : 1) qui apportent des ressources servant à des dépenses faites pour la vie du ménage ; 2) et/ou qui bénéficient simplement de ces dépenses. » (*Définition - Ménage (au sens des enquêtes auprès des ménages)*, 2016)

Anne décide de retourner à son trottoir, pensant qu'elle peut trouver un accord avec Rousskoff. Quelques minutes plus tard, cet homme arrive avec d'autres personnes et l'agresse physiquement. Croyant trouver un compromis, elle décide toutefois de rester sur place, sans demander d'argent aux passants, mais plutôt de la nourriture, des produits d'hygiène, etc. Le « Russe » la laisse tranquille, cependant quelques jours plus tard :

> « Rousskoff m'a retrouvée, […] il n'est pas seul, deux hommes l'accompagnent. L'un me montre un long couteau pour me faire taire, l'autre ricane, un freluquet nerveux avec des yeux globuleux. Je me recroqueville contre le mur. Celui qui tient le couteau commence à écarter mon manteau, ma veste, mon pull. Je tremble de tous mes membres comme une épileptique. Tout va très vite. Ils me plaquent au sol, nue, glacée. La tournante a duré des heures. J'ai mordu, hurlé, suffoqué. Une véritable torture, dans mon dos, dans mon sexe, dans ma bouche. J'ai pris des coups en essayant de me défendre, j'ai entendu des râles, des halètements, j'ai respiré des souffles alcoolisés. Ma tête a cogné maintes fois le mur, le sol, j'avale du sang. Je me sens partir, mourir, revenir. D'autres Russes les ont rejoints, ils sont six, sept ou huit maintenant. À quoi ça sert de compter les animaux de la meute à ce niveau de bestialité ? Je ne suis qu'un pantin désarticulé, mon esprit est anéanti, je ne pense plus. C'est la descente aux enfers. En décrivant cette scène j'ai encore mal, j'entends leurs rires démoniaques… Le pire arrive. D'abord une giclée de vapeurs d'alcool, une bouteille versée sur moi, puis cassée, elle me déchire les omoplates, j'ai l'impression que ma peau s'ouvre, on me retourne et le verre froid, acéré, attaque mon sexe. Je me souviens d'avoir tant crié… pour rien… Je reconnais ma voix, elle sort de ma gorge endolorie, mais mon corps n'est plus à moi. La douleur en bas des reins, les brûlures dans mon vagin, l'étau qui enserre ma nuque, est-ce bien moi ? Je perds connaissance. Je meurs dans une flaque rouge, poisseuse. Ils m'abandonnent nue, pleine de sang et de sperme. » (Lorient, 2016, p. 110-111)

C'est un passant qui appelle les pompiers en la voyant au sol dans cet état. Elle reste quelques jours dans un hébergement, mais elle devra encore repartir. Anne ne signale pas ce qui s'est passé, elle trouve la procédure épuisante, longue, humiliante, elle n'a pas confiance dans la police qui prendra son cas. Pour certaines femmes il est difficile de dénoncer des agressions, parfois elles partagent leurs témoignages avec des bénévoles, avec les travailleurs sociaux, mais aucune étude ne porte sur les violences sexuelles subies par les personnes à la rue. Il n'existe pas davantage de données en France sur le processus de dénonciation des agressions sexuelles ou physiques par les femmes en situation de rue. Selon l'association femmes SDF à Grenoble, les femmes ne dénoncent pas les agressions qu'elles vivent dans la rue : « ces femmes ne portent pas plainte, et bien qu'informées, elles ne vont que très peu trouver les associations qui luttent contre les violences conjugales. » (Vaneuville & Femmes SDF, 2005, p. 79). Comment une femme vivant dans les

conditions précaires, sans chez soi, peut-elle dénoncer ces agressions alors qu'elle est parfois aussi la proie de la violence des institutions.

Anaëlle raconte ainsi le viol commis par un policier lors d'une détention : « *Et en plus il m'a violé lui, il a dit « tu me fais une pipe, tu auras le droit à une bière », la première fois que je me suis fait arrêter […], je l'ai fait la pipe. Il a dit « elle est moche, mais elle le fait bien », mais j'ai pas eu le droit à une bière […] il a été viré le flic parce qu'une autre meuf qui était en détention, il lui a fait le même coup ; et elle a dit la même chose que moi, je la connaissais pas, ah beh il est tombé, c'est un flic de merde, ah oui* » (Anaëlle). Elle dénonce aussi un autre agresseur : « *Un jour, par contre, je me rappelle, oh putain je suis tombée sur un mec que je suis allée au commissariat, j'ai retenu le numéro d'immatricule, vu que j'étais alcoolisée […] c'est pourri. Il m'a fait du mal, ce mec, je me souviendrais toujours. Je l'ai roulé, « j'ai dit pardon monsieur, vous aurez une pièce » [sa voix, elle devient douce] il m'a dit « tient, je te donne 20 francs », c'était là où il y a de […] à la gare. « Je te donne 20 francs et tu prends ton sandwich et tu me rends la monnaie », j'ai dit « oui monsieur », […] et je suis partie. Et le lendemain il ne m'a pas loupé, il m'a dit « je t'en veux pas » [elle ne lui a pas rendu la monnaie], et il m'a dit « vient avec moi, je t'offre en verre », moi alcoolique, j'ai dit « pas problème » […]. Putain, je me suis fait avoir, mais comment j'ai pu.... Il a dû me droguer, je me suis retrouvée à poil, les mains dans le dos, j'étais enceinte en plus […] en fin et il m'a dit « appelle moi maître ». Je voulais prendre un couteau pour le planter, pour ne plus vivre, et j'ai dit 'oui maître'. Et j'ai dû lécher sa pisse, j'ai dit « oui maître » et j'ai dû lécher sa pisse, trois fois et après il m'a lâché. Il m'a dit « rhabille-toi et dégage », et c'était une camionnette, je suis allée au commissariat de X […], oui, qu'est-ce que tu veux que je te dise* ». Anaëlle a un long parcours de rue, plusieurs fois hébergée elle vit des années en situation d'errance son expérience est accablante : « *Un jour je me suis fait violer* [cet homme fait partie de ces connaissances], *il m'a dit vient « avec moi ». Il m'a tenu la main tant que je me fasse violer. Il y a tellement de mecs qui m'ont violé […] j'ai eu la chance, Seigneur merci que j'ai jamais eu des maladies, que j'ai jamais rien eu, j'ai la chance de ne pas être tombée là-dedans, je te promets, toutes les meurtrières que j'ai connues en tôle, elles ont tué leurs mecs à cause de ça. […], mais que Dieu me préserve de ça, imagine-toi, avec tout ce que j'ai vu.* »

Certaines femmes, ne nomment pas encore même ce type de rapports contraints, dans son récit, Csilla laisse entrevoir les violences sexuelles qu'elle a connu *: « Il y a des fois que tu te laisses*

faire … tu n'as plus envie de rien, tu regardes ailleurs, tu ne peux pas te nettoyer… il t'a volé quelque chose, c'est un sentiment bizarre, comme si une partie de toi est partie, et tu ne peux pas la récupérer, elle est loin, et tu n'es plus la même… ». Le *continuum* prend en compte, ces situations, dans lesquelles même toutes les formes de violences sexuelles, ne se définissent pas en tant que telle, même si elles bouleversent parfois la vie des femmes. Csilla parle d'un « il » : « *il t'a volé quelque chose* ». Pendant l'entretien elle ne fait pas des références plus explicites, je lui demande si elle a été agressée sexuellement, elle répond sans ajouter davantage : « *maintenant je suis bien* ». « L'image du corps n'est pas une donnée objective, c'est une valeur qui résulte essentiellement de l'influence de l'environnement et de l'histoire personnelle du sujet. » (Le Breton, 2011, p. 216). Csilla éprouve la peur d'avoir un corps de femme du fait de ces moments de violence à la rue. Son corps est l'objet de désir et d'agression, elle ne peut pas s'en débarrasser.

En outre, les recherches menées sur les violences faites aux femmes montrent les conséquences psychiques qu'elles subissent lorsqu'elles sont agressées. Des effets psycho-traumatiques telles que la sidération, la mémoire traumatique et la dissociation (Salmona, 2019) sont étudiées aujourd'hui pour expliquer leurs réactions de victimes et survivantes de violences sexuelles. Les femmes en situations de rue sont aussi exposées à ces mêmes effets, cependant, nous ne possédons aucun chiffre, aucune étude sur ce sujet en particulier.

Les femmes en errance sont ainsi exposées au continuum des violences sexuelles, cependant elles restent actrices de leur existence, elles cherchent des stratégies de toute sorte pour cacher leurs corps (nous y revenons dans le chapitre « présentation de soi ») et se protéger comme elle peuvent : « Aussi paradoxal que cela puisse paraître, elles n'hésitaient pas à « flinguer » d'éventuels agresseurs en les intimidant avec l'éventualité de les infecter avec des maladies (sexuellement) transmissibles. Ces femmes ont développé un arsenal de ruses qui sont de véritables munitions et qui les empêchent d'être placées dans une position purement victimaire où elles ne subiraient que des violences sans savoir s'en défendre. » (Almeida Cabral, 2020, p. 17)

Chapitre XI Mourir dans la rue

Quelqu'un qui est mort

« Je pense à quelqu'un qui est mort, un copain
Ça fait du mal au cœur
Il s'appelait Michel, je pense à lui
Pour moi, ça fait mal au cœur (…)
Il est mort – moi je l'ai réveillé, j'ai été le voir
Je le touche, les pattes cachement gelées (…)
Je pense trop à lui
J'ai été à l'enterrement
Ça me fait mal au cœur. »

Neveux, Bernard.
In : La douceur dans l'abîme : vies et paroles de sans-abri.

La mort en situation de rue

Les soins et les cérémonies envers les défunts sont différents selon les cultures, les religions, les sociétés, les familles et les époques historiques. Par exemple, dans certaines zones du Pacifique colombo-équatorien les expressions religieuses et les pratiques rituelles sont influencées par les traditions indigènes, africaines et catholiques, lorsqu'une personne meurt, son âme ne va pas au « ciel » ou en « enfer », elle continue à faire son deuil dans l'espace des vivants. Ainsi, les cérémonies funéraires sont pleines de chants des femmes, et la musique des marimbas jouées par les hommes accompagnant les morts pour qu'ils trouvent un « bon chemin ». Parfois, ces âmes peuvent avoir des contacts avec les vivants, apparaissant dans les montagnes ou dans le cimetière. Le Ciel existe et son pendant est la Terre. Dans le ciel, Dieu, les saints et les vierges vivent, mais les morts n'y vont pas. (Antón Sánchez, 2014).

En France par exemple dans le village de Minot, une femme désignée est comme celle qui aide les femmes à accoucher mais aussi à préparer les morts pour les funérailles. Le corps de la personne est lavé et habillé d'un costume de cérémonie préparé en amont par le défunt dans sa garde-robe, une serviette blanche est placée sur le visage. La femme qui aide prépare aussi l'endroit où le défunt sera installé : « Le mort « bien arrangé », elle se livre à tout un ménage mortuaire : fermer les fenêtres, les volets, couvrir le miroir d'un linge- blanc selon les uns, noir selon les autres – sinon il refléterait, retiendrait pourrait-on plutôt dire, éternellement le visage du mort « on le verrait toute sa vie dedans parce que le miroir est généralement placé en face du lit » (…) rien ne doit sortir de la chambre du mort, hormis (…) l'eau qui a servi à sa toilette : jetée dehors, à la rue. »

(Verdier, 2000, p. 102). Le corps reste ainsi trois jours, les voisins peuvent passer et s'ils le souhaitent, regarder pour une dernière fois le visage du défunt en soulevant le mouchoir blanc. Ou encore, dans différentes régions des rituels spécifiques se réalisent, en Bretagne par exemple les membres de la communauté accomplissent leurs rôles traditionnels : « La lavandière va prévenir les voisins, qui vont alors se charger de la toilette du mort et l'installer dans la chapelle blanche dans laquelle ont été déposés des cierges bénis de la chandeleur, du buis, de l'eau bénite dans une assiette. Dans chaque village, une femme a pour rôle de dire des prières » (Clavandier, 2009, p. 80).

Au cours des années 1980 et 1990, des chercheurs en sciences sociales ont analysé et théorisé un déclin des rituels funéraires dans les sociétés occidentales, prévoyant une possible invisibilité et un déni de la mort. (Elias, 1998 ; Thomas, 1976 ; Vovelle, 1983). Dans les années 2000, d'autres conceptions des rituels mortuaires ont vu le jour. La chercheuse Gaëlle Clavandier (2009) réfute ces positions car pour elle, les sociétés modernes créent de nouveaux rituels, dont beaucoup sont désormais liés au marché et à la professionnalisation des personnes qui s'occupent des morts. Par exemple les pompes funèbres prennent en charge les démarches administratives (certificat de décès, etc.), la préparation des obsèques (l'inhumation, la crémation, le cercueil, l'urne, le transport funéraire, les soins du corps, l'annonce du décès…), la cérémonie funéraire (les obsèques civiles ou religieuses, les fleurs de deuil…), l'après les obsèques (démarches, remerciements pour les condoléances, soutien psychologique). La communauté est moins impliquée, et l'affaire devient plus individuelle.

En somme, ritualiser la mort est une nécessité dans les différentes sociétés, exclure certaines personnes de cette ritualité brise le lien social, alors la manière dont les funérailles des plus pauvres est gérée touche énormément ceux qui appartiennent à ce groupe social. « La dignité des obsèques des plus pauvres n'est pas assurée par le droit, bien qu'elle soit préconisée. Parmi les problèmes couramment soulevés, on trouve notamment celui de l'identification de personnes défuntes » (Boissonnat et *al.*, 2018, p. 29). Aborder le sujet de la mort des habitantes de la rue signifie parler des « oubliées », des « abandonnées ». La population de la rue est souvent invisibilisée dans la sphère sociale, dans certains lieux les personnes à la rue sont réprimées, chassées des centres-villes pendant la saison touristique, alors de fait, leur mort reste aussi invisible. Parfois elles meurent dans l'espace public, leurs corps sont retrouvés sur le trottoir, au parc, sur la voie du métro, sur un

banc, dans un parking, sous un pont, en forêt, dans leur abri de fortune, dans une cabane, dans une tente, une voiture, un squat, dans une chambre d'hôtel, un garage désaffecté. D'autres meurent dans les institutions d'accueil : un hébergement d'urgence, à l'hôpital, le local d'une association…

Ces hommes et ces femmes sont retrouvés par les passants, la police, les amis, les professionnels, les bénévoles… Les raisons de leur décès sont aussi multiples : maladie, froid, règlements de comptes, suicide, accidents, surdose, avortement clandestin, refus de soins… La saison du « grand froid » est responsable majeure des décès de personnes à la rue. Cependant ces personnes décèdent aussi les autres saisons : « Le printemps est une période critique, car des vagues de froid peuvent surprendre les personnes mal protégées, surtout dans la partie septentrionale de la France. En été, de nombreux services sont fermés (restauration, hébergement, soins), ce qui fragilise la santé des sans-domicile et les rend plus vulnérables à la maladie, aux effets de la malnutrition, à la déshydratation… » (Brousse et *al.*, 2010, p. 77)

Circonstances

Un travail de remémoration est fait en France par l'association « Les morts de la rue[129] » en lien avec des associations partenaires et des institutions publics comme les mairies. Leur travail consiste à comptabiliser les personnes décédées à la rue[130], et à retracer leur histoire, rechercher leur famille, leurs amis, leurs connaissances, et organiser les obsèques.

Le collectif « Les morts de la rue » a recensé en 2019 en France métropolitaine, 659 décès de personnes « sans domicile personnel », 67 % par des raisons inconnues, et 21% à la suite de violences subies. Parmi le nombre total de décès, seulement 9% correspondent à des femmes. (Collectif Les Morts de la Rue, 2020) Sur 472 décès en 2004, on compte 432 hommes et 40 femmes par le même collectif. (2005).

---

[129] « Collectif Morts de la Rue ». Consulté le 27 août 2021. http://www.mortsdelarue.org/.

[130] « Faire savoir que vivre à la rue mène à une mort prématurée ; dénoncer les causes souvent violentes de ces morts ; veiller à la dignité des funérailles ; soutenir et accompagner les proches en deuil » « Historique - Statuts - rapports d'activité - Collectif Morts de la Rue ». Consulté le 26 juillet 2021. http://www.mortsdelarue.org/spip.php?article217.

La mort d'un ami est un coup dur pour les habitants de la rue, beaucoup d'entre eux perdent le seul lien affectif qu'ils avaient en dehors des associations de soutien. D'autres perdent un ami devenu comme un membre de leur famille alors qu'ils ne l'ont pas vu depuis longtemps. La façon dont la société traite la mort des personnes vivant dans la rue a un impact sur celles qui sont encore en vie et qui habitent toujours dans la même précarité. « Il y a encore 10 ans, les « indigents » étaient inhumés par « voie administrative », (ce qui reste le cas pour ceux qui ne sont pas réclamés) amis et associations n'avaient pas la possibilité d'accompagner la camionnette transportant plusieurs corps au cimetière, le lieu de l'inhumation n'était pas clairement indiqué. Les célébrations avaient lieu sans le corps, un objet pouvant le symboliser : photo, fleurs, bougie… » (Rocca, 2002, p. 37).

L'association mène des recherches approfondies et poursuit différentes étapes pour raconter l'histoire du défunt. Des témoignages sont recueillis sur les lieux où le corps a été retrouvé, ensuite les commerçants de la rue sont sollicités afin de savoir s'ils connaissaient la personne en question. La recherche s'avère compliquée lorsque les commerçants n'ont aucune information sur elle, ou si, dans la rue, il n'y pas de restaurants, de cafés, de pharmacies…, des endroits susceptibles d'avoir été fréquentés par la personne disparue. Alors le collectif colle une fleur et un petit panneau sur le lieu du décès, qui signale la mort survenue là en décrivant la personne, et en demandant des informations éventuelles sur le ou la disparu(e). Un numéro de téléphone permet de contacter le collectif. Une des personnes qui tient le blog, raconte l'importance du fait de choisir les fleurs : « Pour ma part, le choix des fleurs est un moment très fort. C'est quelque chose qui peut paraître anodin, voire même dérisoire. Mais il s'agit d'une personne dont on ne sait que très peu de chose et qui n'a pas forcément de proches, à notre connaissance. Pendant ces quelques instants nous, volontaires en service civique, revêtons l'habit de celui qui a une pensée pour un défunt, un geste, un mot, et en l'occurrence une fleur…(Zia) ». (« Mémoire des morts de la rue », 2017)

Les témoignages recueillis par l'association « Les morts de la rue » exposent les sentiments de ceux qui ont accompagné de différents manières les habitantes décédées, ils rappellent les beaux moments vécus avec elles, les rires, les aventures, les souvenirs restés tatoués dans leur mémoire. Anaëlle parle de la mort de ses amis, « *si tu savais combien d'amis que j'ai perdu, j'espère ils sont bien, si c'était pas des crises d'épilepsie ou de [...] c'était un cancer de poumon, le dernier que j'ai perdu, c'est le plus grand que j'ai perdu, c'est Maurice ça fait que 9 mois, [il avait] 39 ans,*

putain... ». Anaëlle laisse couler quelques larmes en parlant de son ami. Un hiver, elle prête une chambre d'hébergement à Maurice et dort alors chez son copain. Après avoir occupé la chambre plusieurs mois, Maurice remercie Anaëlle et conclut : « *il m'a dit, je remercie tes murs.* » Anaëlle n'oublie pas la mort de son ami, elle exprime son chagrin ouvertement, et en parlant de lui, elle parle aussi de l'histoire de Maurice, de ses souvenirs, des moments qu'ils ont partagés ensemble, elle donne une histoire à cet homme. Le contexte d'une vie est toujours donné pour ceux qui restent vivants.

L'organisation de la cérémonie funéraire

Pour certains chercheurs les habitantes de la rue sont « désocialisées » du fait de leur existence à la rue, mais pendant les funérailles des personnes décédés, leurs connaissances racontent les moments partagés, les conversations, leur souffrance… Et l'on découvre qu'elles possédaient une vie sociale parfois intense, qu'elles ont marqué les souvenirs non seulement de leurs compagnes ou compagnons d'errance, mais aussi des habitants d'un quartiers, des commerçants, des bénévoles des associations…

Professionnels

Le deuil est aussi partagé par les professionnels qui accompagnaient ces personnes : « Il est arrivé des périodes où les morts étaient plus fréquentes (sur l'une de nos équipes, 10% des personnes domiciliées sont décédées en 1 an, la plupart connues depuis des années). Nos équipes étaient alors sous le choc. Pour nous comme pour les personnes de la rue, même les célébrations ne nous permettaient plus d'assimiler. » (Rocca, 2002, p. 38).

Certaines habitantes de la rue qui meurent étaient en voie de construire des projets professionnels, ou prêtes à accepter un suivi médical et/ou social professionnel, d'autres commençaient une nouvelle vie dans des hébergements, ou dans leur propre appartement après avoir vécu des années dans la rue, ou initiaient leur traitement contre la dépendance à l'alcool ou les drogues, parfois elles étaient sur le point de mettre leurs papiers à jour (carte d'identité, les demandes administratives comme la CAF, ou l'assurance maladie...) et c'est à ce moment-là qu'une mort soudaine les surprend. Les professionnels (les assistants sociaux, les éducateurs spécialisés, les bénévoles, médecins, infermières…) engagés auprès de ces personnes souffrent également de ces pertes, après des années de travail, de conversation, souvent de « va-et-vient » ils voient les

personnes à la rue mourir. De nombreux professionnels sont dévastés par leurs pertes, et font également face à leur propre deuil et à celui de ceux qui restent encore en vie. La mort invisible des personnes de la rue conduit également à un certain déni de la recherche sur ce que signifie pour les professionnels la perte des personnes qu'ils ont traitées.

Famille

Certaines familles, grâce aux informations des associations, découvrent la situation de rue d'un proche qui ne donnait plus de nouvelles depuis longtemps et qui est maintenant décédé. D'autres familles savaient que leur proche était à la rue car elles n'avaient pas tout à fait perdue le contact. Elles reçoivent un appel des associations ou des travailleurs sociaux pour les informer du décès de leur proche. Bien sûr, il faut en savoir davantage sur l'histoire de ces personnes en errance, pénétrer l'ensemble de leurs cercles de sociabilité, certaines informations étaient connues sur les raisons de leur existence à la rue, leur histoire, certaines données de leur vie privée. Parfois elles étaient très ouvertes aux travailleurs sociaux sur leurs informations familiales. De nombreuses personnes qui vivent dans la rue ont quitté leur famille en raison de la violence de leurs parents ou de leur partenaire, du décès précoce des parents, de divorces irréconciliables, de l'alcoolisme ou de la toxicomanie, de la perte d'emploi, de la migration...l'histoire de leur vie en témoigne. « Les femmes se retrouvent plus fréquemment à la rue que les hommes suites à des conflits familiaux, des violences conjugales, des mariages forcés. » (Collectif Les Morts de la Rue, 2020, p. 4)

Dans tous les cas, la prise en compte de la cérémonie et des personnes qui y prennent part, est liée aux renseignements que le défunt a partagés avec ses différents cercles sociaux de son vivant. Par exemple, si la personne évoquait ses croyances religieuses avec ses compagnons de route, les travailleurs sociaux ou les bénévoles, les funérailles se déroulent conformément à sa foi religieuse. Ou si la personne avait fait part de détails privés tels que le fait d'avoir sa mère vivante qui habite dans telle ville, alors les responsables tentent de la retrouver pour lui communiquer le décès. Quand la famille se présente, elle décide de la manière dont elle souhaite que les funérailles se déroulent. Mais les démarches de l'enterrement ne peuvent pas attendre longtemps, la loi prévoit que le décès doit être déclaré dans les 24 heures à la mairie du lieu où la personne est morte, cependant les décès accidentels ou les suicides présumés doivent d'abord être signalés à la police. Selon le Code général des collectivités territoriales le délai maximum légal entre le décès et l'inhumation est de six jours avec possibilité de dérogation à cette date dans des situations précises. (Article R2213-

33 - Code général des collectivités territoriales - Légifrance, s. d.) Ce délai convenu par la loi n'est parfois pas suffisant pour contacter les familles. Dans certains cas elles apprennent tardivement le décès de leur proche : « On a vu avec la police pour retrouver la famille des gens, des amis, des proches quoi. Le problème c'est que l'enterrement, enfin les obsèques, ça doit aller vite, et on n'a pas le temps ou même on n'a pas les moyens peut-être pour chercher les proches. On a eu des familles qui… Une dame, une fois, elle appelle un jour et demande si on ne connait pas son père, elle le cherchait. Et là, moi, j'étais, ben, oui je le connaissais, mais il est décédé quoi. Elle n'était pas au courant. » (Boissonnat et *al*., 2018, p. 45).

Cependant, certaines familles refusent de s'en occuper, leur rejet durant leur vie se prolonge dans l'indifférence au traitement de leur corps. D'autres circonstances s'ajoutent : « les frais d'obsèques relèvent de l'obligation alimentaire et sont à la charge de la famille. Si cette famille est vulnérable sur le plan financier, elle peut être incitée à ne pas réclamer le corps d'un parent, de crainte d'avoir à rembourser la somme avancée par la mairie. ». (Boissonnat et *al.*, 2018, p. 45-46). Alors, la précarité économique de sa famille laisse le corps du défunt à l'abandon. L'administration et les associations s'occupant alors des funérailles.

Amis de route

De nombreuses personnes vivant dans la rue quittent leur domicile avec un sac à dos en mains, rempli de choses utiles pour la vie quotidienne, mais aussi de petits objets qui leur sont précieux. Dans la rue, d'autres souvenirs se construisent, parfois nés de la violence, de la faim, du froid, de la soif, d'une solitude non choisie, et bien d'autres formes d'adversité. Ces moments partagés avec quelqu'un qui leur a fait du bien donnent un sens différent à tout ce que signifie la vie dans la rue, ils leur ont permis de nourrir des espoirs, d'avoir des conseils. Parfois, ils se sentent vaincus, abandonnés par tout le monde, la famille, les amis d'avant la rue, les institutions... Soudain une amitié se développe, une amitié qui donne une pause à la dureté, mais en même temps l'accompagne. La mort de cet être cher peut être bouleversante. « *Je crois qu'il a emporté avec lui une partie de ma vie, nous avons tant vécu, nous avons tant parlé, nous avons tant pleuré, nous avons tant ri… les sourires restent comme une consolation, mais la douleur de ne plus jamais le revoir, c'est autre chose, peut-être que rien qu'en le cherchant dans ma mémoire, cette douleur a un autre nom… qui je-dois chercher quand j'ai besoin de le chercher, qui je-dois appeler quand j'ai besoin d'entendre sa voix, qui, s'il n'est pas là, n'est tout simplement pas là…* » (Irène). Cette

femme parle d'un ami de route, elle a connu cet homme après des semaines de déambulation sans savoir quoi faire de sa vie à la rue. Elle est bien plus jeune que lui. C'était un « homme solitaire », dit-elle. Cependant il a su donner un espace de vie à Irène.

Ces cérémonies effectuées pour les morts oubliés de la rue, sortis ainsi de leur anonymat, donnent du sens à leurs collègues de la route/ de la rue encore vivants. Ils savent qu'on ne les oubliera pas, qu'ils laisseront une trace, même si leur existence actuelle est plus amère. Les funérailles de ces personnes ne s'adressent pas seulement à leur mémoire, car il reste les autres, les vivants, ceux qui observent, certains envisagent leur propre mort dans la douleur, la peur de l'indifférence.

Cependant, ces corps « oubliés » ou non réclamés par leurs familles ont tissé d'autres liens à la rue, ce sont eux qui subissent les injustices sociales en face de la mort d'un ami : « Nous, on a eu le cas d'un ami qui, qui était à Saint-Dié : ils l'ont transporté à Nancy pour prélever ses organes. C'était un SDF. Et nous, on s'est battu pour pouvoir récupérer le corps, pour qu'il soit enterré à côté de son copain qui était SDF aussi. Mais on a eu du mal au départ. Et en plus, ils nous ont fait payer le transfert, le retour du corps alors que, je veux dire en plus, c'est eux qui l'ont transporté à Nancy : ils n'avaient rien demandé à personne. Ils lui ont pris ses organes. On s'est battu pour récupérer le corps […] Au départ, il voulait être enterré à côté de son copain, ils ne l'ont jamais enterré à côté de son copain. Ils l'ont enterré plus loin dans le cimetière et ils l'ont incinéré sans qu'on ne dise rien […] Et eux, ils voulaient assister à l'enterrement. Ben, on ne leur a pas donné l'heure où l'enterrement se passait, et ils n'ont pas eu droit d'aller à l'enterrement de leur copain. » (Boissonnat et *al.*, 2018, p. 78). Ils réclament en quelque sorte faire une place à leurs morts, leur disparition ne le laisse pas indifférents.

Compagnon

Quand le compagnon ou la compagne d'une habitante de la rue meurt, l'existence partagée est brisée, il n'y a plus la protection mutuelle, le fait d'être sauvé ensemble ou même de sombrer ensemble. Cette union soutient les couples partout, parfois la capacité à affronter l'adversité de la rue ne vient que du fait d'avoir un partenaire et de pouvoir parfois s'abandonner à lui. Mais si l'un des membres du couple meurt, alors l'isolement intervient, tout change. Avec qui se réveiller le lendemain et partager les épreuves du jour. Le chemin est non seulement douloureux à cause du deuil, mais aussi à cause des dures conditions de vie à la rue qu'il faut désormais affronter seule,

sans soutien affectif. Pour certaines femmes, la perte du partenaire signifie la perte de la sécurité : « *C'était difficile de le perdre, j'étais amoureuse, mais du jour au lendemain, j'avais plus cet amour, mais j'ai aussi dû affronter la peur de la rue toute seule, je ne me sentais pas capable de le faire sans Alex, on a souvent été attaqués par des gens qu'on ne connaissait pas, et d'autres qu'on connaissait, mais quand on est avec un homme, on se sent quand même en sécurité, maintenant je suis très seule, je sens le danger, avant je n'allais pas souvent dans les associations, maintenant je le fais, j'ai pas de choix, je ne peux pas être seule et vivre dans la rue* ». (Ginette)

Parfois, la recherche sociologique destinée aux personnes à la rue se concentre sur leurs besoins « vitaux », ou leur « insertion », sans se montrer très intéressée par leur affectivité. Les habitantes de la rue ne souhaitent pas être enterrées dans des fosses communes, autrefois appelées « carrés des indigents » terme aujourd'hui péjoratif et remplacé par « terre commune ». En France, une démocratisation de la sépulture individuelle se produit au cours du XVIII siècle, ainsi qu'une laïcisation des pompes funèbres et les cimetières, à exception de l'Alsace et la Lorraine. (Moreaux, 2004). Les enterrements dans des fosses communes sont perçus par les habitants de la rue comme une injustice. Pour beaucoup de ces personnes, il est douloureux de ne pas assister au départ de leur proche dans le cadre de ce qu'ils estiment être une cérémonie juste et digne. « L'attribution différentielle du droit au deuil [*grievability*], qui décide quels sujets doivent être pleurés et le sont effectivement, et quels sujets ne doivent pas l'être, produit et entretien des conceptions exclusives de qui est humain d'un point de vue normatif : quelle vie est jugée digne d'être vécue, quelle mort d'être pleurée ? » (Butler, 2005, p. 17). Alors, la prise en charge de la mort des habitants et habitantes de la rue reste un moment fondamental pour ceux qui restent en vie.

Conclusions

L'idée de cette recherche nait en lisant la bibliographie française sur les personnes en errance, je constate alors le manque des paroles des femmes. Cependant en parcourant des villes comme Paris, Lyon et Strasbourg je remarque la présence des femmes en errance dans l'espace public. Certes, la statistique montre qu'elles sont moins nombreuses en relation aux hommes, néanmoins cela n'explique pas leurs parcours de vie, ou comment elles se débrouillent pour vivre à la rue dans un milieu essentiellement masculin. D'autres chercheurs et chercheuses se sont intéressées à la question avant cette recherche, Carole Amistani (1998, 2001) donne les premiers pas, ainsi que Maëlle Planche (2010, 2014), Audrey Marcillat (2014) et Marine Maurin (2016, 2017a, 2017b). Le but alors de cette recherche est de décrire et d'analyser la vie quotidienne des habitantes de la rue à partir d'un point de vue interactionniste et de traiter des sujets peu étudiés en sociologie telles que la menstruation ou la marche contrainte. En outre, des sujets répandus dans les études du « sans-abrisme » sont ici abordés seulement du point de vue des femmes, en outre je me centre sur les échanges face à face avec les autres, sur les rapports qu'elles maintiennent avec la nourriture, leur hygiène, la signification de leurs possessions, leur sexualité, leur souci de l'apparence, etc. La débrouillardise de ces femmes apparait dans chaque chapitre de la thèse.

Pour commencer, nous synthétisons les différentes figures d'exclusion des personnes qui habitent la rue. On passe du vagabond au mendiant, du clochard au sans domicile fixe (SDF). Cependant, cette dernière dénomination possède des aprioris que nous souhaitons éviter. Tout au long de la thèse, ces femmes sont nommées « habitantes de la rue » (cette appellation est souvent utilisée en Amérique latine), femmes en errance (évoquant ainsi le mouvement dans la ville de ces femmes pour mener leur vie quotidienne) ou femmes en situation de rue, sans abri. En outre, très peu des femmes rencontrées se nomment en tant que « SDF ». Un des apports de ce chapitre est de parcourir les ouvrages dits *classiques* (Declerck, 2001; Gaboriau, 1993; Vexliard, 1957) en cherchant la voix des femmes.

Ensuite, nous nous concentrons sur les apprentissages des usages de la ville. Habiter à la rue implique de découvrir et de mettre en place des stratégies pour l'utilisation de cet espace. Certaines femmes commencent leur errance dans des villes qui leur sont inconnues, d'autres connaissent déjà la ville, mais la découvrent d'une manière différente. Bien qu'elles soient dans une recherche constante pour trouver de la nourriture, une place pour dormir, ou se soigner… elles y réalisent

d'autres activités : elles apprennent le français, fréquentent des musées, des bibliothèques et médiathèques, lieux où elles consultent internet, lisent, regarder la télévision, écoutent la musique, utilisent les toilettes… Certaines passent leurs journées entre la gare et les associations, pour quelques femmes cet espace reste un lieu de repère. En outre, mettre en valeur leurs observations de la ville (comment elles définissent les passants, comment elles développent leurs connaissances sur la manche…) revient à montrer qu'elles sont actrices de leur existence. Le trottoir est aussi utilisé pour la marche contrainte. Certaines marchent des heures pour « passer le temps », d'autres marchent toute la nuit pour se protéger des possibles agressions, ou elles l'utilisent comme une manière de s'évader, de se fondre dans le mouvement du corps.

Nous abordons aussi la présentation de soi. À la rue, s'habiller n'est pas une activité anodine pour ces femmes. Souvent elles développent des stratagèmes, parfois à contrecœur, en cachant leurs formes féminines pour se protéger des agressions. Malgré cela, elles ne sont pas épargnées par la violence. Cette stratégie est aussi une façon de montrer leur force, la manière dont elles s'habillent envoie un message aux passants, elles souhaitent se faire respecter, montrer qu'elles sont prêtes à se défendre s'il le faut. En outre, elles réfléchissent à leur manière de s'habiller en lien avec le climat de la saison. Parfois, elles sont en difficulté pour trouver des vêtements qui leur conviennent, surtout les sous-vêtements. D'autres pratiques de soin telles que le maquillage et la coiffure sont appréciés et préservés par certaines femmes, pour qui ces activités sont une manière de maintenir l'estime de soi et la résistance.

Puis, nous évoquons le rapport à la santé des habitantes de la rue. Certaines cherchent à préserver leur santé en prenant en considération la manière dont elles sont accueillies dans les cabinets, les associations, etc. Plusieurs renoncent partiellement aux soins, l'annonce d'un cancer ou d'une autre maladie grave est ardue à accepter. Il est nécessaire replacer la maladie dans leur histoire de vie. D'autres connaissent les risques du refus de soins, cependant elles préfèrent d'une certaine manière garder leur indépendance face à l'institution médicale. Par ailleurs, la santé gynécologique des femmes en errance n'est guère étudiée en sociologie. Certaines associations et des institutions médicales proposent des examens gynécologiques, des dépistages de cancers, des méthodes contraceptives ainsi que le suivi des grossesses. Nous évoquons quelques témoignages de femmes sur leur suivi gynécologique ainsi que sur leur rapport au corps dans ces circonstances. Or, les violences gynécologiques et obstétricales ne sont pas abordées. Il n'existe pas, à ma

connaissance, d'autres recherches sociologiques qui abordent la question et qui puisse alimenter cette étude. Si les violences sexuelles et physiques sont vécues par ces femmes. Elles passent *inaperçues*, elles sont parfois à peine relevées du fait de leur banalité. De même, ce qui concerne l'interruption volontaire de grossesse (IVG) est peu documenté par les chercheurs. Les femmes qui recourent à l'avortement l'affrontent sans un réseau affectif sécurisant, c'est-à-dire souvent seules.

En outre, la dépendance à l'alcool et aux drogues prend différentes formes. Certaines cachent leur consommation d'alcool par crainte de dévoiler le stigmate de la « femme à la rue, précaire, alcoolodépendante ». Cependant, cela ne les empêche pas de boire en solitaire. En revanche, les femmes s'abstiennent de ces consommations lorsqu'elles doivent se rendre à un hébergement ou à une association.

Un autre sujet peu étudié en sociologie est l'affectivité et les relations sexuelles des personnes en errance. Malgré la rue, plusieurs femmes lient des amitiés précieuses et certaines trouvent aussi des compagnons. D'autres rêvent d'une rencontre amoureuse et certaines préfèrent attendre de quitter la rue pour entamer des relations amoureuses. Le monde de l'affectivité de ces femmes est divers, elles ne sont pas hors d'un lien d'amour ou d'amitié. En outre, celles qui maintiennent des relations sexuelles se débrouillent pour le faire dans des espaces particuliers qui leur donnent un minimum d'intimité. Bien qu'il reste difficile à trouver le moment et le lieu, certaines ont de relations sexuelles avec leur partenaire.

Pourtant, certaines femmes se trouvent engagées dans des relations violentes. Elles ne se rendent pas souvent au commissariat pour dénoncer la violence conjugale et elles ne cherchent guère d'associations dédiées à cette problématique. Parfois, elles partagent leurs vécus avec les assistantes sociales, les bénévoles, les amis, mais un lien de confiance doit être d'abord établi.

Certaines femmes célibataires ne souhaitent pas entamer de relations sexuelles avec des personnes à la rue, elles préfèrent garder la distance, mais d'autres ne sont pas intéressées par la question. Certaines utilisent le « sexe de survie » pour se procurer des abris temporaires en échange de « faveurs » sexuelles. Ainsi est-il pertinent de rendre compte de leur monde affectif et de leurs rapports à la sexualité. Détailler ces sujets permet d'intégrer dans leurs parcours de vie l'importance de ces types de liens pour leur survie.

Dans le chapitre sur l'alimentation, nous nous concentrons sur les rites, les échanges, le goût et le ressenti de la faim vécus par ces femmes. Au-delà de l'aide des associations et d'autres institutions, les habitantes de la rue expérimentent le changement radical de l'alimentation qu'elles connaissaient avant la rue. Cette situation est une souffrance et provoque parfois un sentiment de dégout envers la nourriture proposée par les institutions. Certaines qui préfèrent passer inaperçues mangent seules, en s'adressant seulement aux bénévoles des maraudes par exemple. D'autres se lient d'amitié avec d'autres personnes à la rue pendant les repas. De nouveaux rites sont intégrés dans leur quotidien, ainsi que des stratégies pour réussir à manger parfois avec ceux qu'elles aiment. Ici, on aperçoit la complexité du rapport à l'alimentation pour certaines femmes qui ne souhaitent pas manger n'importe quoi. Alors elles cherchent de petits plaisirs, par exemple en achetant du poivre ou du sel pour agrémenter leurs repas ou manger quand c'est possible ce qu'elles aiment.

En relation à l'hygiène ces femmes se débrouillent pour se laver, prendre des douches, se brosser les dents, aller aux toilettes… l'hygiène est une manière de préserver leur « féminité » à la rue. Certaines utilisent les installations des associations ou bien développent des stratégies pour le faire ailleurs. En tout cas l'hygiène est liée à leur sentiment d'identité. En quelque sorte, celles qui la « délaissent » s'excluent de certains rapports sociaux, elles sont traitées autrement par les institutions, les passants… Cependant cet abandon n'est jamais anodin. Certaines utilisent la « saleté » comme une stratégie de défense contre les violences de la rue, pourtant d'autres sont dans l'oubli de soi, elles s'isolent en se déliant des relations affectives, si nécessaires à la rue.

Les habitantes de la rue font face à la précarité menstruelle, l'accès aux protections périodiques n'est pas aisé. Si elles ne disposent pas de serviettes ou de tampons, ce que Vostral nommes des « technologies de passage » (2008), elles *construisent* elles-mêmes de sortes de protections avec des essuie-mains qu'elles trouvent dans les toilettes, des sacs plastiques, des bouts des tissus, etc. Elles se soucient de leur menstruation dans la volonté de rester dignes et d'éviter de possibles infections. D'autres femmes n'ont plus leurs règles lors de sa vie à la rue, les interprétations de ce phénomène restent à étudier, car des facteurs biologiques tels qu'une mauvaise alimentation joue, cependant des facteurs sociaux et psychologiques influencent aussi cet arrêt. L'apport de ce chapitre est de parler de la précarité menstruelle du point de vue des femmes en errances,

spécifiquement dans le champ de la sociologie. D'ailleurs ce sujet n'est nullement traité dans maintes recherches dédiées exclusivement aux femmes, ou aux études sur les personnes sans abri.

En outre, les habitantes de la rue se préoccupent constamment de trouver où dormir en sécurité et en se protégeant des rigueurs du climat. Au-delà des hébergements associatifs, maintes femmes cherchent des espaces au sein de l'espace de la ville pour se reposer. Le dispositif du 115 n'est guère utilisé par certaines femmes qui craignent les violences et les vols dans les hébergements, alors elles se débrouillent pour trouver refuge dans une voiture, une cave, un couloir d'immeuble, dans la gare en journée et autour de celle-ci la nuit, dans les transports publics (tram, métro, bus…), les aéroports, les parkings, sous les ponts, dans les cimetières, les hôpitaux, les universités, dans des parcs, squats… Nous évoquons tous ces lieux dans la thèse. La nuit s'avère dangereuse pour ces femmes, certaines préfèrent ne pas dormir et se reposer la matinée dans les associations qui le permettent, parfois assises, sans toujours trouver un sommeil réparateur. Et d'autres utilisent le « sexe de survie » pour trouver un toit pendant un temps et dormir, cependant cette stratégie ne tient souvent pas dans la durée. Retrouver un sommeil réparateur la nuit, une fois hébergées dans lieux sécurisants, implique pour certaines de réapprendre à l'enfermement d'une chambre, au lâcher prise… D'autres s'habituent rapidement au *confort* d'un lit et d'un toit, et dorment beaucoup pendant quelque temps dans leur nouveau chez-soi.

Aussi, à la rue les relations peuvent être violentes, certaines femmes sont frappées par des personnes de leur entourage, leurs amis ou leurs partenaires. La violence physique est perçue pour certaines comme « normale », liée à la vie à la rue. D'autres vivent les agressions d'inconnus, de personnes malveillantes qui se défoulent sur elles. En outre les femmes en errance sont exposées au « continuum de la violence sexuelle » (Kelly, 2019). Elles expérimentent le harcèlement, les agressions sexuelles et les viols. Elles ne dénoncent guère leurs agresseurs, car elles se trouvent dans des situations d'isolement et de souffrance. Il reste à réaliser des recherches spécifiques sur ce sujet, à faire par exemple pour certaines le lien, entre l'abandon de soi et la possibilité d'une agression sexuelle vécue par le passé. En tout cas, les témoignages des femmes qui partagent ces situations sont d'une violence extrême, même si elles continuent leur quête de survie à la rue.

Le dernier sujet abordé est celui de la mort. La perte d'un être aimé pour ces femmes peut chambouler toute leur quotidienneté, celles qui se sentaient en sécurité avec leurs partenaires, ne perdent pas seulement un soutien affectif, mais aussi la protection qu'il pouvait leur apporter. Mais

perdre un ami, un compagnon, quelqu'un avec qui elles partagent des liens affectifs intenses et importants est aussi une source de désarroi. Les rites autour de la mort de ces personnes précaires laissent un message à celles et ceux qui sont vivants, la manière dont probablement leur mort sera traitée si elle arrive.

Finalement, tout au long de la thèse, nous avons rencontré les souffrances et les contraintes des femmes en errance, mais aussi leur force face aux difficultés, leur débrouillardise pour chacun des sujets abordés, et aussi la complexité des rapports sociaux dans lesquelles elles se trouvent. Cette étude ouvre des fenêtres pour aborder chaque chapitre comme une future recherche spécifique dans son genre.

Bibliographie

« 8 mars : n'oublions pas les femmes sans-abri », 2019. https://www.samusocial.paris/8-mars-noublions-pas-les-femmes-sans-abri.

« Abbé Pierre - #SoyonsHumains ». Consulté le 10 février 2020. https://soyonshumains.fr/.

ADSF. « Etat des lieux : la santé des femmes en situation de grande précarité en Île-de-France ». Agir pour la santé des femmes, 2020. https://www.calameo.com/read/00664636339497ad60e2f.

Agapkina, T. « Les menstrues dans la mythologie et les rites slaves ». Traduit par Marie Tournié. *Revue des Études Slaves* 69, nº 4 (1997): 529-43. https://doi.org/10.3406/slave.1997.6430.

Association Étage Strasbourg. « Agir au plus vite pendant le confinement », 5 avril 2020. http://association-etage.fr/agir-plus-vite-pendant-confinement/.

Almberg, Nina. « Sang tabou, comment j'ai arrêté les tampons ». Consulté le 13 avril 2020. http://www.arteradio.com/son/61659750/sang_tabou.

Almeida Cabral, Mauro. *(L)armes d'errance : habiter la rue au féminin*. Transitions sociales et résistances. Louvain-la-Neuve : Académia-L'Harmattan, 2020.

Amistani, Carole. « Femmes "à la rue" ». *CULTURES EN MOUVEMENT*, nº 7 (mars 1998) : 40-42.

———. « L'alimentation des SDF : l'exemple parisien ». In *Errances urbaines*, 1993. https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00069524.

———. « Les femmes sans domicile : rapports à l'institution, systèmes de valeurs et éducation informelle », 2001.

Amistani, Carole, et Daniel Terrolle. « L'alimentation des sans-abri. Entre autonomie et dépendance ». *Anthropology of food*, nº 6 (14 octobre 2008). https://doi.org/10.4000/aof.4952.

Anderson, Nels. *Le hobo : sociologie du sans-abri / Nels Anderson ; trad. par Annie Brigant. [Suivi de] L'empirisme irréductible / [postf. d']Olivier Schwartz*. Paris : Nathan, 1993.

Angèle, Elizabeth d'. *Une ex-SDF*... Paris : Editions de l'Officine, 2006.

Antón Sánchez, Jhon. *Religiosidad afroecuatoriana*. Instituto Nacional de Patrimonio Cultural, 2014.

Article L2122-1 - Code de la santé publique - Légifrance. Consulté le 12 décembre 2021. https://www.legifrance.gouv.fr/codes/article_lc/LEGIARTI000041398008/.

Article L2212-8 - Code de la santé publique - Légifrance, Santé publique §. Consulté le 27 décembre 2021. https://www.legifrance.gouv.fr/codes/article_lc/LEGIARTI000033865551/.

Article R2213-33 - Code général des collectivités territoriales - Légifrance. Consulté le 4 septembre 2021. https://www.legifrance.gouv.fr/codes/article_lc/LEGIARTI000023512803.

« Articles ». Consulté le 9 juillet 2021. http://www.howardsbecker.com/articles/interaction.html.

Bulles Solidaires. « Association | Bulles Solidaires ». Consulté le 10 juin 2021. https://www.bulles-solidaires.com.

« Association Abribus - Pour une vie sans faim ». Consulté le 25 juin 2021. http://www.association-abribus.fr/.

Association Mains Libres. « Qui sommes-nous ? » Bagagerie pour SDF du quartier des Halles. Consulté le 28 février 2022. https://www.mainslibres.asso.fr/wordpress/.

Auffray, Elodie. « A Rennes, des squats légaux pour héberger les sans-papiers ». Libération. Consulté le 15 mars 2021. https://www.liberation.fr/societe/logement/a-rennes-des-squats-legaux-pour-heberger-les-sans-papiers-20210315_RJAAQOO4TFHFHB4RNLMOXT43LM/.

Bachelard, Gaston. *La psychanalyse du feu*. Paris, France : Gallimard, 1985.

« BAGAGERIES SOLIDAIRES 92 | ». Consulté le 10 juin 2021. https://bagageriessolidaires92.org/.

Ballet, Virginie. « Quatre millions d'euros supplémentaires pour lutter contre la précarité menstruelle ». Libération.fr, 15 décembre 2020. https://www.liberation.fr/france/2020/12/15/quatre-millions-d-euros-supplementaires-pour-lutter-contre-la-precarite-menstruelle_1808749.

Baraud-Serfaty, Isabelle. « Gouverner le trottoir ». *Esprit* 478, n° 10 (2021): 125-36. https://doi.org/10.3917/espri.2110.0125.

Bard, Christine. *Ce que soulève la jupe*. Autrement, 2010. https://doi.org/10.3917/autre.bard.2010.01.

———. *Une histoire politique du pantalon*. Paris : Éditions du Seuil, 2014.

Bardon, Séverine. *Inde : la voix des enfants | ARTE*, 2019. https://www.youtube.com/watch?v=UZEvDY3jbRQ&list=PLGqmbsZ9JIiiBJvLx8-TD864gg7WPSx3m&index=58&ab_channel=ARTE.

Barhoumi, Meriam, Thierry Mainaud, Ariane Pailhé, Anne Jonchery, Catherine Pollak, Émilie Raynaud, Anne Solaz, Sylvie Le Minez, et Philippe Lombardo. « Les inégalités sociales à l'épreuve de la crise sanitaire : un bilan du premier confinement ». France, portrait social. INSEE, Statistique Publique, 2020. https://www.insee.fr/fr/statistiques/4797670?sommaire=4928952.

Barnu, Paule Herschkorn. « Parcours de soins périnatals et grande précarité : expérience du réseau solipam (Solidarité Paris Maman Île-de-France) ». *Contraste* 46, nº 2 (27 novembre 2017) : 189-206.

Battus, Nathalie. « Rouge comme les règles : Avoir ses règles ». *LSD la série documentaire, France Culture*, 2017. https://www.franceculture.fr/emissions/lsd-la-serie-documentaire/rouge-comme-les-regles-24-avoir-ses-regles.

———. « Rouge comme les règles : Les mystères de la génération ». *LSD la série documentaire, France Culture*, 2017. https://www.franceculture.fr/emissions/lsd-la-serie-documentaire/histoire-dun-tabou-menstruel-14-les-mysteres-de-la-generation.

———. « Rouge comme les règles : Quand les règles ne font plus tache ». *LSD la série documentaire, France Culture*, 2017. https://www.franceculture.fr/emissions/lsd-la-serie-documentaire/rouge-comme-les-regles-34-quand-les-regles-ne-font-plus-tache.

Baudet, Laurie. « Le suivi gynécologique des femmes sans domicile ». Mémoire de sage-femme. France : Université de Tours, 2020.

Bauer, Camille. « Misère. « Vivre à la rue, on en crève » ». L'Humanité, 21 mars 2017. https://www.humanite.fr/misere-vivre-la-rue-en-creve-633705.

Beauty 2 The Streetz. « Beauty 2 The Streetz ». Consulté le 10 juin 2021. https://www.beauty2thestreetz.org.

Becker, Howard. La vie en société : une improvisation. Entretien réalisé par Nadège Vezinat, Pauline Peretz, et Olivier Pilmis. La Vie des idées, 3 février 2015. https://laviedesidees.fr/La-vie-en-societe-une-improvisation.html.

———. *Outsiders : études de sociologie de la déviance*. Paris : Editions Métailié, 2016.

———. « Quelques idées sur l'interaction ». In *L'art du terrain : mélanges offerts à Howard S. Becker*, 245-55. La librairie des humanités. Paris : L'Harmattan, 2004.

Becker, Howard S. « L'enquête de terrain : quelques ficelles du métier ». *Sociétés Contemporaines* 40, nº 1 (2000) : 151-64. https://doi.org/10.3406/socco.2000.1818.

Belmiloud, Tennah, et Jean-Pierre Cuisinier. *SDF, histoires de s'en sortir*. FeniXX, 1996.

Benelli, Natalie. « Corps au travail ». In *Encyclopédie critique du genre*, 149-58. Hors collection Sciences Humaines. Paris : La Découverte, 2016. https://doi.org/10.3917/dec.renne.2016.01.0149.

Benoist, Yann. « « À la douche ! » : représentations de la propreté et prise en charge des sans-logis ». *Anthropologie et Sociétés* 43, nº 2 (2019) : 181-99. https://doi.org/10.7202/1067026ar.

———. *Les sans-logis face à l'ethnocentrisme médical : approche ethnographique d'un système de soins*. Terrain. Paris : l'Harmattan, 2009.

Berger, Peter Ludwig, et Thomas Luckmann. *La construction sociale de la réalité*. Traduit par Danilo Martuccelli. Kindle. Paris : Armand Colin, 2012.

Berneau, Charlotte, Antoine Guédeney, Susana Tereno, et Alain Mercuel. « Attachement des patients psychiatriques en situation d'exclusion sociale : une étude pilote en équipe mobile psychiatrie précarité à Paris ». *Annales Médico-psychologiques, revue psychiatrique*, janvier 2021, S0003448720303693. https://doi.org/10.1016/j.amp.2020.12.021.

Besozzi, Thibaut. *Idées reçues sur les SDF : regard sur une réalité complexe*. Idées reçues. Paris : Le Cavalier bleu éditions, 2020.

———. « La structuration sociale du monde des sans-abri ». *Sociologie* Vol. 12, nº 3 (17 août 2021) : 247-66.

———. « « Les SDF ont des problèmes psychiatriques. » ». *Idees recues*, 2020, 73-78.

———. « « Les SDF sont en mauvaise santé et meurent dans la rue. » ». *Idees recues*, 2020, 93-99.

———. « Quand « l'avenir est derrière soi » : routinisation et formes d'adaptation de sans-abri vieillissants ». *Retraite et societe* N° 85, nº 1 (4 mai 2021) : 83-105.

———. « Synthèse du rapport errance / Synthèse du rapport errance / Lutte contre la pauvreté et développement social / Solidarité et cohésion sociale / Politiques publiques / Accueil - Les services de l'État en Meurthe-et-Moselle », 2019 2017. https://www.meurthe-et-moselle.gouv.fr/Politiques-publiques/Solidarite-et-cohesion-sociale/Lutte-contre-la-pauvrete-et-developpement-social/Synthese-du-rapport-errance/Synthese-du-rapport-errance.

Beyne, Lo Polly, Marie Molinier, et Emmanuelle Pierre-Marie. « Les personnes en situation de rue à Paris la nuit du 7-8 février 2019 : Analyse des données issues du décompte de la 2e édition de la Nuit de Solidarité ». Paris, décembre 2019.

Biehl, João. *Vita : Life in a Zone of Social Abandonment*. Updated with a new afterword and Photo essay. Berkeley : University of California Press, 2013.

Boinot, Karine. « Femmes sans abri : précarité asexuée? » *VST - Vie sociale et traitements* n° 97, nº 1 (30 septembre 2008) : 100-105.

Boissonnat, Huguette, Étienne Pelsy, Jean-Marc Stébé, Pauline Bascou, Jeanne-Marie Billotte, et Chantal Sibue De Caigny. *Mourir lorsqu'on est pauvre : "où s'arrête la dignité?* Montreuil : ATD Quart Monde, 2018.

Boissonnat, Huguette, Magali Ramel, Chantal Sibué-De Caigny, et Marie-France Zimmer. *Se nourrir lorsqu'on est pauvre : analyse et ressenti de personnes en situation de précarité*. Dossiers et documents 25. Montreuil : ATD Quart monde, 2016.

Bonnet-Nora, Véronique. *Coeur de femmes de la rue à la vie*. Paris : les Écrans du social [distrib.], 2007.

Boule, Camille. *Bon Sang Innovations menstruelles*. Consulté le 13 avril 2020. https://www.france.tv/slash/bon-sang/959791-innovations-menstruelles.html.

———. *Bon Sang Les règles de la douleur*. Consulté le 13 avril 2020. https://www.france.tv/slash/bon-sang/959823-les-regles-de-la-douleur.html.

Boulet, Elsa. « Avant que l'enfant paraisse ». *Geneses* 111, nº 2 (10 juillet 2018) : 30-49.

———. « Carnet d'Elsa Boulet ». *Carnet d'Elsa Boulet* (blog). Consulté le 12 décembre 2021. https://elsaboulet.hypotheses.org/publications-2/publications.

———. « La triple journée des femmes enceintes : l'encadrement des grossesses en France, entre droits des femmes et devoirs des mères ». *Enfances Familles Générations. Revue interdisciplinaire sur la famille contemporaine*, nº 38 (15 octobre 2021). http://journals.openedition.org/efg/11799.

Bourdieu, Pierre (1930-2002). *Sociologie générale. Volume 1, Cours au Collège de France, 1981-1983*, 2015.

Bourget, Laëtitia. « mouchoirs menstruels ». Consulté le 9 août 2021. https://www.laetitiabourget.org/o_instal_mouchoirs-menstruels.htm.

Bourguinat, Élisabeth, et Richard Fleury. « Une bagagerie biquotidienne pour les SDF ». *Le journal de l'école de Paris du management* N°66, nº 4 (2007) : 29-36.

Boutaud, Jean-Jacques. « Du goût à l'image gustative : un déploiement figuratif ». *Les aspects culturels de la vision et les autres modalités perceptives II. Le goût et l'odorat*. Novembre 2004, Ligue Braille édition.

Brégou, François, Sami Chayata, Carole Lardoux, et Marion Quach-Hong. « Baromètre du 115 Synthèse hivernale 2015-2016 ». FNARS, 2016 2015. https://www.emmaus-solidarite.org/wp-content/uploads/2016/05/Barometre115_2016_synthese_hivernale.pdf.

Brehier, Bernard. « Des mères sans abri ». *Empan* no 60, nº 4 (2005) : 82-85.

Bresson, Maryse. *Les SDF et le nouveau contrat social : l'importance du logement pour combattre l'exclusion*. Technologie de l'action sociale. Paris, France, Canada : L'Harmattan, 1997.

———. « Précarité, état des lieux ». *Sciences Humaines* N° 289, nº 2 (16 février 2017) : 20-20.

———. *Sociologie de la précarité*. 3e éd. Malakoff : Armand Colin, 2020.

Brigitte. *J'habite en bas de chez vous*. Paris : Éd. de Noyelles-France loisirs, 2007.

Brousse, Cécile. « Définition de la population sans-domicile et choix de la méthode d'enquête ». In *L'enquête sans-domicile 2001 | Insee*. Insee-Méthodes, n°116. Insee, 2006. https://www.insee.fr/fr/information/2579262.

Brousse, Cécile, Maryse Marpsat, et Jean-Marie Firdion. *Les sans-domicile*. Paris : La Découverte, 2010.

Brunet, Lola, Sandrine Carpentier, Anne Laporte, Dolorès Pourette, et Bernard Guillon. « Féminité, accès aux soins, maternité et risques vécus par les femmes en grande précarité ». Paris : Observatoire du Samu social, juin 2005.

Bruneteaux, Patrick. « La prise en charge nocturne des sous-prolétaires à la rue. Du hors-droit à la profilisation humanitaire de l'urgence sociale (1980-2015) ». *Cultures & Conflits*, nº 105-106 (15 juillet 2017) : 145-62. https://doi.org/10.4000/conflits.19488.

Bruneteaux, Patrick, et Christophe Blanchard. « Vivre sa vie intime dans les foyers de SDF ». *Journal des anthropologues* n° 156-157, nº 1 (29 octobre 2019) : 105-25.

Brunner, Olivia, et Stéphanie Kalbermatten. « Quelle est la spécificité du rôle infirmier auprès d'une population de femmes sans abri, en considérant les dimensions bio-psycho-socio-culturelles et spirituelles de ces personnes ? » Haute Ecole de la Santé La Source, 2010. https://doc.rero.ch/record/21054.

Buckley, Thomas C. T., et Alma Gottlieb, éd. *Blood magic: the anthropology of menstruation*. Berkeley : University of California Press, 1988.

Butler, Judith. *Le pouvoir des mots : politique du performatif*, 2004.

———. *Qu'est-ce qu'une vie bonne ?* Traduit par Martin Rueff. Paris : Payot & Rivages, 2014.

———. *Vie précaire : les pouvoirs du deuil et de la violence après le 11 septembre 2001*. Paris : Amsterdam, 2005.

Cadilhon, Anaïs. *Et maintenant les cimes*. Documentaire, 2017.

Canguilhem, Georges. « Le normal et le pathologique ». Galien. Paris, France : Presses universitaires de France, 1979.

Cantin, Étienne, et Gérard Duhaime. « Les stratégies d'adaptation comme manière de résister à la force de déshumanisation de l'insécurité alimentaire ». *Nouvelles pratiques sociales* 31, nº 1 (2020) : 300-318. https://doi.org/10.7202/1069928ar.

Cardozo, Sofía. « Ciclo menstrual. Una perspectiva sociológica. », s. d., 18.

Carnevali, Barbara, Emanuele Coccia, et Eva Illouz. « La liberté organisée de l'amour entretien avec Eva Illouz ». *Diogene* n° 241, nº 1 (2013) : 115-20.

Carpentier, Sandrine. « Caractéristiques des hypothermies chez des sans-abri à Paris, France, 2004 », s. d., 8.

Carpigo, Eva. « The Itinerant Beauty Brigade: Repairing Social Fractures Through the "Apapacho Estético" ». In *Remaking the Human: Cosmetic Technologies of Body Repair, Reshaping, and Replacement*, édité par Alvaro Jarrín et Chiara Pussetti, 1st edition. New York: Berghahn Books, 2021.

@ca_va_saigner. « çavasaigner ». Consulté le 8 août 2021. https://www.instagram.com/ca_va_saigner/.

Célérier, Marie-Claire. « Le sang menstruel ». *Champ psychosomatique* no 40, nº 4 (2005) : 25-37.

Charlap, Cécile. *La fabrique de la ménopause*. CNRS Editions, 2019.

Chevalier, Julie, Gaétan Langlard, Pascal Le Maléfan, et Évelyne Bouteyre. « Stratégies de défense et exclusion sociale : la suradaptation paradoxale des sans domicile fixe (SDF) ». *Bulletin de psychologie* Numéro 547, nº 1 (23 février 2017) : 33-44.

Chobeaux, François. *Les nomades du vide : des jeunes en errance, de squats en festivals, de gares en lieux d'accueil*, 1996.

Clavandier, Gaëlle. *Sociologie de la mort*. Paris : Armand Colin, 2009. http://www.cairn.info/feuilleter.php?ID_ARTICLE=ARCO_CLAVA_2009_01_0071.

Clément, Marie-Christine. « Plaisirs imaginaires et imaginaire du plaisir ». In *Nourrir de plaisir : régression, transgression, transmission, régulation ?* Paris : OCHA, 2008.

Colard, Fanny. « Les protections périodiques, d'hier à aujourd'hui | Femmes Plurielles ». Les protections périodiques, d'hier à aujourd'hui | Femmes Plurielles, 2018. https://www.femmes-plurielles.be/les-protections-periodiques-dhier-a-aujourdhui/.

Collectif les morts de la rue, éd. *A la rue !* Paris : Buchet-Chastel, 2005.

Collectif Les Morts de la Rue. « Mortalité des personnes sans-domicile 2019 : enquête dénombrer et décrire », novembre 2020. http://www.mortsdelarue.org/.

« Collectif Morts de la Rue ». Consulté le 27 août 2021. http://www.mortsdelarue.org/.

Le Monde.fr. « Combien les règles coûtent-elles dans la vie d'une femme ? », 2 juillet 2019. https://www.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2019/07/02/precarite-menstruelle-combien-coutent-ses-regles-dans-la-vie-d-une-femme_5484140_4355770.html.

« Complémentaire santé solidaire (ex-CMU-C) ». Consulté le 8 novembre 2021. https://www.service-public.fr/particuliers/vosdroits/F10027.

Côté, Philippe-Benoit, Martin Blais, Céline Bellot, et Hélène Manseau. « Des expériences affectives et sexuelles en situation de rue ». *Criminologie* 46, nº 2 (2013) : 243-61. https://doi.org/10.7202/1020995ar.

Coulm, Bénédicte. « La précarité, un impact majeur sur l'état de santé des femmes enceintes ». *Sages-Femmes* 19, nº 1 (1 janvier 2020) : 12-17. https://doi.org/10.1016/j.sagf.2020.01.016.

Coulomb, Laureline. *Le soin des personnes sans domicile : entre malentendus et négociations*, 2018.

———. « Les personnes sans domicile vieillissantes face aux dispositifs d'hébergement sociaux et médicaux ». *Retraite et société* N° 85, nº 1 (4 mai 2021) : 61-81.

Courrier International. « Santé. L'Écosse fait un pas de géant vers la fin de la précarité menstruelle ». *Courrier international*, 25 novembre 2020. https://www.courrierinternational.com/article/sante-lecosse-fait-un-pas-de-geant-vers-la-fin-de-la-precarite-menstruelle.

Cousteaux, Anne-Sophie. « Santé ». In *Encyclopédie critique du genre*, 572-83. Hors collection Sciences Humaines. Paris : La Découverte, 2016. https://doi.org/10.3917/dec.renne.2016.01.0572.

Ministère de la Cohésion des territoires et des Relations avec les collectivités territoriales. « Covid-19 : 2000 places d'hôtel supplémentaires mobilisées pour héberger des sans-abris, les 3 premiers sites d'hébergement médicalisés ouverts ». Consulté le 19 novembre 2020. https://www.cohesion-territoires.gouv.fr/covid-19-2000-places-dhotel-supplementaires-mobilisees-pour-heberger-des-sans-abris-les-3-premiers.

Creyemey, Agnès, et Jean-Hugues Morales. « Les jeunes filles, les jeunes femmes et la rue ». *VST - Vie sociale et traitements* 112, nº 4 (2011) : 8-16. https://doi.org/10.3917/vst.112.0008.

Cunha Filgueiras, Cristina Almeida. « Moradores de rua: um problema público invisível e hipervisível nas ciudades brasileiras ». *Revista Colombiana de Sociología* 43, nº 2 (décembre 2020): 109-27. https://doi.org/10.15446/rcs.v43n2.82865.

Dambuyant, Mathias. « Être placé sous bracelet électronique quand on n'a pas de chez soi. Observations dans des centres d'accueil pour condamnés SDF ». *Sciences & Actions Sociales* 13, nº 1 (2020) : 30-52. https://doi.org/10.3917/sas.013.0030.

Dambuyant-Wargny, Gisèle. *Quand on n'a plus que son corps : soin et non-soin de soi en situation de précarité*. Paris : Colin, 2006.

Damon, Julien. « Cinq variables historiques caractéristiques de la prise en charge des "SDF" ». *Déviance et Société* 27, nº 1 (2003) : 25-42. https://doi.org/10.3917/ds.271.0025.

———. *Inconfinables ? les sans-abri face au coronavirus*. Monde en cours. Paris : Éditions de l'Aube Fondation Jean Jaurès, 2020.

———. « La mendicité : traque publique, ressource privée ». *Recherches et prévisions*, nº 50/51 (1998 1997) : 19.

———. *La question SDF : critique d'une action publique*, 2021.

———. « Les "S.D.F.", de qui parle-t-on ? Une étude à partir des dépêches AFP ». *Population* 57, nº 3 (2002) : 569-82. https://doi.org/10.3917/popu.203.0569.

———. *Questions sociales et questions urbaines*. Quadrige. Paris cedex 14 : Presses Universitaires de France, 2010. https://www.cairn.info/questions-sociales-et-questions-urbaines--9782130581352.htm.

———. *Qui dort dehors ?* Monde en cours. La Tour d'Aigues : Éditions de l'Aube, 2020.

Darc, Mireille, et Nathalie Amsellem. *Elles sont des dizaines de milliers sans abri*. Paris, 2015. http://www.film-documentaire.fr/4DACTION/w_fiche_film/47028_1.

Darmon, Nicole. « A Fortified Street Food to Prevent Nutritional Deficiencies in Homeless Men in France ». *Journal of the American College of Nutrition* 28, nº 2 (1 avril 2009): 196-202. https://doi.org/10.1080/07315724.2009.10719771.

Darmon, Nicole, et André Briend. « Prévention des déficiences chez les personnes sans-abri : intérêt d'un aliment de rue enrichi ». *Cahiers d'Economie et de Sociologie Rurales* 79 (2006) : 53-66.

Darmon, Nicole, J Coupel, M Deheeger, et A Briend. « Dietary Inadequacies Observed in Homeless Men Visiting an Emergency Night Shelter in Paris ». *Public Health Nutrition* 4, nº 2 (avril 2001) : 155-61. https://doi.org/10.1079/PHN200053.

Dartevelle, Michel. « Erving Goffman, Les Cadres de l'expérience, 1991 ». *Sociologie du travail* 35, nº 1 (1993) : 122-25.

Dasques, Françoise. « Les femmes et la pauvreté ». *Les cahiers du GRIF* 30, nº 1 (1985) : 39-48. https://doi.org/10.3406/grif.1985.1650.

Dassié, Véronique. « Objets d'affection : une ethnologie de l'intime ». Paris, France : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2010.

« Date limite de consommation (DLC) et date de durabilité minimale (DDM) : ce que vous devez savoir ». Consulté le 9 avril 2021. https://www.economie.gouv.fr/dgccrf/Publications/Vie-pratique/Fiches-pratiques/Date-limite-de-consommation-DLC-et-DDM.

Davis, Elizabeth, Aracely Tamayo, et Alicia Fernandez. « "Because Somebody Cared about Me. That's How It Changed Things": Homeless, Chronically Ill Patients' Perspectives on Case Management ». Édité par Kathrin M. Cresswell. *PLoS ONE* 7, nº 9 (28 septembre 2012) : e45980. https://doi.org/10.1371/journal.pone.0045980.

De la Rochère, Bernadette. « La santé des sans-domicile usagers des services d'aide », nº 893 (avril 2003). http://www.epsilon.insee.fr:80/jspui/handle/1/390.

De Labarre, Matthieu. « Le mangeur contemporain : une sociologie de l'alimentation ». Thèse de doctorat, Bordeaux 2, 2005. https://www.theses.fr/2005BOR21248.

———. « Les trois dimensions de l'expérience alimentaire du mangeur : l'exemple du Sud-Ouest français ». *Anthropology of food*, nº S1 (1 octobre 2001). https://doi.org/10.4000/aof.1206.

De Singly, François. « Postface ». In *La construction sociale de la réalité*, par Peter Ludwig Berger et Thomas Luckmann, traduit par Danilo Martuccelli, Kindle. Paris : Armand Colin, 2012.

Declerck, Patrick. *Les naufragés : avec les clochards de Paris*. Terre humaine. Paris : Plon, 2001.

Declerck, Patrick, et Jean-Jacques Pailler. « Clochardisation et autodestruction ». *Revue française de psychosomatique* n° 32, nº 2 (1 octobre 2007) : 129-44.

www.insee.fr. « Définition - Ménage (au sens des enquêtes auprès des ménages) », 13 octobre 2016. https://www.insee.fr/fr/metadonnees/definition/c1106.

« Définition - Sans-domicile | Insee ». Consulté le 23 février 2021. https://www.insee.fr/fr/metadonnees/definition/c1256.

Delille, Benjamin. « Sans-abri à Roissy : « Le terminal, c'est leur maison» ». Libération, 04 2021. https://www.liberation.fr/societe/logement/sans-abri-a-roissy-le-terminal-cest-leur-maison-20210402_DL6SZTLAWBDY3NKEE5PVL7IFUU/.

Delphy, Christine. *Classer, dominer*. Paris (64 Rue Rebeval 75019) : La Fabrique Editions, 2015.

———. *L'ennemi principal : Economie politique du patriarcat*. Collection Nouvelles questions féministes. Paris : Syllepse, 1998.

———. *L'ennemi principal : penser le genre*. Collection Nouvelles questions féministes. Paris : Syllepse, 2001.

———. « Les uns derrière les autres : comment se construit l'altérité ». *Raison présente* 174, nº 1 (2010) : 21-37. https://doi.org/10.3406/raipr.2010.4225.

Dequiré, Anne-Françoise. « Le Corps des sans domicile fixe ». *Recherches & éducations*, nº 3 (1 septembre 2010). https://doi.org/10.4000/rechercheseducations.572.

D'Ercole, Ann, et Elmer Struening. « Victimization Among Homeless Women: Implications for Service Delivery ». *Journal of Community Psychology* 18, nº 2 (avril 1990): 141-52. https://doi.org/10.1002/1520-6629(199004)18:2<141::AID-JCOP2290180206>3.0.CO;2-O.

Dico en ligne Le Robert. « trottoir - Définitions, synonymes, conjugaison, exemples ». Consulté le 9 novembre 2021. https://dictionnaire.lerobert.com/definition/trottoir.

Dictionnaire en ligne Le Robert. « faveur ». In *Définitions, synonymes, conjugaison, exemples*. Consulté le 7 janvier 2022. https://dictionnaire.lerobert.com/definition/faveur.

Ministère des Solidarités et de la Santé. « Domiciliation des personnes sans domicile stable », 25 mars 2021. https://solidarites-sante.gouv.fr/affaires-sociales/lutte-contre-l-exclusion/article/domiciliation-des-personnes-sans-domicile-stable.

Douglas, Mary. *De la souillure : essai sur les notions de pollution et de tabou*. Traduit par Anne Guérin. Paris: La Découverte, 2003.

Doyle, Lisa. « The Big Issue:1 Empowering Homeless Women through Academic Research? » *Area* 31, nº 3 (septembre 1999): 239-46. https://doi.org/10.1111/j.1475-4762.1999.tb00088.x.

Dresser, Rebecca. « Wanted Single, White Male for Medical Research ». *The Hastings Center Report* 22, nº 1 (1992) : 24-29. https://doi.org/10.2307/3562720.

Dubosc, Patrice, Emmanuel Hirsch, et Anne-Caroline Clause-Verdreau. « Précarité, personnes migrantes et sans-abris résultats de l'enquête nationale ». Observatoire "Covid-19, éthique et société/ Université Paris Saclay, 21 septembre 2020.

Duflo, Esther, et Abhijit Banerjee. *Repenser la pauvreté*. Le Seuil. Kindle Edition., 2011.

Duhamel, Éveline, et Henri Joyeux, éd. *Femmes et précarité*. Les études du Conseil économique, social et environnemental. Paris : Direction de l'information légale et administrative, 2013.

Dumont, Elina. *Longtemps, j'ai habité dehors (témoignage)*. Kindle. Paris : Flammarion, 2013. http://banq.pretnumerique.ca/accueil/isbn/9782081296961.

Dumont, Isabelle. « Tapecul, squat, soleil : vivre la détresse sociale dans le centre-ville ». Caen, France : Pôle universitaire normand : Presses universitaires de Caen, 2007.

Dutry, Raoul. « Le goût et l'odorat : Editorial », nº 28, 29 (novembre 2004). /fr/book/?GCOI=28001100711660.

Elias, Norbert. *La solitude des mourants*. Christian Bourgois, 1998.

Ameli. « En situation irrégulière - AME », 01 2022. https://www.ameli.fr/assure/droits-demarches/situations-particulieres/situation-irreguliere-ame.

Enders-Dragässer, Uta. « Les femmes et le sans-abrisme en Allemagne ». *Sans-abri en Europe : Les sans-abrisme du point de vue du genre*, Homeless in Europe, printemps 2010, 12-14.

« Enquête nationale périnatale Rapport 2016 Les naissances et les établissements Situation et évolution depuis 2010 ». France : INSERM, DREES, octobre 2017. http://www.xn--epop-inserm-ebb.fr/wp-content/uploads/2017/10/ENP2016_rapport_complet.pdf.

Entretien avec Monsieur T, s. d.

« errer - Définitions, synonymes, conjugaison, exemples | Dico en ligne Le Robert ». Consulté le 26 mars 2021. https://dictionnaire.lerobert.com/definition/errer.

Evans, Rhonda D., et Craig J. Forsyth. « Risk Factors, Endurance of Victimization, and Survival Strategies: The Impact of the Structural Location of Men and Women on Their Experiences Within Homeless Milieus ». *Sociological Spectrum* 24, nº 4 (juillet 2004) : 479-505. https://doi.org/10.1080/02732170390260413.

Facebook. Consulté le 1 mars 2020. https://www.facebook.com/348222038542101/videos/rencontre-avec-micka%C3%ABl-labb%C3%A9-et-pierre-france-rue89-strasbourg-philosophe-de-lun/579041372857145/.

Felitti, Karina, et Magdalena Rohatsch. « Pedagogías de la menarquía: espiritualidad, género y poder ». *Sociedad y religión* 28, nº 50 (12 septembre 2018). http://www.ceil-conicet.gov.ar/ojs/index.php/sociedadyreligion/article/view/369.

« FéminitéSansAbri – HUMILITE DIGNITE PARTAGE ». Consulté le 10 juin 2021. https://feminitesansabri.fr/.

Ferreira, Jacqueline. *SOIGNER LES MAL-SOIGNÉS - Ethnologie d'un Centre de soins gratuits*. Paris : Harmattan, 2004. http://www.harmatheque.com/ebook/2747571866.

Ficher, Helen, et Anatole Muchnik. *Pourquoi nous aimons ?* Paris : Robert Laffont, 2006.

Fleurdorge, Denis. « Manger dans la rue. Approche anthropologique d'une pratique sociale impossible ». *Sciences Actions Sociales* N° 14, nº 1 (2 février 2021) : 48-62.

Fluhr, Simone. *Rivages*. Dorafilms, 2016. https://www.dorafilms.com/article-788-rivages.

Fondation Abbé Pierre. « 23e rapport sur l'état du mal-logement en France 2018 ». Fondation Abbé Pierre, 2018. https://www.fondation-abbe-pierre.fr/nos-actions/comprendre-et-interpeller/23e-rapport-sur-letat-du-mal-logement-en-france-2018.

———. « 24e rapport sur l'état du mal-logement en France 2019 », 2019. https://www.fondation-abbe-pierre.fr/nos-actions/comprendre-et-interpeller/24e-rapport-sur-letat-du-mal-logement-en-france-2019.

———. « 25e rapport sur l'état du mal-logement en France 2020 ». France : Fondation Abbé Pierre, 2020. https://www.fondation-abbe-pierre.fr/actualites/25e-rapport-sur-letat-du-mal-logement-en-france-2020.

———. « 26e rapport sur l'état du mal-logement en France 2021 », 2021. https://www.fondation-abbe-pierre.fr/actualites/26e-rapport-sur-letat-du-mal-logement-en-france-2021.

Freire, Paulo. *Pedagogía de la esperanza: un reencuentro con la pedagogía del oprimido*. Siglo XXI, 1993.

Fricker, Jacques. « Nourriture ». In *Dictionnaire du corps*, édité par Michela Marzano, 3. tir. Quadrige Dicos poche. Paris : Presses Univ. de France, 2010.

Froidevaux-Metterie, Camille. *La révolution du féminin*. Paris, France : Gallimard, 2020.

———. *Seins*. Anamosa, 2020. https://doi.org/10.3917/anamo.froid.2020.01.

Gaboriau, Patrick. « Alexandre Vexliard, Le clochard ». *Homme* 39, nº 149 (1999) : 235-37.

———. *Clochard : l'univers d'un groupe de sans-abri parisiens*. Julliard, 1993.

———. *La civilisation du trottoir*. Paris, France: Austral, 1995.

Garcia de Holanda, Jorge. « Se virando no sistema da rua: Moradores de rua, conceitos e práticas ». *Civitas - Revista de Ciências Sociais* 19 (8 avril 2019) : 28-44. https://doi.org/10.15448/1984-7289.2019.1.30941.

Gardella, Edouard, Anne Laporte, et Erwan Le Méner. « Entre signification et injonction. Pour un travail sur le sens du recours aux soins des sans-abri ». *Sciences sociales et sante* Vol. 26, nº 3 (2008) : 35-46.

Ministère de la Transition écologique. « Gaspillage alimentaire ». Consulté le 8 juillet 2021. https://www.ecologie.gouv.fr/gaspillage-alimentaire-0.

Gasquet-Blanchard, Clélia, et Raphaël Moine. « Une fabrique programmée des inégalités sociales en santé périnatale. Les limites actuelles de la prise en charge des femmes enceintes mises en situation de précarité ». *Revue francaise des affaires sociales*, nº 3 (8 décembre 2021) : 225-40.

Gaudet, Maxime. *Au bout de la rue*. Court-métrage, 2016. http://maximegaudet.com/maxime-gaudet---r%c3%a9alisateur.html#au-bout-de-la-rue.

Gautier, Céline Anaya. *Coeur de femmes : photographies*. Paris, France : Editions de la Martinière, 2005.

Gayet-Viaud, Carole. « Le harcèlement de rue et la thèse du continuum des violences ». *Déviance et Société* Vol. 45, nº 1 (15 avril 2021) : 59-90.

Gelberg, Lillian, C. H. Browner, Elena Lejano, et Lisa Arangua. « Access to Women's Health Care: A Qualitative Study of Barriers Perceived by Homeless Women ». *Women & Health* 40, nº 2 (11 novembre 2004): 87-100. https://doi.org/10.1300/J013v40n02_06.

Geoffroy-Romane, Carol, Sylvie Bourdet-Loubère, Gérard Pirlot, et Anne-Valérie Mazoyer. « L'odeur chez les sujets SDF : le prodrome de la subjectivité ? » *Perspectives Psy* 54, nº 2 (14 août 2015) : 122-31.

Ghigi, Rossella. « Beauté ». In *Encyclopédie critique du genre*, 77-86. Hors collection Sciences Humaines. Paris : La Découverte, 2016. https://doi.org/10.3917/dec.renne.2016.01.0077.

Girola, Claudia. « Rencontrer des personnes sans abri. Une anthropologie réflexive ». *Politix. Revue des sciences sociales du politique* 9, nº 34 (1996) : 87-98. https://doi.org/10.3406/polix.1996.1033.

Goffman, Erving. *Asiles : études sur la condition sociale des malades mentaux et autres reclus*. Les éditions de minuit, 1968.

———. *La mise en scène de la vie quotidienne : la présentation de soi*. Paris, France : les Éditions de Minuit, 1973.

———. *Les relations en public*. La mise en scène de la vie quotidienne, Erwing Goffman ; 2. Paris : Ed. de Minuit, 1996.

———. *Les rites d'interaction*. Le sens commun. Paris : Ed. de Minuit, 1998.

———. *Stigmate : les usages sociaux des handicaps*. Traduit par Alain Kihm, 1996.

Goldsmith, Douglas, et Samuel Friedman. « La drogue, le sexe, le sida et la survie dans la rue. Les voix de cinq femmes ». *Anthropologie et Sociétés* 15, nº 2-3 (1991) : 13-35. https://doi.org/10.7202/015172ar.

Good, Byron. *Medicine, rationality, and experience: an anthropological perspective*. The Lewis Henry Morgan lectures 1990. Cambridge; New York: Cambridge University Press, 1994.

Goodman, Lisa A., Leonard Saxe, et Mary Harvey. « Homelessness as psychological trauma: Broadening perspectives ». *American Psychologist* 46, nº 11 (1 mars 1992) : 1219. https://doi.org/10.1037/0003-066X.46.11.1219.

Gouvion, Colette. *Braguettes : une histoire du vêtement et des mœurs*. Rodez : Rouergue, 2010.

Gueslin, André. *D'ailleurs et de nulle part : mendiants vagabonds, clochards, SDF en France depuis le Moyen Age*, 2013.

Guillaume, Sacha, et Nathalie Battus. « Histoires de footballeurs (4/4) : Footballeurs SDF ». *France Culture*. Consulté le 12 juillet 2020. https://www.franceculture.fr/emissions/sur-les-docks-14-15/histoires-de-footballeurs-44-footballeurs-sdf.

Guillotin, Léna. « Femmes sans domicile fixe à Rennes : Du suivi gynécologique à la prise en charge de leur spécificité féminine ». Mémoire de sage-femme. Rennes, France : École de sage-femmes, 2017.

Guillou, Jacques, et Louis Moreau de Bellaing. *Figures de l'exclusion : parcours de sans domicile fixe*. Paris, France : L'Harmattan, 2003.

Guizzardi, Luca, et Luca Martignani. « Échange, don, réciprocité : l'acte de "donner" chez Simmel et Durkheim ». *Durkheimian Studies / Études Durkheimiennes* 18 (2012) : 98-118.

Guyavarch, Emmanuelle, Erwan Le Méner, et Stéphanie Vandentorren. « ENFAMS : Enfants et familles sans logement personnel en Ile-de-France Premiers résultats de l'enquête quantitative ». Observatoire du Samusocial de Paris, octobre 2014. https://www.santepubliquefrance.fr/notices/enfams-enfants-et-familles-sans-logement-personnel-en-ile-de-france-premiers-resultats-de-l-enquete-quantitative.

« Hébergement d'urgence : saturé, le 115 de Seine-Saint-Denis est en grève ». Consulté le 17 mars 2020. https://www.lemonde.fr/societe/article/2015/02/12/hebergement-d-urgence-sature-le-115-de-seine-saint-denis-est-en-greve_4575178_3224.html.

Héritier, Françoise. « Le sang du guerrier et le sang des femmes ». *Les cahiers du GRIF* 29, nº 1 (1984) : 7-21. https://doi.org/10.3406/grif.1984.1629.

———. *Masculin/féminin II : Dissoudre la hiérarchie*. Paris : O. Jacob, 1996.

« Historique - Statuts - rapports d'activité - Collectif Morts de la Rue ». Consulté le 26 juillet 2021. http://www.mortsdelarue.org/spip.php?article217.

Hu, Winnie. « 'Hostile Architecture': How Public Spaces Keep the Public Out ». *The New York Times*, 8 novembre 2019, sect. New York. https://www.nytimes.com/2019/11/08/nyregion/hostile-architecture-nyc.html.

Huey, Laura, et Eric Berndt. « 'You've Gotta Learn How to Play the Game': Homeless Women's Use of Gender Performance as a Tool for Preventing Victimization ». *The Sociological Review* 56, nº 2 (2008): 177-94. https://doi.org/10.1111/j.1467-954X.2008.00783.x.

Hughes, Everett Cherrington. *Le regard sociologique : essais choisis*. Recherches d'histoire et de sciences sociales 70. Paris : École des hautes études en science sociales, 1996.

@irenevrose. « RÉVOLUTION SE CONJUGUE AU FÉMININ ». Instagram, 1 février 2019. https://www.instagram.com/p/BtWr4CPn7x2/.

Jackson, Yves-Laurent Julien, Timothee Wuillemin, et Patrick Bodenmann. « Santé et soins des personnes sans abri ». *Revue médicale suisse* 12, nº 533 (2016) : 1671.

Jamet, Lucile, et Christelle Thouilleux. « Davantage de victimes de vol ou d'agression parmi les sans-domicile ». *Insee Focus*, novembre 2015. https://www.insee.fr/fr/statistiques/1304053#.

Jaramillo Serna, John, John Alexander Jaramillo Serna, Tatiana Fernández Cifuentes, et Susana Bedoya Sepúlveda. « Habitantes de calle: entre el mito y la exclusión ». *Poiésis* 1, nº 32 (13 mars 2017): 179-85. https://doi.org/10.21501/16920945.2311.

Javeau, Claude. « Sur le concept de vie quotidienne et sa sociologie ». *Cahiers Internationaux de Sociologie* 68 (1980) : 31-45.

Javeau, Claude (1940-). *Prendre le futile au sérieux : microsociologie des rituels de la vie courante*, 1998.

Jimenez, Aude. *Guide méthodologique universitaire : un programme en 12 semaines*, 2011.

Jouve, Élodie, et Pascale Pichon. « Le chez-soi, le soi, le soin. L'expérience limite des personnes sans domicile fixe comme modèle de compréhension de la vulnérabilité sanitaire ». *Les Annales de la Recherche Urbaine* 110, nº 1 (2015) : 46-55. https://doi.org/10.3406/aru.2015.3166.

Jovelin, Emmanuel. « La honte des pauvres : l'exemple des femmes SDF ». *Pensée plurielle* 44, nº 1 (2017) : 73-83. https://doi.org/10.3917/pp.044.0073.

Juan, Salvador. « Le concept de routine dans la socio-anthropologie de la vie quotidienne ». *Espace populations sociétés. Space populations societies*, nº 2015/1-2 (1 juillet 2015). https://doi.org/10.4000/eps.5935.

Karila, Laurent. « Les hommes et les femmes sont égaux devant l'alcool ». *Idees recues* 2 (2018): 39-46.

Kate, Moss, et Singh Paramjit. *Women Rough Sleepers in Europe: Homelessness and Victims of Domestic Abuse*. Policy Press, 2015.

Kelly, Linda, et Yoni Luxford. « Come Walk with Me: Homelessness, Nursing and Engaged Care ». *Collegian* 24, nº 5 (1 octobre 2017) : 417-20. https://doi.org/10.1016/j.colegn.2016.08.008.

Kelly, Liz. « Le continuum de la violence sexuelle ». Traduit par Marion Tillous. *Cahiers du Genre* 66, nº 1 (18 juillet 2019) : 17-36.

Kelly, Liz, et Jill Radford. « "Nothing Really Happened": The Invalidation of Women's Experiences of Sexual Violence ». *Critical Social Policy* 10, nº 30 (1 décembre 1990): 39-53. https://doi.org/10.1177/026101839001003003.

Killgore, William D. S., Ellen T. Kahn-Greene, Erica L. Lipizzi, Rachel A. Newman, Gary H. Kamimori, et Thomas J. Balkin. « Sleep Deprivation Reduces Perceived Emotional Intelligence and Constructive Thinking Skills ». *Sleep Medicine* 9, nº 5 (juillet 2008): 517-26. https://doi.org/10.1016/j.sleep.2007.07.003.

Kleinman, Arthur, Leon Eisenberg, et Byron Good. « Culture, Illness, and Care: Clinical Lessons From Anthropologic and Cross-Cultural Research ». *Annals of internal medicine* 88 (1 mars 1978): 251-58. https://doi.org/10.1176/foc.4.1.140.

Koseki, Sampei. « Pour une sociologie critique de la quotidienneté ». *L'Homme et la société* 23, nº 1 (1972) : 51-68. https://doi.org/10.3406/homso.1972.1484.

Koueta, Maïlys. « Caractéristiques médico-sociales des femmes sans domicile fixe ». Thèse d'exercice, Université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines, 2020.

Onze Mille Potes - Paris 11. « La bagagerie », 15 février 2016. https://onzemillepotes.com/la-bagagerie/.

« La coiffure, sculpture de soi ? » *France Culture*. Consulté le 10 juin 2021. https://www.franceculture.fr/emissions/du-cote-de-chez-soi/la-coiffure-sculpture-de-soi.

« La pauvreté comme stigmate social - Métropolitiques ». Consulté le 27 janvier 2020. https://www.metropolitiques.eu/La-pauvrete-comme-stigmate-social.html.

Labbé, Mickaël. « Quelle ville voulons-nous ? Des pathologies urbaines au droit de la ville ». *Cahiers philosophiques* n° 146, nº 3 (1 août 2016) : 61-81.

———. *Reprendre place : contre l'architecture du mépris*. Paris, France : Éditions Payot & Rivages, 2019.

Laberge, Yves. « Interactionnisme symbolique, ethnométhodologie et microsociologie ». *Recherches sociologiques et anthropologiques* 40, nº 2 (15 octobre 2009) : 151-56.

Lajeunie, Claire. *Femmes, de la rue à l'abri*. France : L2 films, 2020. http://www.film-documentaire.fr/4DACTION/w_fiche_film/61494_1.

———. *Femmes invisibles - Survivre dans la rue*. France : France Télévisions, 2015.

———. *Sur la route des invisibles*. Paris : Michalon éditeur, 2015.

Lanzarini, Corinne. « Survivre à la rue. Violences faites aux femmes et relations aux institutions d'aide sociale ». *Cahiers du Genre* n° 35, nº 2 (2003) : 95-115.

Laplantine, François. « Anthropologie de la maladie : étude ethnologique des systèmes de représentations étiologiques et thérapeutiques dans la société occidentale contemporaine ». Paris, France : Éd. Payot, 1993.

———. « Anthropologie des systèmes de représentations de la maladie : de quelques recherches menées dans la France contemporaine réexaminées à la lumière d'une expérience brésilienne ». In *Les répresentations sociales*, 7e éd. :295-318. Presses Universitaires de France, 2003. http://www.cairn.info/les-representations-sociales--9782130537656-page-295.htm.

Laporte, Anne, et Pierre Chauvin. « SAMENTA : La santé mentale et les addictions chez les personnes sans logement personnel d'Île-de-France : Premiers résultats ». Observatoire du Samu social de Paris, Inserm, janvier 2010.

Laporte, Anne, et Erwan Le Méner. « L'hétérogénéité des expériences affectives et sexuelles de femmes vivant sans domicile fixe ». *Médecine/sciences* 24 (mars 2008) : 41-47. https://doi.org/10.1051/medsci/2008242s41.

Laporte, Anne, Erwan Le Méner, Marc-Antoine Détrez, Caroline Douay, Yann Le Start, Stéphanie Vandentorren, et Pierre Chauvin. « La santé mentale et les addictions chez les personnes sans logement personnel d'Ile-de-France : l'enquête Samenta de 2009 ». *Site Internet du ORSPERE SAMDARRA*, nº 36-37 (2015) : 693-97.

« L'apprentissage social du sensible ». Consulté le 19 janvier 2020. https://calenda.org/726720.

Laszczak, Claudia. *Born poor, die poor? How to tackle poverty*, 2020. https://www.youtube.com/watch?v=IikNXSEL0Pw.

Laznik, Marie-Christine. « Les menstrues relues à partir de leur perte ». *Champ psychosomatique* no 40, nº 4 (2005) : 79-99.

Le Breton, David. *Anthropologie du corps et modernité*. Presses Universitaires de France, 2011.

———. *Des visages : essai d'anthropologie*. Collection Traversées. Paris : Editions A.M. Métailié, 1992.

———. *Disparaître de soi : une tentation contemporaine*. Paris : Éditions Métailié, 2015.

———. « Douleur et souffrance : déclinaisons du sens ». *Revue des sciences sociales*, nº 53 (22 septembre 2015) : 76-81. https://doi.org/10.4000/revss.2819.

———. « D'une anthropologie des émotions ». *Contrastes. Revista internacional de filosofía*, nº 11 (1 décembre 2006). https://doi.org/10.24310/Contrastescontrastes.v0i0.1308.

———. *Éclats de voix : une anthropologie des voix*, 2011.

———. *La peau et la trace : sur les blessures de soi*. Paris : Éditions Métailié, 2003.

———. *La saveur du monde : une anthropologie des sens*. Paris : Métailié, 2006.

———. *La sociologie du corps*. 10e éd. Paris : PUF, 2018.

———. « Le visage ». *Le Journal des psychologues* n° 339, nº 7 (5 juillet 2016) : 27-31.

———. *L'interactionnisme symbolique*. Paris : Presses universitaires de France, 2004.

———. *Marcher : éloge des chemins et de la lenteur*. Kindle. Paris : Métailié, 2012. http://banq.pretnumerique.ca/accueil/isbn/9782864248286.

———. *Marcher la vie : un art tranquille du bonheur*. Paris : Métailié, 2020.

———. « Pour une anthropologie des sens ». *VST - Vie sociale et traitements* 96, nº 4 (2007) : 45-53. https://doi.org/10.3917/vst.096.0045.

———. *Signes d'identité*. Paris : Éditions Métailié, 2002. https://doi.org/10.3917/meta.breto.2002.01.

———. *Tenir : douleur chronique et réinvention de soi*. Collection Traversées. Paris : Éditions Métailié, 2017.

Le Breton, David, et Philippe Breton. *Le silence et la parole*. ERES, 2017. https://doi.org/10.3917/eres.breto.2017.01.

Le Naour, Jean-Yves, et Catherine Valenti. « Du sang et des femmes. Histoire médicale de la menstruation à la Belle Époque ». *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, nº 14 (1 novembre 2001) : 207-29. https://doi.org/10.4000/clio.114.

« Le projet – Merci pour l'invit' ». Consulté le 26 juin 2021. https://mercipourlinvit.fr/le-projet/.

Le Rest, Pierre. « Bon alimentaire : Comment en bénéficier ? Quelle association contacter ? » Aide-Sociale.fr, 12 mai 2021. https://www.aide-sociale.fr/aide-alimentaire/.

« Le sens de la marche ». *Études* Tom 413, nº 11 (2010): 519-28. https://doi.org/10.3917/etu.4135.0519.

Lecarpentier, Mariana, et Dominique Lhuilier. « Précarité, santé et soins : une perspective psychosociologique ». In *Innover contre les inégalités de santé*, 23-38. Rennes : Presses de l'École des hautes études en santé publique, 2012.

Legal, Ann. « Le recours aux prestations et services de protection sociale des personnes sans domicile ». Minima sociaux et prestations sociales. Ménages aux revenus modestes et redistribution. Drees, 2015.

Legouge, Patricia. « Plaisir sexuel ». In *Encyclopédie critique du genre*, 459-69. Hors collection Sciences Humaines. Paris : La Découverte, 2016. https://doi.org/10.3917/dec.renne.2016.01.0459.

Léon, Myriam. « Précarité, nom féminin », 02 au 04-03 2015.

Lepiller, Olivier. « Manger à l'école ». In *L'alimentation à découvert*, 36. Paris : CNRS, 2015.

Leroy, Hélène. « Le travail social entre impuissance et confrontation à l'action humanitaire : le cas des familles hébergées à l'hôtel par le 115 en situation d'insécurité alimentaire ». *Revue francaise des affaires sociales*, nº 2 (10 août 2020) : 157-73.

Arrêtons les violences. « Les chiffres de référence sur les violences faites aux femmes ». Consulté le 3 janvier 2022. https://arretonslesviolences.gouv.fr/je-suis-professionnel/chiffres-de-reference-violences-faites-aux-femmes.

Levi, Primo. *Si c'est un homme*, 1990.

Lewis, Joy H., Ronald M. Andersen, et Lillian Gelberg. « Health Care for Homeless Women ». *Journal of General Internal Medicine* 18, nº 11 (2003): 921-28. https://doi.org/10.1046/j.1525-1497.2003.20909.x.

Lieber, Marylène. *Genre, violences et espaces publics : la vulnérabilité des femmes en question*, 2008.

Liebow, Elliot. *Tell them who I am: the lives of homeless women*. New York: Toronto : New York: Free Press ; Maxwell Macmillan Canada ; Maxwell Macmillan International, 1993.

« L'ITINÉRANT : Journal d'annonces légales PAS CHER et SOLIDAIRE ». Consulté le 4 avril 2021. https://www.litinerant.fr/.

« L'ITINÉRANT : Journal social d'informations et d'annonces légales ». Consulté le 6 mai 2021. https://www.litinerant.fr/journal-litinerant.html.

Lizarralde, Carolina Rodríguez. « Vivir en la calle: experiencias corporales para pensar los géneros en Bogotá (Colombia) ». *Revista Estudos Feministas* 28, nº 2 (2020): e60498. https://doi.org/10.1590/1806-9584-2020v28n260498.

Loison-Leruste, Marie. « Éloigner les indésirables ». In *L'intégration inégale Force, fragilité et rupture des liens sociaux*, 413-27. Presses Universitaires de France, 2014. http://www.cairn.info/l-integration-inegale--9782130563334-page-413.htm.

Loison-Leruste, Marie, et Gwenaëlle Perrier. « Les trajectoires des femmes sans domicile à travers le prisme du genre : entre vulnérabilité et protection ». *Deviance et Societe* Vol. 43, nº 1 (13 mars 2019) : 77-110.

Lorient, Anne. « Dans la rue, la peur, au quotidien ». *Apres-demain* 50, nº 2 (4 juillet 2019) : 18-20.

———. *Mes années barbares (NON-FICTION)*. Kindle Edition. Éditions de La Martinière, 2016.

Macchi, Odile. « Les sans-abri vieillissants du métro parisien ». *Rhizome* N° 74, nº 4 (2019): 12-13.

« MANO A MANO: Karina Núñez ». *La Mañana En Casa*. Uruguay, 20 février 2020. https://www.youtube.com/watch?v=zHB5YtGdcoE&ab_channel=LaMa%C3%B1anaEnCasa.

Marcellini, Anne. « « Nous, les fauteuils... ». Essai sur le passage de la culture « debout » à celle du « fauteuil roulant » ». *Tréma*, nº Hors-série N°1 (24 octobre 1997) : 8. https://doi.org/10.4000/trema.2445.

Marche, Hélène. « La saleté corporelle et l'« amour propre » : mémoire sociale et figures de l'intime ». *Face à face. Regards sur la santé*, nº 5 (1 mars 2003). http://journals.openedition.org/faceaface/420.

Marcillat, Audrey. « Femmes sans-abri à Paris. Étude du sans-abrisme au prisme du genre. » Mémoire master recherche 2, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales. (E.H.E.S.S.). Caisse Nationale d'Allocations Familiales. (C.N.A.F.), 2014.

Mardon, Aurélia. « Honte et dégoût dans la fabrication du féminin ». *Ethnologie francaise* Vol. 41, nº 1 (3 janvier 2011) : 33-40.

Marpsat, Maryse. « Les plus de 50 ans utilisateurs des lieux de distribution de repas chauds ou des centres d'hébergement pour sans-domicile ». *Gérontologie et société* 25 / 102, nº 3 (2002): 167-81. https://doi.org/10.3917/gs.102.0167.

———. « Un avantage sous contrainte : Le risque moindre pour les femmes de se trouver sans abri ». *Population (French Edition)* 54, nº 6 (1999) : 885-932. https://doi.org/10.2307/1534715.

Marpsat, Maryse, et Jean-Marie Firdion. « Les ressources des jeunes sans domicile et en situation précaire ». *Revue des politiques sociales et familiales* 65, nº 1 (2001) : 91-112. https://doi.org/10.3406/caf.2001.967.

Marrey, Angèle. *28 JOURS - Film Documentaire (2018)*. Consulté le 13 avril 2020. https://www.youtube.com/watch?v=X1R5pBpKgVE.

Martínez, Rocío Subías. « Stéréotypes : la menstruation, mesdames, vous rendait folles mais irresponsables pénalement ! », 2017. https://hal-univ-tlse2.archives-ouvertes.fr/hal-01552920.

Martins, Ana. « Genre et exclusion liée au logement : les femmes sans domicile à Lisbonne ». *Sans-abri en Europe : Les sans-abrisme du point de vue du genre*, Homeless in Europe, printemps 2010, 6-8.

Masri Sidani, Elsa. « Pratiques professionnelles en matière de santé sexuelle et reproductive des femmes migrantes hébergées à l'hôtel social : une enquête qualitative auprès de professionnels et structures de soins primaires en Essonne ». Thèse d'exercice, Sorbonne université (Paris). Faculté de médecine, 2018.

Massé, Raymond. « Maladie ». In *Dictionnaire du corps*. Quadrige. Paris : PUF, 2007.

Matis, Richard, et Alexandra Duthe. « Santé des femmes dans les camps de migrants en France ». *Sages-Femmes* 19, nº 1 (1 janvier 2020) : 28-31. https://doi.org/10.1016/j.sagf.2020.01.019.

Maurin, Marine. « Femmes sans abri : vivre la ville la nuit. Représentations et pratiques ». *Les Annales de la Recherche Urbaine* 112, nº 1 (2017) : 138-49. https://doi.org/10.3406/aru.2017.3247.

———. « Le genre de l'assistance. Ethnographie comparative de l'accueil des femmes sans abri (Saint-Etienne/Montréal) ». Thèse de doctorat, Lyon, 2017. https://www.theses.fr/2017LYSES054.

———. « Prendre place : Les femmes sans-abri dans les dispositifs d'accueil et d'hébergement en France et au Québec ». *Nouvelles pratiques sociales* 27, nº 2 (19 octobre 2016) : 253-69. https://doi.org/10.7202/1037691ar.

Mauss, Marcel. *Les techniques du corps : « suivi de » L'expression obligatoire des sentiments*. Petite Bibliothèque Payot 1139. PARIS : Payot & Rivages, 2021.

———. « Sociologie et anthropologie ». In *Chapitre premier. Notion de technique du corps*, 363-72. Paris, France : Presses Universitaires de France, 2013. http://www.cairn.info/sociologie-et-anthropologie--9782130608806-page-363.htm.

Mayock, Paula, Sarah Parker Sheridan, Sarah, et Dublin Region Homeless Executive. *The Dynamics of Long-Term Homelessness among Women in Ireland*, 2015. http://www.drugs.ie/resourcesfiles/ResearchDocs/Ireland/2015/TheDynamicsOfLongTermHomelessnessAmongWomenInIreland.pdf.

Mayock, Paula, et Sarah Sheridan. « Women and long-term homelessness ». *Perspectives on women's homelessness*, Homeless in Europe, summer 2016, 3-5.

Médecins du monde. « Observatoire de l'accès aux droits et aux soins 2020 ». Médecins du monde, 2020. https://www.medecinsdumonde.org/fr/actualites/publications/2021/09/09/observatoire-de-lacces-aux-droits-et-aux-soins-2020.

Mélissandre, Philippe. « Mon enfant m'a donné la vie : histoires et parcours sociaux de futures mères sans-domicile ». Mémoire de sage-femme, Université de Nantes, 2016.

Mémoire des morts de la rue. « Mémoire des morts de la rue », 21 septembre 2017. https://memoiredesmortsdelarue.wordpress.com/a-propos/.

Menant, Monika. « Puéricultrice de PMI "hors les murs" pour les enfants sans abri ». *Cahiers de la Puéricultrice* 57, nº 341 (novembre 2020) : 31-35. https://doi.org/10.1016/j.cahpu.2020.09.018.

Merakchi, Taous. *Le grand mystère des règles : pour en finir avec un tabou vieux comme le monde*. Paris, France : Editions J'ai Lu, 2018.

Mercuel, Alain. *Souffrance psychique des sans-abri : vivre ou survivre*. Paris : Odile Jacob, 2012.

Mesmin, Dominique. *Bon Sang Les règles du sexe*. Consulté le 13 avril 2020. https://www.france.tv/slash/bon-sang/975625-les-regles-du-sexe.html.

———. *Bon Sang Les règles et la rue*. Consulté le 13 avril 2020. https://www.france.tv/slash/bon-sang/999975-les-regles-et-la-rue.html.

Messu, Michel. *Un ethnologue chez le coiffeur*. 1 vol. Paris : Fayard, 2013.

« Métropolitiques », s. d., 5.

Ministère de l'Intérieur. « Etude nationale relative aux morts violentes au sein du couple en 2019 », 2019. http://www.interieur.gouv.fr/Archives/Archives-des-communiques-de-presse/2020-communiques/Etude-nationale-relative-aux-morts-violentes-au-sein-du-couple-en-2019.

Mondière-Lequin, Gladys. « Contribution à l'étude du fonctionnement psychique des femmes sans domicile fixe ». Thèse de doctorat, Université Paris Descartes, 2003.

Morales, María del Rosario Ramírez. « Del tabú a la sacralidad: la menstruación en la era del sagrado femenino ». *Ciencias Sociales y Religión/Ciências Sociais e Religião* 18, nº 24 (2016): 134-52. https://doi.org/10.22456/1982-2650.62531.

Mordier, Bénédicte. « Introduction de cadrage. Les sans-domicile en France : caractéristiques et principales évolutions entre 2001 et 2012 ». *Economie et Statistique* 488, nº 1 (2016) : 25-35. https://doi.org/10.3406/estat.2016.10709.

Moreau, Emmanuel. « Un podologue va à la rencontre des sans abris pour soulager leurs pieds ». *L'esprit d'initiative*, 17 décembre 2020. https://www.franceinter.fr/emissions/l-esprit-d-initiative/l-esprit-d-initiative-17-decembre-2020.

Moreaux, Pascal. « Quelques aspects de l'histoire funéraire dans la civilisation judéo-chrétienne en France ». *Etudes sur la mort* no 125, nº 1 (2004): 9-21.

Moreno Baptista, César, Gretel Espinosa Herrera, et Lorena Zapata Piedrahíta. « Entre el hogar y el asfalto: relatos y experiencia de vida de habitantes en condición de calle ». *Revista Lasallista de investigación* 14, nº 2 (2017): 65-72. https://doi.org/10.22507/rli.v14n2a6.

Morin, Edgar. *Le paradigme perdu : la nature humaine*. Paris : Editions Seuil, 1979.

Moysi, Muriel. « La santé et le recours aux soins des personnes sans domicile en France en 2012. », nº 36-37 (2015) : 662-70.

Mucchielli, Laurent. « Clochards et sans-abri : actualité de l'œuvre d'Alexandre Vexliard ». *Revue française de sociologie* 39, nº 1 (1998) : 105-38. https://doi.org/10.2307/3322786.

Muller, André, et Eric Salvat. « Un nouveau regard médical sur la plainte douloureuse chronique ». *Revue des sciences sociales*, nº 53 (22 septembre 2015) : 18-26. https://doi.org/10.4000/revss.2725.

« Multiple Matters: From neglected things to arts of noticing fragility ». Consulté le 19 janvier 2020. https://calenda.org/726263.

Murray, Suellen. « Violence Against Homeless Women: Safety and Social Policy ». *Australian Social Work* 64, nº 3 (septembre 2011): 346-60. https://doi.org/10.1080/0312407X.2011.552983.

Murray, Suellen, Jacqui Theobald, Freda Haylett, et Juliet Watson. « Not Pregnant Enough? Pregnancy and Homelessness ». Report. Social and Global Studies Centre, 28 février 2020. Australia. https://apo.org.au/node/303728.

Muxel, Anne. « La famille à table ». In *Se nourrir : l'alimentation en question*, 75-94. Auxerre, France : Sciences humaines, 2019.

Nadeau, Robin. « Les manières de table ». In *L'alimentation à découvert*, 43. Paris : CNRS, 2015.

Neff, Maïa. « Usages de drogues au féminin et production du savoir académique ». *Deviance et Societe* 42, nº 3 (4 octobre 2018) : 569-95.

Neveux, Bernard. « Quelqu'un qui est mort ». In *La douceur dans l'abîme : vies et paroles de sans-abri*, édité par François Bon et Jérôme Schlomoff, 15. Les cahiers de La Nuée Bleue. Strasbourg : Ed. La Nuée Bleue [u.a.], 2000.

Nicaise, Sarah, et Philippe Terral. « (Devoir) sélectionner les squatteur·euses pour réduire les inégalités de santé. Le paradoxe d'un dispositif participatif en santé au sein de squats de migrant·es ». *Sociologie* Vol. 12, nº 2 (13 juillet 2021): 187-203.

Nieto, Carlos J., et Silvia H. Koller. «Definiciones de Habitante de Calle y de Niño, Niña y Adolescente en Situación de Calle: Diferencias y Yuxtaposiciones». *Acta de Investigación Psicológica -*

Psychological Research Records 5, nº 3 (1 décembre 2015): 2162-81. https://doi.org/10.1016/S2007-4719(16)30007-2.

Banques Alimentaires. « Nos associations partenaires ». Consulté le 23 avril 2021. https://www.banquealimentaire.org/nos-associations-partenaires-184.

Nyamathi, Adeline M, Barbara Leake, et Lillian Gelberg. « Sheltered Versus Nonsheltered Homeless Women ». *Journal of General Internal Medicine* 15, nº 8 (août 2000): 565-72. https://doi.org/10.1046/j.1525-1497.2000.07007.x.

Observatoire National de la Pauvreté et de l'Exclusion Sociale (Francia). *Les travaux de l'Observatoire nationale de la pauvreté et de l'exclusion sociale : 2001-2002*. París : La Documentation Française, 2002.

Oppenchaim, Nicolas, Dolorès Pourette, Erwan Le Méner, et Anne Laporte. « Sexualité et relations affectives des personnes sans domicile fixe. Entre contraintes sociales et parcours biographiques ». *Sociologie* 1, nº 3 (2010) : 375. https://doi.org/10.3917/socio.003.0375.

Panaccione, Elodie. « De la maternité chez des femmes migrantes en errance ». Thèse de doctorat, Université Paris Descartes, 2013.

Panaccione, Élodie. « Maternités à l'épreuve de l'errance migratoire ». *Le Journal des psychologues* 312, nº 9 (2013) : 40. https://doi.org/10.3917/jdp.312.0040.

Paquot, Thierry. « COUP DE SONDE : Sdf-fiction, le sans domicile fixe dans le roman et le cinéma contemporains ». *Esprit*, nº 338 (10) (2007) : 201-8.

———. *Dicorue : vocabulaire ordinaire et extraordinaire des lieux urbains*. Paris : CNRS éditions, 2017.

———. « Sans Domicile Fixe ». In *Un philosophe en ville : essais*. Gollion, Suisse : Infolio, 2016.

———. *Un philosophe en ville : essais*. Gollion, Suisse : Infolio, 2016.

« Paris : La PMI hors les murs | Ville amie des enfants », 22 novembre 2017. https://www.villeamiedesenfants.fr/content/paris-la-pmi-hors-les-murs.

Parsell, Cameron. « Homeless Identities: Enacted and Ascribed ». *The British Journal of Sociology* 62, nº 3 (2011): 442-61. https://doi.org/10.1111/j.1468-4446.2011.01373.x.

Paugam, Serge. « Concepts ». In *Les 100 mots de la sociologie*, 44-102. Que sais-je ? Paris cedex 14 : Presses Universitaires de France, 2010. https://www.cairn.info/les-100-mots-de-la-sociologie--9782130574057-p-44.htm.

———. *Les formes élémentaires de la pauvreté*, 2017.

Paugam, Serge, et Camila Giorgetti. *Des pauvres à la bibliothèque : Enquête au Centre Pompidou*. *Des pauvres à la bibliothèque : Enquête au Centre Pompidou*. Études et recherche. Paris : Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 2014. http://books.openedition.org/bibpompidou/966.

Paulas, Rick. « Photos of the Most Egregious "Anti-Homeless" Architecture ». *Vice* (blog), 25 juin 2019. https://www.vice.com/en_us/article/kzm53n/photos-of-the-most-egregious-anti-homeless-architecture.

Peeters, Sofie. *Femme de la rue*. Couleurs, Documentaire, 2012.

Perec, Georges. *Espèces d'espaces*. Collection L'Espace critique. Paris : Editions Galilée, 1974.

———. *L'infra-ordinaire*, 1989.

Peretti-Watel, Patrick. « Lien social et santé en situation de précarité : état de santé, recours aux soins, abus d'alcool et réseau relationnel parmi les usagers des services d'aide ». *Economie et Statistique* 391, nº 1 (2006) : 115-30. https://doi.org/10.3406/estat.2006.7156.

Pérez López, Ruth. *Vivre et survivre à Mexico : enfants et jeunes de la rue*. Questions d'enfances. Paris : Karthala, 2009.

Perréal, Lydia. *J'ai vingt ans et je couche dehors*. Paris : Éd. J'ai lu, 1996.

« Personnes en grande précarité ». Consulté le 25 mars 2021. https://www.strasbourg.eu/personnes-en-grande-precarite.

La bouffe et les boissons chaudes à Paris. « Petit déjeuner », 30 novembre 2013. https://bouffaparis.wordpress.com/petit-dejeuner/.

Petit, Louis-Julien. *Les Invisibles*. Apollo Films, 2018. https://www.unifrance.org/film/45181/les-invisibles.

Pfeffer, Laurence. « Maquillage ». In *Dictionnaire du corps*, édité par Michela Marzano, 1. ed., 542-45. Quadrige Dicos poche. Paris : PUF, 2007.

Pichon, Pascale. « Construction d'un problème social et émergence de la catégorie SDF en France ». In *SDF, sans-abri, itinérant : Oser la comparaison*. Atelier de recherches sociologiques. Louvain-la-Neuve : Presses universitaires de Louvain, 2013. http://books.openedition.org/pucl/504.

———. « La manche, une activité routinière. Manières de faire ». *Les Annales de la Recherche Urbaine* 57, nº 1 (1992) : 147-57. https://doi.org/10.3406/aru.1992.1709.

———. « Survivre la nuit et le jour. La préservation de soi face au circuit d'assistance ». *Politix. Revue des sciences sociales du politique* 9, nº 34 (1996) : 164-79. https://doi.org/10.3406/polix.1996.1037.

———. « Un point sur les premiers travaux sociologiques français à propos des sans-domicile fixes ». *Sociétés Contemporaines* 30, nº 1 (1998) : 95-109. https://doi.org/10.3406/socco.1998.1851.

Pichon, Pascale, et Tierry Torche. *S'en sortir... : accompagnement sociologique à l'autobiographie d'un ancien sans domicile fixe*. Saint-Etienne : Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2008.

Picot, Mélina. « Une expérience d'art-thérapie à dominante arts plastiques auprès de femmes sans domicile fixe ». Mémoire de diplôme universitaires : art-thérapie. France : Université de Poitiers, 2008.

Pinkerton, Joann. « Absence of Menstrual Periods - Women's Health Issues ». Merck Manuals Consumer Version, 2019. https://www.merckmanuals.com/home/women-s-health-issues/menstrual-disorders-and-abnormal-vaginal-bleeding/absence-of-menstrual-periods.

Pinto, Marie-Pierre. « Le consommateur face aux dates limites de consommation des produits alimentaires : normes et pratiques ». *Revue juridique polynésienne* 16 (2010) : 9.

Plancade, Amandine. « T'as de beaux restes : anthropologie des pratiques de récupération alimentaire et de la circulation des aliments ». These de doctorat, Nice, 2011. http://www.theses.fr/2011NICE2008.

———. *Vivre dans la rue à Nice : cuisine et récupération alimentaire*. Paris : Harmattan, 2013.

Planche, Maëlle. « De la rue au foyer : une analyse sociologique des trajectoires de mères sans logement personnel ». Sociologie, Paris Descartes, 2010.

———. « L'errance des mères : du tri entre les situations aux registres de justification des orientations dans un contexte de maternité ». *Pensee plurielle* 35, nº 1 (24 juin 2014) : 101-12.

Poncioni-Derigo, Raffaella. « Pensée critique et représentations sociales du corps ». In *Construire le rapport théorie-pratique : Expériences de formatrices et formateurs dans une haute école de travail social*, édité par Nicolas Kramer et Sylvie Mezzena, 151-63. Pratique.s. Genève : Éditions ies, 2021. http://books.openedition.org/ies/4644.

Poulain, Jean-Pierre. *Manger aujourd'hui : attitudes, normes et pratiques*. Toulouse : Privat, 2008.

———. *Sociologies de l'alimentation : les mangeurs et l'espace social alimentaire*. 1. éd. Sciences sociales et sociétés. Paris : Presses universitaires de France, 2002.

Poulain, Jean-Pierre, et A Dupuy. « Le plaisir de manger ». In *L'alimentation à découvert*, 2015.

Proth, Bruno, et Isaac Joseph. « La « mise en demeure » d'un aéroport parisien par trois SDF irréductibles ». *L'Homme la Societe* 155, nº 1 (2005) : 157-80.

« Quand s'applique la trêve hivernale ? » Consulté le 9 novembre 2021. https://www.service-public.fr/particuliers/vosdroits/F34736.

Quaretta, Bernard. « Face à l'errance et à l'urgence sociale ». Secrétariat d'Etat à l'Action humanitaire d'urgence, 1995. https://www.vie-publique.fr/rapport/25152-face-lerrance-et-lurgence-sociale.

Quesemand Zucca, Sylvie. *Je vous salis ma rue : clinique de la désocialisation*. Un ordre d'idées. Paris : Stock, 2007.

Quesemand-Zucca, Sylvie, et Claire Georges-Tarragano. « Les Permanences d'accès aux soins de santé (PASS) : des sentinelles du système de santé ». *Cliniques mediterraneennes* n° 103, nº 1 (20 avril 2021) : 71-79.

Racine, Guylaine. « La construction de savoirs d'expérience chez des intervenantes d'organismes communautaires pour femmes sans-abri : un processus participatif, collectif et non planifié1 ». *Nouvelles pratiques sociales* 13, nº 1 (2 octobre 2002) : 69-84. https://doi.org/10.7202/000006ar.

Rahib, Delphine, Mireille Le Guen, et Nathalie Lydié. « Baromètre santé 2016. Contraception. Quatre ans après la crise de la pilule, les évolutions se poursuivent. » Santé publique France, 2017. https://www.santepubliquefrance.fr/determinants-de-sante/sante-sexuelle/barometre-sante-2016-contraception.

Raibaud, Yves. *La ville, faite par et pour les hommes : dans l'espace urbain, une mixité en trompe-l'oeil*. Égale à égal. Paris : Belin, 2015.

Raines, Shirley. « Reportage : quand la beauté vient en aide aux sans-abris ». Consulté le 10 juin 2021. https://www.refinery29.com/fr-fr/2019/11/8755556/limportance-de-hygiene-chez-les-femmes-sdf.

« Rapport annuel 2018 ». Fédération des acteurs de la solidarité, 2019.

Reboul, P. « Le deuil des survivants chez les grands exclus, précaires et désaffiliés ». *Éthique & Santé* 17, nº 2 (1 juin 2020) : 121-29. https://doi.org/10.1016/j.etiqe.2020.04.002.

Rey Lefebvre, Isabelle, et François Béguin. « Les pouvoirs publics débordés par le nombre de jeunes mères sans abri ». *Le Monde.fr*, 2 décembre 2019. https://www.lemonde.fr/societe/article/2019/12/02/les-pouvoirs-publics-debordes-par-le-nombre-de-jeunes-meres-sans-abri_6021284_3224.html.

Rico Berrocal, Raquel, et Erwan Le Méner. « La grossesse et ses malentendus : rapport du volet anthropologique du projet Rémi ». Île-de-France : Observatoire du Samusocial de Paris, Agence Régionale de Santé Ile-de-France, 2015.

Rigal, Natalie, et Sophie Nicklaus. « L'alimentation de l'enfant et de l'adolescent ». In *L'alimentation à découvert*, 32-33. Paris : CNRS, 2015.

Rocca, Cécile. « Les morts de la rue ». In *Mort et exclusion.* L'Esprit du temps, 2002.

Rodriguez, Jacques. « Une approche socio-historique de l'errance ». *Cultures & Conflits*, nº 35 (1 septembre 1999). https://doi.org/10.4000/conflits.165.

Roquet, Emmanuel. « « Le bien boire » du sans-abri ». *Psychotropes* 7, nº 2 (2001) : 23-32.

———. « L'usage de l'alcool au sein de groupes de sans-abri ». *Sciences Sociales et Santé* 17, nº 2 (1999) : 59-75. https://doi.org/10.3406/sosan.1999.1460.

Rouge, Anne-Marie. *Comment les bibliothèques européennes font-elles face à la crise ?* MP3. Lyon, 2013. http://www.abf.asso.fr/2/47/352/ABF/congres-2013-la-bibliotheque-fabrique-du-citoyen.

Rowe, Stacy, et Jennifer Wolch. « Social Networks in Time and Space: Homeless Women in Skid Row, Los Angeles ». *Annals of the Association of American Geographers* 80, nº 2 (1 juin 1990): 184-204.

Roze, Mathilde. « La santé mentale des mères et des enfants en situation de grande précarité en île de France ». Thèse de doctorat, Sorbonne université, 2018.

Rullac, Stéphane. *ET SI LES SDF N'ÉTAIENT PAS DES EXCLUS ? - Essai ethnologique pour une définition positive*. Paris: Harmattan, 2005. http://www.harmatheque.com/ebook/2747578860.

Sala, Núria Calafell. « Menstruación decolonial ». *Revista Estudos Feministas* 28, nº 1 (2020): e57907. https://doi.org/10.1590/1806-9584-2020v28n157907.

Salmona, Muriel. « Chapitre 19. Impact des violences sexuelles sur la santé des victimes : la mémoire traumatique à l'œuvre ». In *Pratique de la psychothérapie EMDR*, 207-18. Paris : Dunod, 2019. http://www.cairn.info/pratique-de-la-psychotherapie-emdr--9782100801497-page-207.htm.

« Sans domicile stable ou fixe (SDF) : comment obtenir une domiciliation ? » Consulté le 25 mars 2021. https://www.service-public.fr/particuliers/vosdroits/F17317.

Saporiti, Lionel. *Seniors de la rue : ethnographie du monde de la grande exclusion*. Paris : L'Harmattan, 2019.

Sauvegrain, Priscille, Zelda Stewart, Clémentine Gonthier, Marie-Josèphe Saurel-Cubizolles, Monica Saucedo, Catherine Deneux-Tharaux, et Élie Azria. « ACCÈS AUX SOINS PRÉNATALS ET SANTÉ MATERNELLE DES FEMMES IMMIGRÉES ». *Bulletin epidémiologique Hebdomadaire*, nº 19-20 (2017) : 389-95.

Schaal, Benoist. « L'expérience périnatale des odeurs et le comportement alimentaire de l'enfant ». In *L'alimentation à découvert*, 31. Paris : CNRS, 2015.

Schiappa, Marlène. *Les droits des femmes face aux violences*. Dalloz, 2020.

Schroeder, Fred. « Feminine hygiene, fashion and the emancipation of american women ». *American Studies* 17, nº 2 (1976) : 101-10.

Schutz, Alfred. *Le chercheur et le quotidien*. Paris: Méridiens Klincksieck, 1994.

Segato, Rita Laura. *La guerra contra las mujeres*. Traficante de sueños, s. d.

Serra, Christophe. « Les inégalités sociales en matière d'alimentation ». In *L'alimentation à découvert*, 56. Paris : CNRS, 2015.

Change.org. « Signez la pétition ». Consulté le 14 avril 2021. https://www.change.org/p/des-protections-périodiques-gratuites-pour-les-personnes-les-plus-précaires-paietesrègles-payetesregles.

Simmat-Durand, Laurence, Natacha Vellut, Marie Jauffret-Roustide, Laurent Michel, Sarra Mougel, Claude Lejeune, et Maëlle Planche. « Trajectoires de femmes en sortie des addictions : quelle place pour les grossesses ? » *Psychotropes* 19, nº 3 (2013) : 35-60.

Simmel, Georg. *Secret et sociétés secrètes*. Traduit par Sibylle Muller. Strasbourg : Circé, 1991.

———. *Sociologie : étude sur les formes de la socialisation*. Paris : Presses universitaires de France, 1999.

Slavicek, Marie, et Solène Cordieret. « « Quand j'ai mes règles, je dois choisir entre manger et rester "propre" » ». *Le Monde*, 2 juillet 2019, 11.

« Soliguide, le guide utile aux personnes sans-abri et réfugiés ». Consulté le 19 avril 2021. https://soliguide.fr.

Sommer, Marni, Caitlin Gruer, Rachel Clark Smith, Andrew Maroko, et Kim Hopper. « Menstruation and Homelessness: Challenges Faced Living in Shelters and on the Street in New York City ». *Health & Place* 66 (1 novembre 2020): 102431. https://doi.org/10.1016/j.healthplace.2020.102431.

Speirs, Vivienne, Maree Johnson, et Sansnee Jirojwong. « A Systematic Review of Interventions for Homeless Women ». *Journal of Clinical Nursing* 22, nº 7-8 (2013): 1080-93. https://doi.org/10.1111/jocn.12056.

Stein, Elissa, et Susan Kim. *Flow: The Cultural Story of Menstruation*. 1er édition. St. Martin's Griffin, 2009.

« #StopAgresseurs : le harcèlement – Osez le feminisme ! » Consulté le 7 juin 2021. https://osezlefeminisme.fr/stopagresseurs-le-harcelement/.

Szoboszlai, Katalin. « Les femmes sans domicile en Hongrie ». *Sans-abri en Europe : Les sans-abrisme du point de vue du genre*, Homeless in Europe, printemps 2010, 17-20.

Taschini, Elsa, Isabel Urdapilleta, Jean-François Verlhiac, et Jean Louis Tavani. « Social representations of female and male alcoholism. The influence of alcohol consumption ». *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale* 107, nº 3 (23 octobre 2015) : 435-61.

« Temps confinés : parcours de vie, relations sociales et temporalité... » Consulté le 21 janvier 2021. https://calenda.org/832677.

Terrolle, Daniel. « De l'usage des SDF ». *Mouvements* (blog). Consulté le 8 juin 2020. http://mouvements.info/de-lusage-des-sdf/.

Thalineau, Alain. « Être femmes à la rue ». In *Femmes et villes*, édité par Sylvette Denèfle, 2004e éd., 113-21. Perspectives Villes et Territoires. Tours : Presses universitaires François-Rabelais, 2013. http://books.openedition.org/pufr/364.

Thiébaut, Élise. *Ceci est mon sang : petite histoire des règles, de celles qui les ont et de ceux qui les font*. Paris, France : la Découverte, 2019.

———. *Tout sur le rouge*. Paris, France : des Femmes-Antoinette Fouque, 2019.

Thiébaut, Élise, et Mirion Malle. *Les règles... quelle aventure !* Montreuil, France : La ville brûle, 2017.

Thiebaux, Fiona. *Plus forte que la rue*. Enghien-les-Bains : Éditions Judena, 2014.

Thomas, Louis-Vincent. *Anthropologie de la mort*. Paris : Payot, 1976.

Thomas, Marlène. « Femmes isolées : « Au centre d'hébergement d'urgence, on est une famille» ». Libération, 2021. https://www.liberation.fr/societe/droits-des-femmes/femmes-isolees-au-centre-dhebergement-durgence-on-est-une-famille-20210315_SV5JKRXKXZELFP67WIOQ5G3XFU/.

Tiling, Ian. « Domestic violence and the link to homelessness in Romania ». *Perspectives on women's homelessness*, Homeless in Europe, summer 2016.

Tinland, Aurelie, Laurent Boyer, Sandrine Loubière, Tim Greacen, Vincent Girard, Mohamed Boucekine, Guillaume Fond, et Pascal Auquier. « Victimization and posttraumatic stress disorder in homeless women with mental illness are associated with depression, suicide, and quality of life ». *Neuropsychiatric Disease and Treatment* 14 (4 septembre 2018): 2269-79. https://doi.org/10.2147/NDT.S161377.

Touraine, Alain. *Le retour de l'acteur : essai de sociologie*. Mouvements 3. Paris : Fayard, 1984.

« Une bagagerie pour les sans domicile fixe ». Consulté le 10 juin 2021. https://www.paris.fr/pages/une-bagagerie-pour-les-sans-domicile-fixe-5060.

Banques Alimentaires. « Une histoire de partage ». Consulté le 23 avril 2021. https://www.banquealimentaire.org/une-histoire-de-partage-146.

Van Zanten, Agnès. « Ethnographie ». *Sociologie*, 1 mars 2013. http://journals.openedition.org/sociologie/1767.

Vandentorren, S., A. Arnaud, C. Caum, E. Guyavarch, C. Jangal, et E. Le Mener. « L'état de santé préoccupant des familles sans logement en Île-de-France : premiers résultats de l'étude Enfams ». *Revue d'Épidémiologie et de Santé Publique* 61 (octobre 2013) : S251. https://doi.org/10.1016/j.respe.2013.07.160.

Vaneuville, Marie-Claire, et Femmes SDF, éd. *Femmes en errance : de la survie au mieux être*. 1 vol. Comprendre les personnes. Lyon : Chronique sociale, 2005.

Vassort, Patrick. *Corps, médecine, santé*. 8/9. Le bord de l'eau, 2012. https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00746480.

Vécrin, Anastasia. « Mickaël Labbé : « L'essor des zones privatisées engendre une architecture du mépris» ». *Libération.fr*, 30 octobre 2019. https://www.liberation.fr/debats/2019/10/30/mickael-labbe-l-essor-des-zones-privatisees-engendre-une-architecture-du-mepris_1760649.

Velut, Nicolas, et Yves Cevenes. « Goutte de Vies, un collectif singulier ... » *Empan* n° 97, nº 1 (14 avril 2015) : 76-79.

Verdier, Yvonne. *Facons de dire, facons de faire : la laveuse, la couturiere, la cuisiniere*. Paris : Gallimard, 2000.

Vexliard, Alexandre. *Introduction à la sociologie du vagabondage*. Paris : Librairie Marcel Rivière et Cie, 1956.

———. *Le clochard : étude de psychologie sociale*. Paris : Desclée de Brouwer, 1957.

Vidal, Catherine. « Prendre en compte le sexe et le genre pour mieux soigner : un enjeu de santé publique ». Santé 45. France : Haut Conseil à l'Égalité entre les femmes et les hommes, 11 2020.

Vidal Naquet, Pierre. « Les femmes SDF dans le système assistanciel ». In *Les SDF : visibles, proches, citoyens*, édité par Danielle Ballet, 167-78. Sciences sociales et sociétés. Paris : Presses universitaires de France, 2005.

Vigarello, Georges. *La robe : une histoire culturelle : du Moyen Âge à aujourd'hui*. Paris : Editions Seuil, 2017.

———. *Le propre et le sale : l'hygiène du corps depuis le Moyen âge*. Seuil, 1987.

———. « Préface ». In *Quand on n'a plus que son corps : soin et non-soin de soi en situation de précarité*, par Gisèle Dambuyant-Wargny. Paris : Colin, 2006.

Vigarello, Georges, et Roy Porter. « Corps, santé et maladies ». In *Histoire du corps*. Paris, France : Éd. du Seuil, 2005.

Vlahovic, Marine. « Homos à la rue », 6 janvier 2009. https://www.arteradio.com/son/345001/homos_la_rue.

Vora, Shailini. « Tackling Period Poverty. Report 2017 », 2017. https://irp-cdn.multiscreensite.com/0659695e/files/uploaded/TPP-Report.pdf.

———. « The Realities of Period Poverty: How homelessness shapes women's lived experiences of menstruation ». In *The Palgrave Handbook of Critical Menstruation Studies*. Palgrave macmillan, 2020.

Vostral, Sharra Louise. *Toxic shock: a social history*. New York, Etats-Unis d'Amérique: New York University Press, 2018.

———. *Under wraps: a history of menstrual hygiene technology*. Lanham, Etats-Unis d'Amérique : Lexington Books, 2008.

Vovelle, Michel, éd. *Mourir autrefois : attitudes collectives devant la mort aux XVIIe et XVIIIe siècles*. Paris, France : Gallimard : Julliard, 1983.

Vuillermoz, Cécile. « Conditions de vie, état de santé et recours aux soins des femmes sans logement personnel hébergées en Ile-de-France ». Thèse de doctorat, Université Pierre et Marie Curie, 2017.

Wahnich, Sophie. « L'errant, entre liberté et exclusion Archéologie d'une figure de l'exclu ». *Politix. Revue des sciences sociales du politique* 9, nº 34 (1996) : 29-46. https://doi.org/10.3406/polix.1996.1030.

Waldbrook, Natalie. « Formerly Homeless, Older Women's Experiences with Health, Housing, and Aging ». *Journal of Women & Aging* 25, nº 4 (2013): 337-57. https://doi.org/10.1080/08952841.2013.816213.

Wardhaugh, Julia. « The Unaccommodated Woman: Home, Homelessness and Identity ». *The Sociological Review* 47, nº 1 (1999): 91-109. https://doi.org/10.1111/1467-954X.00164.

Watson, Juliet. « Gender-based violence and young homeless women: femininity, embodiment and vicarious physical capital ». *Sociological Review* 64, nº 2 (mai 2016) : 256-73. https://doi.org/10.1111/1467-954X.12365.

Webb, Ann. *Survivre dans la rue : Américaine et SDF à Paris*. Paris: Albin Michel, 2011.

Wenden, Catherine Wihtol de. « Motivations et attentes de migrants ». *Revue Projet* n° 272, nº 4 (2002) : 46-54.

Wenzel, Suzanne L., Barbara D. Leake, et Lillian Gelberg. « Health of Homeless Women with Recent Experience of Rape ». *Journal of General Internal Medicine* 15, nº 4 (2000): 265-68. https://doi.org/10.1111/j.1525-1497.2000.04269.x.

Wesely, Jennifer K. « "Mom Said We Had a Money Maker": Sexualization and Survival Contexts among Homeless Women ». *Symbolic Interaction* 32, nº 2 (2009): 91-105. https://doi.org/10.1525/si.2009.32.2.91.

Why cities are full of uncomfortable benches. Consulté le 1 mars 2020. https://www.youtube.com/watch?v=WeyLEe1T0yo.

Wilson, Meg. « Health-Promoting Behaviors of Sheltered Homeless Women ». *Family & Community Health* 28, nº 1 (mars 2005): 51-63. https://doi.org/10.1097/00003727-200501000-00008.

Writer, Mari Kate MycekGuest. « Opinion | Homeless Women Say "Me Too," But No One Listens ». HuffPost, 46 :56 400apr. J.-C. https://www.huffpost.com/entry/opinion-mycek-me-too-homeless_n_5aa6c75ee4b03c9edfae87f1.

Yaouancq, Françoise, et Michel Duée. « Les sans-domicile en 2012 : une grande diversité de situations − France ». Insee, 2014. https://www.insee.fr/fr/statistiques/1288519?sommaire=1288529.

Yaouancq, Françoise, Alexandre Françoise, Maryse Marpsat, Virginie Régnier, Stéphane Legleye, et Martine Quaglia. « L'hébergement des sans-domicile en 2012 ». *Insee Première*, nº 1455 (2 juillet 2013).

Zehtabchi, Rayka. *Period. End of sentence.* Documentaire. Netflix, 2019. https://www.netflix.com/watch/81074663?trackId=13752289&tctx=0%2C0%2C65a14716d387e2ee1dfea3f9bdf959f56b911435%3Aae641208b76dc1f21693bbb069ed640f81b01f7d%2C65a14716d387e2ee1dfea3f9bdf959f56b911435%3Aae641208b76dc1f21693bbb069ed640f81b01f7d%2C%2C.

Zéilinger, Irène. « Entre visibilité et invisibilité : les lesbiennes face à la violence dans l'espace public ». In *Femmes et villes*, édité par Sylvette Denèfle, 195-205. Perspectives Villes et Territoires. Tours : Presses universitaires François-Rabelais, 2013. http://books.openedition.org/pufr/380.

Zeneidi-Henry, Djemila. *Les SDF et la ville : géographie du savoir-survivre*. Collection D'autre part. Rosny-sous-Bois : Bréal, 2002.

Zeneidi-Henry, Djemila, et Sébastien Fleuret. « Fixes sans domicile, réflexion autour de la mobilité des SDF ». *L'espace geographique* Tome 36, nº 1 (1 août 2007) : 1-14.